



TAYLOR INSTITUTION.
T91.
BEQUEATHED
TO THE UNIVERSITY
BY
ROBERT FINCH, M. A.
OF BALLIOL COLLEGE.
VG1. 1829 (2)



CORRESPONDANCE
LITTÉRAIRE.

TOME II.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE,

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

DE GRIMM

ET

DE DIDEROT,

DEPUIS 1753 JUSQU'EN 1790.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET MISE DANS UN MEILLEUR ORDRE,
AVEC DES NOTES ET DES ÉCLAIRCISSEMENS,
ET OU SE TROUVENT RÉTABLIES POUR LA PREMIÈRE FOIS
LES PHRASES SUPPRIMÉES PAR LA CENSURE IMPÉRIALE.

TOME SECOND.

1756 — 1760.

A PARIS,

CHEZ FURNE, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 37;
ET LADRANGE, MÊME QUAI, N° 19.

M DCCC XXIX.

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE.

1756.

JUILLET.

Paris, 1er juillet 1756.

Après une demi-douzaine d'éditions, rapidement enlevées, des poëmes sur le *Désastre de Lisbonne* et sur la Religion naturelle, on vient de nous en donner une qui paraît devoir être la dernière et permanente. M. de Voltaire l'a enrichie de notes dans lesquelles il s'efforce de justifier la philosophie qu'il a établie dans ces deux morceaux. Celle du poëme de la Religion naturelle n'a pas besoin d'apologie; elle est si vraie et si sensible qu'elle ne peut choquer que les sots, espèce d'hommes qu'il ne faut jamais entreprendre d'éclairer et de convaincre : aussi l'auteur s'arrête-t-il peu à cette partie de son ouvrage. Il n'en est pas de même du poëme sur le renversement de Lisbonne, dans lequel M. de Voltaire a combattu l'axiome : Tout est bien. J'ai déjà remarqué dans une de ces feuilles que sa philosophie est petite, étroite et fausse. Les notes qu'il a ajoutées à cette édition pour soutenir sa manière de raisonner, n'ont fait que me confirmer dans cette opinion; nous allons les examiner : il n'y a que les erreurs des grands hommes qui méritent d'être relevées. Tout le monde voit celles des esprits vulgaires; et les combattre, c'est offenser l'amour-propre

des lecteurs même les moins éclairés. Au contraire, le nom d'un homme célèbre devient pour nous une raison d'adopter ses sentimens ; nous n'osons les examiner trop sévèrement, son autorité nous en impose. D'ailleurs, les erreurs des esprits supérieurs ne sont pas aisées à développer; elles ressemblent, surtout lorsqu'elles sont exemptes de passion, si fort à la vérité, qu'on ne saurait les réfuter avec trop de soin. Examinons celles de M. de Voltaire. Quand Leibnitz et milord Shaftsbury, et leur interprète auprès du peuple, le célèbre Pope, me disent : tout est bien, je leur demande : qu'en savez-vous? Il n'y a pas apparence qu'ils me répondent jamais à cette petite question. Mais lorsque M. de Voltaire leur nie ce principe, parce que Lisbonne a été renversée par un tremblement de terre, il est beaucoup moins philosophe qu'eux en ce qu'il regarde le malheur et la destruction d'un certain nombre d'individus comme un mal dans l'univers. Que savez-vous si c'en est un? lui dirai-je. Quel est votre orgueil de vous compter pour quelque chose dans l'immensité, et d'attaquer l'ordre général sur l'anéantissement de quelques êtres auxquels vous vous intéressez par un retour involontaire sur vous et sur votre faiblesse, parce que vous êtes de leur espèce, ou parce qu'ayant une vie et le sentiment de votre existence comme eux, vous vous sentez exposé aux mêmes dangers? Je ne suis point orgueilleux, dites-vous, je suis sensible : soit; il vous est donc permis de dire qu'il y a dans ce monde un bonheur et un malheur relatifs à chaque individu; mais ne dites point que ce bonheur ou ce malheur soit un bien ou un mal dans l'univers, puisque vous n'en savez rien, et qu'il paraît même absolument indifférent pour chaque espèce d'êtres. Pour peu qu'on réfléchisse, on

trouvera ici la source de tous les paralogismes sur la fameuse question de l'origine du mal. Vous remarquez que Bayle a laissé cette dispute indécise, après avoir exposé toutes les opinions qui partagent les écoles; c'est que Bayle était philosophe. Il y a du bonheur et du malheur dans le monde, personne n'en peut douter. Le bien et le mal sont deux mots vides de sens pour le vrai philosophe. On a confondu toutes ces idées, on a disputé, et l'on ne s'est plus entendu. Le bonheur n'est pas un bien, le malheur n'est pas un mal dans l'ordre des choses, du moins nous n'en savons rien; il n'est tel que par rapport à la situation particulière d'un tel individu. Or cette situation est bien nécessaire, mais elle est en même temps indifférente à l'ordre de l'univers. Le bonheur et le malheur tiennent à l'enchaînement des événemens physiques et des circonstances morales, à leur fatalité, à leur concours inévitable. Le bien et le mal au contraire tiennent aux lois générales qui modifient et gouvernent cet univers, et qui en assurent la durée dans la conservation de l'ordre et de l'harmonie établis. Avant que de décider s'il y a un bien et un mal moral, ne faudrait-il pas savoir quelles sont ces lois générales, quelle est la puissance qui les a établies et qui les dirige? Et de bonne foi, croyez-vous que nous sachions jamais rien de tout cela? Ce qui nous a induits en erreur sur ce point, est ce désir inconcevable que nous avons en nous d'être heureux. Rien ne pouvant nous détacher de notre bonheur, nous croyons que tout l'univers doit y concourir, et nous crions au mal physique et moral, dès que les circonstances s'opposent à notre bien-être particulier, ou que les événemens y sont contraires. Cependant, si nous voulons voir les choses telles qu'elles sont, nous trouverons que la nature fait tout

pour elle-même, et ne fait rien pour nous. Elle songe uniquement au bien-être et à la conservation des espèces, et néglige absolument la conservation des individus. Elle s'inquiète peu de notre bonheur; elle compte pour rien nos douleurs, nos souffrances, et immole sans cesse l'individu au bien de l'espèce. Voilà pourquoi nous sommes si invinciblement attachés à nous-mêmes, que nous ne saurions jamais renoncer sincèrement au soin de notre conservation, lors même que la non-existence serait un plus grand bien pour nous que l'existence. C'est que si cet attachement de l'animal à la vie connaissait des bornes, ou qu'il fût subordonné à la raison, l'espèce entière courrait bientôt risque de périr. Voilà aussi, ce me semble, la source de nos passions, de l'empire de l'imagination et des illusions. Ce sont elles qui gouvernent le monde, on l'a dit avec raison. Avec quelle force nous sommes poussés à des choses peu nécessaires à notre bonheur! avec quelle ardeur nous songeons à satisfaire nos passions! Nous nous remuons sans cesse; rien n'étonne notre courage; la longueur et la difficulté de nos entreprises, la grandeur de nos travaux, rien n'épuise en nous cette soif de la gloire, cette hardiesse de génie. Est-ce pour notre bonheur individuel que nous agissons ainsi? Combien il nous faut peu de toutes ces choses-là pour le procurer! Placés entre deux instans, la raison et la philosophie ne nous disent-elles pas sans cesse que le repos et la jouissance paisible de notre existence sont les seuls biens pour des êtres qui doivent disparaître le lendemain, et qui ne jouiront ni de leurs travaux, ni de la gloire qui en doit résulter: voilà la voix de la sagesse. Tous nos désirs, toutes nos actions sont autant d'extravagances dans ses principes. Nous ambitionnons le titre de sages; mais nous obéissons

malgré nous-mêmes à la nature, qui dirige cette effervescence de génie au but général de ses vues, qui opère dans cette fermentation continuelle des individus, le bien-être constant de l'espèce, et qui prépare par les travaux de la génération présente les avantages de la génération future; et pendant que l'homme sacrifie à ses desseins son repos, sa santé, sa vie, tous les biens réels de son existence individuelle, elle le dédommage de tous ces sacrifices par un peu de fumée de gloire, ou par cette ivresse même qui le rend si remuant et si audacieux. Nous avons beau philosopher et appeler la sagesse à notre secours, il faut subir notre sort. Notre faible raison pourrait-elle résister aux immuables lois de notre destinée? Il faut nous détacher de notre bonheur, ou ne le voir possible qu'autant que nous obéissons à la nature, et que nous remplissons ses vues. Notre bonheur lui est indifférent, mais elle fait tout pour le bien de notre espèce; tâchons d'y trouver celui qui nous est personnel, et nous aurons rempli notre vocation.... Voilà ce qu'il y a en général à dire sur le système adopté par M. de Voltaire. Il n'est pas heureux en combattant quelques conséquences du système du grand Leibnitz et de l'illustre Pope. Il convient que tous les corps et tous les événemens dépendent d'autres corps et d'autres événemens; mais il ne croit pas que tous les corps soient nécessaires à l'ordre et à la conservation de l'univers, ni que tous les événemens soient essentiels à la série des événemens. Cependant, sans cette nécessité absolue, on ne conçoit point comment l'univers pourrait subsister un moment. Tout ce qui ne tient pas à la chaîne des corps et des événemens ne peut exister; et la preuve qu'un corps ou un événement y tient, c'est qu'il existe. Est-ce à nous à prononcer sur l'impor-

tance des êtres, et à décider que ceux dont nous ignorons le but n'en ont point? « La nature, dit M. de Voltaire, n'est asservie à aucune quantité précise, ni à aucune forme précise. » Quelle assertion! « Nulle planète, continue-t-il, ne se meut dans une courbe absolument régulière; nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique. » Cela prouve seulement que les mathématiques sont un pur jeu de l'esprit, et qu'elles ne sont pas plus utiles à la connaissance de l'univers et pour la vraie philosophie, que la science du jeu des échecs pour la conduite d'une armée. Enfin, notre auteur conclut : « Nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération. La nature n'agit jamais rigoureusement; ainsi on n'a aucune raison d'assurer qu'un atome de moins sur la terre serait la cause de la destruction de la terre. » Si cette façon de raisonner était bonne, il n'y a rien qu'on ne pût alternativement établir comme vérité, ou détruire comme erreur. C'est le contraire de ces propositions qu'il faut soutenir pour parler vrai. Si la nature nous paraît quelquefois ne point agir rigoureusement, c'est que nous ne connaissons point l'ensemble de ses vues, si prodigieusement variées, et nous osons regarder comme inutilité dans ses actions ce qui n'est qu'un effet de notre ignorance. Il n'y a qu'un raisonnement bon et sûr dans toutes ces matières, c'est de conclure du fait à la nécessité. Cet atome existe; donc, il est nécessaire à l'univers. Mais, dit M. de Voltaire, je n'en vois pas la nécessité; donc, conclut-il, elle n'existe pas; donc, fallait-il conclure, je ne suis qu'un ignorant. Mais cet atome n'est pas moins nécessaire à la terre, puisque, sans lui, l'ordre et l'enchaînement des choses ne seraient pas les mêmes : il en est de même des évé-

nemens. « Il y en a, dit M. de Voltaire, qui ont des effets, et d'autres qui n'en ont point. » Premièrement, qu'en savons-nous? Parce que nous ne connaissons point de certains effets, est-ce une raison pour dire qu'ils n'existent point? En second lieu, quand cela serait, ce défaut d'effets est lui-même un nouvel événement dans l'univers, qui en produit d'autres dans cette fermentation générale, et dans le mouvement perpétuel des causes. Tout ce qui est doit être, par cela même que cela est. Voilà la seule bonne philosophie. Aussi long-temps que nous ne connaîtrons pas cet univers, comme on dit dans l'école, *à priori*, tout est nécessité. La liberté est un mot vide de sens, comme vous allez voir dans la lettre de M. Diderot. L'arbitraire produirait le chaos, et le chaos est aussi un mot vide de sens, car rien ne peut exister sans une certaine loi constante quelle qu'elle soit; et cette loi ne finit pas sitôt, que ce qui existait par elle périt avec elle, et disparaît de la chaîne des êtres.

LETTRE *de M. Diderot à M. Landors.*

« Il y a, mon cher, tant de griefs dans votre lettre, qu'un gros volume, tel que je suis condamné d'en faire, m'acquitterait à peine, si je donnais à chaque chose plus de quatre mots de réponse que vous me demandez. Si vous êtes toujours aussi pressé de secours que vous le dites, pourquoi attendez-vous à la dernière extrémité pour les appeler? Vos amis ont assez d'honnêteté et de délicatesse pour vous prévenir; mais errant comme vous êtes, ils ne savent jamais où vous prendre. On n'obtint pas la première rescription qui vous fut envoyée aussi promptement qu'on l'aurait désiré, parce qu'on n'en accorde point pour des sommes aussi modiques : elle était

datée du 17, elle ne fut remise à D... que le 18, et à moi que le 19; le 20 les lettres ne partaient pas : ajoutez à ces délais sept à huit jours de poste, et vous retrouverez ces douze jours de retard que vous me reprochez.... *Que je me suppose le patient si je peux.* Et depuis trois ou quatre ans que je ne reçois que des injures en retour de mon attachement pour vous, ne le suis-je pas? Et ne faut-il pas que je me mette à tout moment à votre place pour les oublier, ou n'y voir que les effets naturels d'un tempérament aigri par les disgraces, et devenu féroce?... *Je ne vous répondis point, je n'envoyai point le mot de recommandation pour M. de V...;* c'est que j'avais résolu de vous servir et de ne plus vous écrire. Je ne connais point V...; je l'aurais connu, que je ne vous aurais point adressé à lui. Cet homme est dangereux, et vous eussiez fait à frais communs des imprudences dont vous eussiez porté toute la peine. Voilà les raisons de mon silence. *Je me soucie peu*, dites-vous, *de la manière dont vous voyez mes procédés :* il est vrai que je me soucie beaucoup plus qu'ils soient bons. Tant que je n'aurai point de reproches à me faire, je serai peu touché des vôtres. Le point important, mon ami, c'est que l'injustice ne soit pas de mon côté. Je passe par-dessus les cinq ou six lignes qui suivent, parce qu'elles n'ont point le sens commun. Si un homme a cent bonnes raisons, il peut en avoir une mauvaise; c'est toujours à celle-ci que vous vous en tenez.

« Mais venons à l'affaire de votre manuscrit; c'est un ouvrage capable de me perdre; c'est après m'avoir chargé à deux reprises des outrages les plus atroces et les plus réfléchis, que vous m'en proposez la révision et l'impression. Vous n'ignoriez pas que j'avais femme et

enfant, que j'étais noté, que vous me mettiez dans le cas des récidives : n'importe, vous ne faites aucune de ces considérations, ou vous les négligez; vous me prenez pour un imbécile, ou vous en êtes un; mais vous n'êtes point un imbécile. L'on doit n'exiger jamais d'un autre ce que vous ne feriez pas pour lui, ou soumettez-vous à des soupçons de finesse ou d'injustice. Je vois les projets des hommes, et je m'y prête souvent, sans daigner les désabuser sur la stupidité qu'ils me supposent. Il suffit que j'aperçoive dans leur objet une grande utilité pour eux, assez peu d'inconvénient pour moi. Ce n'est pas moi qui suis une bête, toutes les fois qu'on me prend pour tel.

« Aux yeux du peuple, votre morale est détestable; c'est de la petite morale, moitié vraie, moitié fausse, moitié étroite aux yeux du philosophe. Si j'étais un homme à sermons et à messes, je vous dirais : Ma vertu ne détruit point mes passions; elle les tempère seulement, et les empêche de franchir les lois de la droite raison. Je connais tous les avantages prétendus d'un sophisme et d'un mauvais procédé, d'un sophisme bien délicat, d'un procédé bien obscur, bien ténébreux; mais je trouve en moi une égale répugnance à mal raisonner et à mal faire : je suis entre deux puissances, dont l'une me montre le bien et l'autre m'incline vers le mal. Il faut prendre parti. Dans les commencemens le moment du combat est cruel, mais la peine s'affaiblit avec le temps; il en vient un où le sacrifice de la passion ne coûte plus rien; je puis même assurer par expérience qu'il est doux : on en prend à ses propres yeux tant de grandeur et de dignité! La vertu est une maîtresse à laquelle on s'attache autant par ce qu'on fait pour elle, que par les charmes qu'on lui croit. Malheur à vous si la pratique du bien

ne vous est pas assez familière ; et si vous n'êtes pas assez en fonds de bonnes actions pour en être vain, pour vous en complimenter sans cesse, pour vous enivrer de cette vapeur et pour en être fanatique.

« *Nous recevons*, dites-vous, *la vertu comme le malade reçoit un remède*, auquel il préférerait, s'il en était cru, tout autre chose qui flatterait son appétit. Cela est vrai d'un malade insensé : malgré cela, si ce malade avait eu le mérite de découvrir lui-même sa maladie, celui d'en avoir trouvé, préparé le remède, croyez-vous qu'il balançât à le prendre, quelque amer qu'il fût, et qu'il ne se fît pas un honneur de sa pénétration et de son courage? Qu'est-ce qu'un homme vertueux? C'est un homme vain de cette espèce de vanité, et rien de plus. Tout ce que nous faisons c'est pour nous ; nous avons l'air de nous sacrifier, lorsque nous ne faisons que nous satisfaire. Reste à savoir si nous donnerons le nom de sages ou d'insensés à ceux qui se sont fait une manière d'être heureux, aussi bizarre en apparence que celle de s'immoler. Pourquoi les appellerions-nous insensés, puisqu'ils sont heureux, et que leur bonheur est si conforme au bonheur des autres? Certainement ils sont heureux; car, quoiqu'il leur en coûte, ils sont toujours ce qui leur coûte le moins. Mais si vous voulez bien peser les avantages qu'ils se procurent, et surtout les inconvéniens qu'ils évitent, vous aurez bien de la peine à prouver qu'ils sont déraisonnables. Si jamais vous l'entreprenez, n'oubliez pas d'apprécier la considération des autres et celle de soi-même, tout ce qu'elles valent : n'oubliez pas non plus qu'une mauvaise action n'est jamais impunie ; je dis jamais, parce que la première que l'on commet dispose à une seconde, celle-ci à une troisième, et que

c'est ainsi qu'on s'avance peu à peu vers le mépris de ses semblables, le plus grand de tous les maux. Déshonoré dans une société, dira-t-on, je passerai dans une autre où je saurai bien me procurer les honneurs de la vertu : erreur. Est-ce qu'on cesse d'être méchant à volonté? Après s'être rendu tel, ne s'agit-il que d'aller à cent lieues pour être bon, ou que de s'être dit : je veux l'être. Le pli est pris, il faut que l'étoffe le garde.

« C'est ici, mon cher, que je vais quitter le ton de prédicateur pour prendre, si je peux, celui de philosophe. Regardez-y de près, et vous verrez que le mot liberté est un mot vide de sens; qu'il n'y a point et qu'il ne peut y avoir d'êtres libres; que nous ne sommes que ce qui convient à l'ordre général, à l'organisation, à l'éducation, et à la chaîne des événemens. Voilà ce qui dispose de nous invinciblement. On ne conçoit non plus qu'un être agisse sans motif, qu'un des bras d'une balance agisse sans l'action d'un poids; et le motif nous est toujours extérieur, étranger, attaché ou par une nature ou par une cause quelconque, qui n'est pas nous. Ce qui nous trompe, c'est la prodigieuse variété de nos actions, jointe à l'habitude que nous avons prise tout en naissant, de confondre le volontaire avec le libre. Nous avons tant loué, tant repris, nous l'avons été tant de fois, que c'est un préjugé bien vieux que celui de croire que nous et les autres voulons, agissons librement. Mais s'il n'y a point de liberté, il n'y a point d'action qui mérite la louange ou le blâme; il n'y a ni vice, ni vertu, rien dont il faille récompenser ou châtier. Qu'est-ce qui distingue donc les hommes? La bienfaisance et la malfaisance. Le malfaisant est un homme qu'il faut détruire et non punir; la bienfaisance est une bonne fortune, et non une vertu. Mais,

quoique l'homme bien ou malfaisant ne soit pas libre, l'homme n'en est pas moins un être qu'on modifie; c'est par cette raison qu'il faut détruire le malfaisant sur une place publique. De là les bons effets de l'exemple, des discours, de l'éducation, du plaisir, de la douleur, des grandeurs, de la misère, etc.; de là une sorte de philosophie pleine de commisération qui attache fortement aux bons, qui n'irrite non plus contre le méchant, que contre un ouragan qui nous remplit les yeux de poussière. Il n'y a qu'une sorte de causes, à proprement parler; ce sont les causes physiques. Il n'y a qu'une sorte de nécessité; c'est la même pour tous les êtres, quelque distinction qu'il nous plaise d'établir entre eux, ou qui y soit réellement. Voilà ce qui me réconcilie avec le genre humain; c'est pour cette raison que je vous exhortais à la philanthropie. Adoptez ces principes si vous les trouvez bons, ou montrez-moi qu'ils sont mauvais. Si vous les adoptez, ils vous réconcilieront aussi avec les autres et avec vous-même : vous ne vous saurez ni bon ni mauvais gré d'être ce que vous êtes. Ne rien reprocher aux autres, ne se repentir de rien : voilà les premiers pas vers la sagesse. Ce qui est hors de là est préjugé, fausse philosophie. Si l'on s'impatiente, si l'on jure, si l'on mord la pierre, c'est que dans l'homme le mieux constitué, le plus heureusement modifié, il reste toujours beaucoup d'animal avant que d'être misanthrope : voyez si vous en avez le droit. Au demeurant, voilà votre apologie; la mienne est celle de tous les hommes. Il y a bien de la différence entre se séparer du genre humain et le haïr. Mais pourriez-vous me dire si, parmi tous les hommes, il en est un seul qui vous ait fait la centième partie du mal que vous vous êtes fait à vous-même? Est-ce la ma-

lice des hommes qui vous rend triste, inquiet, mélancolique, injurieux, vagabond, moribond? Pardonnez-moi la question; nous raisonnons, et vous connaissez bien ma façon de penser. Si les méchans sont plus entreprenans avec vous qu'avec un autre, et cela à proportion de votre faiblesse et de votre impuissance, c'est la loi générale de la nature; il faut, s'il vous plaît, s'y soumettre : car il y aurait peut-être bien du mal à la changer; et puis ne dirait-on pas que la nature entière conspire contre vous; que le hasard a rassemblé toutes les sortes d'infortunes pour les verser sur votre tête? Où diable avez-vous pris cet orgueil-là? Mon cher, vous vous estimez trop, vous vous accordez trop d'importance dans l'univers. Excepté une ou deux personnes qui vous aiment, qui vous plaignent, qui vous excusent, tout est tranquille autour de vous, et dormez. Avec vos cinq cents livres, où vous êtes et ce que vous êtes, vous êtes mieux que moi avec mes deux mille cinq cents livres où je suis et ce que je suis. Vos criailleries impatientent D.... Et n'est-il pas vrai que si tous ceux qui sont plus malheureux que vous, faisaient autant de vacarme, on ne tiendrait pas dans ce monde? ce serait un sabbat interminable. Qu'est-ce que vous voulez dire avec tout ce galimatias de *pitié qu'on n'a point de vous, de mauvais offices qu'on vous rend, de votre perte qu'on veut, d'abîmes qu'on vous creuse, de précipice qui vous entraîne?* Et f.... une bonne fois pour toutes, laissez là vos accusations, ces jérémiades, et rapprochez-vous des hommes dont vous vous plaignez, pour les voir tels qu'ils sont, et arrêtez ce torrent d'invectives et de fiel qui coule depuis quatre ans. Vous avez dit : *je n'ai pas assez*, et D.... a fait davantage. J'y ajoute peu de chose;

mais vous pouvez y compter tant que je vivrai. Vous avez dit encore : *mais tout peut m'échapper,* et D.... a assuré votre sort. De quoi s'agit-il à présent? on est exact. Pourquoi faites-vous des demandes qui sont au moins déplacées? A juger de la position de D.... par la mienne, je puis me priver en trois mois de vingt-cinq francs, mais non de cinquante; chacun a son arrangement.

« Vous vous indignez du ton de D....; mais ne connaissez-vous pas son caractère et sa dialecte? Tel mot ne signifie rien dans la bouche d'un homme honnête mais violent, qui outrage dans la bouche d'un autre qui pèse toutes les syllabes. Vous vous piquez de connaître les hommes, et vous en êtes encore à ignorer que chacun a sa langue qu'il faut interpréter par le caractère.

« Si le hasard vous jetait dans quelque embarras, notre conduite vous permet-elle de penser qu'on vous y laisserait? Vous demandez donc à D.... ce qu'on ne refuse à personne, et vous marquez toujours à vos amis de la défiance; et mort-dieu! allez droit votre chemin, et soyez sûr de ceux que vous n'avez point encore vus broncher.

« J'avais envie de vous suivre jusqu'au bout; mais je n'en ai pas le temps, et grace à votre lettre qui ne finit point, voici un bavardage éternel. Cependant combien d'injures, de soupçons, de mots aussi ridiculement que malignement jetés que j'aurais à reprendre encore. Mais je vous ferai bien rougir de toutes ces sottises, si vous revenez jamais de votre délire.... *Vous voudriez ne me rien devoir.... J'ai occasioné en partie votre mauvaise situation.... je veux vous perdre....* Qu'est-ce que cela signifie? et pour dieu! laissez là toutes ces f... phrases, et surtout considérez qu'à la fin on se rassasie d'invec-

tives. En vérité, je ne conçois pas comment vous osez vous plaindre du ton de D...., et en prendre avec moi un aussi déplacé.

« Je ferai ce que vous me demandez dans votre lettre. Adieu, portez-vous bien; et tenez-vous-en sur le compte de vos amis au témoignage de votre conscience. Ce n'est pas elle, c'est votre mauvais jugement qui ne cesse de les accuser. Adieu, encore une fois. *Du jour de la Saint-Pierre.*

Signé DIDEROT. »

LETTRE *de M. Grimm à M. Diderot.*

Du 30 juin.

Je vous renvoie le petit chef-d'œuvre, mon Diderot. Je l'ai gardé un jour de plus que je ne le devais. J'en demande pardon à cet impitoyable Landors, qui ne pardonne rien; mais je ne voulais pas le faire copier par un autre, et il m'a fallu tout ce temps pour le faire moi-même. Les princes seront enchantés du présent que vous me permettez de leur faire. Pour l'univers je n'aurais pas voulu ôter ces interjections énergiques que vous me conseillez de supprimer. De la façon dont elles sont placées, elles ajoutent à la grace et à la force de la diction, deux choses auxquelles il ne faut jamais toucher. Je serai dans le faubourg un de ces jours pour voir partir M. de Castries, et je n'en reviendrai pas ici sans vous avoir vu face à face. Je n'ai jamais eu d'autre philosophie que la vôtre, et c'est là ma gloire. Vous êtes mon ami, vous êtes mon maître, vous me rendez compte de ce que je pense, et vous m'y confirmez. Il faut donc aimer les

hommes, ne fût-ce que parce qu'ils se tiennent sur deux pieds comme vous.

AOUT.

Paris, 1er août 1756.

M. de La Beaumelle a fait, en Hollande, une édition des *Lettres de madame de Maintenon*, en neuf volumes in-12, qu'il a accompagnées de six volumes de *Mémoires*, pour servir à l'histoire de cette femme célèbre (1). On a raison de dire que nous sommes précisément au moment où la *Vie* et les *Lettres de madame de Maintenon* peuvent intéresser. Si l'on eût attendu encore quelques années à les publier, personne ne les aurait regardées. A la cour de Henri IV, dit M. de Voltaire, on s'entretenait encore des anecdotes du règne de Charles IX. Quelqu'un qui s'aviserait de les écrire aujourd'hui, à moins d'en faire un roman intéressant, serait sûr de n'être point lu. Les anecdotes du règne de Louis XIV nous intéressent encore, parce que nous tenons immédiatement à son siècle, et qu'il nous reste un petit nombre d'acteurs et de témoins de ces événemens. Dans vingt ou trente ans d'ici, ce sera le tour de la régence; et les particularités de la cour de Louis XIV ne seront pas plus piquantes que le sont aujourd'hui celles du règne de Louis XIII. Grande leçon pour les princes, et dont ils ne paraissent point assez pénétrés! Il faut qu'ils ra-

(1) Amsterdam, 1755-56.

chètent la faveur de leur naissance par de grandes vertus et par des qualités supérieures. Leur rang n'admet point la médiocrité. S'ils sont méchans, leur mémoire est en exécration chez la postérité; ils n'ont qu'un instant, et ne peuvent se garantir de l'oubli et du mépris, à moins que d'être véritablement grands par leurs actions. Aussi long-temps qu'il y aura des hommes sur la surface de la terre, il n'y aura que deux choses qui feront vivre dans leur mémoire, le génie et la vertu. Il faut faire de belles choses pour exciter leur admiration, il en faut faire de bonnes pour s'attirer leur bienveillance. Voilà les seuls garans sûrs de l'immortalité. Tout ce qu'un vil intérêt et la basse flatterie ont inventé d'ailleurs, pour donner aux princes le change sur leurs actions, disparaît bientôt à la lumière de la vérité, qui efface tout éclat emprunté, et rend à chaque objet la couleur qui lui est propre. Ranger l'histoire de madame de Maintenon dans la classe des anecdotes, c'est prononcer son arrêt. C'est dire que, quelque singulier qu'ait été le rôle de cette femme, sa mémoire ne mérite point d'être conservée parmi les hommes, et c'est dire la vérité. Que son histoire, qui vient d'être publiée par le dernier des écrivains, soit traitée par le premier écrivain du siècle, par M. de Voltaire lui-même, il en fera un morceau agréable, parce que tout le devient sous sa plume; mais, à moins d'offenser la vérité à chaque instant, il ne rendra jamais la personne de son héroïne intéressante. Aussi, un homme d'un grand talent se garde bien de choisir de pareils sujets. Qu'au contraire, la première maîtresse de Louis XIV, la tendre La Vallière trouve un historien médiocrement habile, et son nom deviendra aussi cher à la postérité que celui de ma-

dame de Maintenon lui sera indifférent. Louis XIV lui-même, de tous les rois le plus encensé, le plus enivré d'éloges, s'il avait pu prévoir ce que nous penserions de lui, ne serait pas mort sans se connaître. L'époque de son règne est sans doute merveilleuse; mais quel mérite d'être le contemporain de Turenne, de Colbert, de Corneille, de Molière et de La Fontaine, si l'on ne partage leur gloire par quelques qualités supérieures, ou du moins solides? La postérité ne verra en Louis XIV qu'un homme sans esprit, assez porté aux grandes choses, mais pédant; assez honnête homme, mais rendu sot et injuste à force d'adulation; abîmé dans un tas de préjugés plus plats les uns que les autres, croyant pouvoir créer à volonté les gens de génie dans toutes les classes, et ne pouvant jamais se dépêtrer de l'empire des femmes et des prêtres. Les politiques, qui trouvent toujours la raison des événemens dans le caractère des princes, ont beau jeu, il est vrai, mais ils oublient que chaque homme est né avec un fond bon ou mauvais, et qu'à cela près ce sont les événemens qui décident de son caractère, et non son caractère des événemens. M. le président Hénault dit de Louis XIII « qu'il était né dans dans le moment qui lui était propre; que plus tôt il eût été trop faible, plus tard trop circonspect; que, fils et père de deux de nos plus grands rois, il affermit le trône encore ébranlé de Henri IV, et prépara les merveilles du règne de Louis XIV. » Il faut convenir que l'amour des antithèses fait trouver de belles choses. Heureusement pour nous, si l'homme qu'on appelle Louis XIII dans l'histoire, était venu plus tôt ou plus tard, l'auteur de l'*Abrége chronologique* trouverait une autre antithèse pour prouver qu'il a encore

bien fait d'être venu au temps où il est venu; mais il ne considère pas que cet homme, né avec le fond de Louis XIII, s'il était venu dans un autre temps, et dans d'autres circonstances, aurait reçu d'autres modifications, aurait eu d'autres opinions; en un mot, aurait été un autre homme. Louis XIII ne prépara pas plus les merveilles du règne de Louis XIV, que M. le président Hénault et moi. Louis XIV ayant Colbert et l'habile Louvois pour ministres, et Turenne pour général, était un peu différent de ce Louis XIV ayant Villeroy pour général, et pour ministre Chamillard. C'était pourtant le même homme, et qui s'était bien promis de faire d'aussi grands hommes de ce Villeroy et de ce Chamillard, que l'avaient été leurs prédécesseurs. Voilà quelques-unes des réflexions qui vous viendront en lisant les *Mémoires de madame de Maintenon*. Il en est consolant pour l'humanité de voir un roi si occupé de jansénisme, de quiétisme, de mandemens, d'instructions pastorales, du moyen court, et de la constitution *Unigenitus*, qu'il ne lui reste point de temps pour songer au soulagement des peuples. La postérité sera bien touchée de toutes les insomnies que les tracasseries des évêques ont causées à Louis XIV. Pour madame de Maintenon qui, sans être reine, eut l'honneur d'être sa femme, ses ennemis disaient qu'elle était fausse, intrigante, hypocrite. Les amis de la vérité diront qu'elle était dévote de très-bonne foi, qu'elle avait ce qu'on appelle dans le monde, de l'esprit, et, ce qui n'en est pas, que son esprit était petit, commun, rétréci, sans aucune sorte d'élévation, bonne femme, au demeurant, sans talens, si ce n'est pour l'intrigue et pour les petites choses, sans mérite et sans vices, excellente pour être supérieure d'un

couvent de religieuses, ridiculement déplacée à la place où elle avait eu l'adresse de s'élever. Quoiqu'elle n'ait pas fait de mal, sa conduite n'est pas sans reproche, si vous l'examinez conformément aux principes de l'honneur et d'un cœur droit et généreux. On lui voit faire les plus saintes cabales pour perdre madame de Montespan et pour l'éloigner de la cour. C'était sa bienfaitrice, à qui elle devait toute son existence. Il est vrai que c'est par reconnaissance pour madame de Montespan qu'elle en agit ainsi. C'est un vif amour pour son salut et pour celui du roi, qui engage madame de Maintenon dans toutes les intrigues possibles pour rompre un commerce scandaleux; mais du moins, disent les honnêtes gens, madame de Maintenon ne pouvait-elle rester à la cour de bonne grace, après la retraite d'une femme à qui elle devait tout. C'est ainsi que raisonnent l'honneur et la probité; mais la dévotion est bien plus adroite. Quoiqu'il eût été bien fait de suivre son amie et sa bienfaitrice pour prendre soin de son ame, et pour achever l'œuvre de sa conversion, madame de Maintenon jugea à propos de préférer le salut du roi à celui de madame de Montespan; car vous voyez de reste que le roi ne pouvait se convertir sans les avis d'une bégueule artificieuse, et quand il est question du salut d'un roi, on peut abandonner ses amis à leur désespoir sans craindre le reproche de trahison et de lâcheté. Il faut convenir que les dévots sont des gens singulièrement heureux. Les actions les plus équivoques deviennent admirables chez eux à cause des motifs, et ce que les hommes les moins délicats en fait de probité et de vertu regarderaient comme atroce, ils l'osent avec une sainte audace, par principe de conscience, pour l'amour de Dieu et du prochain. Toute la façon de penser

et d'agir de madame de Maintenon se ressent de l'élévation de sa morale. M. de Fénelon et M. le cardinal de Noailles sont ses amis; mais, du moment qu'ils deviennent suspects de nouveauté, c'est-à-dire que les jésuites ont trouvé le moyen de les noircir dans l'esprit du roi, madame de Maintenon les abandonne religieusement, et en fait le sacrifice à l'Église et à la sûreté de la doctrine. Si cette morale n'est pas belle, elle est du moins commode. Il est plaisant, au reste, d'entendre crier madame de Maintenon que la France est perdue, parce qu'un couvent de religieuses manque de subsistance et court risque d'être dispersé, dans un temps où tout ce royaume était affligé d'une terrible famine. Je ne dois pas finir cet article sans dire un mot de M. de La Beaumelle. Ses amis ont dit que ses Mémoires étaient l'ouvrage d'un homme d'esprit, sans goût et sans jugement. Les honnêtes gens ont dit que son livre était une mauvaise rapsodie qu'on lisait avec plaisir, parce que les personnages en étaient intéressans pour nous. Ils ont été également scandalisés et de la licence qui y règne, et de la bassesse du style, qui dénote moins le défaut d'usage du monde qu'un cœur bas et corrompu, et des contradictions perpétuelles qui sont moins souvent l'ouvrage d'une cervelle extravagante et sans assiette, que celui d'une vile adresse avec laquelle l'auteur encense les personnes qu'il outrage ailleurs avec une impertinence incroyable.

Paris, 15 août 1756.

Revue de Brochures.

Il y a en France une loi qui défend toute nouvelle plantation de vignes. Cette loi fut renouvelée et rendue générale pour toutes les provinces du royaume, en 1731 : on

a cru prévenir par-là la disette des grains. Le colon, a-t-on dit, qui met en vignobles des terres labourables, diminue la quantité des blés; défendons-lui d'en planter de nouveaux; il sera obligé de semer des grains, et le royaume sera à l'abri de la famine. On n'était pas, en ce pays-ci, plus fin que cela il y a vingt ans, en matière d'économie politique. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette loi fut donnée sur l'avis de tous les intendans des provinces; c'est-à-dire que dans le grand nombre de ces magistrats qui, par leur état, devaient être consommés dans la science de l'administration intérieure, il ne s'en trouva pas un seul qui en connût les vrais principes. L'ouvrage de *l'Esprit des Lois* a paru depuis, et s'il n'a pas éclairé les intendans, il a fait mieux, il a opéré une révolution entière dans l'esprit de la nation. Les meilleures têtes de ce pays-ci se sont tournées, depuis sept ou huit ans, vers ces objets importans et utiles. Les affaires de gouvernement deviennent de plus en plus une matière de philosophie et de discussion. Nos progrès ont été rapides, et pour peu que notre zèle se soutienne, nous serons bientôt, du moins dans la spéculation, aussi habiles en fait d'économie, de commerce et de finance que nos rivaux les Anglais. On peut dire en général qu'une loi qui gêne la volonté et les fantaisies des hommes, et qui ne connaît d'expédiens que la violence, est une marque non moins sûre de l'ignorance et de la stupidité de ceux qui gouvernent que de leur pouvoir injuste. Le despotisme n'est pas à craindre pour un peuple éclairé: il ne se soutient que par la superstition et par la barbarie. Ne gênez point le commerce des grains par des ordonnances extravagantes, qui sont l'ouvrage des siècles gothiques : brûlez ces ordonnances, et vous aurez des

blés en abondance. Le cultivateur qui n'est pas écrasé par les impôts et qui est sûr de tirer sa subsistance de la terre qu'il laboure, ne s'avisera pas d'y planter des vignes : vous aurez beau le lui défendre, s'il meurt de faim en suivant la charrue, si la culture du vin lui est plus profitable que celle des grains, toutes vos ordonnances seront vaines; vos lois ne seront pour vos sujets que l'instrument d'un tourment inutile. Voilà ce que M. Herbert vient de prouver dans une petite brochure, intitulée *Discours sur les vignes*. Cet estimable écrivain nous a donné, l'année dernière, un *Essai sur la police générale des grains*, dont j'ai eu l'honneur de vous rendre compte (1). Tout le monde est d'accord sur le mérite de cet ouvrage, et le gouvernement n'a rien de mieux à faire que d'en suivre les principes de point en point. Il est doux pour tous les hommes, mais surtout pour les princes, de s'occuper des moyens de procurer le bien-être général et le bonheur du peuple.

La question de *la Noblesse commerçante* ou *non commerçante* a occupé jusqu'à présent tous nos petits beaux-esprits; à l'exception de M. de Forbonnais, aucun homme de mérite n'a daigné s'en mêler. Ce dernier a attaqué quelques conclusions mal digérées du parlement de Grenoble sur cette matière. J'ai eu l'honneur de vous parler de sa brochure (2); elle n'est pas restée sans réponse. On

(1) Herbert, né vers 1700, et dont Grimm rapportera le suicide dans sa lettre du 1er mars 1758, est auteur de plusieurs ouvrages d'économie rurale. Son *Essai sur la police générale des grains*, dont il a déjà été parlé dans la lettre du 1er avril 1754, fut complété par un supplément en 1757 (lettre du 15 septembre 1757); son *Discours sur les vignes* est de 1756, in-12.

(2) Nous n'avons pas vu Grimm faire mention de cette brochure qui fut publiée en 1756, et avait pour titre : *Lettre à M. F...., ou Examen politique des prétendus inconvéniens de la faculté de commercer en gros sans déroger à sa noblesse;* in-12.

lui en a opposé une, intitulée *le Commerce remis à sa place, ou Réponse d'un pédant de collège aux novateurs politiques, adressée à l'auteur de la Lettre à M. F.* (1). Toute cette querelle est devenue insipide pour les gens d'esprit. Avant que d'écrire, si l'on voulait se souvenir de trois vérités, on épargnerait le papier et ses lecteurs : la première est que la noblesse, par son état, doit servir le roi; voilà une constitution fondamentale du royaume, voilà la vocation et le devoir indispensable de la noblesse. Tout ce qui peut la distraire de la profession des armes doit être regardé comme nuisible et contraire à l'esprit du gouvernement. La seconde vérité est que le roi ne saurait trop encourager le commerce : et ce n'est point en accordant des honneurs ou des priviléges à des commerçans ou à des ports et villes de commerce qu'on encourage; c'est en ne gênant personne, c'est en laissant chacun le maître de faire le métier qui lui rit, et de la façon qui lui paraît la plus agréable et la plus lucrative, pourvu que l'un et l'autre ne soient point opposés au bien de l'État : les priviléges et les exemptions en sont la ruine. Tous les citoyens, jouissant de la protection du gouvernement, doivent tous également, c'est-à-dire chacun en proportion de ses facultés, concourir à le soutenir, et aux secours dont il a besoin. Les honneurs de la noblesse et des personnes de distinction doivent consister, non en exemptions des charges publiques, mais en démonstrations de l'estime et de la considération publiques, etc. La troisième vérité est qu'il est inutile de songer à rendre un pays comme la France florissant par le commerce, aussi long-temps que son agriculture est opprimée et négligée. Nos écrivains politiques, et M. de Forbonnais tout le

(1) Par J.-J. Garnier, 1756, in-12.

premier, n'insistent pas assez sur ce point; c'est pourtant le principe dont il faut toujours partir en fait de commerce. Il faut crier en France : N'écrasez point le laboureur, soulagez-le du fardeau des impôts; oui, il faut crier jusqu'à ce que le ministère nous exauce. La Hollande, sans avoir de terrain à cultiver, est devenue maîtresse du commerce de l'Europe : mais son existence n'a pu durer, parce qu'elle ne portait pas sur des fondemens solides. Les Hollandais ont été pendant un certain temps nos courtiers; nous avons jugé à propos de faire nos affaires nous-mêmes (je parle de toute l'Europe), nous les avons cassés aux gages, et ils périront nécessairement. Il faut d'autres maximes pour assurer la durée et le bonheur de la France.... Il faut espérer qu'on nous laissera, à la fin, en repos avec cette noblesse commerçante ou non commerçante. Du moins un M. l'abbé de ***, que je ne connais point, s'est fait médiateur entre M. l'abbé Coyer et M. le chevalier d'Arcq. Sa brochure est intitulée *la Noblesse militaire et commerçante*, et ne vous amusera pas plus que tout ce qui a été dit sur cette matière depuis deux ou trois mois (1).

SEPTEMBRE.

Paris, 1er septembre 1756.

Le dogme du destin ou de la fatalité est sans contredit le plus ancien et le plus généralement répandu parmi les

(1) Voir, pour cette question, les lettres des 15 avril et 15 février précédens. On trouve aussi la note de plusieurs ouvrages y relatifs sous les nos 12353, 12358, 12359 et 12361 du *Dictionnaire des Anonymes*, 2e édit.

hommes. Après la vérité dont rien ne peut affaiblir la clarté, et qui seule, sans secours étranger, conserve ses augustes droits de siècle en siècle, je ne connais rien qui se soit accrédité parmi nous avec autant de force que cette effrayante doctrine. En portant nos yeux dans les siècles les plus reculés dont nous ayons conservé quelque souvenir, nous trouvons cette doctrine également établie partout. Elle s'est glissée dans toutes les religions, dans tous les cultes, dans toutes les sectes; et la philosophie même, cette ennemie si redoutable de l'opinion et de toute sorte de croyance, ne s'est pas toujours garantie de celle qui abandonne à des lois inconnues et arbitraires le sort et la destinée de l'homme. On sait quelle était sur ce sujet la doctrine du paganisme. La nature tout entière était soumise à la fatalité, l'auteur de la nature, le père des dieux lui-même, était asservi au destin et ne pouvait rien contre ses inviolables décrets. L'homme n'était donc pas plus libre. Il était souvent criminel contre sa volonté, et puni des forfaits qu'il avait commis sans le savoir, et que son cœur n'eût jamais avoués. Telle était la croyance du peuple, tel était le sentiment de la plupart des philosophes anciens. La doctrine des Juifs, contenue dans les livres de Moïse, est en cela tout-à-fait semblable à celle des païens. Leur dogme fondamental, la source de leur vanité et de cet insupportable orgueil qu'ils ont toujours conservé au milieu de l'avilissement le plus honteux, tire son origine de ce choix aveugle que Dieu a fait du peuple Juif au mépris et à l'exclusion de toutes les nations de la terre. En effet, rien ne prouverait plus le pouvoir d'une inévitable fatalité, et combien Dieu lui-même est peu libre, que cette prédilection pour un peuple grossier, superstitieux, vil, barbare et stupide. Vous savez que les

mahométans croient à une prédestination aveugle, et qu'ils regardent leur sort si indépendant de leurs actions, qu'ils négligent, comme inutiles, jusqu'aux soins même de leur conservation. La doctrine de Jésus-Christ et de ses apôtres n'est pas moins fondée sur ces principes. Si le Dieu des chrétiens n'est pas sujet à cette fatalité, il y asservit en revanche tout le genre humain. Tout est fondé dans ces principes sur une élection incompréhensible, et le nombre des élus se réduit presque à quelques individus. A cette étonnante doctrine, si vous osez vous récrier, saint Paul vous dit : « Qui êtes-vous pour oser interroger Dieu? le potier n'est-il pas le maître de faire de l'argile ce qu'il lui plaît? »

En réfléchissant sur les causes qui ont pu établir si universellement le dogme de la fatalité, et conserver ses racines si profondément dans l'esprit de l'homme, malgré les révolutions du temps, qui change et détruit tout ce qu'il a produit, j'en entrevois trois de principales que je vais indiquer ici. La première est l'antiquité du monde, à laquelle il faut attribuer tout ce qui s'est pour ainsi dire enraciné dans notre tête par une tradition dont nous avons perdu la trace, circonstance qui n'a pas peu contribué à la rendre plus respectable. Je suis bien convaincu du moins, que celui qui connaîtrait l'histoire de toutes les révolutions qui ont précédé l'histoire de Moïse, et qui sont arrivées dans le monde depuis son commencement, s'il est vrai qu'on puisse dire qu'il a commencé, trouverait dans ses connaissances la clef de toutes les opinions qui se sont établies et perpétuées parmi les hommes, et les élémens de la vraie science dont nous tenterons toujours vainement et sans succès de percer l'impénétrable mystère.... En second

lieu, le dogme de la fatalité, envisagé philosophiquement et dégagé de toute erreur populaire, est le même que celui de la nécessité, qui exclut la liberté de l'homme et tout ce qui est arbitraire, et qui assujettit l'univers dans son immensité et dans sa durée, à des lois invariables sans lesquelles il ne saurait subsister. Or, on fera si l'on veut les plus beaux raisonnemens, les sophismes les plus spécieux pour prouver la liberté de l'homme; mais, indépendamment des argumens graves qu'une philosophie éclairée leur oppose, si l'on veut être de bonne foi, je crois que chacun peut se convaincre par le sentiment intime qui est en lui et par le souvenir qu'il conserve de ses actions, que sa conduite a toujours été le résultat nécessaire des différentes modifications occasionées par le concours des circonstances, et qu'il n'a jamais véritablement disposé de lui un instant. Cette certitude de sentiment auquel j'en appelle, se lie merveilleusement avec l'opinion de la fatalité. De la nécessité à la prédestination, il n'y a qu'un pas à faire, et notre amour-propre est trop ingénieux pour ne point trouver le fil des décrets du destin, soit dans les succès, soit dans les catastrophes. La troisième cause, et la plus connue, est notre goût pour le merveilleux. Il n'en est point de plus grand, de plus élevé, de plus terrible que celui de la fatalité. Tout ce qui met en jeu les grands ressorts du cœur humain aura toujours une grande vogue parmi nous, et s'accréditera chez toutes les nations. Or, rien n'est plus propre à exciter l'étonnement, la terreur, la commisération, et tous les grands mouvemens de l'ame, que le système dont nous parlons. Qu'y a-t-il en effet de plus effrayant que le dogme qui nous apprend qu'un être sensible, né pour le bonheur et la vertu, peut être entraîné dans le crime

contre sa volonté, et se souiller, par ignorance, des forfaits les plus horribles? Qu'une divinité barbare vous choisisse pour victime de sa vengeance, sans que vous ayez mérité sa colère, l'idée seule en fait frémir. Les tragiques anciens savaient cela si bien, que l'effet de presque toutes leurs pièces est fondé sur ce merveilleux. Œdipe, qui, pour accomplir un oracle injuste, est forcé malgré lui au parricide et à l'inceste; Phèdre, qui brûle malgré elle, et pour satisfaire la haine de Vénus, d'un amour incestueux; Hippolyte, qui périt innocent à la fleur de son âge à cause de l'imprécation inconsidérée de son père; l'histoire de Clytemnestre, d'Oreste, et de toutes les familles tragiques, sont autant de monumens d'une destinée terrible et inévitable. S'il y a quelque chose capable de nous rendre misérables, et de nous faire détester le jour de notre naissance, ce serait la certitude d'une fatalité aveugle. Il faudrait sans doute préférer l'anéantissement à l'existence, plutôt que de vivre sous l'empire d'un dieu barbare qui, selon sa fantaisie, se déciderait pour ou contre nous, qui nous rendrait innocens ou criminels par des actions extérieures, et sans consulter nos penchans et notre conscience; qui, après nous avoir entraînés dans l'horreur du crime, à notre insu et contre notre volonté, nous imputerait des forfaits qui seraient son ouvrage, et nous les ferait expier par les remords les plus affreux, et par tout ce que le crime traîne à sa suite d'effrayant et d'horrible.... Ceux qui travaillent pour le théâtre feront bien de ne point quitter cette source de vrai pathétique. C'est par là qu'ils seront sûrs de nous émouvoir violemment. La tragédie des Grecs est devenue celle de toutes les nations et de tous les siècles. Lorsque M. de Voltaire donna, il y a sept ou

huit ans, sa tragédie de *Sémiramis* (1), les sots se récrièrent sur la machine de cette pièce, et son succès fut pendant quelque temps douteux. Aujourd'hui qu'elle vient d'être remise sur le théâtre de la Comédie Française, elle a réuni et enlevé tous les suffrages. On la compte avec raison parmi les plus beaux ouvrages de ce génie supérieur. En effet, si l'exécution théâtrale, la décoration de la scène, la majesté, l'appareil et la pompe du spectacle, secondaient le génie du poète, cette pièce renouvellerait de nos jours tous les terribles effets de la tragédie grecque. Son système, quoique moins effrayant que celui de Sophocle et d'Euripide, ne laisse point de porter l'épouvante dans tous les cœurs. L'ombre de Ninus remplit toute la scène d'effroi et d'horreur. Sémiramis est coupable d'un crime volontaire à la vérité; mais, quel est le caprice des dieux! ils la laissent jouir pendant quinze ans des fruits de son crime, ils la comblent de gloire et de prospérité, et au bout de ce temps ils arment contre elle le bras d'un fils tendre et respectueux. Ninias devient parricide involontaire, pour punir sa mère d'un parricide médité. Si le crime de Sémiramis ne pouvait rester sans expiation, les dieux ne pouvaient-ils la punir sans épargner à Ninias l'horreur d'un crime? Rien n'est plus théâtral. Le rôle de Sémiramis et celui de Ninias ont été remplis parfaitement par mademoiselle Dumesnil et M. Le Kain.

Le parlement d'Angleterre a sommé tous ceux qui sont originaires des Iles Britanniques et qui se trouvent au service de France, ou de quelque autre puissance étrangère, de le quitter dans l'espace d'un an, sous peine de

(1) Jouée pour la première fois le 28 août 1748.

mort s'ils sont pris, etc. (1). Cette loi violente fait le sujet des *Lettres d'un Officier irlandais à un Officier français*, qu'on vient d'imprimer.

Paris, 15 septembre 1756.

Depuis le rétablissement des lettres, le monde littéraire a toujours été divisé par des factions et des querelles. On s'est occupé successivement de toutes sortes de questions futiles. L'agitation des esprits a été presque continuelle et extrême, et le dernier parmi les gens de lettres se serait cru déshonoré s'il n'eût pris parti pour ou contre. Les hommes supérieurs seuls sont restés tranquilles au milieu de ces troubles, et jetant quelquefois à la populace une de ces vérités dont les sots ne conçoivent ni la profondeur ni l'étendue, on aurait dit qu'ils le faisaient pour occuper une troupe importune et frivole, afin de n'en être point inquiétés dans leurs méditations et dans leurs travaux. Les anciens qui, je crois, nous valaient bien, ne connaissaient point ces querelles littéraires. Leurs philosophes étaient cependant partagés en plusieurs sectes, leur logique était pour le moins aussi subtile que la nôtre; et l'art d'un sophisme délié et captieux leur était très-familier. Cette différence vient sans doute de ce que tout ce qu'il y avait de citoyens pouvant s'occuper du gouvernement de la chose publique, un sujet si noble et si élevé donnait aux esprits du dégoût pour tout ce qui est petit, et une trempe de vigueur et de gravité bien opposée à notre pédanterie et à notre goût pour les misères. On n'a qu'à voir avec quelle futilité ignoble nous avons traité depuis cinq ou six mois la

(1) Cette mesure fut prise par l'Angleterre à l'occasion de la guerre de 1756 que la prise de l'île de Minorque rendit glorieuse pour la France.

question de la noblesse commerçante, et imaginer de quelle manière cette cause aurait été agitée à Athènes ou à Rome... Notre oisiveté nous rend minutieux et chicaneurs. Les anciens, toujours occupés de grands objets, ignoraient la manie de traiter des questions frivoles et inutiles. Si *la République* de Platon eût paru de nos jours, elle aurait occasioné une guerre de plume qui aurait duré plus long-temps que la guerre de Troie. Avec quel sérieux et quelle pesanteur on a examiné, de nos jours, quel était le meilleur gouvernement possible, et ce qu'on a dit à ce sujet a-t-il jamais été de la moindre utilité pour aucun peuple de la terre? On se serait épargné bien des travaux et bien de l'ennui en réfléchissant qu'il ne saurait y avoir un gouvernement parfait, parce que tout ce qui vient de l'homme est imparfait; qu'il est ridicule de chercher un gouvernement qui puisse convenir à tous les peuples, leur génie étant si différent que ce qui convient à l'un est précisément ce qui répugne à l'autre; que le génie de chaque peuple ayant nécessairement produit la forme de son gouvernement et en ayant été modifié à son tour, il est absurde d'agiter avec emphase quel est le meilleur gouvernement possible, puisque quelle qu'en soit la différence dans les formes extérieures, chacun l'est pour le peuple qui l'a adopté. A mesure qu'une nation devient policée et éclairée, elle a, non à changer son gouvernement contre un autre, mais à corriger les défauts du sien. Et cette maxime est si générale que celui qui conseillerait aux Turcs de changer leur manière de se gouverner contre un gouvernement républicain ou même monarchique, proposerait une chose absurde. On ne conduit le génie des hommes que par des nuances imperceptibles; il faut bien des siècles et

bien des révolutions pour opérer quelque changement sensible... Il est bien étonnant qu'un esprit aussi lumineux et aussi profond que l'était le président de Montesquieu, ait toujours cherché les causes de la puissance ou de la décadence d'un peuple dans la forme de son gouvernement, tandis qu'elles ne peuvent jamais venir que du génie du peuple et du changement qui arrive soit par des révolutions, soit par le temps seul, dans l'esprit national. Il en coûte peu à cet illustre écrivain de nous indiquer la liaison de tout ce qui se fait de bien en Angleterre avec la forme du gouvernement anglais qu'il s'est choisi pour modèle, mais il aurait été embarrassé sans doute de sauver avec la même adresse tout ce qu'on peut découvrir de mal et de défectueux dans les Iles Britanniques. M. de Montesquieu ne raisonne pas dans ce cas avec plus de justesse que celui qui regarderait comme un défaut essentiel du gouvernement anglais, un fait que personne ne saurait contester, c'est que le roi corrompt la nation en achetant les suffrages dans le parlement, avec l'argent du peuple. Ce blâme serait aussi déplacé que les éloges de Montesquieu sont peu fondés. Lorsqu'il s'agit d'examiner une loi ou un usage, c'est peine perdue que de discuter si l'un ou l'autre sont en eux-mêmes bons ou avantageux. S'ils peuvent convenir à la nation qui doit les adopter, voilà ce qu'il faut savoir. Les lois d'un peuple libre ne sauraient convenir à des esclaves, et jamais le joug de la servitude ne pourra s'appesantir sur une nation fière et généreuse... Dans ce que j'ai à dire en faveur du gouvernement de Suède, je vous prie de considérer que c'est moins l'éloge de sa forme que je prétends faire, que celui de la nation à qui un tel gouvernement convient. Ce peuple respectable, assem-

blé en diète, vient de signaler son courage et sa sagesse, deux qualités si incompatibles en apparence et que les Anglais n'ont jamais su allier. Ces derniers ont toujours marqué dans leurs révolutions une férocité qui paraît leur être naturelle. Ils connaissent si peu la modération, qu'en punissant le crime ils ont toujours trouvé le secret de se rendre odieux par les excès horribles auxquels ils se sont portés. Nous venons de voir la Suède réprimer avec courage les attentats de la tyrannie, et, sans se livrer à une vengeance immodérée, se contenter de laisser les ennemis de sa liberté sans force et dans la honte. Cette sagesse qui arrête le glaive de la justice et qui ne se permet de sévérité qu'autant qu'il en faut pour l'exemple, est digne des plus grands éloges. On vient de traduire en français les actes de la présente diète du royaume de Suède. On dit que cette traduction s'est faite par les soins du ministre chargé des affaires de cette cour auprès du roi. La Suède a eu beaucoup d'époques brillantes, elle n'en a pas eu de plus glorieuses (1). Vous trouverez dans la brochure dont nous parlons, tout ce qui s'est passé entre le roi et le sénat, et les sages décisions des États sur tous ces différends. Vous remarquerez avec quelle prudence ils respectent la sainteté des lois fondamentales, puisqu'en effet tout est perdu lorsqu'on se permet de les expliquer, et qu'il n'y a rien qu'on ne puisse faire passer à l'abri de quelque interprétation sophistique. Vous lirez avec un extrême plaisir l'instruction que les États ont donnée au gouverneur du prince héréditaire. Ce morceau

(1) C'est des discussions qui marquèrent le commencement du règne d'Adolphe-Frédéric que Grimm veut parler ici. Ce prince, la diète et le sénat ne justifièrent pas ces espérances, et la Suède se trouva plus que jamais livrée aux factions.

ne demanderait que quelques changemens dans la forme pour devenir admirable. Cette forme est plaisante dans les actes. C'est toujours le très-humble avis du sénat qui fait la loi, malgré la gracieuse volonté de Sa Majesté. S'il fallait faire l'éloge de quelque gouvernement, c'est donc celui de Suède qu'il faudrait prôner. C'est le seul où les paysans, c'est-à-dire les trois quarts d'une nation, et cette partie précieuse qui nourrit et défend la patrie, soient comptés pour quelque chose; ils font le quatrième ordre du royaume, et l'on ne décide pas du bien public sans les avoir consultés. Indépendamment des règles de justice qui rendent cet arrangement nécessaire chez un peuple libre, on peut dire qu'il n'y a rien qui élève tant le courage d'une nation que cette considération attachée à tous les états, et surtout à cette profession la première et la seule indispensable de toutes. Ce qui rend la constitution de Suède si sage et si supérieure à celle des autres peuples de l'Europe, c'est qu'elle est, non comme il arrive ordinairement, l'ouvrage de la passion et de l'emportement ni celui d'une fermentation générale et passagère, mais le résultat d'une délibération tranquille après une suite de malheurs et de désastres. Les lois fondamentales de tous les autres gouvernemens sont presque autant de monumens de leur origine et d'une barbarie gothique. Celles de Suède, rédigées dans des temps plus éclairés, en tirent un avantage considérable. Vous n'y trouverez guère de trace gothique, si ce n'est la loi qui fait du clergé un des principaux ordres du royaume. C'est par un reste de barbarie que nous souffrons un clergé assemblé en corps. Chaque ecclésiastique n'étant responsable de sa conscience qu'à Dieu, et de sa conduite qu'au magistrat, il est aussi inutile d'assembler le clergé d'un

royaume que d'en convoquer les cordonniers; mais il est bien plus absurde encore que ce clergé participe aux affaires de l'État et à l'administration publique : c'est une chose également incompatible avec les fonctions de son ministère, avec les intérêts de la chose publique et avec l'esprit de l'évangile. Heureusement le clergé protestant ne sera jamais redoutable à la puissance séculière. Quoique peut-être aussi dangereux dans ses principes que celui de l'église romaine, par le mariage ses membres contractent tous les liens des autres citoyens et tiennent à l'État par ce que les hommes ont de plus cher, leurs enfans et une famille; d'ailleurs ne possédant point de bénéfice dont le souverain légitime ne puisse les priver en cas de délit, leur sort ne peut jamais être différent de celui des autres : ils obéissent tous à la même loi. L'opinion commune de nos politiques est que la Suède se trouve aujourd'hui dans un état de dépérissement dont elle ne pourra jamais se relever; mais si les Suédois, avec leurs autres qualités, ont le courage de rester pauvres au milieu du luxe, des superfluités et des besoins imaginaires qui énervent et détruisent les autres peuples de l'Europe, cette nation leur donnera tôt ou tard la loi, et d'une manière plus solide qu'elle n'a jamais fait. Elle se perdra, si elle travaille à s'enrichir. On a publié une *Relation des guerres du Nord et de Hongrie* en deux petits volumes (1). Celle de la révolution du prince Racoczi (2) est peu de chose; mais vous lirez avec plaisir le morceau qui regarde Charles XII.

(1) *Histoire intéressante, ou Relation des guerres du Nord et de Hongrie, au commencement de ce siècle;* Paris, 1756.

(2) On écrit plus fréquemment, quoique avec moins d'exactitude, *Ragotzky*.

M. Pigale, un de nos premiers sculpteurs, et dont le *Mercure*, qui se trouve aujourd'hui à Berlin, a fait tant de bruit il y a quelques années, vient d'exposer au Louvre le modèle du mausolée que le roi a ordonné d'ériger au maréchal de Saxe, dans l'église luthérienne de Saint-Thomas, à Strasbourg. L'idée de ce morceau est à la fois noble, simple et touchante. Le héros y est représenté debout, en haut; il a derrière lui une pyramide avec plusieurs trophées. Sur le devant, en bas, se trouve un cercueil que la Mort entr'ouvre; elle montre au héros l'heure fatale, et lui fait signe de descendre. La France, assise sur un des degrés qui y conduisent, et tout éplorée, s'efforce de retenir de la main droite le maréchal, et elle repousse de la gauche la Mort, dont l'artiste a enveloppé le squelette dans une espèce de suaire pour en sauver le hideux. A la droite du maréchal, on aperçoit les symboles des nations que le héros a vaincues; un aigle renversé sur le dos et les ailes déployées, un lion effrayé, un léopard terrassé, etc. Du même côté, en bas, auprès du cercueil, vous voyez Hercule debout, le coude sur sa massue, et la tête appuyée sur sa main; il est dans une tristesse d'autant plus profonde qu'il paraît méditer sur l'événement qui fait le sujet de ce monument. Tout le monde a admiré la beauté de cette figure, dont le goût antique et noble est relevé par la plus forte expression. La figure de la France a pareillement réuni tous les suffrages : elle est d'une grande beauté. Il n'y a eu qu'une voix sur le Génie qui se trouve derrière, et qui a l'air d'un Amour en pleurs qui laisse échapper son flambeau. On espère qu'il sera ôté. Cette idée, trop mesquine pour le sujet, en affaiblirait sans doute l'effet. Il y a des gens qui voudraient que la tête de la Mort fût couverte par

la draperie qui nous cache le reste du squelette; cela serait peut-être d'un plus grand goût. On nous fait espérer que la figure du maréchal sera plus ressemblante qu'elle ne l'est. Cela est essentiel, et d'autant plus aisé que nous avons de ce héros des bustes fort ressemblans. C'est là, ce me semble, le morceau le plus susceptible de critique. Il ne doit pas regarder en l'air comme il fait. Il doit envisager la Mort d'un œil ferme et intrépide. Cette expression est difficile, mais rien n'est impossible à un homme de génie; elle est d'ailleurs absolument nécessaire. On ne regarde pas en l'air lorsqu'on descend... Ce monument admirable va être exécuté en marbre. Il honorera également et le grand homme qui en est l'objet, et le roi qui l'a ordonné, et l'homme de génie qui l'a exécuté. Il sera regardé avec raison comme un des plus beaux morceaux du dix-huitième siècle.

OCTOBRE.

Paris, 1er octobre 1756.

La *Revue des feuilles de M. Fréron* est un gros volume qu'on vient d'imprimer contre cet impertinent journaliste. Je soupçonne l'auteur de l'Analyse du chancelier Bacon, M. De Leyre, d'être le commissaire de cette Revue (1). C'est prendre une peine bien inutile que de re-

(1) Grimm soupçonne avec raison De Leyre d'être l'auteur de la *Revue des feuilles de Fréron*, volume in-12 publié en 1756; et il ajoute avec beaucoup de justesse que c'est par ressentiment personnel qu'il a pris la plume. On voit en effet que l'auteur de la *Revue des feuilles de Fréron* a voulu se venger du

lever toutes les bévues, toutes les platitudes et toutes les grossièretés de M. Fréron, et c'est se moquer du public que de l'en gratifier. Quand un critique n'a pas plus d'esprit, de finesse et de légèreté que M. Fréron, on n'a qu'à l'abandonner à son mauvais génie. Il ne trompera que les sots; et les sots méritent-ils d'être détrompés? C'est encore peine perdue. D'ailleurs il n'est pas vrai que M. Fréron cause beaucoup de mal. Il y a six ans qu'il vomit des horreurs contre M. de Voltaire; cet illustre écrivain en est-il moins regardé comme le premier génie du siècle, et M. Fréron est-il moins le dernier des hommes? Il n'y a donc qu'un ressentiment personnel qui puisse faire prendre la plume contre un journaliste odieux et méprisable. Mais ce ressentiment est déplacé et mal entendu, et le public n'a que faire d'entrer dans ces querelles. L'auteur de la *Revue* demande pardon dans la préface d'avoir trop plaisanté M. Fréron : il ne connaît pas son genre; il n'a aucun talent pour la plaisanterie; les siennes sont aussi mauvaises et aussi plates que celles de M. Fréron. Sur ce point, il n'y a pas d'autre différence entre eux, sinon que ce dernier est plus impudent, et l'autre plus piqué. Ce qu'il y a de mieux dans cette *Revue* sont les extraits raisonnés de l'*Interprétation de la nature*, par M. Diderot; du *Traité des Sensations*, de M. l'abbé de Condillac; de l'ouvrage sur l'*Inégalité des conditions*, par M. Rousseau, et d'un ouvrage posthume de l'abbé

compte rendu dans l'*Année littéraire* de l'*Analyse de la philosophie de Bacon*, tandis qu'il cite avec complaisance les extraits du même ouvrage qui se lisent dans le *Journal des Savans*, le *Journal encyclopédique* et les *Mémoires de Trévoux*. L'opinion de Grimm me paraît devoir être préférée à celle de *la France littéraire de* 1769, qui attribue la *Revue des feuilles* à Prévost de Saint-Lucien, très-jeune alors, et même à celle de La Harpe, qui donne le même ouvrage à l'abbé de La Porte. (B.)

Terrasson, tous les quatre défigurés dans les feuilles de Fréron.

L'auteur des *Intérêts de la France mal entendus*, vient de nous donner le second volume de son ouvrage. J'ai eu l'honneur de vous annoncer le premier, qui traitait de l'agriculture et de la population. Celui-ci a pour objet les finances et le commerce. Il sera suivi d'un troisième qui traitera de la marine et de l'industrie. Tout cela nous vient d'un négociant de Montpellier, dont les vues et le zèle méritent de grands éloges. Son nom, qui ne m'est point connu (1), a bien plus de droit à la célébrité que cette foule de beaux esprits subalternes qui nous importunent de leurs productions frivoles. Comme nous aimons en ce pays-ci à juger lestement des livres qui paraissent, nous commençâmes, au premier aspect de cet ouvrage, par dire que l'auteur était un fou et un sot. Ce jugement, que j'avais entendu porter à beaucoup de gens, me parut fort singulier lorsque j'ouvris son premier volume. Le second, qu'on vient de publier, n'a fait que me confirmer dans mes idées. Quoique l'auteur ne soit ni profond politique, ni grand philosophe, ni bon écrivain, ni esprit modéré et méthodique, je crois qu'il y a peu de livres sur cette matière qu'on puisse lire avec plus de fruit que le sien. C'est un livre d'or pour les ministres et pour tous ceux qui ont part au gouvernement; il ne devrait pas sortir de leurs mains. Sans compter la noble franchise avec laquelle l'auteur parle, et qui sied si bien à un citoyen, il n'y a point d'ouvrage où les défauts, les préjugés, les faux moyens et les maux qui en résultent, soient détaillés avec autant de justesse et d'exactitude que dans celui-ci. L'auteur ne se trompe

(1) Ange Goudar. Voir la lettre du 15 avril précédent, T. I, p. 457 et note.

jamais lorsqu'il est question d'indiquer le mal. Il n'en trouve pas toujours le remède; il en propose souvent d'impraticables : mais c'est là un petit inconvénient. Il est important pour ceux qui sont en place (si tant est qu'ils s'occupent de leurs devoirs) de connaître le mal et d'avoir des idées justes de toutes choses. Ils ne manquent jamais de remèdes contre les maux de l'État, ni des moyens de faire le bien lorsqu'ils sont éclairés et qu'ils en ont la volonté. Il est triste de penser que les plus grands hommes d'État que la France ait eus, faute des lumières et des connaissances nécessaires, soient devenus les auteurs de tous les maux dont vous trouverez le tableau dans l'ouvrage qui nous occupe. * Voilà un grand avantage qu'un peuple libre a sur une nation qui s'est donné un chef. La nation rassemblée, le peuple, le public ne méconnaît jamais long-temps ses vrais intérêts. Les vrais principes du bien public s'établissent d'eux-mêmes, et deviennent bientôt invariables; au lieu que le sort d'une monarchie étant entre les mains de deux ou trois ministres qui se succèdent rapidement, et dont les projets s'évanouissent dans ce renouvellement perpétuel qui change les choses du soir au lendemain, les principes de gouvernement y restent vagues et incertains, et la nation entière aveuglée passe quelquefois des siècles à se tromper sur le bien public et à suivre des maximes qui la conduisent à sa ruine. Ce n'est pas tout, lorsqu'un peuple

* Tout le passage compris entre cet astérisque et le suivant avait été, d'après les ordres de la censure impériale, supprimé au moyen d'un carton, et, pour remplacer cette page, on y avait substitué l'article sur la *Revue des feuilles de Fréron* qu'on vient de lire. Nous rétablissons le passage cartonné, à l'aide d'un exemplaire que nous avons sous les yeux, et qui a échappé à cette mutilation. Mais pour que cette édition fût plus complète que toute autre, nous avons conservé l'article mis en remplacement.

libre voit qu'il s'est trompé dans quelque partie, la réforme devient non-seulement aisée et naturelle, mais elle est forcée. Dans une monarchie, souvent on connaît le mal depuis long-temps, qu'il est encore sans remède. Les ministres y mettent même une sorte de point d'honneur de soutenir jusqu'à leurs sottises, et ils croient bonnement que c'est compromettre la dignité du roi et la majesté du trône que de révoquer un édit ou une loi dont le mauvais effet est démontré. C'est là à peu près l'histoire de la France *. Des siècles se sont écoulés avant qu'on ait eu aucun vrai principe de gouvernement en ce pays-ci. Il n'y a pas vingt ans qu'on regardait le système de la ferme générale comme une machine merveilleuse. M. le cardinal de Fleury appelait les fermiers généraux les colonnes de l'État. Il avait raison à sa manière; quand on ne connaît que les besoins du roi et qu'on ne soupçonne seulement pas ceux du royaume, on doit penser qu'une compagnie qui, dans un cas pressant, peut prêter au roi cinquante millions et plus, est la plus utile de la monarchie... Enfin depuis huit ans nous avons commencé à connaître les vrais principes, et avec eux nos besoins réels. Mais le gouvernement a-t-il profité de nos progrès? A-t-il remédié aux maux que le cri public lui dénonce depuis si long-temps? Nous savons presque tous maintenant que nos maximes sur les finances, sur le commerce et surtout sur l'agriculture, sont fausses, et pernicieuses à l'État; cependant les anciennes lois subsistent toujours, et quoique nous connaissions nos maux, et qu'ils soient urgens, nos ministres n'ont encore rien fait pour les soulager ni pour nous faire voir qu'ils savent mettre à profit nos lumières... Il est de certains chapitres sur lesquels le public lui-même n'a point encore des idées

saines. La vérité est comme en dépôt chez un petit nombre de sages qui n'ont pas toujours envie de s'exposer à être lapidés pour l'avoir montrée au peuple. Le brillant, surtout, nous séduit aisément; il éblouit nos yeux de façon que nous n'en voyons jamais les inconvéniens. L'auteur des *Intérêts de la France mal entendus* nous montre un exemple frappant que je suis d'autant plus aise de citer ici, qu'il y a long-temps que je pense comme lui sur ce sujet. M. Colbert est un des hommes les plus célèbres; sa mémoire est en vénération; nous n'en parlons qu'avec admiration et respect. Avant lui la France ne connaissait d'autre puissance, d'autre gloire que celle que procurent les talens de la guerre et de la victoire. C'est lui, dit-on, qui le premier fit rechercher à la nation une autre source de puissance, celle des talens paisibles, des richesses, de l'industrie, du commerce. Ces éloges ne sont pas trop éclairés. C'est Colbert qui donna à la nation le goût de ces choses : cela est vrai; mais il en ignorait lui-même les vrais principes, et pour s'y être trompé, il nous a jetés dans une foule de maux dont nous n'avons pas l'air de sortir sitôt. Cela est vrai aussi, et prouvé par notre auteur jusqu'à l'évidence. Si Colbert pouvait reparaître sur la scène avec les lumières que nous avons acquises, il opérerait le salut de la France, et réparerait sans doute tous les torts qu'il nous a faits par un faux système. C'est un commerce d'économie qu'il fallait donner au royaume, et non un commerce de luxe et d'industrie. Celui-ci ne peut être désirable qu'autant que le premier est dans l'état le plus florissant. Et quel pays pouvait espérer de tirer d'un commerce d'économie autant d'avantages que la France? La nature de son sol, la douceur de son climat, le génie de ses habitans, tout lui

assurait par ce moyen une supériorité décidée sur tous les peuples de l'Europe. Malgré les entraves que le gouvernement mal éclairé a toujours mises à la culture, c'est elle qui a conservé la France dans son rang en Europe, et qui l'aurait portée au comble du bonheur et des richesses, si elle n'était continuellement gênée par nos ministres. Tout se fait ici aux dépens des cultivateurs, et on dirait que ceux qui nous gouvernent ont pris à tâche de les écraser comme la classe d'hommes la plus pernicieuse pour l'Etat. Jusqu'à ce jour nous n'avons regardé la culture que comme une affaire de police, et nous n'avons pas encore appris des Anglais à l'envisager comme l'objet de commerce le plus important pour une nation, et sur lequel doivent se fonder tous les différens commerces de l'État. Colbert, en encourageant les manufactures et les fabriques de choses inutiles et superflues, a diminué le nombre des cultivateurs, qui ne demandent pas mieux que de faire un autre métier dans un pays où eux seuls sont accablés par les impôts. Il a donné à la nation un goût pour le luxe, qui, grace aux opérations de ce ministre, est poussé de nos jours à un excès sans bornes. Il a fondé la richesse de la France sur la fantaisie et le goût passager et variable des autres peuples, même sur leur folie; car le premier sage qui se trouvera législateur dans quelque coin de l'Europe, défendra à son peuple l'usage de nos étoffes; et il est bien aisé aux autres nations de se passer de nos étoffes; mais il ne l'est pas tant pour elles de se passer de nos vins, de nos grains, et de toutes les matières premières qu'une culture entendue et favorisée par le gouvernement aurait portées à un degré de perfection peut-être impossible dans tout autre climat. Malgré l'évidence de ces principes, nos ministres sui-

vent encore constamment le système de Colbert. Qu'on leur parle d'un manufacturier, les récompenses se multiplient de tous les côtés pour enrichir un homme qu'on regarde comme un citoyen d'une utilité merveilleuse. Personne n'a encore pu arracher la moindre récompense pour l'encouragement du cultivateur. Cependant, après l'ouvrage sur *la Police générale des grains* (1), il n'est pas permis à nos ministres de méconnaître les vrais intérêts de la France.

M. Marmontel vient de faire imprimer une *Épître à M. l'abbé C. de Bernis sur la conduite respective de la France et de l'Angleterre* (2). Vous y trouverez de beaux vers; mais le tout me paraît plat et ennuyeux. C'est une gazette rimée. Vous croyez bien que les éloges du traité qu'on vient de faire avec la cour de Vienne n'y sont pas épargnés. Il est vrai que M. l'abbé de Bernis a fait là un beau chef-d'œuvre; d'un trait de plume il a culbuté le système de l'Europe, et tout mis en combustion pour plusieurs siècles. Si les dieux ont quelque soin du repos de l'Europe et de celui de la France, ils casseront ce traité, et empêcheront que la maison d'Autriche ne devienne plus puissante qu'elle n'est.

Vers de M. de Bussy, jeune homme de dix-huit ans, qui arrive de province, et qui voit mademoiselle Clairon dans le rôle de Didon.

Si cette reine de Carthage,
Belle Clairon, avait vos yeux,
Et qu'elle pût en faire usage,
Comme vous, pour faire un heureux;

(1) Voir la lettre du 15 août dernier et celle du 1er avril 1754.

(2) Tome VII, p. 771 et suiv. des *Œuvres de Marmontel*, Belin, 1820.

Si j'eusse été le fils d'Anchise,
Si dans un antre ténébreux,
J'eusse saisi d'une surprise
L'instant aux amans précieux,
Sur ma fuite et votre faiblesse
Vous n'eussiez point versé de pleurs,
Et digne fils de la déesse
Qui m'eût ménagé ces faveurs,
Sur votre bouche séduisante,
Sur votre gorge palpitante,
Dans vos bras, unis par l'amour,
J'eusse laissé mon ame errante,
Et c'eût été mon dernier jour.

Paris, 15 octobre 1756.

Je reprends mon auteur des *Intérêts de la France mal entendus*. Passons-lui les moyens violens, outrés, impraticables; du reste, nous serons enchantés de causer avec lui. Parmi ses moyens, il en est cependant plusieurs qu'il serait fort à désirer de voir mis en usage; mais comme il n'y a pas apparence qu'ils soient jamais employés, c'est un regret de plus qu'on a de penser que le bien général sera toujours sacrifié à des vues particulières, et que la prospérité publique, si aisée à procurer, ne sera jamais qu'une chimère. Je vais placer ici quelques observations particulières sur l'ouvrage qui nous occupe. Il est étonnant que l'auteur se soit si peu soucié de lier ses idées : son système des finances paraît isolé au milieu de ses pensées sur l'agriculture, sur la population et sur le commerce. Dans le fond, cependant, rien n'y tient de si près : il est bien aisé de démontrer qu'un gouvernement qui ne sait pas favoriser la culture, encourager la population, tirer parti de son commerce, ne peut manquer de mettre le désordre dans ses finances. Par la même

raison, faites fleurir l'agriculture; soyez riches en hommes, ayez un commerce vraiment utile, et vos finances ne seront jamais dérangées, vos ressources seront toujours sûres. Notre auteur dit que le système des finances est le plus important pour l'État, que, s'il n'est pas en bon ordre, toutes les autres parties souffrent et l'État entier périt à la fin. Je pense, au contraire, que dans un gouvernement éclairé sur ses vrais intérêts, le système des finances est aisé à établir, et qu'il est difficile d'en choisir un mauvais; au lieu que dans un État mal gouverné, quelque génie qu'on mette dans la partie des finances, il est impossible d'établir un système solide. L'auteur dit que quand on n'a point un plan tout-à-fait nouveau à proposer, il ne vaut pas la peine de toucher au chapitre des finances. Cependant son plan n'a de nouveau que la tournure : il faut le pousser beaucoup plus loin que l'auteur ne fait, pour qu'il devienne solide. Notre citoyen établit pour base de son système, la masse générale des richesses monnayées d'un État : plus cette masse est considérable, plus l'État sera riche et puissant, plus ses finances seront en ordre. Ce principe est trop vague pour être vrai. L'auteur dit que la masse générale des espèces monnayées n'est pas assez considérable en France; que la quantité numéraire de l'argent n'y est pas en proportion suffisante avec l'étendue du royaume, et que c'est de là que viennent tous ses malheurs et le désordre de ses finances. Cela peut être vrai; mais cet inconvénient lui-même d'où vient-il? Il ne tient qu'à l'Espagne et au Portugal d'avoir une plus grande quantité de numéraire qu'aucun autre peuple de l'Europe : toutes les richesses du Nouveau-Monde sont à leur disposition. Mais croyez-vous qu'en faisant monnayer le

double ou le triple d'espèces qui circulent dans ces États, ils augmenteraient leur puissance du double ou du triple? C'est un conte que cela. La richesse d'un État consiste dans le grand nombre d'hommes qui s'y trouvent et dans leur travail. Ne voyez-vous pas que le peuple le plus nombreux et le plus industrieux attire les richesses de celui qui est en plus petit nombre, et qui travaille moins? S'il est vrai que la quantité numéraire de l'argent n'est pas assez grande en France, eu égard à l'étendue du royaume, c'est une marque infaillible qu'il se dépeuple. Ainsi, il ne faut pas se tourmenter, comme fait notre auteur, pour chercher des moyens d'augmenter les espèces monnayées : il y en a un, et c'est le seul; je ne sais pourquoi notre auteur n'a pas voulu le voir. Empêchez la dépopulation, encouragez la population par tous les moyens imaginables, et la masse de votre argent monnayé sera suffisante et exactement proportionnée à l'étendue du royaume; cela est forcé. C'est sans doute un grand malheur qu'il y ait dans ce royaume plus de douze millions d'or et d'argent en meubles, en vaisselle, etc.; mais le malheur ne consiste pas en ce que ces douze millions ne circulent point, comme le prétend l'auteur. Ces douze millions en vaisselle supposent dans l'État un million de citoyens oisifs, paresseux, énervés par le luxe, et plusieurs millions d'autres opprimés par la misère, mourans de faim au milieu des superfluités de leurs semblables, de leurs concitoyens; et voilà ce qu'il y a de déplorable. Lorsqu'un État est parvenu à ce point de corruption, il y a long-temps qu'il se dépeuple, et il faut nécessairement qu'il périsse. La force et la puissance d'un État dépendent du nombre de ses habitans; et le nombre des habitans, dit l'auteur des *Réflexions politiques sur*

les finances (1), est toujours proportionné au nombre des espèces qui sont dans cet État : cette proposition a besoin d'être retournée pour être vraie; et le nombre des espèces, faut-il dire, est toujours proportionné au nombre des habitans d'un État et à leur industrie... Notre auteur plaint beaucoup les nations pauvres : il croit qu'elles ne peuvent manquer d'être subjuguées par les nations riches. C'est mal connaître la nature des choses. Il y a long-temps que le citoyen de Genève, M. Rousseau, a remarqué que le pauvre est nécessairement libre, et que c'est le riche qui court le danger de devenir esclave : cela est exactement vrai de nation à nation. Quel moyen de réduire un peuple auquel il ne faut, pour être content, que de l'air, de l'eau et la subsistance la plus étroite? et comment le peuple qui se crée tous les jours de nouveaux besoins imaginaires, ne périrait-il pas à la fin ? Ce n'est pas la pauvreté, c'est l'envie de s'enrichir qui empêche les pauvres d'être les maîtres : l'histoire de tous les temps confirme cette réflexion. Ce sont les nations pauvres et barbares qui ont toujours dompté les peuples policés et riches; mais, en les domptant, elles ont subi leur sort : elles se sont enrichies à leur tour, et ont perdu les avantages de la pauvreté. Si les Suédois s'avisent jamais de mettre dans la pauvreté leur point d'honneur, ils deviendront, comme je l'ai déjà dit, plus puissans qu'ils n'ont jamais été : il faut pour cela qu'ils renoncent à tout commerce de luxe, qu'ils n'en souffrent d'autre que celui de leurs denrées, et qu'ils sachent se passer de tout ce qu'ils n'ont point chez eux : c'est là la marche des révolutions. C'est par la pauvreté qu'un peuple acquiert des richesses

(1) *Réflexions politiques sur les finances et le commerce* (par Du Tot); 1738, 2 vol. in-12.

et de la puissance, et c'est par les inconvéniens des richesses et de la puissance qu'il rentre dans le néant d'où il était sorti. Mais ce n'est pas une petite affaire que de savoir être pauvre... Notre auteur désirerait fort en France un établissement pareil à celui de la banque d'Angleterre, dont il est grand partisan. Je crois que c'est ce qui pourrait arriver de plus malheureux à la France. Je n'ignore pas les avantages d'une banque, mais j'en connais aussi les dangers : il n'y a point de moyen plus sûr ni plus court pour renverser un État. Nous en avons vu les effets en petit dans le dérangement des affaires de la Saxe. Les Anglais ne périront jamais que par là. S'il y avait un État en Europe qui n'eût aucune liaison de commerce ou d'affaires avec aucun peuple étranger, ce moyen de doubler ses richesses serait excellent. Qu'importe que ce soit le papier ou un métal qui serve pour désigner le prix de la denrée; mais ce moyen serait en même temps inutile; car il serait indifférent pour un peuple borné à son seul commerce intérieur d'avoir une grande ou petite masse d'argent. Le danger de la banque est que le papier n'est bon que pour la nation, et que dans toutes les affaires avec l'étranger il faut de l'argent comptant. L'Angleterre, qui a tant de troupes étrangères à sa solde, ne peut pas envoyer des billets de la banque de Londres pour payer les subsides : c'est en argent effectif qu'elle est obligée de satisfaire à ces marchés. Il en résulte ce léger inconvénient, qu'il sort tous les ans des sommes immenses de la Grande-Bretagne : ses richesses réelles s'éparpillent en Europe, sa richesse fictive lui reste : elle ne sera bientôt riche qu'en papier, et alors la banqueroute sera forcée. Elle devra donc sa ruine à sa banque : sans elle la nation aurait-elle jamais trouvé la malheureuse facilité de con-

tracter deux fois plus de dettes qu'elle n'a d'argent comptant? J'avoue que la banque serait un grand moyen entre les mains d'un sage éclairé; mais l'abus en est trop dangereux; et comme les hommes ne sauraient espérer d'être gouvernés par la sagesse, du moins long-temps de suite, ce qu'il y a de plus sûr pour eux, c'est de s'interdire tous les moyens dont l'abus leur serait funeste; car il faut s'attendre à voir les hommes abuser de tout. Je laisse à nos politiques habiles à fixer par le calcul la proportion qu'il faut conserver entre l'argent effectif et les papiers publics. Je suis sûr qu'il y a un point géométrique où il faut s'arrêter, et que tout est perdu si l'on multiplie le papier à l'infini. Il y a long-temps, ce me semble, que l'Angleterre a passé les bornes de ce calcul.... J'aurais encore bien des observations à faire sur les différens objets que notre auteur a traités dans ce volume; si l'abondance des matières le permet, nous y reviendrons. Avec de bons principes, il n'est pas difficile d'examiner sagement cet ouvrage, et d'en tirer un grand parti. L'auteur me paraît beaucoup plus éclairé sur le commerce que sur ce qui regarde la finance. Le chapitre des assurances et des foires contient des idées absolument neuves : il en est de même d'une quantité d'autres; mais celui de la finance ne me paraît traité ni profondément, ni sagement. L'auteur prétend que refondre pour établir est la meilleure de toutes les maximes politiques. Oui, mais elle est rarement praticable. Plus un corps est malade, plus il a besoin de ménagement; on ne saurait le traiter avec trop de douceur : toute secousse, tout remède violent deviennent mortels.

LETTRE *de M. Diderot à M. Pigale, sur le mausolée du maréchal de Saxe.*

Cette lettre fait voir que nous n'avons été que des sots en jugeant qu'il fallait supprimer dans ce monument la figure de l'Amour. M. Pigale, pour satisfaire les critiques, a mis depuis peu un casque sur la tête de cet enfant, et a fait une sottise.

« Comme je suis très-sensible aux belles choses, depuis, Monsieur, que j'ai vu votre Mort, votre Hercule, votre France et vos animaux, j'en suis obsédé. J'ai beaucoup pensé aux critiques qu'on vous a faites, et je me crois obligé en conscience de vous avertir que celles qui tombent sur votre Amour, ne marquent pas une véritable idée du sublime dans les personnes à qui elles se sont présentées; que ces critiques passeront, et que ce casque dont vous aurez couvert la tête de votre enfant, restera et détruira en partie ce contraste du doux et du terrible que quelques artistes anciens ont si bien connu, et qui produit toujours le frémissement dans ceux qui sont faits pour admirer leurs ouvrages... Celui qui saura voir, sera frappé dans le vôtre d'un enfant et d'une femme en pleurs, mis en opposition ici avec votre Hercule, là avec un spectre effrayant; d'un autre côté, avec ces animaux que vous avez si bien renversés les uns sur les autres. Supprimez cette figure, plus d'harmonie dans la composition; les autres figures seront désunies : la France adossée à de grands drapeaux nus n'aura plus d'effet, et l'œil sera choqué de rencontrer presque dans une ligne droite,

dont rien ne rompra la direction, trois têtes de suite, celles du Maréchal, de la France et de la Mort. Transformez cet Amour en un Génie de la guerre, et vous n'aurez plus qu'une seule figure douce et pathétique contre un grand nombre de natures fortes et de figures terribles. J'en appelle à vos yeux et à ceux du premier homme de goût que vous placerez devant votre ouvrage et qui voudra bien se transporter au-delà du moment présent. J'ajouterai que le symbole de la guerre sera double, et que ce second symbole, déjà superflu par lui-même, sera encore équivoque; car pourquoi ne prendra-t-on pas sous un casque cet enfant avec son flambeau, pour ce qu'il est en effet, pour un Amour déguisé? Pour dieu! Monsieur, laissez cet enfant tel que votre génie l'a fait. Je suis sûr que ce que je vous dis, la postérité le verra, le sentira, le dira; et n'allez pas croire qu'elle examine jamais avec nos caillettes de Paris et nos aristarques modernes, si décens et si petits, en quel lieu votre Maréchal allait prendre les femmes qu'il destinait à ses plaisirs. L'Amour entre dans les compositions les plus nobles, antiques et modernes : il n'eût point été déplacé sur le tombeau d'Hercule; cet Hercule fut sa plus grande victime. L'Amour eût marqué dans un pareil monument, comme dans le vôtre, que ce héros, de même que votre Maréchal, avait eu la passion des femmes, et que cette passion lui avait ôté la vie au milieu de ses triomphes. Adieu, Monsieur. Quand on sait produire de belles choses, il ne faut pas les abandonner avec faiblesse. Un grand artiste comme vous doit s'en rapporter à lui-même plus qu'à personne. Et croyez-vous, Monsieur, que s'il s'agissait d'avoir son avis et de le préférer à celui du maître dont on juge la composition, je

n'aurais pas eu le mien comme un autre? Selon mon goût à moi, par exemple, la Mort courbée sur le tombeau, la main gauche appuyée sur le devant, et relevant la pierre de la main droite, aurait été tout entière à cette action; elle n'eût ni regardé le héros, ni entendu la France: la Mort est aveugle et sourde. Son moment vient, et la tombe se trouve ouverte. J'aurais laissé tomber mollement les bras du Maréchal, et il serait descendu en tournant la tête avec quelque regret sur les symboles d'une gloire qu'il laissait après lui: il en eût été plus pathétique et plus vrai; car quelque héros qu'on soit, on a toujours du regret à mourir. Le reste du monument serait demeuré comme il est, excepté peut-être que j'aurais couvert les os du squelette d'une peau sèche qui en aurait laissé voir les nodus, et qu'on n'en aurait aperçu que les pieds, les mains et le bas du visage. C'eût été un être vivant; cet être en fût devenu plus terrible encore; et l'on eût sauvé l'absurdité de faire voir, entendre et parler un fantôme qui n'a ni langue, ni yeux, ni oreilles. Voilà, Monsieur, ce que j'aurais voulu; mais j'ai pensé que quand un ouvrage était porté à un haut point de perfection et que l'effet en était grand, il valait mieux se taire que de jeter de l'incertitude dans les idées de l'artiste et que de l'exposer à gâter un chef-d'œuvre. Je vous conseille donc de ne faire aucune attention à ce que je viens d'avoir la témérité de vous dire, et de laisser votre monument tel qu'il est. Ce sera toujours un des plus beaux morceaux de sculpture qu'il y ait en Europe. Je suis, etc.

Signé, DIDEROT. »

Le roi a accordé six cents livres de pension à M. Collé,

auteur d'une chanson sur la conquête de Minorque, qui a eu un si grand succès (1).

(1) Nous croyons devoir donner cette chanson historique :

I.

Ces braves insulaires,
Qui sont, qui font sur mer les corsaires,
Ailleurs ne tiennent guères ;
Le Port-Mahon est pris,
Il est pris, il est pris, il est pris :
Ils en sont tout surpris,
Il est pris, il est pris.
Ces forbans d'Angleterre,
Ces fous, ces fous, ces foudres de guerre,
Sur mer comme sur terre,
Dès qu'ils sont combattus, sont battus,
Sont battus, sont battus, sont battus.

II.

Anglais, vos railleries,
Ces traits, ces mots, ces plaisanteries,
Seraient-elles taries ?
Seriez-vous moins plaisans
A présent, à présent, à présent ?
Raillant ou combattant
L'Anglais vaut tout autant :
Avec les mêmes graces,
Il rit, il rend, il défend ses places.
Ses bons mots, ses menaces
Ont les mêmes succès,
A peu près, à peu près, à peu près.

III.

Beaux railleurs d'Angleterre,
Nogent, Melun, le coche d'Auxerre
A vos vaisseaux de guerre
Ont pendant cet été,
Résisté, résisté, résisté.
Ils les ont maltraités,
Ils les ont écartés ;
Notre flotte d'eau douce
Vous voit, vous joint, combat, vous repousse ;
Et jusqu'au moindre mousse,
Tout est sur nos bateaux,
Des héros, des héros, des héros.

NOVEMBRE.

Paris, 1er novembre 1756.

Messieurs de Buffon et Daubenton viennent de donner le sixième volume de l'*Histoire naturelle*. Il contient l'histoire et la description du *Chat*, des animaux sauvages en général, du *Cerf*, du *Daim*, du *Chevreuil*, du *Lièvre* et du *Lapin*. Vous savez que M. de Buffon est chargé de l'histoire naturelle, et M. Daubenton de la description et de la partie anatomique. On ne parle point à Paris du travail de ce dernier. Comme c'est un travail de recherche plus utile que brillant, il n'intéresse guère des gens qui ne cherchent qu'à s'amuser et point du tout à s'instruire. Nous ne sommes occupés que des morceaux de M. de Buffon, dont les sujets sont plus de notre goût,

IV.

Plein d'une noble audace
Richelieu presse, attaque une place;
Et d'abord il terrasse
Ses ennemis jaloux,
Sous ses coups, sous ses coups, sous ses coups.
Ni portes, ni verroux,
Ne parent à ses coups;
Sans se servir d'échelles,
L'honneur, l'amour, lui prêtent des ailes.
Bastions et ruelles
Il emporte d'assaut
De plein saut, de plein saut, de plein saut.

Collé, au *Journal* duquel nous empruntons cette chanson, et qui dit même, tout en le rapportant, que le quatrième couplet n'est pas de lui, ajoute : « Voici la première fois que j'ai l'honneur d'être chanté par les chantres des rues; honneur que je préfère à celui que ma chanson a eu d'être chantée par le roi, qui a, dit-on, la voix fausse. »

et qui les traite avec une pompe, une harmonie et une magnificence de style qui ne peuvent manquer de nous tourner la tête. En effet, c'est une chose fort singulière que le cas qu'on fait à Paris du style; il n'y a rien qu'on ne soit sûr de faire réussir par ce moyen. Nous avons vu courir et applaudir des pièces de théâtre qui étaient absurdes et froides du côté de l'action et de l'intrigue, qui choquaient le sens commun à tous les instans, mais qui se soutenaient par le mérite d'être bien écrites. Sans aller plus loin, *le Méchant*, comédie de M. Gresset, en est un exemple frappant. Avec un goût sûr et sévère, on ne peut s'empêcher de voir que ce n'est pas là une pièce, les détails les plus séduisans n'y tiennent point au fond du sujet; on y peut tout attaquer excepté le style. Mais à Paris, on ne sait point résister à ces tableaux, à ces portraits, à mille détails charmans, et cette pièce a eu le plus brillant succès, quoique ce n'en soit pas une. Pour revenir à l'*Histoire naturelle*, je suis bien éloigné de déprimer le mérite d'un écrivain aussi élevé que M. de Buffon, je suis persuadé, au contraire, que c'est à M. de Voltaire, à M. Diderot et à lui que nous avons l'obligation d'avoir conservé la force, l'énergie, la vérité et la vraie beauté du style au milieu des attentats que des copistes serviles de M. de Fontenelle, philosophes aussi superficiels que mauvais beaux esprits, ont commis pour le corrompre. Mais je crois que le mérite de M. de Buffon perdra de son éclat chez la postérité autant que chez les étrangers. La beauté de l'harmonie tient à une si grande finesse d'organes, à une manière si déliée d'affecter l'oreille, qu'elle ne se fait sentir qu'à un petit nombre de gens de goût résidans dans la capitale, et formés par un long exercice. Elle est presque perdue pour la province

et pour les étrangers; elle le sera totalement pour la postérité qui, négligeant la forme, ne pourra juger que les idées et le fond. Au contraire, la réputation de M. Daubenton ne pourra que gagner auprès d'elle. Son mérite est durable et solide; seulement il n'appartient pas aux oisifs de Paris de l'apprécier. Tenons-nous-en donc aux morceaux de M. de Buffon, et pour le juger avec sévérité, soyons perpétuellement en garde contre la majesté et la poésie séduisantes de son style. S'il lui arrivait d'abuser de cet instrument dangereux contre les intérêts de la vérité, il serait plus coupable qu'un autre, à proportion que ses talens sont plus grands de ce côté. C'est donc un reproche grave que j'ai à lui faire sur l'éloge pompeux de la chasse qu'il a mis à la tête de l'histoire naturelle du *Cerf.* Je ne veux pas le soupçonner d'avoir voulu faire sa cour aux grands, et flatter leur goût dominant au mépris de la vérité et de ses droits sacrés, ce serait une bassesse impardonnable. De vils courtisans pourront se faire l'odieuse habitude de louer tout ce qu'ils voient faire à ceux dont ils font dépendre leur existence inutile; mais le philosophe ne doit aux princes que le silence ou la vérité. Sans croire M. de Buffon capable de l'avoir trahie, il faut convenir qu'il n'y a rien de moins philosophique que ce qu'il dit sur la chasse. Si son nom ne m'en imposait, je dirais volontiers qu'il a fait là une déclamation de rhétorique enflée de mots, dépourvue d'idées, et surtout de ce sens qui ne doit jamais quitter le vrai philosophe. On n'a qu'à comparer son morceau avec un autre sur le même sujet qui se trouve dans l'*Encyclopédie* à l'article *Chasse* ou *Cerf* (je ne sais auquel des deux), et qui est de M. Diderot (1), on verra combien le

(1) C'est à l'article *Chasse.*

langage de la vraie philosophie est différent de celui de M. de Buffon. En effet, sans vouloir étayer la vérité par l'art futile des déclamations qui la déshonore, il n'y a point de plaisir moins digne d'un être qui pense, que celui de la chasse. Avec des principes moins étroits, on pourrait peut-être tolérer celle qui pourvoit à la nourriture de l'homme et même au plaisir de la table; mais il fallait que l'homme fût bien dégradé, et un animal dépravé en tout sens, pour avoir réduit en principe l'art de forcer le cerf, et de faire expirer dans de longs tourmens l'animal innocent et tranquille qui habite les forêts sans incommoder aucune créature vivante, et qui n'emploie la force, la légèreté, la ruse, tous les talens qu'il a reçus de la nature, qu'à éviter la cruauté et l'acharnement d'un ennemi qu'il n'a jamais offensé. Cette espèce de chasse n'est donc aux yeux du sage que l'occupation honteuse et coupable d'un insensé, cent fois plus farouche que la bête qu'il poursuit, et qui, méprisant les lois de la nature, en trouble sans cesse l'ordre et l'harmonie. Je sais que la plupart de ceux qui en font leur amusement journalier ne sont pas coupables à ce point-là; ils se livrent à un exercice qu'ils croient noble et honnête; ils sont bien éloignés de s'en faire un crime; mais la réflexion aurait dû les éclairer, et les convaincre qu'il n'y a rien de plus barbare et de plus opposé à la générosité dont ils se piquent, que de chercher son amusement dans les tourmens et dans le long supplice d'un être vivant; et si l'habitude, l'éducation et l'usage les détournent de ces réflexions, du moins ceux qui pensent et qui passent leur vie dans la recherche de la vérité, ne doivent jamais la trahir ni négliger ses augustes droits. Je ne suis nullement de l'opinion du citoyen Rousseau qui, dans ses

accès de bile, dit volontiers qu'il faut laisser chasser les princes, de peur qu'ils ne fassent pis... Un autre reproche qu'on peut faire à M. de Buffon, et que ses ennemis ont répété avec trop d'amertume, est qu'il est trop engoué de ses systèmes. Il s'était un peu corrigé de ce défaut, du moins il m'a paru que le *Discours sur la nature des Animaux*, qui se trouve dans le quatrième volume, en était absolument exempt; mais l'engouement a repris le dessus, et les systèmes reparaissent partout où il y a quelque lueur favorable, avec une confiance qui ne convient qu'à la vérité. C'est une chose fort singulière que cette ivresse des esprits systématiques; ils élèvent dans leur tête un échafaud artistement arrangé, compliqué avec une science merveilleuse, et ne portant sur rien. Au premier aspect la hardiesse de leurs idées leur plaît, la nouveauté les séduit; ils s'en imposent bientôt à eux-mêmes, et oubliant que leur édifice manque de fondement et de solidité, ils lui accordent toutes les prérogatives de la vérité, et haïssent volontiers ceux qui, souvent sans y tâcher, renversent tous ces châteaux de cartes par un souffle de la vraie philosophie. Ils parviennent enfin à ne plus voir que leurs systèmes, à ne s'occuper qu'à sauver les défauts qu'ils leur connaissent mieux que personne, à négliger, même à corrompre, en leur faveur, les vérités qui leur seraient fatales. M. de Buffon m'a toujours étonné par l'intime conviction qu'il paraît avoir de la certitude de sa théorie de la terre. Si elle était du petit nombre de ces vérités évidentes sur lesquelles il ne saurait y avoir deux opinions, il ne pourrait en parler avec plus de confiance. M. Rousseau est dans le même cas. Comme, selon son système, l'état des sauvages est à peu près le plus conforme à la nature, il n'y a point de

douceur, de vertu et de félicité qu'il n'y trouve ; surtout il en exclut jusqu'à la possibilité du crime. En vain l'histoire impartiale et vraie lui représente-t-elle que l'homme sauvage est naturellement porté au ressentiment et à la vengeance ; que ses soupçons sont prompts, ses haines cruelles et ineffaçables, le citoyen de Genève oppose à un fait si connu, l'assurance intrépide que le sauvage ne connaît point le ressentiment, et qu'aussitôt que le mal cesse, il en perd le souvenir et l'envie de se venger qu'il n'a jamais conçue.... Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que les esprits systématiques aperçoivent à merveille l'engouement de leurs camarades pour des chimères, et qu'ils ne se doutent jamais d'être dans le même cas. J'ai pensé quelquefois que cette prévention leur était peut-être nécessaire pour donner à leurs idées cette chaleur et cette force qu'on leur remarque. En effet, s'ils pouvaient prévoir l'écroulement d'un édifice qui leur coûte tant de soins et de peines, comment pourraient-ils songer à l'élever avec une certaine fierté ? Le modeste et humble sceptique est presque toujours en silence ; il arrache bien à l'erreur et au mensonge le masque de la vérité ; il en aperçoit des lueurs, mais ce ne sont que des lueurs. Il sait qu'il n'est pas permis aux faibles mortels de pénétrer jusqu'à elle, et qu'ils doivent se borner à l'entrevoir avec respect. Si la vraie philosophie pouvait jamais s'établir parmi les hommes, il y a apparence qu'on n'écrirait guère, et je ne vois pas qu'il y eût grand mal à cela ; mais on ne se haïrait, ni l'on ne se persécuterait pour de vaines opinions, et je vois que ce serait un grand bien.... Laissons cependant aux philosophes leur amour pour les systèmes : c'est le sort de l'esprit humain de s'en laisser séduire. Il ne faut pas ôter aux enfans leurs pou-

pées; qu'ils les embellissent à leur fantaisie, qu'ils leur prêtent toutes les graces, tous les attraits dont ils pourront les orner, il n'y a point de mal à tout cela; mais qu'ils ne s'avisent jamais d'en faire des idoles, ni de vouloir nous forcer à les encenser et à nous prosterner devant elles.

Paris, 15 novembre 1756.

M. de Voltaire a mis dans ses Œuvres un petit chapitre intitulé *Sottises des deux parts* (1), qu'il ne serait pas difficile d'augmenter tous les ans de quelques volumes in-folio. Ceux qui se persuadent que c'est la sagesse qui gouverne le monde, prouvent par leur croyance qu'ils ne le connaissent guère. Un peu d'expérience suffit pour voir que la sottise se mêle de tout, qu'elle fait les grandes et les petites affaires, et c'est un grand problème à résoudre que de savoir si l'on réussit à force de bévues, ou si ce sont celles des autres qui contribuent au succès de nos affaires à raison du contre-poids qu'elles opposent à nos propres sottises. A parler sincèrement, je suis bien convaincu que ce n'est pas la sagesse qui conduit les affaires, que les plus grands événemens politiques tiennent à des riens, et qu'à la fin d'une opération, c'est celui qui a fait le moins de sottises qui l'emporte sur les concurrens. L'Angleterre a fait bien des sottises depuis deux ans; comme elles ont compromis son honneur et sa gloire, on peut dire qu'elles passent la raillerie. Perdre sa réputation pour surprendre deux vaisseaux de guerre français et quelques centaines de bâtimens marchands, c'est jouer à un fort mauvais jeu, en sot et en fripon. Il me semble que les Anglais commencent à s'en apercevoir

(1) *Dictionnaire philosophique.*

eux-mêmes; car, lorsque le fanatisme a jeté toute cette épaisse fumée dont il couvre quelquefois les nations, la lumière revient dissiper les nuages, et la vérité reparaît. Si le peuple britannique se ravise un peu tard de calmer ses emportemens, heureusement pour lui nous ne manquerons pas de notre côté de faire quelques sottises qui gâteront le plus beau rôle qu'il y ait jamais eu. On vient de traduire de l'anglais une brochure qui a eu beaucoup de succès ici. L'original est intitulé : *Quatrième lettre au Peuple anglais*. Le traducteur français a cru devoir y substituer le titre, *le Peuple instruit* (1), et ce titre est très-convenable : car l'auteur de cette lettre n'est occupé qu'à faire au peuple anglais un tableau fidèle de la conduite du ministère britannique dans la querelle qu'il a suscitée à la France. Vous lirez cette brochure avec grand plaisir. Vous y trouverez de la chaleur, de la véhémence et une déclamation qui plaît; vous n'y verrez point d'ordre ni de méthode, et cela ne me déplaît point. La seule faute que j'y trouve, c'est que l'auteur est quelquefois un peu diffus. Le morceau, par exemple, qui expose l'absurdité du ministère anglais d'avoir fait deux traités contradictoires, l'un avec la Russie, l'autre avec le roi de Prusse, tout ce morceau est trop long et en perd son effet : il était aisé de le rendre concis et vigoureux. L'ironie qui règne dans cet ouvrage est bonne. L'auteur lance quelquefois des traits de sarcasme qui me semblent tout-à-fait dans le goût de Démosthènes. On dit dans la préface que cet auteur est un médecin dont le

(1) *Le Peuple instruit, ou les Alliances dans lesquelles les ministres de la Grande-Bretagne ont engagé la nation*, traduit de l'anglais (de Shabbear, médecin, par Genest), 1756, in-12. L'auteur anglais est mort en 1788, âgé de oixante dix-neuf ans.

nom n'est pas inconnu à Paris; il y est venu il y a quelques années. D'autres m'ont assuré que ce morceau était de M. Pitt qui, à ce qu'on dit encore, vient de remplacer M. Fox dans le poste de secrétaire d'État que ce dernier a quitté. Quoi qu'il en soit, je crois qu'il ne sera pas aisé au ministère anglais d'y répondre d'une manière plausible. La conduite de la cour de Londres, au jugement de toute l'Europe, a été si déshonnête, si mal concertée, si extravagante, qu'il ne lui restait qu'un moyen de se sauver de la honte, c'était celui de réussir dans l'injuste projet qu'elle avait conçu d'anéantir la marine française. Mais après la malheureuse campagne que les Anglais viennent de faire, ayant perdu l'île de Minorque, leurs affaires en Amérique étant totalement ruinées, et n'ayant à se consoler de leurs pertes que par le succès de leurs pirateries, quelle doit être leur confusion, et que seraient-ils devenus si, connaissant ses avantages, la France eût su se tenir tranquille sur terre, suivant le plan qu'elle avait adopté? L'auteur du *Peuple instruit* prouve évidemment, et tous les gens éclairés ne sauraient s'empêcher de voir que le roi de Prusse, en se liant avec l'Angleterre pour le maintien du repos en Allemagne, ne faisait que seconder les vues du ministère de France, dont l'objet principal était d'éviter la guerre de terre pour donner toute son attention à sa marine. Il n'y a qu'un roi inquiet de son électorat, et sacrifiant les intérêts de son peuple à la sûreté de son patrimoine, qui pût faire de pareils traités. Toute la politique de la cour de Londres aboutit à ce but unique et favori, la conservation et la prospérité des États d'Hanovre. Quel est donc le funeste aveuglement qui empêche la France de profiter de cette conduite si contraire à l'intérêt national des

Anglais, et de fonder sur la mauvaise politique de ses ennemis le plan de ses mesures pour contenir dans de justes bornes la puissance de ses rivaux! Au lieu de voir le traité du roi de Prusse avec les Anglais tel qu'il est, c'est-à-dire avantageux à la France, nous avons cru, par je ne sais quel goût pour les antithèses, qu'il fallait nous lier en revanche avec la cour de Vienne, quoi qu'il ne fût pas difficile de prévoir que ce traité mettrait nécessairement le feu aux quatre coins de l'Europe, et préparerait à la France même des guerres pour plusieurs siècles. Il ne fallait pas être bien fin pour soupçonner l'envie qu'a la maison d'Autriche de reprendre la Silésie et d'écraser, s'il était possible, la puissance du roi de Prusse, de façon qu'elle ne pût jamais lui être redoutable. Quel malheur pour la France si les desseins de la cour de Vienne pouvaient s'effectuer, et quelle folie de la seconder dans ses projets! La puissance du roi de Prusse ne peut jamais devenir nuisible à la France; au contraire, malgré ses liaisons passagères avec les Anglais, c'est un allié nécessaire et utile du roi, et le seul redoutable à notre ennemie naturelle la maison d'Autriche. Croit-on que cette maison, secondée par la France, bornera son ambition à abattre la puissance du roi de Prusse et à donner au corps germanique des lois d'une manière despotique? Oubliera-t-elle dans la suite qu'elle posséda jadis le royaume de Naples et la Lombardie (pour ne point pousser ces conjectures plus loin), et l'envie de chasser les Bourbons de l'Italie ne pourra-t-elle jamais revenir? Serait-on assez absurde pour dire qu'alors nous saurons bien l'arrêter, et ne serait-ce pas le comble de la sottise que de se préparer des maux et des guerres pour plus d'une génération? Toute la politique de la cour de

France de ce côté aurait dû avoir pour objet de soutenir le roi de Prusse et de lui donner, s'il était possible, une plus grande consistance. La politique actuelle est un attentat contre la liberté du corps germanique et une violation manifeste de la dernière capitulation impériale. Voilà bien des embarras qu'on a attirés à la France par un trait de plume; il n'y a que les Anglais qui y aient gagné. Le roi de Prusse, forcé de prévenir les desseins de la cour de Vienne, a absorbé toute notre attention. La mauvaise contenance des Anglais nous échappe, et, la guerre devenant générale, la France perdra peut-être un moment unique et inestimable, celui de rétablir sa marine et de la rendre à jamais respectable à ses rivaux. On ferait donc une fort bonne brochure, à l'imitation de l'anglaise, qu'on intitulerait non *le Peuple français instruit*, car il n'est point aveugle sur ses vrais intérêts, seulement ce n'est pas lui qui décide et conduit les affaires; mais il faudrait dire: *le Ministère français instruit*. Or, comme le ministère de France n'aime pas toujours à être remontré, surtout par des particuliers, l'honnête homme qui s'en aviserait pourrait fort bien être confondu avec des La Beaumelle et aller coucher à la Bastille. Ce qu'il y a de certain, c'est que, pour culbuter, comme j'ai dit, par un trait de plume, le système de l'Europe entière, système établi depuis plusieurs siècles, combiné par le génie élevé et profond de Henri IV et de Richelieu, il faut être ou un homme de génie ou un imbécile. C'est là pourtant l'effet nécessaire de notre traité avec la maison d'Autriche. Les suites qui en résulteront nous apprendront si ç'a été l'ouvrage du génie ou de la sottise. En attendant que nous soyons mieux éclairés, je me permettrai quelques petites questions, comme, par exemple,

celle-ci : Que deviendra le corps germanique si la maison d'Autriche réussit à écraser le roi de Prusse? Dans le même cas, que fera l'Espagne apercevant le danger éminent de ses infans établis en Italie et sollicités par les Anglais et par le roi de Sardaigne, dont les intérêts deviennent les siens? Que feront la Suède, notre alliée depuis tant de siècles, et le Danemarck, si les Russes pénètrent par la force dans l'Empire? Comment fera-t-on au milieu de ces troubles et dans une situation d'affaires si extraordinaire, pour procurer à l'Europe une paix solide et durable?

DÉCEMBRE.

Paris, 1er décembre 1756.

M. Pierre, premier peintre de M. le duc d'Orléans, un des plus célèbres professeurs de l'Académie royale de Peinture, était occupé depuis plusieurs années à peindre la grande coupole de la chapelle de la Vierge, à Saint-Roch, église paroissiale de Paris. Ce plafond vient d'être fini, découvert, et exposé aux regards et au jugement du public. Je n'entrerai point dans le détail de cet ouvrage immense; la Lettre que je joins ici, et qu'on a insérée dans les feuilles de Fréron, vous en donnera une idée suffisante. C'est dommage que l'auteur n'ait pas été plus sobre dans ses louanges. Il est des amis trop zélés et indiscrets qui nous font plus de tort par la chaleur et par les exagérations de leurs éloges, que nos

ennemis par l'amertume de leurs critiques. Il n'y a que les sots qui soient les dupes de ces prôneurs; encore ne le sont-ils pas long-temps. Le jugement éclairé et équitable des gens d'esprit prend le dessus tôt ou tard, et fixe celui du public. M. Pierre doit donc savoir fort mauvais gré à ses amis du peu de discernement qu'ils ont mis dans leur enthousiasme. Le public sans eux l'aurait jugé avec plus d'indulgence, et, à moins d'être Raphaël ou Michel-Ange, quel est l'artiste qui n'en ait pas besoin? Pour moi, je parlerai de ce plafond avec la liberté que mon devoir et l'amour de la vérité me prescrivent, et je n'oublierai point que le jugement d'un ignorant tel que moi ne saurait tirer à conséquence.

Le grand, et peut-être le seul mérite de cet ouvrage, me paraît consister dans la composition pittoresque. On peut dire que l'ensemble fait un assez grand effet, et qu'il ne faut pas peu de talent pour aligner, grouper et lier un nombre prodigieux de figures, sans confusion et sans fatigue pour le spectateur. C'est là la partie que les amis de M. Pierre auraient pu vanter sans craindre un désaveu de la part du public; c'est là, ce me semble, où il fallait s'arrêter, et nous demander de l'indulgence pour tout le reste, surtout en nous faisant remarquer que c'est le coup d'essai de M. Pierre en ce genre, et qu'il faut juger favorablement tous ceux qui s'essaient. Point du tout. A s'en rapporter à ces messieurs, peu s'en faut que M. Pierre ne nous fasse oublier les Raphaël et les Carrache, et qu'on ne doive proscrire tous les chefs-d'œuvre de l'Italie moderne, pour mieux admirer le plafond de la coupole de Saint-Roch. Quelle sottise! Mais après avoir accordé à ce morceau un ensemble qui, malgré une certaine monotonie, fait assez d'effet, voyons

ce qu'on peut dire sur le reste. On sait ce que c'est que le coloris de l'école française; il est presque toujours faible et faux: c'est la partie honteuse de nos peintres. Celui de M. Pierre ne rétablira pas leur réputation de ce côté-là; il est gris, faible et déplaisant. Les nuages dont il a garni son ciel sont si lourds, si noirs, si orageux qu'ils ressemblent plutôt à des rochers, et qu'on s'attend à des coups de tonnerre qui ne conviennent guère au moment doux et paisible de l'Assomption de la Vierge. Quoique M. Pierre dessine en général correctement, la plupart de ses figures sont estropiées, et ont par cette raison un air misérable. Il est vrai qu'on ne saurait être trop indulgent pour un peintre qui plafonne pour la première fois de sa vie, et que M. Pierre a rencontré plus de difficultés qu'un autre de ce côté. N'ayant jamais pu découvrir sa coupole tout entière, il ne lui a presque pas été possible de juger d'en bas avec quelque sûreté, de l'effet de ses figures et des corrections dont elles avaient besoin... Le grand défaut de ce peintre consiste dans le défaut de beauté et de caractère de ses têtes; c'est un défaut d'autant plus capital qu'il est irréparable, et qu'il dépose pour ainsi dire contre le génie de l'artiste. Dans tout ce que je connais de M. Pierre, et nommément dans cette coupole, il ne se trouve pas une tête remarquable. La figure de la Vierge est ignoble quoi qu'en dise le panégyriste: les libertins disent qu'elle a l'air d'une fille. Cette draperie blanche qu'on vante tant me paraît si mal plissée, et avoir quelque chose de si raide, qu'elle donne à la Vierge un air de statue et de marbre. Toutes les autres figures sont dans le même cas; malgré leur grand nombre vous n'y trouverez pas une tête de distinction; elles sont toutes si mesquines et si

misérables qu'elles font pitié. Il y a entre autres un certain Josué plus sec, plus hâve, plus décharné qu'aucun des matamores échappés du camp de Pirna. Le saint Jean, qu'on vante encore, n'a pas trouvé grace aux yeux des connaisseurs; ils prétendent que bien loin qu'il paraisse porté sur l'aile des vents, et qu'il semble percer la voûte, il a au contraire l'air de tomber en bas, quoiqu'il soit appuyé sur une nuée qui paraît avoir été taillée dans du roc vif. Il ne serait pas difficile d'entrer dans des détails plus longs et plus exacts, sur toutes les parties de cette machine pittoresque; mais ceci doit suffire. A l'égard de la composition poétique, vous en pourrez juger par la lettre imprimée; je la crois très-vicieuse. L'Assomption de la Vierge est peut-être un fort mauvais sujet à traiter : c'est mon opinion du moins; mais l'homme de génie sait tirer parti même d'un sujet ingrat. Il n'y a rien dans le monde qui puisse empêcher le génie de se montrer; et tous les grands hommes d'Italie ont bien prouvé ce que j'avance, par la manière dont ils ont traité ce même sujet dont il est question ici. La composition de M. Pierre pèche par le défaut d'unité et de liaison, et marque en cela je ne sais quelle stérilité de génie. Tous ces êtres dont il a jugé à propos de meubler son ciel ne tiennent point du tout à son sujet. Quand on lui passerait la présence des apôtres et des martyrs de la loi chrétienne, on demanderait encore par quel hasard les patriarches, les prophètes, les femmes et les guerriers de l'ancien Testament se trouvent ici; quelle liaison Adam, Noé, Josué, Judith, Esther, Mardochée ont-ils avec l'Assomption de la Vierge? Ils sont là, dit-on, pour admirer les merveilles dont ils ont été les symboles, etc. Si cette raison était bonne, tout ce qu'on a dit sur l'unité

de l'action, sur le rapport des détails à l'objet principal, serait faux, et on ne pourrait, par exemple, traiter aucun sujet du Nouveau Testament sans y rappeler ceux qui dans l'Ancien en ont été les symboles. A la faveur de cette règle, les poètes et les peintres auraient un secret sûr de remplir la scène où l'action se passe, de quantité de figures; mais comme les figures ne tiendraient pas directement au sujet, ce secret serait aussi infaillible pour rendre l'action principale et l'ensemble froids et sans effet. Je ne parle point de l'absurdité des habits et des symboles par lesquels on a songé à caractériser les différens témoins de l'Assomption; depuis quelques milliers d'années que le capitaine Josué habite les cieux, il a eu le temps, ce me semble, de s'ennuyer de son casque et de son sabre, dans un pays où il n'y a ni coup à porter, ni coup à éviter.

On débite depuis quelques jours une brochure assez forte, intitulée *le Roman politique sur l'état présent des affaires de l'Amérique, ou Lettres de M... à M... sur les moyens d'établir une paix solide et durable dans les colonies, et la liberté générale du commerce extérieur* (1). L'auteur de cet ouvrage, que je ne connais point, a peu d'esprit, et les idées et le style fort diffus. Toute la dernière partie de son livre est consacrée à l'examen du système d'une paix universelle en Europe, système qu'il croit très-possible. Il faut n'avoir jamais vu des hommes, méconnaître leur constitution physique et morale, pour donner sérieusement dans de pareilles

(1) Cet ouvrage est de Saintard, fils d'un colon de Saint-Domingue. (B.) 1756, in-12, réimprimé en 1779.

visions. L'auteur disserte de la meilleure foi du monde sur toutes ces chimères. Peu s'en faut qu'il ne calcule l'année où cette paix se conclura à perpétuité. Il prend mal son temps, ce me semble, dans un moment où une seule fausse démarche menace de causer un embrasement universel en Europe. On passe tout à l'abbé de Saint-Pierre à cause de l'esprit et de cet amour naïf du bien public qu'il mettait jusque dans ses idées les plus extravagantes. L'auteur de l'ouvrage dont je parle n'a pas les mêmes titres à notre indulgence. En général, les sots et les gens d'esprits traitent les chimères d'une manière bien différente. Les premiers dissertent pesamment, et discutent des futilités avec un soin qui vous fait mourir d'ennui; les autres s'en font un jeu; leur imagination sait tirer de l'extravagance même des choses utiles à l'homme, des vues philosophiques et des traits de morale. Quel bonheur si les sots s'avisaient tous à la fois de ne plus écrire!

M. le comte de Caylus vient de publier un gros volume intitulé *Tableaux tirés de l'Iliade et de l'Énéide.* L'idée de cet ouvrage est excellente. L'auteur indique aux artistes de nouveaux sujets de tableaux. J'aurai l'honneur, en son temps, de vous parler du mérite et de l'exécution de cet ouvrage (1).

L'*État présent de la Pensylvanie*, petite brochure publiée par les soins de M. l'abbé de la Ville, un des premiers commis au bureau des affaires étrangères. C'est

(1) Grimm ne tint pas cette promesse. Il ne revint pas sur l'ouvrage de Caylus.

un morceau également intéressant pour les philosophes et pour les politiques. On y trouve le détail de ce qui s'y est passé depuis la défaite du général Braddock jusqu'à la prise d'Oswego. Vous y verrez avec plaisir les mœurs singulières de ces peuples qui refusent de porter les armes par principe de religion. Les cruautés exercées par les sauvages ne sont guère favorables au système de M. Rousseau, ni honorables pour l'humanité.

1757.

JANVIER.

Paris, 1er janvier 1757.

On vient de publier un *Recueil de différentes choses*, par M. le marquis de Lassay, en quatre volumes in-8°, très-bien imprimés (1). M. de Lassay, connu par ses mariages, ses procès, ses intrigues galantes, était ce qui s'appelle dans le monde un homme de beaucoup d'esprit. Vous en auriez pensé ainsi si vous eussiez trouvé dans ses papiers les différens morceaux qui composent ce Recueil; mais lorsqu'on voit cet homme d'esprit ramasser avec soin toutes les bagatelles qui lui sont échappées dans le cours d'une longue vie, et faire imprimer pour ses amis, des choses qu'il n'aurait jamais dû croire bonnes à relire pour lui-même, on est bien tenté de le prendre pour un sot, tant la prétention gâte tout. Je ne trouve de plus sot que celui qui a pris la peine de faire pour le public ce que M. de Lassay n'avait fait que pour ses amis. Non-seulement il est fastidieux pour ceux qui lisent, mais il est indécent qu'on publie les détails et les factum des procès que M. de Lassay a eus à soutenir contre son père, des lettres d'affaires qui ne doivent jamais sortir du sein des familles, des lettres galantes qui sont ordinairement insipides pour tout autre que pour la personne qui en est l'objet; enfin, jusqu'aux lettres de bonjour et de bonsoir.

(1) Ce n'était qu'une réimpression faite, en 1756, par les soins de l'abbé Pérau. Ce *Recueil* avait déjà été imprimé, vers 1727, sous le même titre, en 2 vol. in-4°, tirés à très-petit nombre pour être donnés à des amis. M. de Lassay était, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, mort en 1738.

Ce Recueil ne pourrait être précieux, qu'en supposant l'auteur un de ces grands hommes dont la vie eût été illustrée par de grands exploits et des actions mémorables. Tout devient alors digne de l'attention du public, et l'homme supérieur est grand jusque dans ses faiblesses. Mais que penser d'un particulier qui n'a pour lui d'autre illustration que le nom qu'il porte, qui conserve avec un soin infini tous les enfans d'une oisiveté indifférente au public; qui ne peut écrire à ses maîtresses sans faire de brouillons, et qui compte nous amuser par toutes ces misères? Ce qui m'a surtout singulièrement brouillé avec M. de Lassay, est un certain morceau du troisième volume, intitulé : *Fragmens*. C'est un amas de différentes tournures, de façons de parler, de complimens, etc., qu'on trouve répandus dans les quatre volumes. En voici un modèle : « J'ai tant d'intérêt que votre santé soit bonne, que j'ai peur, en vous en demandant des nouvelles, que vous ne croyiez encore que c'est de mes affaires dont je vous parle. » M. de Lassay aurait dû remarquer que les *que*, *que*, *que*, *que* font une fort mauvaise tournure. Autre modèle : « Voilà ce que je sais de nouvelles; car l'assurance de mon profond respect et de mon parfait attachement, n'en est pas une pour vous, etc. » Il paraît, par ces fragmens, que M. de Lassay tenait registre de complimens et de tournures à mesure qu'il lui en venait, et qu'il songeait ensuite à les placer à propos dans les différentes lettres qu'il avait à écrire. Quelle pauvreté!... En général on peut dire qu'il n'y a point d'homme du monde qui, avec un peu d'éducation et d'usage, n'écrive aussi couramment des lettres d'affaires et aussi agréablement des lettres galantes; et si tous ceux qui sont supérieurs à M. de Lassay en ce genre,

faisaient imprimer leurs productions, il faudrait renoncer à la lecture. Cependant, comme il faut être juste, j'avoue que j'aurais volontiers conservé une centaine de pages à peu près dans les quatre gros volumes de ces différentes misères. Vous trouverez, par exemple, à la tête du premier, l'*Histoire de mademoiselle Marianne*, qui devait épouser M. le duc de Lorraine, et qui finit par être la femme de M. de Lassay (1). Ce morceau, fort intéressant en lui-même, est écrit noblement et simplement. Ce sont de pareils faits qu'il convient de conserver au public et à la postérité. S'il est vrai que nous avons intérêt de connaître au juste le caractère des gens célèbres par leurs talens, leurs travaux et leurs ouvrages, il faut conserver dans le même volume une lettre de M. de Lassay à madame de Maintenon, qui regarde madame de La Fayette, auteur de tant de romans et d'ouvrages d'esprit. Cette lettre est un monument horrible de la perfidie, de la noirceur et même de la bassesse de cette femme célèbre : c'est la satire de l'esprit; elle nous prouve combien il est malheureux d'en avoir, lorsque le cœur se trouve fermé aux sentimens de l'honneur et de la vertu; elle doit nous désabuser surtout de la haute idée que nous avons dans ce siècle, de l'esprit et de ses talens. Quelle humiliation ! si les gens qui en ont réellement ne sont pas garantis de la honte et de l'ignominie des actions basses; rien n'est, ce

(1) Marianne Pajot était femme de chambre de mademoiselle de Conti. Cette jeune et belle personne avait été recherchée en mariage par le duc de Lorraine; mais le roi ne donna son consentement à l'union projetée qu'à condition que le duc ferait une renonciation de ses États, Marianne préféra à tous les avantages que semblait lui promettre un tel mariage, les intérêts de son illustre amant. Le marquis de Lassay l'épousa malgré son père; mais enfin ce dernier, touché des vertus de sa belle-fille, lui pardonna. La mort enleva peu après madame de Lassay.

me semble, plus propre à nous guérir de cette manie d'avoir de l'esprit dont nous sommes possédés.... Il y a encore dans ce Recueil d'autres portraits de quelques personnes illustres du siècle précédent; mais en général on peut passer le second et le troisième volume sans beaucoup de regrets. Dans le quatrième il se trouve quelques morceaux que je voudrais conserver; ce sont des réflexions que M. de Lassay a faites sur lui-même, en différens temps et en diverses positions où il s'est trouvé. Il serait à désirer que chaque homme en fît autant avec le degré de sincérité dont notre amour-propre est susceptible; ce serait un moyen sûr et peut-être le seul de perfectionner la morale; car j'avoue que je ne fais nul cas des caractères, des maximes et de toutes les généralités dont nous croyons enrichir la science des mœurs, et qui, en effet, ne servent qu'à la rendre plus vague et plus stérile. On appellerait ces sortes de réflexions le testament moral d'un homme: on dirait, Un tel voyait ainsi, pensait ainsi, était ainsi affecté: et de la comparaison et de l'assemblage des différentes façons de penser, de sentir, d'agir, on se formerait l'idée de la perfection morale. Pourquoi ne ferions-nous pas à l'égard de l'ame ce que les peintres font à l'égard du corps? L'une n'a-t-elle pas comme l'autre ses proportions qui forment ce qu'on appelle la belle nature? Et qu'est-ce que la beauté et la perfection? Elles n'existent point dans la nature; c'est une abstraction, c'est le résultat de nos comparaisons, c'est la réunion imaginaire d'un tout admirable, composé de différentes belles parties que nous avons eu occasion d'observer. De même donc qu'un peintre étudie longtemps la nature qu'il ne perd jamais de vue, et qu'il dessine d'après des modèles, un moraliste ne doit espérer de

faire des progrès dans sa science qu'après une longue étude de l'homme et de ses mœurs; et nos livres de morale hâteraient bien autrement ces progrès, si, au lieu de maximes et de généralités, ils contenaient, pour ainsi dire, la confession de différentes personnes, tracée par chacun suivant le degré de ses lumières, suivant ses idées de vertu et de vice, suivant ses opinions et ses préjugés, en un mot, suivant ce qui fait qu'un tel homme est lui et non pas un autre.... M. de Lassay fait quelque part dans ce Recueil sa profession de foi sur son esprit : elle est singulièrement sincère. Il convient d'avoir trouvé beaucoup de gens qui avaient en différens genres des talens au-dessus des siens, d'en avoir trouvé beaucoup qui avaient autant d'esprit que lui; mais il ne se souvient pas d'en avoir rencontré aucun qui lui ait fait sentir qu'il en avait davantage (1). Si cet aveu venait de M. de Voltaire ou de M. Diderot, on n'en serait guère surpris, parce que tous ceux qui ont vu l'un et l'autre s'accordent, malgré la diversité d'opinions et de jugemens, à les regarder comme les deux hommes connus qui ont le plus de ce qu'on appelle de l'esprit; encore en auraient-ils trop, je crois, pour se faire un pareil aveu. J'ai souvent remarqué que plus on a d'esprit, plus on est tenté d'en croire aux autres. A force d'esprit et de finesse, on en trouve quelquefois jusque dans les bêtises qu'on entend

(1) M. de Lassay dit également dans ce même morceau (*Réflexions que j'ai faites sur moi*, t. IV, p. 294) : « Pour l'esprit de connaissance et de discernement, je crois que peu de personnes l'ont au-dessus de moi : cela m'a fait penser bien des fois, *fort extravagamment*, que de toutes les charges qui sont dans un royaume celle de roi serait celle dont je serais le plus capable. » Voltaire, qui s'égaye à bon droit de ce ridicule passage, a supprimé malicieusement le *fort extravagamment*. C'est un tort : le ridicule est encore bien assez complet, malgré le correctif.

débiter. Qu'un homme s'avoue qu'il n'a trouvé personne qui possédât tel ou tel talent dans un degré plus éminent que lui, cela se conçoit parce que cela peut être très-vrai. Mais il n'y a qu'un sot qui puisse s'imaginer de n'avoir jamais rencontré son supérieur. Si M. de Lassay a voulu faire entendre qu'il n'a jamais trouvé d'homme avec qui il eût voulu troquer sans réserve, il a dit une chose commune. Nous sommes tous si attachés à notre être par l'enchaînement des événemens, qu'un homme qui désire d'être à la place d'un autre, dit une chose qui n'a point de sens, et que dans le fond il ne voudrait point; car il ne voudrait pas cesser d'être lui, et il ne voit pas que ce serait cesser de l'être que de subir une autre destinée que la sienne....

Paris, 15 janvier 1757.

Nous vantons sans cesse notre siècle, et nous ne faisons en cela rien de nouveau. Dans tous les temps les hommes ont préféré l'instant pendant lequel ils vivaient, à cette immense durée qui avait précédé leur existence. Par je ne sais quel prestige, dont l'illusion se perpétue de génération en génération; nous regardons le temps de notre vie comme une époque favorable au genre humain, et distinguée dans les annales du monde; soit qu'un amour-propre trop séduisant nous en impose sur ce point, soit que le présent ait en effet, malgré le peu de cas que nous paraissons en faire, plus de pouvoir sur nous que ce que l'imagination la plus vive peut nous retracer du passé. Il me semble que le dix-huitième siècle a surpassé tous les autres dans les éloges qu'il s'est prodigués à lui-même. Quelques pas que la raison humaine a faits vers une philosophie plus épurée, nous ont donné le change

à cet égard. Nous avons regardé la sagesse et les travaux de quelques hommes privilégiés comme l'apanage des nations auxquelles ils appartenaient, et peu s'en faut que même les meilleurs esprits ne se persuadent que l'empire doux et paisible de la philosophie va succéder aux longs orages de la déraison, et fixer pour jamais le repos, la tranquillité et le bonheur du genre humain. Cette erreur est douce; il ne faut point s'étonner qu'elle séduise jusqu'aux sages élevés au-dessus des préjugés du vulgaire. Mais le vrai philosophe a malheureusement des notions moins consolantes et plus justes. Quelques avantages que nous attribuions à notre siècle, on voit qu'ils ne sont que pour un petit nombre d'élus, et que le peuple n'y participe jamais. L'esprit des nations se modifie à l'infini, mais le fond reste toujours le même dans l'homme; et telle est la misère de sa condition que plus la vérité et le bonheur semblent essentiels à son existence, plus il est entraîné dans tous les âges vers l'infortune et vers le mensonge. Qu'on ne nous vante donc plus cette confédération politique des nations qui a formé le système de l'Europe, et que notre prévention nous fait envisager quelquefois comme une ligue philosophique formée pour la perfection de la raison. Plus cette perfection paraît aisée et prochaine, plus il faut la voir telle qu'elle est, illusion et chimère. Que peuvent les efforts de quelques sages contre l'imagination déréglée de la multitude qui, d'une main hardie et profane, établit sans cesse le prejugé et le désordre à côté de la justice et de la vérité. Il est singulier que l'histoire ne nous ait pas désabusés depuis long-temps, de la chimère d'une perfection et d'une sagesse idéales, auxquelles les hommes n'atteindront malheureusement jamais. On n'a qu'à lire les

annales de tous les peuples, pour se convaincre de cette triste vérité. Il n'y a point de nation illustrée dans l'histoire qui n'ait vécu pendant des siècles dans l'ignorance et dans la barbarie. Trois ou quatre entre elles, dont on a conservé la mémoire après mille révolutions, sont parvenues à un âge plus heureux, où la douceur, la politesse, les arts et l'abondance semblaient fixer le bonheur et la gloire. Mais, à peine arrivées à cette époque, elles ont vu naître d'autres révolutions, qui les ont bientôt ensevelies sous les débris de leur gloire vaine et passagère. C'est que jamais les hommes n'ont pu être conduits et gouvernés par la modération; leur imagination va toujours plus loin que leur vrai intérêt et que la réalité des objets ne le permettent: l'enthousiasme les emporte sans cesse. Ce qui est extraordinaire et faux a plus de pouvoir sur la multitude que ce qui est simple et vrai. Avec des dispositions aussi malheureuses, comment leur serait-il possible de tenir une conduite sage, et d'établir leur bonheur sur un pied solide? Je suis donc bien éloigné d'imaginer que nous touchons au siècle de la raison, et peu s'en faut que je ne croie l'Europe menacée de quelque révolution sinistre... Voilà des réflexions amusantes qui m'obsédaient depuis quelque temps. Différentes occupations, la dissipation de Paris, la difficulté de se joindre et de se retrouver dans une ville immense; mille distractions, enfin, dans lesquelles la vie se consume, m'avaient empêché de voir le Socrate du siècle, et de chercher dans ses entretiens, du remède contre une philosophie trop sombre. Nous nous étions rencontrés quelquefois dans ces cercles de Paris que l'oisiveté et l'ennui multiplient et renouvellent sans cesse, où la sottise prononce communément ses oracles, et où le sage

se tait. La vérité et la confiance, compagnes inséparables de l'amitié, ne présidèrent jamais à ces assemblées frivoles. On n'y voit qu'une multitude d'êtres inutiles qui s'y meuvent sans objet, qui se recherchent sans goût et sans besoin, et qui se quittent ensuite sans regret. L'allure de l'amitié est un peu différente. Fondée sur la magie d'une sympathie secrète et inexplicable, elle jouit d'elle-même dans la solitude, et c'est dans la retraite surtout qu'elle se livre sans contrainte à ces épanchemens délicieux que la légèreté et la prétention ont rendus étrangers parmi les hommes. Je trouvai enfin mon philosophe le 5 de ce mois sur le soir; il était seul et dans un de ces momens de calme, de sérénité et de lumière qui suivent ordinairement la recherche de la vérité, la contemplation de la nature et la méditation sur ses beautés. A ses traits animés par l'imagination la plus séduisante, je reconnus l'apôtre de la vérité; elle inspire de siècle en siècle un petit nombre d'hommes supérieurs, mais sans fruit pour le genre humain qui n'a jamais admis et honoré que les missionnaires du mensonge et de l'imposture. Il parla long-temps, et avec cette éloquence vive qui lui est naturelle, de l'amour du bien, du pouvoir de la vertu, de l'empire de la raison, des progrès de l'esprit philosophique. A l'élévation de ses idées, au prestige de ses images, je sentis plus vivement combien les hommes étaient insensés de se tromper sans cesse sur les objets les plus importans. O douce illusion! m'écriai-je, si les hommes pouvaient être tels que vous les peignez, qu'ils seraient heureux, quel bonheur de vivre avec eux! Mais il est triste de le dire, le commerce de Socrate et de Platon, de Cicéron et de Plutarque vous ont abusé; les hommes ne vous res-

semblent point, une barrière invincible s'oppose aux progrès de la raison, et en sépare pour toujours la grande moitié du genre humain. Il est une sorte d'hommes, et c'est le grand nombre, pour qui la vérité luit sans profit. Un nuage épais les couvre et leur dérobe son influence bienfaisante. Nous croyons notre siècle plus éclairé, pour avoir produit quelques philosophes dont le génie et les vertus ont honoré l'humanité. Le vulgaire n'en est pas moins livré aux préjugés et à la déraison. Sur huit cent mille habitans que contient la ville de Paris, à peine en trouverez-vous quelques centaines qui s'occupent des lettres, des arts et de la saine philosophie; tout le reste est absorbé dans l'erreur et dans le fanatisme qu'elle engendre, ou dégradé par l'oisiveté, la paresse et la satiété des plaisirs. Les travaux de nos philosophes, qui en apparence ont tant honoré la nation, ont-ils pu un instant ralentir cette ferveur imbécile avec laquelle on dispute en France, depuis quarante ans, sur une bulle qui n'intéresse aucun mortel de la terre? Cette ridicule et malheureuse querelle n'a-t-elle pas opéré le malheur et la perte d'un grand nombre de citoyens, et ne trouble-t-elle pas encore sans cesse le gouvernement et la chose publique? Quand la raison humaine serait aussi avancée qu'on voudrait nous le faire croire, qu'il faut peu de chose pour la replonger dans les ténèbres! Nous sommes peut-être plus près de cette malheureuse époque que nous ne croyons. Il n'y a qu'un instant que toute l'Europe était tranquille, la paix semblait devoir durer pour toujours; un esprit de vertige s'empare des Anglais; un peuple généreux et sensé se couvre d'infamie; les compatriotes de Pope et de Locke se déshonorent à la face de l'univers : ils n'ont pas mis moins de déraison et

d'extravagance que d'injustice dans leurs entreprises. Nos troubles intérieurs, au lieu de s'apaiser à la vue des vrais ennemis du nom français, n'ont fait qu'augmenter. La multitude des mauvais esprits bouleverserait volontiers le royaume. Toute l'Allemagne est en armes, cinq cent mille Allemands vont s'assembler pour s'entre-tuer sans sujet. Les prétentions de la maison d'Autriche, la jalousie du roi de Prusse changeront peut-être la face de l'Europe. Si c'est là le siècle de la philosophie, que nous sommes à plaindre! — J'achevais de parler, lorsqu'un valet à l'air effaré entre dans la chambre où nous étions, et nous crie d'une voix tremblante et étouffée : *Le roi est assassiné* (1). Bientôt un bruit général confirme de toutes parts cette horrible nouvelle. Le philosophe et moi nous restâmes confondus d'horreur. Immobiles et stupides d'étonnement, la pâleur qui nous saisit et le silence qui suivit étaient plus éloquens que tout ce que nous avions dit de toute la soirée.

M. de la Condamine, célèbre par ses voyages, ses connaissances, et par toutes les qualités de l'esprit et du cœur qui constituent l'honnête homme, vient d'épouser sa nièce. Il en a obtenu la dispense du pape dans un voyage qu'il a fait à Rome. Voici les vers qui courent à ce sujet, et qui vous apprendront que M. de la Condamine n'est plus dans la première jeunesse.

(1) Grimm veut parler ici de l'attentat commis, le 5 janvier 1757, par Damiens, contre la vie de Louis XV. Nous croyons inutile d'entrer dans des détails sur un procès bien connu. Damiens fut mis à mort le 28 mars, et une foule de femmes garnissait les fenêtres de la place où il fut supplicié. Une d'elles, fort jolie et fort à la mode, madame Préandeau, nièce du fameux financier Bouret, qui avait loué un balcon, voyant la peine qu'on avait à écarteler ce malheureux, s'écria avec sensibilité : « *Ah! les pauvres chevaux, que je les plains!* »

MADRIGAL *de M. de la Condamine à sa femme, pendant la première nuit de ses noces.*

D'Aurore et de Titon vous connaissez l'histoire,
Notre hymen en retrace aujourd'hui la mémoire;
Mais Titon de mon sort pourrait être jaloux.
Que ses liens sont différens des nôtres!
L'Aurore entre ses bras vit vieillir son époux,
Et je rajeunis dans les vôtres.

VERS *à M. de la Condamine, par M. de Luxemont, secrétaire des commandemens de S. A. S. M. le comte de Charolais.*

D'Aurore et de Titon nous connaissons l'histoire;
L'infortuné vieillit où vous rajeunissez.
Vous le dites du moins, et pour nous c'est assez :
Véridique et modeste, il faut bien vous en croire;
Mais lorsque de l'amour dans le lit nuptial
Vous empruntez la voix pour peindre sa puissance,
Ne peut-on soupçonner, sans vous faire une offense,
Qu'il n'y fit rien de mieux que votre madrigal?

RÉPONSE *de M. de la Condamine.*

Mon madrigal fut donc, à ce que vous pensez,
La nuit de mon hymen, ma plus grande prouesse?
Monsieur, sont-ce mes vers que vous applaudissez?
Ou pensez-vous déplorer ma faiblesse?
Hélas, dans mon printemps, pour tribut conjugal,
J'eusse achevé ma neuvaine à Cythère.
Aujourd'hui moins fervent, pour me tirer d'affaire,
J'en remplis les deux tiers avec un madrigal.

RÉPLIQUE *de M. de Luxemont.*

Ce sont vos vers que j'applaudis,
Sans déplorer votre faiblesse;
L'Amour n'en est pas moins surpris
Que l'objet de votre tendresse
(Dont lui-même serait épris)
Ne vous ait pas rendu tel qu'en votre jeunesse.
Toutefois, n'en déplaise au dieu de l'Hélicon,
Seul garant de cette neuvaine
Que commencent souvent, que finissent à peine
Les vrais élus de Cupidon,
Tout homme sur ce point, dit le bon La Fontaine,
Est d'ordinaire un peu gascon;
Et l'on croit qu'il avait raison.
Mais pour n'être jamais contredit de personne,
Rimez toujours, rimez; vos vers, vainqueurs du temps,
Prouvent qu'en vos pareils, les fruits de leur automne
Conservent la saveur de ceux de leur printemps.

Bernard le Bouvier de Fontenelle, doyen des Académies Française, des Sciences, des Inscriptions, mourut dimanche 9 janvier au soir. Il était prêt à atteindre la centième année de son âge, étant né le 11 février 1657. Si dans la destinée des hommes, le bruit de la réputation doit être compté pour quelque chose, on peut dire que M. de Fontenelle a vécu huit jours de trop pour la sienne. Sa mort aurait fait dans d'autres temps quelque sensation à Paris; mais l'événement de Versailles a trop consterné tous les honnêtes gens, et occupe trop l'attention publique pour laisser à qui que ce soit le loisir de penser à autre chose.

M. Bouchardon, le premier de nos scuplteurs, homme

d'un génie rare et d'un grand goût, élevé, profond dans le dessin, savant dans l'antique, simple, noble et quelquefois sublime dans ses compositions, vient d'exposer au jugement des connaisseurs le modèle de la statue équestre de Louis XV, qui doit être érigée dans la nouvelle place que l'on construit actuellement, entre le Cours et le Pont-tournant des Tuileries (1). On ne peut rien voir de plus beau, de plus noble, de plus simple, de plus savant que l'homme et le cheval dont cette statue est composée. Le roi est en habit romain, ceint d'une couronne de laurier, ayant dans la main droite le bâton de l'empire. Il y a dans sa figure, et même dans celle du cheval, un calme qui enchante. Les détails sont infinis, mais toujours sages. L'artiste a conservé la vérité du portrait sans nuire au feu de son génie. Cette statue est, à mon gré, le plus beau monument que la France ait en ce genre. Elle va être exécutée en bronze.

On vient de recevoir de Genève sept volumes d'*Histoire universelle* de M. de Voltaire, ce qui achève l'édition complète de ses œuvres en dix-sept volumes. Je suis à lire cette Histoire, qui fait déjà beaucoup de bruit (2).

(1) La place Louis XV.

(2) Malgré ses désaveux répétés des deux premiers volumes de l'*Abrégé de l'Histoire universelle*, Voltaire en avait fait paraître la suite. En 1756, fixé aux environs de Genève, il y fit imprimer, chez Cramer, cet ouvrage sous le titre d'*Essai sur l'Histoire générale et sur les Mœurs et l'Esprit des nations, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*, 7 vol. in-8°, y compris le *Siècle de Louis XIV*. *La Henriade*, les *Mélanges de poésie*, les *Lettres philosophiques*, les *Élémens de Newton*, l'*Histoire de Charles XII* et le *Théâtre*, formaient les dix premiers volumes de cette édition des *Œuvres de Voltaire* de 1756.

FÉVRIER.

Paris, 1er février 1757.

M. de Fontenelle, qui vient de finir sa carrrière, est un de ces hommes rares, qui, témoin pendant un siècle de toutes les révolutions de l'esprit humain, en a lui-même opéré quelques-unes, et préparé les causes de plusieurs autres. Né sans génie, il doit tous ses succès à la clarté, à la netteté et à la précision de son esprit; à un certain style brillant, ingénieux et fleuri dont il a été le créateur, et dont il y a eu depuis de si mauvais copistes. En attendant que le successeur de cet homme célèbre à l'Académie Française nous donne dans son Éloge une idée de son mérite et de ses travaux littéraires (1), je vais rassembler ici quelques traits et hasarder quelques réflexions qui serviront à vous faire connaître sa personne. Les discours académiques ne contiennent ordinairement que des louanges fades, entassées sans discernement et sans goût; la verité exige plus de justice. Ce serait en effet un morceau digne d'un philosophe que la vie de M. de Fontenelle, avec les différens objets qui y ont rapport. On ferait dans un pareil ouvrage l'histoire de la philosophie et des révolutions qu'elles a éprouvées en France, depuis Descartes jusqu'à nos jours. Quel beau sujet! M. de Fontenelle était un des plus célèbres sectateurs de ce destructeur de la philosophie scolastique. Aujourd'hui que le newtonianisme a triomphé en France

(1) Ce fut l'avocat général Séguicr qui lui succéda et remplit ce devoir. L'*Éloge de Fontenelle* ayant été mis plus tard au concours par l'Académie, le prix fut décerné à M. Garat.

comme dans le reste de l'Europe éclairée, de toutes les autres formules de foi en philosophie, il n'y a guère plus ici de partisans de Descartes que M. de Mairan, qui nous a donné un *Traité de l'Aurore boréale*, et un autre sur *la Glace* (1), et quelques autres vieux académiciens peu connus. Un temps viendra où les disciples de Newton n'auront pas plus de vogue que les sectateurs du cartésianisme. Tout est révolution dans l'esprit humain, ainsi que dans l'ordre physique et moral de l'univers. Les écoles se détruisent les unes les autres; le nom des grands hommes seul restera, comme ces immenses pyramides d'Égypte durent, s'il est permis de parler ainsi, malgré l'effort des siècles et les ravages du temps. Toute cette foule de philosophes subalternes, sectateurs de l'opinion des autres, disparaîtra et sera effacée du souvenir des hommes. Les noms de Newton, Leibnitz, Descartes, Bacon, ainsi que ceux d'Aristote et de Platon, seront en vénération aussi long-temps qu'il y aura de la philosophie et des lettres. Ce qui pourra sauver M. Fontenelle de l'oubli où les apôtres d'une religion passagère ne peuvent manquer de tomber, c'est le mérite réel d'avoir rendu le premier la philosophie populaire en France. *Les Mondes*, l'*Histoire des Oracles*, et plusieurs autres ouvrages de M. de Fontenelle, sont devenus des livres classiques. Les gens du monde, alors si ignorans et si bornés, les femmes même dont les goûts et les occupations ont une si grande influence dans ce qui concerne l'esprit et les mœurs des Français, ont puisé dans ses ouvrages les principes d'une philosophie saine et éclairée. L'esprit philosophique, aujourd'hui si généralement répandu, doit donc ses premiers

(1) *Traité physique et historique de l'aurore boréale*, 1731, puis 1754, in-4°. — *Dissertation sur la glace;* la meilleure édition est de 1749, in-12.

progrès à M. de Fontenelle. Tout, jusqu'aux agrémens de son style qu'un goût sévère condamnerait sans doute, a contribué à étendre les limites de la lumière, l'amour de la vérité et l'empire de la raison. Il est vrai que M. de Fontenelle, en nous éclairant ainsi, a pensé porter un coup funeste au goût de la nation. Son style, son coloris et sa manière d'écrire offrent une vaste carrière au faux bel esprit, et si ses opinions et celles de M. de Lamotte eussent prévalu dans le public sur le cri plus fort de la nature, et sur l'effet tranquille mais constant de ses beautés, c'en était fait de notre goût; nous aurions vu renaître le siècle des Voiture et d'autres écrivains plus minces encore. Nous aurions bientôt ressemblé à ces enfans qui troqueraient volontiers l'Hercule-Farnèse ou la Vénus de Médicis contre une poupée de nos boutiques de la rue Saint-Honoré. Pour juger de la grandeur du péril que nous avons couru, pour sentir combien cette manière qu'on voulait établir était détestable, on n'a qu'à lire les copistes de M. de Fontenelle : rien n'est plus déplaisant, ni plus insupportable que les ouvrages dont ils ont accablé le public. Heureusement, et je ne sais par quel miracle il est arrivé cette fois ce qu'on n'a peut-être jamais vu arriver. Le bien que M. de Fontenelle nous a fait par l'esprit philosophique qui règne dans ses ouvrages a eu son effet. Le mal qu'il aurait pu nous faire par son style n'a eu aucune suite fâcheuse; c'est une obligation éternelle que la nation aura à M. de Voltaire, et dont, ce me semble, elle ne sent pas assez l'étendue. Ce grand homme est venu à point nommé pour arrêter les progrès du faux bel esprit. Graces à lui, il n'y a guère plus aujourd'hui que M. l'abbé Trublet ou quelques autres écrivains de cette force qui passent leur vie à

contourner des phrases, et à entortiller laborieusement une diction puérile, ou qui emploient leur temps, comme disait M. de Voltaire de M. de Marivaux, à peser des riens dans des balances de toile d'araignée. La philosophie facile et populaire de M. de Voltaire, son style simple, naturel et original à la fois, le charme inexprimable de son coloris, nous ont bientôt fait mépriser tous ces tours épigrammatiques, cette précision louche et ces beautés mesquines, auxquels des copistes sans goût avaient procuré une vogue passagère. M. de Voltaire a été secondé depuis par tout ce que nous avons eu de bons esprits parmi nous. M. de Buffon, philosophe peut-être peu profond, s'est fait admirer comme l'écrivain le plus élevé et le plus magnifique. M. Diderot, en pénétrant les profondeurs les plus cachées de la vérité avec une force de génie peu commune, a su allier les vues philosophiques les plus étendues avec l'imagination la plus brillante, et avec le sentiment le plus exquis du beau et de ses attributs. Le citoyen J.-J. Rousseau, même en établissant dans ses livres des paradoxes insoutenables, les a défendus avec un style si simple et si mâle qu'il mérite de participer à la gloire des hommes célèbres que je viens de nommer. Sans eux nous parlerions aujourd'hui un jargon inintelligible. Ces sortes de beautés étaient perdues pour M. de Fontenelle. Le simple, le naturel, le vrai sublime ne le touchaient point : c'était une langue qu'il n'entendait point. J'ai eu souvent occasion de remarquer que dans tout ce qu'on lui contait ou disait, il attendait toujours l'épigramme. Insensible à tout autre genre de beauté, tout ce qui ne finissait pas par un tour d'esprit était nul pour lui. Il avait vu tous les grands hommes du siècle de Louis XIV; il avait été leur con-

temporain et même leur rival. Il en parlait peu. Je présume qu'il ne faisait pas grand cas de Molière et de Racine. Pour La Fontaine, il n'en parlait jamais sans en dire du mal. Il y a cependant tel vers de La Fontaine que j'aimerais mieux avoir fait que tous les ouvrages de Fontenelle ensemble. Le grand Corneille était son homme; il l'élevait au-dessus de tout. Mais ce grand homme était de sa province, son oncle, et puis quel raisonneur! Ce genre de beauté était fait pour toucher M. de Fontenelle. Il a conservé la justesse et la finesse de son esprit jusqu'à sa mort. Sans sa surdité qui l'empêchait de prendre part à la conversation, il eût été aussi agréable dans la société qu'il l'avait été à l'âge de trente ans. Il disait, il n'y a pas long-temps, à une jeune femme, pour lui faire sentir l'impression que sa beauté faisait sur lui: « Ah! si je n'avais que quatre-vingts ans. » Dans le cours de la maladie qui a terminé sa vie, il disait à quelqu'un qui lui demandait quel mal il sentait: « Aucun, si ce n'est celui d'exister. Je sens une grande difficulté d'être. » C'était mieux parler qu'il ne lui appartenait. Une femme connue (madame Grimaud), âgée de cent trois ans, ayant été le voir il y a six mois, lui dit : « Il semble, Monsieur, que la Providence nous ait oubliés sur la terre. » M. de Fontenelle porta finement son doigt sur sa bouche, et lui dit : Chut! C'était par une infinité de pareils mots et de tours ingénieux que son commerce était devenu très-agréable dans la société à laquelle ses talens l'avaient rendu recommandable d'ailleurs. Sa vie privée a été uniforme et tranquille. On le citait comme le modèle d'un homme sage. Combien de fois on a opposé sa conduite à celle de M. de Voltaire! Mais les grands hommes ne sont pas toujours les

meilleures têtes. On peut pardonner bien des sottises à l'imagination rapide et brillante de l'auteur de *Zaïre;* il les a rachetées par trop de beautés; et il est vrai en ce sens, que la sagesse d'un esprit froid ne vaut pas les sottises d'un génie bouillant.

Voici le titre d'un livre qui tient son coin dans une bibliothèque française. Les cuisiniers de ce pays-ci se sont acquis dans toute l'Europe une grande célébrité; ils ont porté leur art, de nos jours, au plus haut degré de perfection. *La Cuisinière bourgeoise*, suivie de l'office à l'usage de tous ceux qui se mêlent de dépenses de maisons, contenant la manière de connaître, disséquer et servir toutes sortes de viandes, des avis intéressans sur leur bonté et sur le choix qu'on en doit faire; nouvelle édition, augmentée de plusieurs menus pour les quatre saisons, et des ragoûts les plus nouveaux, d'une explication des termes propres à l'usage de la cuisine et de l'office, et d'une liste alphabétique des ustensiles qui sont nécessaires; en deux volumes in-12 (1).

M. le chevalier d'Arcq vient de concevoir un projet fort vaste, celui d'écrire l'histoire militaire de tous les peuples de la terre. Le premier volume de cet ouvrage paraît; je doute qu'il ait du succès. Vous savez combien cet écrivain est froid et lourd (2).

(1) Puisque Grimm n'a pas cru inutile de faire connaître à ses illustres correspondans notre *Cuisinière bourgeoise*, ouvrage encore très-répandu aujourd'hui, peut-être nos lecteurs ne seront-ils pas fâchés, de leur côté, d'apprendre que c'est à M. Menon que nous devons ce livre, ainsi que des abrégés de chronologie qui ne sont pas tout-à-fait sans mérite. (B.) La première édition de *la Cuisinière* est de 1748.

(2) *Histoire générale des guerres*, t. I, 1756; t. II, 1758, in-4°. Cet ouvrage ayant eu peu de succès, ne fut pas continué.

Paris, 15 février 1757.

Un reproche qu'on a souvent fait à M. de Fontenelle, c'est celui d'avoir le cœur peu sensible. On disait de lui, et il était vrai, qu'il n'avait jamais ni ri ni pleuré. Ce trait caractérise assez un homme. Il ne connaissait point le tumulte des passions, les émotions violentes, ni tous ces mouvemens impétueux dont les plus grands hommes sont souvent maîtrisés (1); mais aussi son cœur froid et stérile n'avait jamais senti le pouvoir enchanteur de la beauté, les impressions vives et délicieuses de la vertu, ni le charme et la douceur de l'amitié (2). Quand, avec ces dispositions, on observe religieusement les lois de la société, de l'honneur et de la bienséance publique, on est exempt de reproche, mais on n'en est pas moins digne de pitié. Milord Hyde, homme de beaucoup de mérite, qui, de son cabinet de Paris, a dirigé quelque temps la chambre basse de Londres, et qui est mort ici d'une

(1) Madame Du Boccage ayant témoigné un jour à Fontenelle même son étonnement de ce qu'on avait pu soupçonner l'homme et l'auteur le plus aimable de manquer de sensibilité : « C'est, répondit-il tranquillement, parce que je n'en suis pas encore mort. »

(2) Cette dernière assertion est particulièrement inexacte. Fontenelle resta constamment attaché à un de ses camarades de collège, nommé Brunel, avocat ou procureur à Rouen. L'abbé Trublet (*Mercure*, avril 1757, p. 62) cite de ces deux amis une correspondance qui leur fait honneur à tous deux. Brunel, de Rouen, écrit à Fontenelle ces seuls mots : « Vous avez mille écus; en- « voyez-les-moi. — Fontenelle répond par ceux-ci : « Lorsque j'ai reçu votre « lettre, j'allais placer mes mille écus, et je ne retrouverai pas aisément une « aussi belle occasion; voyez donc. » Toute la réplique de Brunel fut : « Envoyez- « moi vos mille écus. » Fontenelle sut à son ami un gré infini de son laconisme, et lui envoya la somme. Pour les femmes, il est bien vrai qu'on n'en a jamais cité qui aient su lui inspirer de l'amour. On lui demandait s'il n'avait jamais eu envie de se marier : *Quelquefois, le matin.*

Le ton général de cet article et de celui de la lettre précédente sur Fontenelle est peu bienveillant. Grimm même s'y montre souvent sévère jusqu'à l'injustice.

chute de cheval à un âge peu avancé, disait, à propos de la longue carrière de M. de Fontenelle, que pour lui il vivait ses cent ans dans un quart d'heure. Beau mot qui prouve si bien les avantages d'une ame sensible sur un cœur qui ne sent rien. Il est difficile de vivre beaucoup de temps dans un quart d'heure quand on n'aime que l'épigramme; elle faisait toujours impression à M. de Fontenelle; mais on ne dit point qu'il ait jamais été affecté par la peinture, par la musique, par les prestiges de l'art et de l'imitation (1). M. Diderot l'ayant vu, il y a deux ou trois ans, pour la première fois de sa vie, ne put s'empêcher de verser quelques larmes sur la vanité de la gloire littéraire et des choses humaines. M. de Fontenelle s'en aperçut, et lui demanda compte de ces pleurs. « J'éprouve, lui répondit M. Diderot, un sentiment singulier. » Au mot de sentiment, M. de Fontenelle l'arrêta et lui dit en souriant : « Monsieur, il y a quatre-vingts ans que j'ai relégué le sentiment dans l'églogue. » Réponse très-propre à sécher les larmes que l'amour de l'humanité et la tendresse d'un cœur sensible faisaient couler. M. de Fontenelle se vantait volontiers de n'avoir jamais demandé service à personne. Il pouvait ajouter : ni rendu (2). Une femme de beaucoup d'esprit et de mérite (madame Geoffrin) en laquelle il avait beaucoup

(1) « Il y a trois choses, disait-il, que j'ai toujours beaucoup aimées, et « auxquelles je n'ai jamais rien compris : la musique, la peinture et les « femmes. »

(2) Ce reproche est sans fondement, on l'a déjà vu par l'avant-dernière note. S'il était besoin de lui opposer quelque autre preuve, nous citerions une lettre insérée au *Journal de Paris*, du 24 mars 1778, et dans laquelle Beauzée révèle au public les bienfaits que Fontenelle exerça envers lui et envers Prémontval. Barbier a rapporté cette lettre à l'article *Esprit de Fontenelle*, n° 5369 de la seconde édition de son *Dictionnaire des anonymes*.

de confiance et qu'il a nommée pour l'exécution de son testament, dit que, pour le porter à obliger ou à rendre service, il n'y avait qu'un moyen, c'était de lui ordonner ce qu'il devait faire. Il n'avait point de réplique aux *il faut*. Il n'aurait jamais senti ce qui n'eût été que convenable ou à propos (1). Mais ce qu'on cite de plus horrible en ce genre, c'est l'histoire des asperges. M. de Fontenelle les aimait singulièrement, surtout accommodées à l'huile. Un de ses amis qui aimait à les manger au beurre (je ne sais si ce n'est pas l'abbé Terrasson) étant venu un jour lui demander à dîner, il lui dit qu'il lui faisait un grand sacrifice en lui cédant la moitié de son plat d'asperges, et ordonna qu'on mît cette moitié au beurre. Peu de temps avant de se mettre à table, l'abbé se trouve mal et tombe un instant après en apoplexie. M. de Fontenelle se lève avec précipitation, court à la cuisine, et crie : *Tout à l'huile, tout à l'huile*. Ce qu'il y a peut-être de plus odieux dans cette aventure, c'est que peu de temps après, étant à dîner chez ce même milord Hyde dont j'ai parlé, et voyant servir des asperges, il dit qu'il remarquait que son mot les avait mises à la mode (2); et avec cette façon de penser, il aurait eu vraisemblablement peu d'amis si la vanité d'être lié avec un homme célèbre ne lui en eût conservé quelques-uns. C'est cette grande indifférence qui faisait le fonds de son caractère; il la portait sur tout, et elle nuisait souvent à la justesse de son esprit, principalement dans toutes les choses qui étaient du ressort du sentiment. Il disait que s'il eût tenu la vérité dans ses mains comme un oiseau, il l'aurait

(1) On prétend qu'il disait au sujet d'un bienfait : *cela se doit*.

(2) Toute cette anecdote a été rejetée par les biographes de Fontenelle. Nous la regardons également comme une noire calomnie contre sa mémoire.

étouffée (1), tant il regardait le plus beau présent du ciel inutile et dangereux pour le genre humain. Il n'avait nulle opinion en fait de religion, et cette indifférence qu'il a conservée toute sa vie est bien plus simple dans un esprit vraiment philosophique que sa tiédeur à l'égard de la vérité. Il disait encore que s'il avait dans son coffre un papier horrible, et capable de le déshonorer aux yeux de la postérité, il ne se donnerait pas la peine de l'en tirer et de le brûler, pourvu qu'il fût sûr de le dérober à la connaissance du public durant sa vie. Ce sentiment n'est pas naturel. « La honte est un des premiers sentimens de l'homme en société, et la honte nous fait redouter le mépris même au-delà du trépas, » nous dit M. Diderot dans un de ses ouvrages qui va paraître. C'était un mot d'autant plus extraordinaire dans la bouche de M. de Fontenelle, qu'il avait un goût excessif pour la louange (2). Il n'était rien moins que difficile sur ce chapitre, et l'esprit le plus ingénieux, le plus épigrammatique, le plus délicat en galanterie, ne s'offensait point des éloges les plus plats et les plus lourds que de certaines gens lui prodiguaient. Un homme lui ayant dit un jour : « Je voudrais vous louer, mais il me faudrait la finesse de votre esprit. » — « N'importe, lui répondit M. de Fontenelle, louez toujours. » Je l'ai entendu se plaindre de ce que les étrangers et surtout les Anglais faisaient plus de cas de lui que ses compatriotes. Madame Geoffrin lui répondit

(1) Le mot de Fontenelle est : « Si j'avais la main remplie de vérités, je me « garderais bien de l'ouvrir. »

(2) La Place, dans ses *Pièces intéressantes et peu connues*, T. II, p. 205, dit que Fontenelle lui montra dans son antichambre un grand coffre où il avait analysé, sans les lire, toutes les satires et critiques dont sa personne et ses ouvrages avaient été l'objet depuis son début dans les lettres. Si ce fait est vrai, il prouve qu'il avait du moins pour l'envie un dédain assez philosophique.

à cela fort plaisamment : « C'est que nous vous voyons de trop près. Vous savez, ajouta-t-elle, que nul héros n'est un grand homme pour son valet de chambre. » Ces traits peuvent suffire pour vous donner une idée du caractère de cet homme célèbre, à qui il ne manquait pour être grand qu'une imagination plus vive, échauffée par un cœur sensible. Il est vrai que ce n'est pas peu de chose. Avec tant de lumière dans l'esprit, il n'a pu entrer dans la carrière du génie, et le défaut de sensibilité l'a laissé sans goût ; il l'a exposé, comme nous avons remarqué, à servir de modèle à toute une classe de mauvais écrivains ; il a rendu ses jugemens en fait de goût téméraires, faux et de nulle conséquence. On sait avec combien d'efforts M. de Fontenelle et M. de La Motte ont combattu le mérite des anciens. Deux athlètes de cette force n'ont cependant fait que pitié, malgré la pénétration et la logique dont ils se piquaient et dont ils se sont parés inutilement dans cette ridicule et vaine dispute. Il serait difficile d'amasser sur un sujet plus de platitudes que celles qu'on a fait imprimer pour prouver la supériorité des modernes sur les anciens. On eût dit que M. de Fontenelle, M. de La Motte et l'abbé Terrasson n'avaient fait tous ces efforts que pour prouver la misère et la pauvreté de l'esprit lorsqu'il n'est pas guidé par le sentiment. C'est un aveugle qui marche avec confiance dans les ténèbres, qui s'égare méthodiquement, et dont chaque pas conduit à une nouvelle erreur. Malheur à un peuple si jamais ses Fontenelle et ses La Motte réussissent à abattre la statue d'Homère et de Sophocle, de Cicéron et de Virgile ! Sous quels noms le génie sera-t-il révéré sur la terre, si ce n'est sous les noms immortels de ces grands hommes ?

Je suis plus porté que personne à passer sur les petites

taches qu'on pourrait trouver dans les ouvrages de M. de Voltaire. L'Essai sur l'Histoire universelle qu'il vient de donner, et qui a encore réuni tous les suffrages, suffirait pour immortaliser son auteur, s'il avait besoin de nouveaux titres. Mais comment est-il possible que cet illustre écrivain ait si mal parlé d'Homère au commencement du troisième volume où il traite de la renaissance des lettres en Italie? il donne presque en tout la préférence aux modernes. Il ne se fait nulle peine à mettre l'*Orlando Furioso* de l'Arioste au-dessus de l'*Odyssée*, et, ce qui est incroyable, la *Jérusalem* du Tasse au-dessus de l'*Iliade*. Si cet arrêt eût été prononcé par M. de Fontenelle, on n'en parlerait point; il aurait été sans conséquence. Mais que ce soit M. de Voltaire qui porte ce jugement, c'est une chose réellement inconcevable. Je crois avoir eu l'honneur de vous observer quelque part que les modernes n'avaient pas seulement encore trouvé la machine de leur poëme épique, et que dans la misère où ils sont à cet égard, ils ne se font pas faute d'emprunter celle d'Homère, qui cependant ne saurait leur convenir. Quand ils auraient son génie, il leur sera toujours supérieur par le sublime et la simplicité des mœurs qui donnent à ses poëmes des charmes si touchans. Hélas! si ce père de la poésie voulait reprendre sur ses descendans tout ce qu'ils lui ont emprunté, que nous resterait-il de l'*Énéïde*, de la *Jérusalem*, du *Roland*, de *la Lusiade*, de *la Henriade*, et de tout ce qu'on ose nommer en ce genre?

Les jésuites ont commencé avec cette année un nouveau journal, intitulé : *la Religion vengée* (1). Leur

(1) *La Religion vengée* ne sortait point de chez les jésuites, comme le veut Grimm. Les rédacteurs de cet ouvrage périodique étaient l'avocat Soret et le P. Hayer, récollet. (B.)

projet est de combattre un peuple paisible et tranquille qui ne combat jamais pour des opinions, qui, à la vérité, n'admet point de révélation, mais dont la morale est fondée sur la justice et la bienfaisance générales : voilà les gens que des moines hypocrites et implacables poursuivent sans relâche, et qu'ils extermineraient par le feu s'ils étaient les maîtres. Il est naturel que les enfans des ténèbres redoutent la lumière, et qu'ils haïssent ceux qui la répandent parmi les hommes. A en juger par le début de ces vénérables pères, ce journal deviendra bientôt un libelle d'autant plus infame, que ceux qui seront calomniés ne pourront opposer à leurs ennemis que le silence et le mépris. Déjà on y attaque M. de Voltaire d'une manière atroce, et il faut croire qu'on n'y oubliera aucun de ceux qui par leurs écrits ont bien mérité de l'humanité. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que les auteurs ténébreux de ce journal ont osé le faire paraître sous les auspices de M. le Dauphin.

Un imbécile échappé de leur école vient d'attaquer le poëme de la Religion naturelle, que vous avez lu avec tant de fruit et tant de satisfaction. Il a fait imprimer près de trois cents pages de *Réflexions philosophiques et littéraires* sur ce poëme (1). Vous verriez ce que c'est que ce philosophe, si son délire pouvait mériter un seul de vos regards; il n'a été lu de personne.

Il n'y a point de folie qui ne passe par la tête de quelques hommes. Un certain M. de Caux de Cappeval, qui

(1) Ce n'est pas non plus un imbécile échappé de l'école des jésuites, qui a attaqué le poëme de *la Religion naturelle*, de Voltaire, dans l'ouvrage intitulé : *Réflexions philosophiques et littéraires* sur ce poëme; c'est Thomas, qui était alors professeur de l'Université. (B.)

combattit jadis la musique italienne en fort mauvais vers (1) vous propose aujourd'hui par souscription cinq volumes in-8°. On donnerait à deviner en mille ce qu'il compte mettre dans ces volumes : premièrement, *la Pucelle* de Chapelain, revue et corrigée. La réforme ne tombera que sur le style; car l'ordonnance de ce célèbre et malheureux poëme est, suivant M. de Caux, un chef-d'œuvre. Chapelain était un versificateur dur et rude, M. de Caux de Cappeval est un versificateur froid et plat; mêlez ensemble tout cela, et vous aurez une *Pucelle* de Chapelain, corrigée par M. de Caux. Il semble que le correcteur ait craint de faire tort à *la Henriade* par son travail. Pour prévenir la chute de ce poëme, il l'a traduit en vers latins, et le fera imprimer dans ce travestissement à la suite de *la Pucelle*. Il observe lui-même modestement que c'est là un sûr moyen de transmettre *la Henriade* à la postérité; c'est-à-dire qu'elle n'y serait point allée sans M. de Caux. Cette postérité sera bien étonnée de trouver quelque chose de commun entre M. de Voltaire et M. de Cappeval. Ces deux poëmes épiques, ainsi préservés de leur ruine par M. de Caux, seront accompagnés de plusieurs poésies de sa façon, que vous serez fort aise de ne jamais lire (2).

M. l'abbé Aubert a recueilli les Fables qu'il avait fait imprimer successivement dans le *Mercure* où vous pouvez

(1) L'œuvre de Caux de Cappeval était intitulée : *Apologie du goût français relativement à l'opéra*, poëme, avec un *Discours apologétique* et des *Adieux aux Bouffons*, en vers, 1754, in-8°.

(2) Il ne parut que le prospectus de cette ridicule entreprise. Toutefois Caux de Cappeval publia en 1772 *Voltarii Henriados libri X*, Deux-Ponts, in-12. Caux se croyait supérieur à Voltaire, qu'il appelait *le Lucain des Français*. Grimm fait mention de cette dernière publication vers la fin de la lettre de juillet 1772.

en avoir vu. Il s'en faut bien que ce jeune fabuliste soit animé du génie du divin La Fontaine; ses Fables peuvent convenir tout au plus à des enfans qui n'ont pas droit d'être difficiles (1).

J'ai eu l'honneur de vous annoncer une tragédie fort ridicule, qui a pour titre *le Tremblement de terre de Lisbonne*, et pour auteur M. André, maître perruquier (2). Cette pièce a eu un grand succès, en ce que maître André l'a très-bien vendue. L'extrême absurdité de l'ouvrage devait le faire réussir, mais il est à craindre que ce succès ne tourne la tête à tous les perruquiers. Un mauvais plaisant vient de publier une *Encyclopédie perruquière*, à l'usage de toutes sortes de têtes, enrichie de figures en taille douce, et dédiée à M. l'illustre et célèbre poète, M. André, perruquier, par M. Beaumont, coiffeur dans les Quinze-Vingts (3).

(1) L'abbé Aubert, envers lequel Voltaire, qui avait le droit d'être difficile, s'est, de beaucoup, montré moins sévère que Grimm, n'est mort qu'en 1814.

(2) 1756, in-12. Barbier, n° 18435 de son second volume de la 2e édition du *Dictionnaire des anonymes*, publié en 1823, attribuait cette tragédie à l'avocat Marchand, mais dans la 1re livraison du *Dictionnaire historique* publiée par Gosselin en 1826, et revue par feu Barbier pour la partie bibliographique, on l'attribue à un sieur de La Salle de Dampierre, l'un des régisseurs de l'impôt sur les cartes.

(3) *La France littéraire* de 1769 attribue à l'avocat J.-H. Marchand l'*Encyclopédie perruquière;* Grosley croyait cette brochure du comte de Caylus, et il pensait que Marmontel, poussé par un esprit de vengeance, avait composé au nom des Encyclopédistes l'épitaphe suivante :

Ci-gît un antiquaire acariâtre et brusque;
Ah! qu'il est bien logé dans cette cruche étrusque!

(B.)

MARS.

Paris, 1er mars 1757.

Les ouvrages de génie ont une marque caractéristique à laquelle il est difficile de les méconnaître; ils portent dans l'esprit et dans le cœur une chaleur inconnue, des commotions vives, des sentimens non éprouvés. Bientôt la fermentation se communique de proche en proche; tout un peuple en est saisi, et les impressions qui lui en restent sont quelquefois éternelles. On retrouve leur influence dans l'esprit, dans les mœurs, dans le caractère et jusque dans les préjugés d'une nation. C'est par ce moyen qu'un seul homme qui paraît au milieu des ténèbres, les dissipe souvent par son seul génie, éclaire et échauffe tout son siècle, et porte sa nation à un degré de lumière et de perfection auquel elle n'aurait jamais atteint sans lui, ou qu'elle n'aurait du moins pu atteindre qu'après des siècles de travaux et de recherches. Aussi jamais ouvrage de génie n'a paru sans causer quelque révolution; et malheur au peuple qui produit un homme de génie sans qu'il en résulte pour lui des avantages pour plus d'une génération. M. Diderot vient de donner un ouvrage qui a produit dans le public tous les effets dont je viens de parler et qui caractérisent un grand succès. Quelque étranger que soit le genre de la comédie du *Fils naturel, ou les Épreuves de la Vertu;* quelque neuve que soit la poétique répandue dans les trois *Entretiens* dont cette pièce est accompagnée, l'en-

thousiasme des premiers jours a été général. Tous les gens d'esprit ont admiré cet ouvrage, tous les cœurs délicats et sensibles l'ont honoré de leurs pleurs. L'envie et la sottise n'ont osé élever la voix : le public est sorti de cette lecture meilleur et plus éclairé qu'il n'était. Je n'entreprendrai point de vous donner une idée de ce beau et sublime ouvrage : vous y remarquerez avec transport l'élévation des pensées, l'énergie et la beauté du discours, la noble simplicité des personnages et de l'action, et tout ce qu'elle a de touchant et de pathétique. Vous observerez, et dans la pièce et dans les Entretiens, l'abondance des idées, la quantité prodigieuse de vues neuves, de tableaux vrais, simples, touchans et souvent sublimes, la chaleur et la fécondité d'une imagination toujours également admirable. Aucun des traits dont ce livre est rempli ne vous échappera. Avec quelle émotion délicieuse vous trouverez la vertu et l'humanité jusque dans le cœur et dans la bouche des valets! « C'est un malheureux, et il y a long-temps qu'il attend.... Qu'il entre. » Les larmes couleront de vos yeux à la fin du second acte, où vous trouverez Dorval dans l'abattement et dans l'agonie, après qu'il a lutté si long-temps contre sa passion. « Dans quelles ténèbres suis-je tombé! O Rosalie! ô vertu! ô tourment! » Vous serez touché à chaque instant par des traits pareils à celui-ci : « Nul de nous ne connaît son sort. Tout ce que nous savons, c'est qu'à mesure que la vie s'avance, nous échappons à la méchanceté qui nous suit. » Vous verrez avec enthousiasme la poésie touchante et pathétique de la scène d'André du troisième acte. « Ces bras nus qui cherchent dans l'obscurité la plainte, ils m'ont arraché le pain, ils m'ont ôté ma paille. » Aucune de ces beautés

ne vous aura échappé. La seconde scène du quatrième acte n'aura pas non plus échappé à la finesse de votre goût; vous y trouverez une simplicité si pathétique, et je ne sais quoi de vague et de délié dans le discours de Rosalie qui répond toujours plus à sa pensée qu'au discours de Constance, et pour laquelle les caresses de Constance deviennent en ce moment un supplice. Vous serez saisi dans la grande scène qui suit, entre Dorval et Constance, de la morale élevée et pathétique qui règne dans ce long entretien; enfin, vous regarderez la scène troisième du cinquième acte, entre Dorval et Rosalie, comme un chef-d'œuvre d'éloquence auquel il serait peut-être difficile de rien trouver de comparable dans toutes les productions modernes. En général, on aurait regardé jusqu'à présent comme une entreprise folle de faire faire, dans la même pièce, deux déclarations d'amour à deux femmes, et de les rendre plus intéressantes et plus estimables aux yeux des spectateurs. Autre singularité plus grande encore, c'est de faire renoncer deux personnes à leur passion, par la seule force du discours. Il n'y a que M. Diderot qui puisse entreprendre de pareilles choses, et qui puisse se flatter d'y réussir. Son exemple prouve plus que jamais que le génie peut tout oser, et que, quelle que soit la force, quels que soient les emportemens de la passion, la vérité et la vertu sont plus fortes qu'elle. M. Diderot n'a pas eu besoin de la faible ressource des contrastes pour intriguer et soutenir sa pièce; et une des choses qui n'est pas la moins singulière, c'est que tous les personnages de sa comédie sont également honnêtes, qu'ils sont tous intéressans, sans que l'intérêt que chacun mérite en particulier nuise à l'unité de l'intérêt général.... Je ne connais rien qui soit plus

voisin et plus digne de l'antiquité que les dialogues qui se trouvent à la suite de cette comédie; vous croiriez être avec Platon ou Cicéron; et le philosophe Diderot du dix-huitième siècle n'a pas moins de lumière dans l'esprit, moins de chaleur dans l'imagination, ni moins de vertus dans le cœur que ces deux grands hommes de l'antiquité. Le plaisir que vous fera la lecture de ces Entretiens ne sera pas exempt de regrets. On voit avec chagrin de combien de beautés nous nous privons par une nonchalance et par je ne sais quoi de mou que nous portons, non-seulement dans nos affaires, mais jusque dans nos amusemens. C'est cette négligence et quelquefois de vaines prétentions qui nous tiennent, dans les beaux-arts mêmes, éloignés de cette perfection à laquelle tout paraît devoir les porter. Quand on a lu les Entretiens de Dorval, on ne peut que plaindre un peuple qui néglige ses théâtres à ce point, qui se croit arrivé au suprême degré de beauté, quoique la bienséance et un goût étroit, compassé et timide, l'en aient toujours écarté, et qui croit tous les genres épuisés, lorsque les vraiment sublimes ne sont pas seulement entamés. Vous verrez combien M. Diderot ouvre de nouvelles carrières au génie, et vous en conclurez combien M. de Voltaire a tort de répéter dans plusieurs endroits de son *Histoire universelle*, que les hommes de génie du siècle précédent nous ont prévenus en tout, et qu'il ne nous reste plus que la stérile gloire de les imiter. Qu'il me soit permis, en finissant cet article, de remarquer deux endroits admirables dans ces dialogues : le premier est le morceau sur l'enthousiasme, et se trouve au commencement du second Entretien. Quelle touche! Le second est l'esquisse de tragédie que Dorval prétend avoir faite sur le même sujet que celui de la pièce. Ce

canevas se trouve dans le troisième Entretien. Jamais je n'ai éprouvé d'impression pareille au frémissement sourd et terrible que m'a causé cette lecture. Charles, qui se jette aux pieds de son maître et se colle le visage contre terre, ne vous aura pas moins frappé que moi. Ceux qui sont en état de pressentir les révolutions et les événemens qu'elles amènent, prétendent que cette pièce fera une révolution sur notre théâtre, et que M. Diderot n'a qu'à continuer à travailler en ce genre pour être le maître absolu du théâtre. Ma prédiction va plus loin : il ne tient qu'à M. Diderot de faire une révolution salutaire dans les mœurs, en ramenant *les conditions* sur la scène, et son *Père de Famille* accomplira cette prédiction (1).

Paris, 15 mars 1757.

La Comédie Française a donné, le 28 du mois dernier, la première représentation de la mort d'*Hercule*, tragédie nouvelle par M. Renout, auteur d'une mauvaise féerie, intitulée *Zélide*, qui eut quelques représentations il y a dix-huit mois (2). *Hercule* a eu un sort moins heureux : on pouvait le siffler dès le premier acte, on n'a cependant commencé qu'au troisième. Il est vrai que les ris et les huées du parterre n'ont plus cessé pendant le quatrième et le cinquième jusqu'à la mort de cet infortuné Hercule. Il ne me sera pas trop aisé de vous donner une idée de cette pièce. Quoiqu'elle soit d'un tiers plus longue qu'une tragédie ordinaire, on n'y trouve aucun fonds, et si c'est un mérite de faire de longues scènes

(1) *Le Fils naturel* fut représenté le 26 septembre 1771 ; voir la lettre du 1er novembre 1771.

(2) Voir la lettre du 15 juin 1755.

sans idées, il faut convenir que M. Renout le possède bien supérieurement. J'admire toujours le courage et la confiance des auteurs sans talent. Un homme de génie, à moins d'être entraîné par la fougue de son imagination, n'oserait jamais se charger de faire parler ces grands personnages de l'antiquité, dont il est si difficile de deviner les accens. Rien ne coûte moins à nos petits auteurs; ils osent faire parler Hercule, Philoctète, Achille, après Homère, Sophocle et Euripide, et souiller avec intrépidité les cendres des grands hommes. C'est en quoi cependant ils agissent bien mal pour leur intérêt même; car le public passe bien des sottises dans la bouche d'un héros imaginaire, et il est impossible qu'il en souffre lorsque c'est Hercule qui parle : un héros imaginé et inconnu ne reçoit d'élévation que celle que son auteur lui donne; les personnages illustres de l'antiquité en ont tant dans notre imagination, qu'il ne faut pas être médiocrement habile pour nous satisfaire. M. Renout a cru remédier au défaut de chaleur et de génie par un nombre prodigieux de sentences et de maximes; il en a mis dans sa pièce plus que vous n'en trouverez dans toutes celles qu'on a jouées depuis trente ans ensemble, et ce n'est pas peu dire; avec cela j'aurais de la peine à vous en citer une seule qui ne fût triviale, maussadement dite, ou fausse. Si vous en voulez de neuves, en voici un modèle :

Qui ne craint point l'écueil peut bien faire naufrage.

J'en ai remarqué une autre à qui le parterre a trouvé un vernis de la morale des jésuites. La voici :

Mais trahir un tyran ne fut jamais un crime.

Pour la rendre supportable, il eût fallu mettre *punir* au lieu de *trahir;* car les honnêtes gens sont d'avis qu'il ne faut trahir personne. Si M. Renout faisait imprimer sa pièce (1), il serait curieux de compter le nombre des maximes qui y sont; elles font sûrement les trois quarts de ses vers; mais on trouverait difficilement quelque chose de plus platement et de plus froidement écrit que cette tragédie. On nous répète sans cesse que nous devons à Quinault l'invention du genre merveilleux. Si cela est, nous lui avons obligation d'une mauvaise chose; mais il ne tiendrait qu'aux Italiens de réclamer cette invention : ils n'ont pas fait d'autres pièces au commencement et vers le milieu du dix-septième siècle. L'*Ercole amante*, que le cardinal Mazarin fit jouer en France, et qui ne réussit point, en fait foi. C'est par cet opéra que Quinault et Lulli ont appris à en faire. Les Italiens ont abandonné depuis le genre merveilleux, qu'ils ont jugé mauvais, et ils ont créé de nos jours la vraie musique. Cet *Ercole amante* finit d'une manière bien sublime dans ce genre. Quinault n'a rien qu'on puisse comparer à cette fin. On voit Hercule sur le bûcher; les flammes vont consumer le héros; il adresse une prière fort pathétique à Jupiter son père; il lui dit qu'il consent à périr : mais, ô mon père, épargne-moi la honte de périr aux yeux de mes ennemis, et de les voir jouir de mes tourmens! Aussitôt un nuage descend, et dérobe le héros et le bûcher aux yeux de tous ceux qui assistent à cet effrayant spectacle, et la pièce finit.

L'Académie Française vient de nommer M. Séguier, avocat-général du roi au parlement, pour remplir la

(1) Cet *Hercule* ne fut pas imprimé, et n'eut que cette représentation.

place vacante par la mort de M. de Fontenelle. M. Séguier avait pour titre son nom. Il a la réputation d'un homme fort éloquent, talent rare que les magistrats ont occasion d'exercer quelquefois.

M. l'évêque d'Autun (1) ayant été nommé par la même Académie, il y a plus de six mois, pour remplacer M. le cardinal de Soubise, ce prélat vient de faire son discours de réception. On l'a trouvé bien, quoique long; comme il a été débité avec beaucoup de grace, on craint qu'il ne fasse pas le même plaisir à la lecture. M. Dupré de Saint-Maur a répondu à M. l'évêque d'Autun fort froidement et fort maussadement (2). Après quoi M. d'Alembert a lu des *Réflexions sur l'usage et sur l'abus de la philosophie dans les matières de goût* (3). Cette lecture n'a pas trop réussi. Il faut cependant convenir que l'auteur avait choisi là un beau sujet.

Louis XIV fit retrancher de la tragédie du *Cid* quatre vers qu'il croyait dangereux, et qui étaient bien dans la bouche du vieillard qui les disait. La tragédie ne doit pas être un recueil de maximes absolues. Chacun fait les siennes suivant ses préjugés. Voici comment parlait le père du Cid (4) :

(1) De Montazet, depuis archevêque de Lyon. Il fut reçu le 14 mars.

(2) Collé, qui ne juge pas le discours de Dupré Saint-Maur plus favorablement, ajoute : « Bien des gens doutent encore malgré cela, vu la bêtise et l'in« eptie de cet homme d'esprit-là, que ce soit lui-même qui l'ait composé. On « croit que sa femme y a eu une très-grande part. (*Journal historique*, tom. II, pag. 169.)

(3) Pag. 326 et suiv. du tom. IV de l'édition de ses *Œuvres*, Belin, 1822.

(4) C'est une erreur : ces vers étaient dits par le comte de Gormas dans la première scène du second acte.

Les satisfactions n'apaisent point une ame ;
Qui les reçoit n'a rien, qui les fait se diffame ;
Et de pareils accords l'effet le plus commun,
Est de perdre d'honneur, deux hommes au lieu d'un.

Mademoiselle de Lussan, dont vous connaissez les romans et les ouvages historiques, vient de donner en dernier lieu l'*Histoire de la révolution du royaume de Naples dans les années* 1647 *et* 1648, en quatre volumes in-12 (1). C'est parler improprement que d'appeler révolution une émeute populaire qui n'a pas changé la constitution de l'État. C'est l'entreprise hardie du duc de Guise et l'aventure singulière de Mazaniello qui font l'objet de cette Histoire. J'ai eu l'honneur de vous parler autrefois des talens de l'auteur en ce genre. Une femme qui a vieilli dans le métier de romancier laisse toujours au public un peu de défiance sur la foi que mérite son pinceau historique.

Madame du Boccage, connue par une imitation de Milton (2), et par la tragédie des *Amazones* qui eut quelques représentations en 1749 (3), a publié, au commencement de cette année, un poëme épique dont, heureusement pour la gloire de l'auteur, le public ne s'est point occupé. Ce poëme est intitulé *la Colombiade, ou la Foi portée au Nouveau-Monde*. On a fait beaucoup de mauvaises plaisanteries sur ce titre; on en aurait pu faire de plus cruelles sur l'exécution et les détails de ce

(1) Cet ouvrage, attribué à mademoiselle de Lussan, paraît, d'après Barbier et M. Quérard (*la France littéraire*), devoir l'être bien plutôt à Baudot de Juilly. Voir la note de la p. 308 du tom. I[er] de cette *Correspondance*.

(2) *Le Paradis perdu*, poëme en six chants, 1748.

(3) La première représentation est du 24 juillet 1749; la pièce en eut onze.

poëme. Christophe Colomb, car c'est lui qui donne son nom à l'ouvrage, y devient apôtre et missionnaire. Rien ne prouve mieux combien la carcasse du poëme épique moderne est ridicule, que les gens sans génie qui s'essaient en ce genre : les puérilités que vous trouverez dans *la Colombiade* en font foi; mais le sexe de l'auteur ne permet pas qu'on juge son poëme avec sévérité. Si madame du Boccage n'a pas reçu en partage le génie de la poésie, elle a en revanche des vertus et tous les agrémens d'une société douce. Ses amis le disent ainsi. Ils devraient l'engager à jeter les pinceaux et la palette, et à se contenter de la justice que le public rend toujours au mérite quand il n'est pas défiguré par des prétentions ridicules. On n'a pas pardonné à madame du Boccage d'avoir mis à la tête de *la Colombiade* son portrait avec l'inscription : *Formâ Venus, arte Minerva.* Cette modestie est inouïe.

Épitaphe de M. l'abbé de Voisenon, qui promit hier d'être mort aujourd'hui, s'il ne venait pas dîner dans le faubourg Saint-Honoré; par M. Fauveau.

Ci-gît, brillant par la saillie,
A côté de deux yeux charmans,
Le plus aimable des enfans
De la séduisante Thalie.
Son esprit et son enjouement
Ont fait le charme et l'ornement
De la meilleure compagnie.
Si les Muses en Paradis,
Des auteurs et des beaux esprits
Ont le droit de marquer les places,
Il sera fêté tous les jours
Par le cortège des Amours,
Et canonisé par les Graces.

AVRIL.

Paris, 1er avril 1757.

Ce que j'ai dit en dernier lieu sur les révolutions que tous les grands ouvrages, et surtout les ouvrages de génie, produisent dans une nation, peut s'appliquer dans toute son étendue à l'*Essai sur l'Histoire universelle* que M. de Voltaire a donné cet hiver en sept gros volumes (1). Indépendamment du génie qui anime tout ce qui sort de sa plume, j'ai eu occasion de remarquer plus d'une fois qu'un des grands services que cet écrivain illustre a rendus à la France et à tous les peuples de l'Europe, c'est d'avoir étendu l'empire de la raison et d'avoir rendu la philosophie populaire. Tous ses écrits respirent l'amour de la vertu et une passion généreuse pour le bien de l'humanité; mais il n'y en a aucun où cette passion soit portée plus loin que dans cette Histoire universelle. On ne pourrait avoir trop mauvaise opinion d'un peuple qui aurait continuellement de pareils ouvrages entre ses mains sans en devenir plus doux, plus éclairé et plus juste. Le bien inestimable que cette Histoire ne manquera pas de produire, sera donc principalement de faire germer dans nos cœurs, de génération en génération, les principes de justice, d'équité, de compassion et de bienfaisance; de nous éloigner de toute violence, de cette fureur de persécuter et d'opprimer nos semblables pour avoir d'autres opinions que les

(1) Voir la fin de la lettre du 15 janvier précédent.

nôtres ; d'affaiblir enfin, et, s'il est possible, d'anéantir cet esprit intolérant qui a si long-temps ravagé la terre, et dont les horribles excès auraient dû, ce me semble, exterminer la race humaine. Le livre de M. de Voltaire n'empêchera point sans doute qu'il n'y ait des guerres, que les grands corps politiques ne s'entrechoquent, que les nations n'éprouvent des révolutions fréquentes. Tel est le sort de cette immense machine, de cette vaste matière toujours en fermentation, qu'elle a besoin pour subsister d'être agitée par des vicissitudes perpétuelles. Mais s'il est permis au genre humain d'espérer quelques jours sereins après des siècles entiers d'orages, ne pourrons-nous pas nous flatter de voir enfin succéder à tant d'horreurs et de cruautés une sorte d'indulgence et de douceur, dont des êtres aussi faibles et aussi imparfaits que nous ont tant de besoin, et qui ferait éclore parmi les peuples un esprit d'humanité universel et un droit des gens plus exact et moins rigoureux? Voilà, ce me semble, le but de l'Histoire de M. de Voltaire. Mais si cet ouvrage ne peut obtenir ce succès qu'à force de temps et lentement, du moins son auteur peut jouir de cette grande et solide consolation d'avoir édifié tous les gens de bien, réuni les suffrages de tous les philosophes, non pas de ceux qui osent en prendre le nom sans droit, mais de ces cœurs sensibles, de ces esprits droits et justes qui jugent dans le silence et qui jouissent sans orgueil de tout le bien qu'on fait à l'humanité. M. de Voltaire vous fera venir les larmes aux yeux dans mille endroits de son livre. Quel plus digne éloge pourrait-on faire d'un historien et d'un philosophe qui sait intéresser ainsi? Mais il ne s'agit pas ici de faire le panégyrique de M. de Voltaire ; son éloge doit être gravé dans tous les cœurs, et il se pré-

sentera à vous presque à chaque page pendant le cours de cette lecture. Voyons plutôt quelques objections importantes qu'on pourrait faire contre le plan et l'exécution de cet ouvrage, et qu'il faut soumettre à votre jugement. On a très-bien remarqué que pour rendre cette lecture plus intéressante, on pourrait la commencer par le *Discours* de M. Bossuet *sur l'Histoire universelle*, et se former ainsi un tableau général de notre histoire depuis celle de Moïse jusqu'à nos jours. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. de Voltaire ne sera pas déparé par son prédécesseur, et qu'il l'emportera peut-être sur l'éloquence de celui-ci, à force de philosophie. Mais on s'est plaint qu'en général M. de Voltaire n'instruisait pas assez, et que se bornant aux grands traits, il négligeait trop les détails. On a dit que quand on avait lu cette Histoire, on ne savait guère mieux les faits qu'auparavant : objection de peu de poids, et qui tombe moins sur l'historien que sur les peuples dont il a traité l'histoire. Il faut convenir que depuis le temps de Charlemagne, où commence l'ouvrage de M. de Voltaire, jusqu'à notre siècle, le genre humain n'a guère eu plus de deux momens brillans et quelques hasards heureux. Le siècle de Léon en Italie, celui de Louis XIV, les grandes découvertes en mathématiques, en mécanique, en navigation, l'invention de l'imprimerie, la découverte du Nouveau-Monde, voilà à peu près toutes nos grandes époques depuis huit cents ans : tout le reste est un tissu de barbarie et d'horreurs qui humilient, et dont les détails ne méritent nullement d'être conservés dans la mémoire des hommes. Sans doute que pendant ces longs siècles d'ignorance et de barbarie, il y a eu des hommes de génie dans tous les genres ; mais les arts et les lettres étant totalement négligés, ces grands

hommes n'ont pu survivre à leur destinée : leur nom a disparu avec eux. Dans ces siècles grossiers, les vertus des Scipions et des Catons auraient été inutiles à la terre, et faute d'un Plutarque la postérité n'aurait point joui d'un spectacle aussi consolant et aussi auguste. M. de Voltaire a donc très-bien fait de ne point entrer dans tous ces détails froids et ennuyeux dont les historiens ordinaires sont si prodigues. Il faut laisser ce travail aussi ingrat qu'inutile au P. Daniel, au P. Griffet qui vient de donner l'*Histoire de Louis XIII* dans le goût de l'autre, à tous ces auteurs sans génie enfin, destinés à pourrir sous la poussière dans le fond d'un cabinet. C'est aux grands maîtres à tracer des tableaux pareils à celui que vous trouverez dans le septième volume de notre Histoire, intitulée : *Résumé de toute cette Histoire*. On trouve dans cet ouvrage un grand nombre de tableaux semblables, et c'est là qu'on voit le grand écrivain. Venons à une objection plus sérieuse. Je ne doute point que cet Essai n'eût fini tout différemment et n'eût été un modèle parfait, si l'auteur n'eût jamais fait le *Siècle de Louis XIV*. Je crois avoir eu l'honneur autrefois de vous parler de cet ouvrage ; malgré le succès qu'il a eu, je n'ai jamais pu me résoudre à le mettre au nombre de ces grands monumens que M. de Voltaire a élevés à sa gloire. Il m'a déplu au point de croire à l'auteur des talens médiocres pour l'histoire en général, erreur dont je me repens bien sincèrement. C'est que M. de Voltaire y a moins fait l'historien que le panégyriste, et que ce dernier ne saurait intéresser ; la vérité disparaît sous son pinceau ou en reçoit un vernis faux, incompatible avec la sévérité qu'elle exige. Soit qu'un panégyriste ne puisse jamais soutenir long-temps le ton de vérité, de philosophie et de gravité

que l'histoire demande, soit qu'en général nous soyons encore trop près du siècle de Louis XIV pour en écrire les événemens avec un esprit aussi dégagé de préjugés que ceux des siècles plus reculés, il est certain qu'il y a une dissonance remarquable entre le siècle de Louis XIV et le reste de cette Histoire. On dirait que l'auteur change de mœurs, d'esprit et de philosophie; on dirait que ce n'est plus le même homme, si son coloris, toujours également vrai et brillant, pouvait laisser du doute sur la main qui a manié le pinceau, tant le ton devient différent, et ce changement n'est pas à la gloire du *Siècle de Louis XIV*. On regrette dans les cinquième et sixième volumes cette critique sévère et éclairée, cette philosophie toujours juste et élevée à laquelle on s'est accoutumé dans les volumes précédens. L'esprit et la finesse prennent la place de la vérité et n'en dédommagent point.

Vous lirez avec plaisir les *Lettres de mistriss Fanny Butlerd, à Mylord Charles Alfred, duc de Raflingth*, écrites en 1735, et traduites de l'anglais en 1756, par Adélaïde de Varançai, un volume in-8 (1). Ce sont des lettres d'une femme à son amant, qui n'ont jamais existé en anglais. Elles ont été écrites très-réellement, non pour le public, mais pour un amant chéri, et on le voit bien par la chaleur, le désordre, la folie, le naturel et le tour original qui y règnent (2). Tout n'est cependant

(1) Madame Riccoboni s'est cachée sous le masque d'Adélaïde de Varançai sur le frontispice de la première édition des *Lettres de mistriss Fanny Butlerd*, et il existe cinq ou six réimpressions de ce roman sous ce même nom. C'est à tort aussi qu'on a mis sur le titre ces mots : *traduit de l'anglais*. (B.)

(2) Grimm ne pouvait faire un éloge plus flatteur des *Lettres* de madame Riccoboni que de prendre pour la réalité ce qui n'était véritablement qu'un roman.

pas égal. Le commencement surtout n'est pas de la force du reste. Et je soupçonne que ces lettres ont été altérées en plus d'un endroit, peut-être parce que l'auteur a craint de se faire reconnaître. Cela leur donne je ne sais quoi de vague qui ôte beaucoup de leur prix; avec un peu plus de franchise, on aurait rendu ce recueil charmant. Malgré cet effort de déguiser et d'ôter la touche de la vérité, vous y trouverez des lettres qui vous feront le plus grand plaisir du monde.

Paris, 15 avril 1757.

C'est un mauvais métier que celui d'un panégyriste, il est incompatible avec les devoirs d'un philosophe, qui doit toujours exposer la vérité dans toute sa pureté et dans toute sa force, et qui ne peut la dérober au public sans se déshonorer. Le reproche que j'ai fait à M. de Voltaire sur son *Siècle de Louis XIV* est donc bien grave, et mérite d'être appuyé par des preuves. Je serais cependant assez porté à croire que cette dégradation dans le ton et ce relâchement de critique viennent en partie de ce que nous sommes placés trop près du siècle de Louis XIV, et qu'il n'est pas temps de le peindre encore. Dans cent ans d'ici il sera beaucoup mieux apprécié qu'il ne l'a été de nos jours, chacun sera à sa place, et le tout en sera mieux. Il en est de l'histoire comme des grands tableaux à figures colossales, ils veulent être vus à une certaine distance. Si vous les approchez de trop près, vous ne voyez plus que des masses, et l'exactitude des proportions vous échappe. Ce qu'on vient de dire n'excuse cependant pas entièrement l'auteur du *Siècle de Louis XIV*. On pourrait aisément lui pardonner ce défaut de justesse dans l'étendue des détails; mais on le voit avec chagrin louer

des choses qu'il aurait blâmées si elles s'étaient passées du temps de François I[er], ou s'il avait pu renoncer au métier de panégyriste. Cette manie jette je ne sais quoi de faux et de déplaisant sur cette histoire, où l'on ne trouve plus l'homme supérieur qui a écrit le chapitre de Henri IV et celui de Louis XIII. Convient-il à M. de Voltaire de se faire le prôneur du faste de Louis XIV, d'en être ébloui comme le serait un écolier, d'applaudir à cette hauteur si déplacée à l'égard des nations étrangères et des faibles, qui a long-temps rendu le nom français odieux en Europe, d'excuser enfin tant de choses blâmables aux yeux du sage, et que l'histoire ne doit jamais passer aux souverains, afin que ceux qui existent apprennent à trembler pour leur mémoire? Louis XIV n'était pas assez éclairé pour jouer un rôle digne de son siècle. L'élévation et l'amour des grandes choses qui étaient en lui, n'étant pas secondés par l'esprit, substituaient sans cesse un vain faste à la grandeur réelle. Avec quelle complaisance M. de Voltaire cite ces pensions qu'il fit donner à des savans étrangers d'un bout de l'Europe à l'autre. Il y a dans cette munificence un air de grandeur qui n'éblouit pas le philosophe. Quand on pense que Louis XIV n'avait nulle idée du mérite de ceux qu'il récompensait ainsi, cette action n'est plus que fastueuse et se réduit à rien (1). Il eût été bien plus beau de diminuer les impôts des peuples, que d'envoyer des présens à des étrangers dont on a déjà oublié les noms : et c'est ainsi que Henri IV aurait agi. Un roi éclairé et véritablement grand aurait du moins tâché d'attirer dans son royaume les étrangers d'un certain mérite, par ses bienfaits et surtout par la liberté et la tolérance. On cite

(1) *A quoi bon tant lire?* disait Louis XIV à Dangeau.

encore avec plaisir le jour où Louis XIV vint au parlement en bottes fortes, le fouet à la main, pour faire enregistrer ses édits. Il était du devoir de M. de Voltaire de relever l'indécence de cette action, au lieu de l'approuver. Je n'y vois rien de grand. Les bottes ne vont aux rois qu'à la tête de leurs armées. J'aime mieux voir Henri IV venir au parlement pour porter des édits bursaux, et observant, au sortir du Palais, que le peuple ne criait pas Vive le roi! revenir chez lui triste, et dire à ses courtisans: « Ils ne sont pas contens de moi, ils ne m'ont rien dit; » et puis retourner tout d'un coup au Palais pour retirer ses édits, disant: « Il vaut mieux que je n'aie point d'argent, et qu'ils soient contens. » Voilà des traits que l'historien doit consacrer dans ses fastes, et que la postérité doit honorer de ses larmes... La vengeance que Louis XIV tira sans raison de la république de Gènes ne devait pas non plus échapper à la censure de l'historien. C'est vraiment un beau triomphe que d'opprimer le faible, et de le forcer à des démarches dont la honte ne peut rejaillir que sur celui qui abuse ainsi de son pouvoir! L'arrivée du doge de Gènes à Versailles ne me paraît humiliante que pour Louis XIV. Vous connaissez le fameux *moi* de ce doge (1). Si on lui eût demandé ce qu'il y avait de plus petit en France, il pouvait montrer le roi, et dire *lui*. En effet Louis XIV ne soutint pas l'éclat et la gloire de son siècle, et il est malheureux pour lui d'avoir vu la décadence de la France dont il était le principal instrument, après l'avoir vue à ce haut degré de gloire sans y avoir contribué par son génie. Mais il était juste qu'un roi trop superbe ne mourût point sans

(1) Le marquis de Seignelay lui demandait ce qu'il trouvait de plus singulier à Versailles: *Moi*, répondit-il.

être humilié. L'époque, à jamais fatale à la France, de la révocation de l'édit de Nantes, fut celle de la décadence du royaume et le tombeau de la prospérité publique. Les grands hommes dans tous les genres disparaissent, ou s'il en reste encore, ils sont rares et isolés, comme dans un terrain long-temps cultivé, et puis tout à coup négligé; il reste encore par-ci par-là quelques plantes qui déposent de la prospérité précédente sans pouvoir en retracer l'image. M. de Voltaire aurait élevé un monument digne de lui, s'il avait osé envisager le siècle de Louis XIV sous ce point de vue, et il y aurait trouvé encore assez de sujets d'admiration. Le siècle des Corneille, des Racine, des Molière, des La Fontaine, des Turenne, des Condé, des Colbert, sera toujours mémorable. Mais notre historien porte sa fatale indulgence depuis les affaires les plus importantes jusque dans les détails les plus minces. Dans son chapitre des finances il s'élève contre ceux qui plaident la cause des cultivateurs, et qui gémissent sur la misère des peuples. Quel rôle indigne pour un philosophe! M. de Voltaire prétend que le laboureur est misérable partout, et il cite particulièrement l'Allemagne. L'intérêt de la vérité ne permet pas le silence. Il n'y a point de pays où le paysan soit plus misérable qu'en France : voilà la vérité et le grand vice de notre gouvernement. On connaît l'état du laboureur anglais. Si M. de Voltaire avait causé avec un paysan du pays d'Altembourg, il aurait une idée plus juste du cultivateur allemand; ils ne sont misérables que dans les principautés ecclésiastiques, parce que le gouvernement des prêtres et des moines est le pire de tous. Dans le chapitre du calvinisme, notre historien fait le tableau de toutes les atrocités et de toutes les persécutions exercées

contre les protestans. Il observe que c'était là l'ouvrage du clergé : « C'était, ose-t-il ajouter après tout, les enfans de la maison qui ne voulaient point de partage avec des étrangers introduits par force. » Quelle réflexion ! On dirait que les calvinistes du royaume n'étaient pas Français, et que leur état de citoyen était précaire, et que le droit est toujours du côté du plus fort. Aux yeux du philosophe, s'il fallait disputer le droit de citoyen à quelqu'un, ce serait à ce même clergé catholique, dont les principes d'indépendance sont si contraires à la puissance souveraine et légitime, et qui ne tiennent à l'État par aucun de ces doux liens de paternité et de famille par lesquels la nature a voulu unir les hommes et adoucir leurs mœurs. Il n'y a pas jusqu'à la faute que Louis XIV fit au commencement de la guerre de la Succession, contre l'avis de tout son conseil, de reconnaître le Prétendant d'aujourd'hui en qualité de roi d'Angleterre, qui ne trouve son apologie dans M. de Voltaire. Comme politique, il devait remarquer que c'était la plus grande sottise que Louis XIV pouvait faire alors. Comme philosophe, il devait sentir le ridicule et vain outrage qu'on fait à une nation libre de lui donner un roi qu'elle a légitimement rejeté d'un vœu presque unanime.

MAI.

Paris, 1er mai 1757.

Vous verrez dans le programme du chevalier Servandoni quel a été le projet du spectacle qu'il a donné, se-

lon la coutume, sur le théâtre des Tuileries pendant la quinzaine de Pâques. Cet artiste ayant été dispensé, cet hiver, de faire le voyage de Dresde pour la décoration de l'Opéra du roi de Pologne, a pu donner tous ses soins à l'exécution de son spectacle de Paris; et si vous vous en rapportez à nos journaux et à nos papiers publics, il nous a fait voir les plus belles choses du monde. Il faut le dire ici en passant, quelqu'un qui se formerait des connaissances de l'état des lettres et des arts en France sur la foi de nos journalistes, de leurs décisions, de leurs critiques et des louanges qu'ils prodiguent, aurait bientôt un recueil d'idées fort étranges, et serait sans doute bien étonné à son arrivée à Paris, de trouver qu'on n'y connaît ni estime aucun de ces grands hommes, de ces illustres prônés sans cesse dans nos feuilles périodiques. C'est un grand abus dans la littérature que nos papiers publics soient abandonnés à des mercenaires sans goût, sans connaissances et sans principes, et que de tous les droits, ceux de la vérité et de la sagesse y soient les plus négligés. Ce ne sont pas les critiques injustes, plates ou violentes, qui font beaucoup de mal : les éloges prodigués sans discernement sont bien plus nuisibles. Rien ne décourage tant le vrai mérite que l'encens donné à la médiocrité et aux mauvaises productions. Les honneurs les plus flatteurs pour le génie cessent de l'être s'il faut les partager avec le vulgaire. Un autre tic de nos journalistes est d'étendre leurs décisions sur toute l'Europe; cela est plus tôt fait, et ne coûte rien de plus. Ainsi, ils ne parlent jamais de Servandoni sans dire que c'est le plus grand décorateur de l'Europe. Ils ne savent pas qu'il y a en Italie vingt décorateurs sans nom, qui mettent plus de génie dans une toile que M. Servandoni n'en mettra de

sa vie dans tous ses tristes spectacles. Rameau, selon eux, est le premier musicien de l'Europe. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'Europe ne connaît de son musicien que quelques menuets et quelques gavottes qui, à la faveur de quelques danseurs français, ont été portés sur les théâtres étrangers, et jamais aucun morceau de chant de ce premier musicien du monde n'a pu franchir les barrières de la France, tandis qu'on exécute d'un bout de l'Europe à l'autre les ouvrages des Hasse, des Buranelli, des Jommelli, de cent autres musiciens fort inférieurs aux grands hommes que je viens de nommer. C'est avec la même confiance qu'ils appellent le théâtre des Tuileries le plus grand et le plus beau de l'Europe, tandis que ceux de Madrid, de Dresde, de Naples, vingt théâtres d'Italie, sont deux fois plus spacieux, et qu'il n'y a point de salle plus contraire aux effets de la musique et de la déclamation par son arrangement et par sa décoration intérieure que celle dont ils parlent sous des titres si pompeux. Il est singulier et digne de remarque que cette manie de louer ne s'étend pas jusqu'aux vraiment grands hommes qui sont en ce pays-ci. M. de Montesquieu était un homme de génie reconnu dans toute l'Europe avant que nos journalistes s'en doutassent. Les noms des Voltaire et des Diderot sont avoués de toute l'Europe, et nos auteurs périodiques, bien loin de les placer à leur rang, les dénigrent souvent. Il est donc essentiel pour les étrangers de ne s'en point rapporter aux décisions de nos journalistes; le moyen le plus sûr de se tromper serait de les croire sur leur parole, et c'est ce qui, je crois, arrive souvent dans les pays étrangers et en province; au lieu que le public éclairé de Paris juge lui-même, et ne se décide pas d'après de pareils arrêts. Le faiseur de feuilles,

Fréron, s'est épuisé en admiration du spectacle que le chevalier Servandoni nous a donné cette année, quoiqu'il n'ait pas plus réussi que les années précédentes, et que les connaisseurs n'en fassent aucun cas. On ne parle pas ici du sujet, qui est froid, plat et maussade : on ne fait attention qu'aux décorations qui font l'objet de l'ambition de l'artiste. La première, qui est une forêt, a été trouvée détestable par tout le monde ; ainsi il ne vaut pas la peine d'en parler. La seconde, qui est un temple, a trouvé quelques partisans ; cependant la couleur en est bien terne. A quoi on répond que le coloris de M. Servandoni est en général mauvais, et qu'il ne faut pas l'attaquer de ce côté-là. Mais les colonnes sont vilaines, sans proportion et sans grace. D'ailleurs, il y a dans ce temple une confusion d'architecture et d'ornemens qui ne fait pas honneur au goût de l'artiste. Il est vrai que les sujets merveilleux et de féerie ont cela de commode, qu'on ne peut jamais faire de reproche sur le costume et sur la convenance, ni au poète, ni au musicien, ni au décorateur. Il n'y a point d'extravagances contradictoires qu'on ne puisse allier dans ces sortes de sujets. Il est bien nécessaire que le temple d'un génie bienfaisant soit blanc, que celui d'un génie malfaisant soit noir : cela est trop ingénieux pour n'être pas essentiel. Mais d'ailleurs, je ne vois pas pourquoi ces génies auraient du goût, et pourquoi les temples de ces êtres bizarres auraient une composition raisonnable. La décoration de la prison a été la plus vantée. Fréron dit qu'elle a quelque chose de moelleux et de suave qui enchante. Je ne crois pas qu'on ait jamais employé ces termes pour peindre la beauté horrible d'un cachot. Il faut que ceux qui l'aident dans la compilation de ses feuilles, se mo-

quent de lui pour lui faire écrire de pareilles bêtises. Le fait est que la toile du fond de cette décoration est assez bien en ce que du moins elle n'est pas symétrique; mais le devant et les coulisses représentent une caverne dans un rocher qui ne convient nullement à un cachot ni au genre d'architecture qui règne dans le fond. Je passe sous silence les trois autres décorations, une mer agitée par la tempête et un enfer qui paraîtraient pitoyables sur un théâtre de marionnettes, et la dernière, qui représente une Gloire et un séjour céleste où le génie bienfaisant couronne la constance et la foi de ce couple si long-temps persécuté sur la terre. Il y a dans cette décoration un soleil et des nuages où sont assis les fidèles, et cet ouvrage ne serait point indigne d'un peintre d'éventails. Le génie bienfaisant arrive par en haut dans un char brillant; et nos enfans ont remarqué l'absurdité de faire descendre dans le ciel ce génie qui sort de la terre, et même de l'enfer, comme vous verrez par le programme. On a, je crois, corrigé cette absurdité depuis.

Un avocat au parlement, M. Gaillard, qui travaille au *Journal des Savans*, vient de donner, en un petit volume in-12, l'*Histoire de Marie de Bourgogne*, qui porta les droits de sa maison dans celle d'Autriche, par son mariage avec Maximilien Ier, depuis empereur. Cette Histoire a réussi. Il y a même des gens qui vous disent hardiment que l'auteur écrit comme M. de Voltaire, et que c'est à s'y tromper. Tout ce que je sais, c'est que ces gens-là ne sont pas difficiles en style. Grand Dieu! quelle différence! Il s'en faut bien que je croie M. Gaillard sans talent; mais je doute fort qu'il puisse jamais être comparé à M. de Voltaire. Son style d'ailleurs n'est pas

fait; il se formera sûrement, mais je ne sais s'il deviendra jamais intéressant. Sa narration me paraît manquer de chaleur et de rapidité; deux qualités essentielles à un historien, que la nature donne et qui ne s'acquièrent pas par l'étude.

Le jour que M. Séguier fut reçu à l'Académie Française à la place de M. de Fontenelle (1), M. le président Hénault fit lire une dissertation sur la question : *Pourquoi la langue française est plus chaste que la langue latine.* Ce morceau a paru fort ridicule, et par son objet et par la manière dont il est traité. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'auteur ne décide pas le pourquoi de cette importante question.

Vous lirez, dans le second volume de l'Histoire de M. de Voltaire (2), que le vénérable concile de Constance eut beaucoup de répugnance à condamner la pieuse doctrine du cordelier Jean Petit, sur l'assassinat. Ce moine soutenait que l'assassinat était une œuvre méritoire, plus dans un chevalier que dans un écuyer, plus dans un prince que dans un chevalier. Suivant ces principes, celui qui assassine un roi est un élu du premier mérite. Le jésuite Guignard fut pendu pour de pareils principes. Mais le supplice d'un misérable peut-il dédommager d'une perte comme celle de Henri IV ? Le parlement aurait dû faire rouer le cordelier Jean Petit avec sa thèse. Le Gouvernement devrait exterminer tous ceux dont la doctrine est suspecte à cet égard. Un prélat res-

(1) Le 31 mars.

(2) *Essai sur les Mœurs*, édition annoncée à la fin de la lettre du 15 janvier précédent.

pecté par la pureté de ses mœurs, M. l'évêque de Soissons, vient de s'élever avec force contre cette abominable doctrine dans un mandement dont j'ai eu l'honneur de vous parler (1). Jamais mandement n'a eu un succès comme celui-là. On l'a crié dans les rues : Le beau mandement de monseigneur l'évêque de Soissons! On dit que les Jésuites en sont singulièrement blessés. Vous y remarquerez une ligne bien précieuse. « Amis et enne« mis, chrétiens ou infidèles, catholiques ou schisma« tiques, hérétiques, païens, tous sont nos frères. Nous « devons les chérir et ne leur vouloir que du bien. » Si le clergé catholique pouvait jamais professer cette doctrine d'esprit et de cœur, il y aurait moins de crimes et d'horreurs sur la terre. Il faut faire des vœux pour que le cœur de tous les prélats de France devienne aussi pur que celui de M. l'évêque de Soissons.

Comme il y a beaucoup de brochures contre les Jésuites, à l'occasion de l'horrible événement du 5 janvier (2), on disait que le parlement, c'est-à-dire ce qui en reste, demandait une loi pour punir de mort les faiseurs de pareilles brochures. Ce serait une loi bien violente, bien vague, et par conséquent bien mauvaise; elle serait aussi propre à perdre un innocent sous la forme d'une exacte justice qu'à punir un coupable. Les gens sensés n'ont pas lu sans surprise dans le réquisitoire de M. Joly de Fleury, avocat général, que le public doit attendre dans un respectueux silence ce qu'il plaira aux magistrats de manifester de leur procédure. On a dit que

(1) Nous n'en avons vu aucune mention dans les lettres précédentes.

(2) L'attentat de Damiens contre Louis XV.

le public ne doit du respect à personne, et que tout le monde lui en doit.

M. Deslandes, ancien commissaire de la marine, vient de mourir dans un âge avancé. Il est l'auteur de l'*Histoire critique de la Philosophie* (1); c'est la meilleure que nous ayons, parce que c'est la seule. M. Diderot fait cette même histoire avec un peu plus de génie dans l'*Encyclopédie*.

Paris, 15 mai 1757.

Les Comédiens Français, qui n'ont eu aucune pièce nouvelle pendant tout l'hiver qui vient de finir, en préparent plusieurs qu'ils se proposent de jouer successivement. On parle d'une nouvelle tragédie de M. de Voltaire, sous le titre de *Saladin* (2). Ce sultan est un des grands hommes qu'il y ait eu, et son rôle, traité par M. de Voltaire, ne perdra rien de sa grandeur et de son éclat. On parle d'une *Iphigénie en Tauride*, sujet grec, dont le plan tracé autrefois par le grand Racine vient d'être rempli avec beaucoup de génie, dit-on, par un jeune homme qui arrive de province (3). Il faut voir, et désirer pour l'intérêt de l'auteur que sa pièce ne soit pas trop prônée d'avance. En attendant, les acteurs de la Comédie Française ont donné une tragédie nouvelle de M. de la Place. Cet auteur s'est fait connaître par un très-

(1) 1737, 3 vol. in-12. Deslandes, né en 1690, composa un assez grand nombre d'autres ouvrages.

(2) Ce bruit était sans doute sans fondement; car on ne voit nulle part dans la *Correspondance* de Voltaire qu'il se soit occupé d'une tragédie de ce titre.

(3) Voir la lettre du 1er août suivant.

grand nombre de traductions, principalement de l'anglais. Il n'est guère possible d'écrire plus mal que lui, et sa réputation est bien établie de ce côté-là; mais comme il a toujours choisi des ouvrages assez intéressans pour les rendre en français, il a eu beaucoup de succès sans gagner beaucoup dans l'estime du public. Vous connaissez son *Théâtre anglais* en plusieurs volumes (1); c'est une traduction des plus célèbres pièces de cette nation. Il est vrai que ceux qui ne connaîtraient Shakspeare que par M. de la Place ne seraient pas absolument en état de le juger. Vous connaissez encore plusieurs romans anglais imités ou traduits par M. de la Place, parmi lesquels *l'Enfant trouvé* (2) et *l'Orpheline* (3) ont eu beaucoup de succès. Son premier essai sur notre théâtre était *Venise sauvée* (4), tragédie imitée de l'anglais de M. Otway. Quoique cette pièce, horriblement mal écrite, ait beaucoup de ressemblance avec la tragédie de la Fosse, intitulée *Manlius*, qui est restée au théâtre, elle eut dans sa nouveauté assez de succès. Aujourd'hui M. de la Place a cru devoir faire un essai de ses propres forces, et donner une pièce tout entière de lui. Cette tragédie, intitulée *Adèle de Ponthieu*, a été assez bien accueillie du public, beaucoup trop si j'en crois mon jugement (5). Je ne puis me départir de mon principe qui condamne sans retour tous les ouvrages de ce genre auxquels le génie n'a point présidé, et certainement celui de M. de la Place est dans ce cas; comme il sera imprimé, vous

(1) Londres (Paris), 1745-48, 8 vol. in-12.

(2) *Tom Jones*, 1750, 4 vol. in-12.

(3) *L'Orpheline anglaise*, 1751, 4 vol. in-12.

(4) 5 décembre 1746.

(5) La première représentation est du 28 avril 1757.

pourrez en juger par vous-même. La poésie a, ce me semble, entre tous les arts de génie, cela de particulier qu'elle ne souffre point la médiocrité. Un tableau médiocre peut plaire encore sans être sublime; un morceau de musique, sans être de la force de ces inspirations des Buranelli et des Sommelli, peut encore paraître agréable. Mais, en fait de poésie, il n'y a point, ce me semble, de milieu; il faut être ou excellent ou détestable. C'est que les arts qui parlent immédiatement à nos sens, à nos yeux, à notre oreille, entraînent plus facilement; leur magie est plus sûre; rien ne résiste à leurs prestiges. Il n'en est pas ainsi des arts qui n'ont de coloris que pour notre entendement; ils ont moins de pouvoir sur nous, leurs impressions sont moins rapides, parce que notre entendement est plus difficile à captiver que nos sens. Je n'ai cependant pas besoin de principes bien rigides pour condamner la tragédie de M. de la Place; si je la range parmi les ouvrages médiocres, ce n'est que parce que le public l'a reçue avec une extrême indulgence. Il ne serait pas difficile de prouver qu'elle ne mérite point de tolérance. Eh! qu'appelle-t-on une mauvaise pièce, si ce n'est celle où il n'y a ni fonds, ni caractère, ni style, où vous ne trouvez ni scène, ni passion, ni raisonnement bien traités?

JUIN.

Paris, 1er juin 1757.

Il faut revenir à l'*Histoire universelle* de M. de Voltaire. Il nous reste quelques observations à faire sur des

jugemens hasardés qu'on y rencontre de temps en temps, et qu'il faut relever avec soin. L'autorité de notre historien et de son nom est trop grande pour qu'on lui permette la moindre témérité; on est tenté de le croire sur sa parole; il mérite donc beaucoup de reproches quand il s'avise de risquer des décisions arbitraires et précipitées. Le plus grand grief que j'aie contre lui porte sur l'envie qu'on lui remarque fréquemment de déprimer les anciens; c'est de tous les rôles celui qui va le moins à M. de Voltaire. Un aussi excellent esprit que lui paraît fait plus que personne pour sentir le prix des ouvrages des Grecs et des Romains. Je ne saurais me persuader que cette envie de reprendre les anciens et de louer les modernes à leurs dépens, vienne d'une basse jalousie. Est-il possible qu'on croie gagner à la chute d'Homère et de Sophocle? Si ces grands hommes pouvaient être jamais mésestimés et succomber sous les efforts d'une vaine critique, qui est-ce qui voudrait aspirer à plaire à un peuple aussi extravagant et aussi bizarre que celui pour qui l'*Iliade* n'aurait point de charmes? L'auteur de *la Henriade* et de *Zaïre* voudrait-il d'un laurier dont le père de la poésie n'aurait pas été jugé digne? J'ai pensé quelquefois que c'était l'ignorance qui faisait porter à M. de Voltaire des jugemens si téméraires. Il n'avait jugé autrefois le chancelier Bacon avec tant de légèreté que parce qu'il n'avait pas lu ses ouvrages; peut-être qu'il a quitté la lecture des anciens en sortant du collège, et qu'il ne les juge que sur une mémoire trop infidèle, ou sur les impressions trop faibles que leurs beautés mâles et sublimes ont faites sur lui dans un temps où son goût n'était point encore formé. Je croirai tout plutôt, excepté qu'il a raison; et il faut bien qu'il se

doute lui-même de sa mauvaise cause, puisqu'il n'ose la plaider ouvertement, et qu'il se contente de jeter des mots par intervalles. J'en ai relevé un, qu'il a hasardé en crayonnant faiblement la gloire du beau siècle d'Italie. Dans le dernier volume ces mots deviennent plus fréquens; à l'article Perrault il s'écrie : Que d'Italiens qui lisent le Tasse et l'Arioste sans cesse, et appellent Homère incomparable! A l'article Brumoy, il reproche à ce jésuite de n'avoir pas assez senti la supériorité du théâtre français sur celui des Grecs, et combien *le Misanthrope* est au-dessus des *Grenouilles*. A l'article Sainte-Aulaire, il dit : « Si les Grecs avaient eu des écrivains tels que nos bons auteurs, ils auraient été encore plus vains, et nous les applaudirions encore davantage. Anacréon moins vieux fit de moins jolies choses. » Remarquons un peu la solidité de ces jugemens; je n'ai qu'un mot à dire sur le dernier. S'il faut absolument juger le procès entre Sainte-Aulaire, Chaulieu, La Fare d'un côté, et Anacréon de l'autre, quoique je ne voie pas que ceux-là fussent meilleurs quand celui-ci serait mauvais, c'est au sentiment seul à prononcer l'arrêt. Tous les bons juges, tous les gens d'un grand goût et d'un sentiment exquis, vous diront que les Français modernes que nous venons de nommer ont peut-être dans leurs productions autant de gaieté, de gentillesse, de pensées fines et délicates, et peut-être de philosophie qu'Anacréon, mais qu'ils sont loin de cette simplicité si touchante et souvent si sublime qui n'a été connue que des anciens, et qui jetait sur leurs ouvrages un charme inexprimable. On ne peut rien dire à un homme qui n'a pas le goût assez délicat pour s'apercevoir de ces différences; mais l'arrêt contre le théâtre des Grecs est

moins pardonnable. Y a-t-il une nation qui ait une pièce à mettre à côté de *Philoctète?* et peut-on faire une critique plus amère et plus cruelle de notre goût qu'en observant que ce chef-d'œuvre de l'esprit humain serait représenté sans succès sur nos théâtres? Il nous sied bien de comparer notre tragédie à celle de Sophocle et d'Euripide! On sait les terribles effets que produisirent souvent les représentations tragiques sur tout le peuple d'Athènes. L'agitation, le trouble, les cris de la douleur et de la passion, étaient ordinairement communiqués par le poète et par les acteurs, à toute cette foule immense de spectateurs. On n'assistait pas sans danger à ces représentations terribles, tandis que nos pièces nous arrachent à peine quelques larmes stériles, et que nos impressions les plus fortes consistent dans une approbation tranquille qui nous fait dire froidement en sortant de nos spectacles : Voilà qui est fort beau. Il est vrai que M. de Voltaire, dans l'endroit que j'ai cité, glisse habilement sur la tragédie grecque pour opposer *le Misanthrope* aux *Grenouilles*. Mais est-ce à nous à apprécier le mérite d'Aristophane? Avec la connaissance la plus profonde de la langue grecque, est-on en état de juger du mérite d'une comédie après plus de deux mille ans? Je ne crois pas que le sort du divin Molière soit différent de celui d'Aristophane. Lorsque la révolution des temps aura détruit l'empire français, et que la langue aura été rangée parmi les langues mortes, alors Molière sera estimé sans être entendu, et voilà où nous en sommes à l'égard du comique d'Athènes. Mais pour connaître le prix de la comédie d'un peuple aussi fin et aussi railleur que les Grecs, on n'a qu'à lire Térence; c'est lire le théâtre de la comédie grecque. Ses pièces sont tirées

de Ménandre; le sujet, les plans, les mœurs, les caractères, tout y est grec; et les modernes ont-ils quelque chose qui soit au-dessus de ces pièces? J'ai eu souvent occasion de faire ma profession de foi sur Homère; ainsi je n'y reviendrai point. Les Italiens ont raison de lire le Tasse et l'Arioste, et d'admirer Homère. On peut dire avec vérité, et sans vouloir déprimer les modernes, que rien ne fait tant admirer ce chantre sublime, que les ouvrages de ses successeurs, à compter depuis Virgile jusqu'à M. de Voltaire. J'avoue franchement que j'aurais la plus mauvaise opinion du monde de quelqu'un qui ne serait pas enchanté de l'*Iliade*, quand il ne l'aurait lue que dans la froide traduction de madame Dacier. Il serait assurément bien malheureux pour les lettres que M. de Voltaire, dont les ouvrages sont si séduisans pour nos jeunes gens, parvînt à diminuer en eux cette vénération qu'ils doivent conserver toute leur vie pour les anciens, s'ils veulent se flatter d'obtenir quelque laurier durable dans quelque genre que ce soit. Ses ouvrages ne produiront jamais autant de bien qu'il ferait de mal par cette funeste opération. Si jamais les grands génies qui ont autrefois illustré la Grèce et l'Italie perdent leur crédit parmi nous, nous pouvons être sûrs de toucher à la barbarie et à la ruine totale du goût et des lettres. Il est humiliant pour notre historien que la passion ait dicté plusieurs de ses jugemens sur quelques modernes célèbres. Je passe sous silence l'attention qu'il a dans ses derniers volumes de relever les bévues de La Beaumelle. Convient-il à la dignité d'un grand homme et d'un ouvrage aussi grave que cette histoire d'y trouver à chaque moment des sorties contre un aussi méchant écrivain? Ce qui est encore moins pardonnable, ce sont ces vains

et laborieux efforts que M. de Voltaire fait pour charger le grand Rousseau des fameux couplets qui firent tant de bruit il y a près de cinquante ans, et qui firent bannir ce poète du royaume. Il est d'autant moins généreux à M. de Voltaire d'attaquer Rousseau, que tout le monde sait leurs inimitiés réciproques, et qu'on se doit à soi-même ce respect devant le public de ne jamais accuser, du moins vaguement, ceux dont on croit avoir à se plaindre. Personne n'est la dupe de ce zèle qui anime M. de Voltaire pour les cendres de La Motte, dont d'ailleurs la réputation est assez équivoque du côté de la franchise et de la droiture. Boindin, dans le mémoire qu'il nous a laissé sur ces malheureux couplets, n'a fait que défendre son ami Rousseau; M. de Voltaire charge son ennemi : il aurait dû sentir d'ailleurs combien cette discussion était déplacée dans son Histoire, et que toute cette vilaine querelle des couplets, et tous ces vains débats des gens de lettres, sont la chose du monde la moins intéressante pour la postérité (1).

Paris, 15 juin 1757.

En consultant l'histoire de tous les siècles, on voit aisément que les deux métiers auxquels l'homme est, en général, le plus propre, sont celui de la guerre et celui des affaires : on pourrait les appeler autrement, la science de se tromper et de se détruire. Mais en donnant à la politique l'étendue et la dignité qu'elle mérite par son objet, qui est le bonheur et la prospérité des peuples, il faut convenir que cette science est bien peu avancée, et qu'un gouvernement sage, juste et éclairé, ne sera jamais

(1) Voir, pour les fameux couplets du café Laurens, l'*Essai historique sur J.-B. Rousseau*, par M. Amar, à la tête de ses *OEuvres*. Paris, Lefèvre, 1820.

qu'une douce et brillante chimère. J'ai comparé quelquefois la politique à la médecine. Ces deux sciences paraissent être les plus nécessaires au soutien de la société, et sont précisément les moins sûres, les moins perfectionnées. Cette réflexion serait triste sans l'expérience qui nous rassure. Elle nous apprend que les peuples qui n'ont aucun art de se conserver et de se guérir, ne laissent pas que de vivre autant que les nations les mieux soignées, ou si vous voulez, les plus abandonnées aux médecins, et que la chose publique, quoique fort mal administrée dans tous les coins de l'Europe, subsiste encore par sa faiblesse même. Il n'y a que les individus qui soient de temps en temps les victimes du défaut de l'art et de la mauvaise administration. Le gros va toujours quand ces vices ne sont pas poussés à l'excès. Il faut même, je crois, se détacher de l'espérance de voir jamais la médecine et la politique poussées parmi nous bien loin. Puisque ces sciences n'ont fait aucun progrès depuis les beaux jours de la Grèce, ne peut-on pas à peu près en conclure qu'elles ont été portées aux termes que les efforts et le génie de l'homme peuvent atteindre de ce côté-là? En effet, peut-on se flatter de voir exceller un grand nombre d'hommes dans des sciences qui ne portent presque que sur des conjectures, qui exigent par conséquent l'esprit le plus juste et le plus pénétrant, de grands talens, une grande sagacité, et autant de profondeur dans les connaissances que dans l'application des principes aux cas particuliers? Les abus et les erreurs se glissent partout, et corrompent la source de la vie et du bonheur des hommes. L'homme supérieur les aperçoit et les détruit : le vulgaire ne les voit point, ou bien n'en connaît point le remède. On naît médecin ou homme d'État comme on

naît poète ou peintre, c'est-à-dire qu'on vient au monde avec cette sagacité qui fait deviner la nature, pénétrer les esprits, entrevoir les analogies et les ressemblances, tirer des résultats des faits et des crises, percer jusqu'aux replis les plus cachés de la nature et de l'homme, et qu'à cette aptitude naturelle il se joint ordinairement l'ardeur qu'il faut aux uns pour acquérir une connaissance profonde de la matière médicale, aux autres pour acquérir des notions précises de la force, des besoins, des ressources des corps politiques. Il est vrai que, pour le malheur de l'humanité, les grands hommes sont trop rares. A peine un siècle en produit-il un seul dans ces parties, et voilà précisément pourquoi elles resteront toujours imparfaites. Combien peu de médecins depuis Hippocrate jusqu'à Boerhaave! Et qui ose-t-on nommer après Solon et Lycurgue? Si ces principes sont justes, il faut convenir que nos faiseurs de livres perdent bien leur temps à vouloir nous apprendre, par leur raisonnement, un art qui exige du talent et qui n'admet ni méthode, ni principe général.

Oublions la médecine, et ne nous occupons que de la politique. On peut sans doute faire d'excellens ouvrages sur chaque partie de la chose publique et de l'administration intérieure d'un peuple; mais donner des leçons générales, c'est ignorer que le secret d'être homme d'État ne s'enseigne point. C'est dans l'histoire, dans les négociations, dans les affaires de l'Europe qu'un homme public doit puiser les connaissances nécessaires à son métier. Il ferait de belle besogne, s'il voulait avoir recours aux livres élémentaires de certains esprits froids, qui ne sauraient servir qu'à donner beaucoup d'idées fausses, et à faire faire beaucoup d'expériences malheureuses : car tous les principes généraux en ce genre, ne

peuvent être qu'extrêmement vagues, et ordinairement la règle n'a pas plus souvent lieu que l'exception. Et celui qui peut faire une application juste au cas où il se trouve, n'a certainement pas besoin de chercher sa leçon dans les livres dont il s'agit ici. J'ai eu l'honneur de vous parler des principes des négociations que M. l'abbé de Mably a publiés, il n'y a pas long-temps (1). Le gouvernement a sans doute eu tort de s'offenser de la noble franchise avec laquelle l'auteur dit son sentiment sur quelques affaires du jour. C'est un principe bien funeste dans un homme d'État que celui de gêner la liberté de penser : voilà une de ces règles générales qu'on peut hasarder parce qu'elle ne doit jamais souffrir d'exception. Mais à cela près, je ne crois pas que M. l'abbé de Mably ait fait un ouvrage qui mérite de grands éloges. Indépendamment de la pesanteur d'un style embarrassé et difficile dont son livre est écrit, il faut convenir qu'il est peu de ses principes qu'on ne puisse contester et invalider en partie, par les exemples contraires qu'on rencontre à chaque pas dans l'histoire. Quel service prétend-on donc rendre aux négociateurs avec ces principes ?

(1) Cet ouvrage de Mably, dont nous n'avons pas vu Grimm parler dans les lettres précédentes, est intitulé : *Droit public de l'Europe, fondé sur les traités*. Il se composait d'extraits faits pour l'instruction particulière du cardinal de Tencin. Comme plusieurs morceaux étaient rédigés d'après des vues philosophiques, on lui refusa la permission de le publier. L'homme en place auquel il s'adressa, lui dit : « Qui êtes-vous, M. l'abbé, pour écrire sur les « intérêts des nations ? Êtes-vous ministre ou ambassadeur ? » C'est probablement pour répondre à cette question que J.-J. Rousseau s'exprime de la manière suivante au commencement du *Contrat social*. « Si j'étais prince ou « législateur, je ne perdrais pas mon temps à dire ce qu'il faut faire ; je le « ferais ou je me tairais. » Quoi qu'il en soit, Mably fit imprimer son ouvrage à l'étranger, 2 vol. in-12. Une seconde édition fut donnée en 1754, augmentée d'un 3e volume ; la plus complète est de 1764.

Puisqu'il faut sans cesse revenir à cette grande maxime, que les négociations doivent être fondées sur les intérêts et les besoins réciproques, n'est-il pas bien plus simple, au lieu de discourir vainement, de se porter à l'étude des intérêts des différens peuples de l'Europe? Ce serait le sujet d'un grand et bel ouvrage qui exposerait le plus clairement qu'il serait possible, l'état, les intérêts, les ressources, les besoins de chaque corps politique de l'Europe, relativement aux autres. Cet ouvrage serait en grande partie l'histoire de l'Europe depuis deux siècles, et c'est là où le négociateur puiserait plus d'idées et de vraies connaissances que dans tous les livres qui ont été écrits sur son art. Ce qui arrive le plus communément aux esprits médiocres, c'est de chercher des motifs raisonnés aux événemens qui n'ont été qu'une suite du hasard et le résultat d'un concours de circonstances fortuites. Ils s'applaudissent volontiers de cette heureuse pénétration qui, à ce qu'ils disent, les fait percer jusqu'aux ressorts les plus cachés de la politique. Ce que je sais, c'est que ce n'est pas là la finesse des gens d'esprit. M. l'abbé de Mably est souvent dans ce cas; ses réflexions, lorsqu'elles ne sont pas communes, manquent souvent de justesse et toujours de lumière : une lecture un peu réfléchie de son livre vous en offrira de fréquens exemples. Il cite le système de l'empereur Léopold et de la maison d'Autriche, qui consiste à chercher toujours à s'étendre, à former de grands projets, à laisser à sa postérité des pierres d'attente pour l'édifice qu'elle doit achever. Je ne m'appliquerai pas à prouver que ce système est fort bon pour une puissance ambitieuse; je me contente de remarquer que la réflexion qu'il suggère à M. l'abbé de Mably est bien fausse. Il dit que c'est en

suivant de pareilles maximes, que la maison d'Autriche a vu disparaître ses forces et sa grandeur. La maison d'Autriche n'a jamais tiré de ses propres forces sa puissance prépondérante en Europe; elle ne la devait qu'à la longue faiblesse de la France. Cet État, après tous les maux qui l'ont ravagé, devait, ou périr, ou bien guérir. Il a guéri, et la supériorité de la maison d'Autriche a disparu. Le cardinal de Richelieu a fait moins de mal aux Autrichiens en établissant en Europe ce fameux système d'inimitié entre eux et la maison de Bourbon, qu'en abaissant l'orgueil des grands du royaume et en affermissant l'autorité chancelante du roi sur tous les ordres de l'État. Dès ce moment la France, n'employant plus ses forces à se déchirer elle-même, a dû nécessairement devenir la puissance dominante en Europe, sans que la maison d'Autriche ait commis la moindre faute, ni dans ses raisonnemens, ni dans sa conduite. Et voilà le fait. Vous trouverez, page 94, un raisonnement encore plus faux sur la conduite de Charles II d'Angleterre. Ce serait un singulier moyen de dominer sur ses alliés, que de se lier avec ses ennemis naturels pour les opprimer. Une idée neuve et peut-être juste que j'ai trouvée dans cet ouvrage, est qu'il n'est pas dans l'intérêt de l'Espagne d'être l'alliée de la France; mais comme elle est contraire au système actuel et à l'opinion reçue, il fallait la développer davantage et l'établir sur des preuves solides.

JUILLET.

Paris, 1er juillet 1757.

Le troisième volume des *Intérêts de la France mal entendus* contient, comme les deux autres, beaucoup de bonnes choses, mais il me paraît, ainsi que le second, inférieur au premier. Je n'ai jamais pu savoir le nom de l'auteur de cet ouvrage (1), qui est trop mal écrit pour avoir de la vogue dans le public, mais dont les vues méritent l'attention de tous les citoyens, lors même qu'elles sont fausses. Vous vous rappelez que l'auteur a traité dans le premier volume, à sa manière, supérieurement de l'agriculture et de la population; dans le second, médiocrement la matière des finances, beaucoup mieux celle du commerce. Il est question dans le troisième de la marine et de l'industrie, et cette dernière partie est encore beaucoup mieux traitée que la première. Le principal défaut de cet auteur est de ne point s'apercevoir de la liaison qui existe réellement entre les différentes branches qui l'occupent, et qui est telle qu'aucune de ces branches ne peut prospérer sans l'autre, et qu'elles se rapportent nécessairement à une tige commune, la culture et la population. Notre auteur, convaincu du besoin que la France a d'une marine, se tue à lui trouver des moyens d'en établir une puissante, et il n'en connaît point d'autre que celui de réformer cinquante mille hommes de ses troupes de terre et de porter dans nos

(1) Ange Goudar. Voir les lettres des 15 avril, 1er et 15 octobre 1756.

ports de mer les sommes employées à leur entretien. Je dirais volontiers à l'auteur : pourquoi vous creuser la tête pour nous trouver des moyens d'avoir une marine? si jamais le gouvernement s'avise de suivre les vrais principes de la culture et de la population, d'où découlent les sources du bonheur et de la prospérité des peuples, ne croyez-vous pas que la France ait des moyens de reste pour avoir une marine suffisante? L'accord et l'équilibre nécessaires entre toutes les parties du gouvernement ne s'établiront-ils pas d'eux-mêmes? La comparaison du corps politique au corps physique est bien usée et bien frappante. Ne gênez jamais un corps sain et vigoureux dans aucune de ses fonctions; redoutez pour lui jusqu'aux remèdes : tout tend en lui à la conservation et à la vie; il ne négligera aucune de ces parties. La santé et la liberté marchent toujours ensemble. Tous les moyens violens sont non-seulement odieux, mais nuisibles : en bonne politique on peut les rejeter sans autre examen. On ne doit les passer à personne, encore moins à un écrivain qui prétend au nom de citoyen. Les ministres de tous les États du monde sont naturellement trop portés au despotisme pour qu'il soit permis de leur en aiguiser l'arme funeste. Et on peut dire que l'opération la plus indispensable et la mieux dirigée d'un gouvernement, dès qu'elle s'exécute par des moyens violens, devient nécessairement contraire au bien de l'État. Ainsi, pour le dire en passant, un moyen tel que celui de défendre les raffineries de sucre dans nos colonies afin d'augmenter le nombre de nos vaisseaux marchands par le transport du sucre brut qui demande plus de volume, ce moyen, dis-je, est non-seulement odieux en lui-même, mais il tend à la destruction de notre commerce, et par conséquent

de notre marine. Car si nos colonies établissent des raffineries de sucre, il faut croire qu'elles y trouvent leur compte. Et pourquoi faire tort aux colons, puisqu'ils sont vos sujets comme les autres? D'ailleurs, on se trompe bien en s'imaginant qu'on n'a qu'à défendre. Les lois prohibitives, dans les affaires de droit légitime ou de pure fantaisie, sont sans contredit ce qu'un gouvernement peut mettre en usage de plus mauvais. Outre que c'est un moyen sûr d'aliéner le cœur des sujets, quel est le prince qui puisse se flatter de faire observer une loi injuste? En dépit de sa puissance tout concourt à l'éluder.

L'auteur fait avec raison de grands éloges de l'acte de navigation des Anglais de 1660. Quand on pense que ces insulaires ont sur nous l'avance d'un siècle, et qu'ils jouissent depuis cent ans des fruits d'une bonne administration, on n'est plus étonné des efforts qu'ils se sont trouvés capables de faire contre la France depuis quatre-vingts ans. Je ne voudrais cependant pas adopter cet acte dans tous ses articles. Je ne sais si celui qui oblige le maître et les trois quarts de l'équipage de chaque vaisseau à être nationaux, est vraiment salutaire à l'Angleterre; j'ai de la peine à le croire. Mais je suis bien sûr qu'une pareille loi serait nuisible en France. Il faut toujours favoriser les étrangers qui viennent s'établir chez vous; ils apportent avec eux leur industrie et leur savoir-faire. Et lorsqu'ils viennent faire chez vous un métier qui ne peut s'exercer sans nuire à la population, vous ne devez rien épargner pour vous les attacher, parce qu'il y aura moins de vos sujets dans le cas d'en courir les risques, et votre population s'en trouvera nécessairement mieux. Mais, dit-on, ces étrangers peuvent nous quitter au moment où nous ne pourrions nous passer d'eux sans

un préjudice considérable. A quoi je réponds qu'une telle désertion n'est jamais à craindre dans un pays où l'on est bien. L'étranger qui est venu pour être mieux chez nous qu'il n'était chez lui, n'est pas le plus mauvais citoyen. Que sa conscience ne soit point intéressée, qu'il soit garanti de l'oppression, qu'il jouisse de tous nos droits, et il sera aussi zélé pour la patrie que nous qui sommes ses enfans naturels. Ce qui prouve que l'administration anglaise est défectueuse en ce point, c'est qu'il faut si souvent forcer le matelot en Angleterre ; et toute profession où il n'y a point d'abondance d'hommes dans un État bien policé, manifeste par là même que sa constitution est mauvaise et que ses lois sont mal entendues. Il faut lire toute cette moitié du volume qui regarde la marine avec beaucoup de précaution ; elle est remplie de vues fausses. Vous y trouverez des calculs dont l'erreur saute aux yeux d'un enfant ; par exemple, celui-ci : « L'Angleterre n'a que huit millions d'habitans, et elle est en état d'avoir cent mille mariniers. La France a dix-sept à dix-huit millions d'habitans ; elle peut donc mettre en mer deux cent vingt-cinq mille mariniers. » Il ne manque à ce calcul pour être juste que de faire du royaume une île de la même grandeur, du même climat et de la même religion que l'Angleterre. Il est bien aisé de sentir qu'un royaume une fois plus grand que la Grande-Bretagne et qui aurait le double d'habitans, n'aurait pas pour cela un marinier de plus qu'elle... Vous serez en général plus satisfait de la partie qui concerne l'industrie. Le début en est beau. Un homme éloquent en ferait un chef-d'œuvre, surtout en approfondissant cette différence des gouvernemens anciens d'avec les modernes. Un philosophe examinerait quels seraient aujourd'hui,

parmi tant d'États fondés sur les arts et sur le commerce, les avantages et les inconvéniens d'un gouvernement fondé sur les principes des anciens, et où l'industrie et les arts mécaniques seraient en quelque façon en déshonneur. Cette dernière moitié du volume est remplie d'excellentes observations; mais il faut toujours les lire avec précaution. Il n'y a, par exemple, rien de si faux que ce que l'auteur dit sur notre goût pour les machines. Nous avons vraiment bien raison de cultiver ce goût avec tout le soin imaginable. Il faut dire exactement le contraire de ce que dit notre auteur. Plus on diminue le nombre de bras employés aux arts, et mieux on fait. Ce que notre auteur observe au sujet de l'impôt sur les cartes est bien juste. Cet impôt ne subsiste que depuis quatre ou cinq ans en faveur de l'École Militaire dont l'établissement est si peu utile à proportion de ce qu'il coûte à l'État. Cet impôt a privé le royaume de trois millions par an que nous tirions d'Allemagne et d'Italie. Est-il possible que le gouvernement fasse de si mauvaises opérations dans un temps où la nation est si éclairée et si instruite!

Paris, 15 juillet 1757.

Il vient de paraître un ouvrage qui fait beaucoup de bruit, et qui mérite, par l'importance de son objet, qu'on s'y arrête : il est intitulé : *l'Ami des Hommes, ou Traité de la population.* C'est une apologie de l'agriculture contre le luxe et contre les oppressions d'un gouvernement mal éclairé, en trois volumes in-4°, assez considérables (1). L'auteur, M. le marquis de Mirabeau, est

(1) *L'Ami des hommes* fut imprimé en 3 vol. in-4° et en 8 vol in-12. Les cinq premiers volûmes de cette dernière édition avaient été publiés dès 1755. Grimm revient sur cet ouvrage dans ses lettres des 15 septembre et 1er novembre suivans.

Provençal; quoique jeune, il a quitté le service depuis long-temps, sans doute pour quelque mécontentement particulier; il est petit-fils d'un homme qui avait pris Louis XIV en grippe. Lorsqu'il fut question de faire la dédicace de la place des Victoires et de cette statue pédestre que M. le duc de la Feuillade y avait élevée au roi, monument peu décent, et par des éloges ridicules également contraire à la vraie grandeur d'un héros et à la noble liberté d'un citoyen, le régiment des gardes fut commandé pour assister à la cérémonie. M. de Mirabeau, qui avait une compagnie dans ce régiment, s'y rendit à la tête de sa troupe. En passant sur le Pont-Neuf, il la fit arrêter devant la statue de Henri IV, et s'adressant à ses soldats : « Messieurs, leur dit-il, saluons celui-ci, il en vaut bien un autre. » C'était mal prendre son temps pour faire l'éloge du grand et bon Henri; il déplut si fort à Louis XIV, qu'il fut ordonné à M. de Mirabeau de se défaire de sa compagnie. Celui-ci, en se conformant aux ordres du roi, demanda de donner sa démission entre les mains du roi même, et lui dit en la présentant : « Sire, j'ai l'honneur de remercier Votre Majesté de ce qu'après l'avoir servie pendant quarante ans, elle me dispense de la reconnaissance. » Voilà ce que l'on conte du grand-père. Revenons à l'ouvrage du petit-fils : la hardiesse qui y règne lui a donné une grande vogue. On a eu la maladresse de le supprimer, ce qui a ajouté à sa réputation. Pour juger ce Traité en général et en deux mots, on peut dire que l'auteur en aurait fait un grand et bel ouvrage, s'il avait de la noblesse et de l'élévation dans son style. Ce n'est pas un médiocre défaut que de manquer de ce côté-là; il ne peut venir que d'un défaut d'ame, d'imagination ou de génie, et l'on n'est pas digne de plaider

la cause de l'humanité devant les sages de toutes les nations, quand on ne sait pas s'exprimer avec la gravité qu'exige une telle cause et un tel aréopage. Le style de M. de Mirabeau ne manque pas de feu ni de rapidité, mais il est commun, bas, trivial, et partout contraire à cette bienséance que les anciens connaissaient si bien, et qui lie le lecteur d'amitié et d'intérêt avec l'auteur. Voilà pourquoi la gloire de *l'Ami des Hommes* ne sera, je crois, que passagère; et les mêmes raisons qui garantissent l'immortalité à Tacite et à Montesquieu doivent nécessairement détruire la réputation de M. de Mirabeau. Un autre défaut de cet auteur et qui tient à ceux que j'ai reprochés à son style, est d'être trop bavard; c'est le moyen le plus sûr de gâter les meilleures choses, et c'est ce qui arrive à M. de Mirabeau à tout moment... Quoique ses principes généraux soient très-beaux, très-vrais et les seuls qu'un gouvernement sage doit suivre, il les emploie souvent pour soutenir des paradoxes. Nous aurons occasion d'en relever quelques-uns; après cela il faut convenir qu'on trouve dans ce Traité de fort belles choses, et qu'il ne peut que faire beaucoup d'honneur au cœur et à l'esprit de l'auteur. Ce qu'il voit en grand est presque toujours très-beau; il le gâte ensuite par des détails minutieux et quelquefois faux. Voilà à peu près les réflexions générales qui résultent de la lecture de cet ouvrage, et qui peuvent aussi servir à en guider la lecture. Faisons maintenant quelques observations particulières sur quelques endroits de *l'Ami des Hommes*. La remarque la plus triste qu'on puisse faire, porte sur l'inutilité de ces sortes d'ouvrages. Il faudrait supposer une chimère, savoir, que les plus sages fussent toujours les chefs de la nation, pour espérer de les voir profiter des conseils et des lu-

mières d'un philosophe. Or, cela n'arrive presque jamais; dans tous les États du monde ceux qui ont du crédit et du pouvoir sont si éloignés de déférer aux sentimens des philosophes, que le moyen le plus sûr de se tromper serait de juger de l'administration de la chose publique par les principes contenus dans les ouvrages d'une nation. L'histoire nous apprend d'ailleurs que malheureusement les plus grands maux sont presque toujours sans remède, parce qu'ils ont leur source dans l'esprit du siècle; et quel est le Dieu qui puisse changer cet esprit? Tout est révolution parmi les hommes : les plus beaux siècles sont précisément le germe des siècles de décadence; et lorsque ces derniers sont arrivés, les plus éclairés, les plus sages, les plus graves personnages d'une nation, crient inutilement pour en arrêter les progrès. Laissons-les crier cependant; ils disent de si belles choses! Brutus, Cassius, Cicéron, Caton, quels noms! Ils ne peuvent cependant retarder d'un instant la chute de la république; et ces temps de Rome, dont ils vantent les mœurs et les vertus, sont ceux qui ont préparé les siècles dont ils se plaignent. Tout n'a qu'un temps dans le monde. Lorsque les vertus ont porté un peuple à la grandeur et à la véritable gloire, il ne lui reste que le sort cruel de tomber et de dégénérer, et le luxe qui s'y glisse ne manque jamais de produire ces tristes effets. Ainsi, tout ce qu'on peut dire et tout ce qu'on peut faire à cela devient également inutile. M. de Mirabeau fait, à propos du luxe, une remarque qui ne regarde que le goût, mais qui est peut-être la plus fine de son ouvrage. Comment arrive-t-il que le bon goût, le goût du beau et du grand, disparaît si vite parmi un peuple livré au luxe, et qu'il lui succède un goût de recherche et de colifichet qui devient bientôt

général, et qui rejette la nation insensiblement dans la barbarie? « C'est, dit M. de Mirabeau, que le luxe confond tous les états, qu'il inspire aux petits la funeste envie de chercher leur gloire à égaler les grands dans le faste; et comme ils n'en ont pas les moyens, et qu'il ne s'agit que de l'apparence, ils travaillent à paraître aussi magnifiques à moins de frais possible; alors il n'est plus question d'employer aux choses la matière suffisante, on songe à les contourner, et à suppléer, par la forme recherchée, au défaut du fond. » Voilà l'histoire du colifichet... J'ai dit que les principes généraux de M. de Mirabeau étaient très-beaux; en voilà un qui le prouve. « Aimez, dit-il souvent, les grands, appuyez les médiocres, honorez les petits. » Aimer et appuyer ne sont peut-être que des mots; mais *honorez les petits* est une maxime d'un grand sens, et le prince qui saurait la suivre adroitement ne pourrait manquer de faire de grandes choses. Toutes nos lois ne sont remplies que de menaces et de punitions; il était bien plus simple de promettre des récompenses aux bons citoyens, que de menacer sans cesse les mauvais; et qu'on ne croie pas que ces récompenses puissent être à charge à la république; elles ne doivent consister que dans des honneurs, et les honneurs ne sont pas ce qui ruine les finances d'un État. Lorsqu'un négociant a rendu des services à l'État, on lui donne des lettres de noblesse; c'est-à-dire que le gouvernement le rend odieux à la classe de citoyens dont il le tire, et ridicule à celle où il le place, tandis qu'il devrait éviter avec soin la confusion des états, et rendre chaque classe, chaque profession de citoyens, respectable l'une à l'autre. « L'émulation, comme dit très-bien M. de Mirabeau, ne

doit point être l'envie de sortir de son état, mais de s'y distinguer. »

L'attentat du monstre Damiens a donné lieu à une requête de la ville d'Amiens en Picardie, pour supplier le roi de permettre qu'elle changeât de nom : elle voulait substituer à son nom celui de Louisville. Cet arrangement n'a pu avoir lieu, je ne sais par quelle raison ; mais je sais que quand Amiens aurait encore plus de rapport avec le nom du malheureux Damiens, ce changement de nom n'aurait pas fait un certain effet dans le public. On n'est plus dans le goût de cette sorte d'héroïsme que la philosophie a rendue ridicule. Le nom n'est rien. Ce qu'il y a de triste là-dedans, c'est que les hommes au lieu de s'occuper du bonheur public, et de se secourir mutuellement, s'échauffent, se haïssent, se persécutent pour des misères qui n'ont pas le sens commun, et que ces querelles ridicules finissent par l'assassinat du roi. M. Gresset, de l'Académie Française, dont vous connaissez les talens et les ouvrages, a fait, à cette occasion, des vers sur l'attentat commis sur la personne sacrée du roi, qui ont accompagné la requête (1). M. Gresset fait sa résidence ordinaire à Amiens ; il a cru cette occasion propre à signaler

(1) Nous avons rapporté, note 2 de la page 240 du tome précédent, le passage du discours prononcé à l'Académie à la réception de d'Alembert, où Gresset tançait les évêques non résidans. Cette sortie fut regardée comme par trop hardie, et la dernière phrase retranchée du recueil de l'Académie. Lorsque Gresset alla à Versailles présenter son discours, le roi lui tourna le dos comme à un esprit fort. Gresset consterné de cette disgrace, et désespéré de l'idée qu'on avait pu prendre de lui, se jeta dans les bras de l'évêque d'Amiens, et ne consulta que lui sur les moyens de se sauver du danger de passer pour un philosophe. Son prélat lui conseilla sans doute de ne pas laisser échapper cette occasion de rentrer en grace. Du reste nous ignorons si cette pièce, qui n'est pas comprise dans les *OEuvres* de son auteur, a jamais été imprimée.

son zèle. Ces vers ont été jugés d'une voix unanime plats et mauvais; heureusement pour sa réputation, l'auteur a fait tant de choses agréables, qu'une platitude ne saurait tirer à conséquence pour lui.

AOUT.

Paris, 1er août 1757.

Iphigénie en Tauride est une suite de l'*Iphigénie en Aulide.* Au moment du cruel sacrifice, on suppose que Diane substitua une biche à la place de la princesse, qu'Iphigénie fut enlevée et transportée en Tauride, dans la Scythie, pour y être prêtresse de Diane. Nul des Grecs ne savait son sort, et Oreste son frère la croyait morte en Aulide par le glaive de Calchas. Tourmenté par les Euménides, après avoir tué Clytemnestre sa mère pour venger sur elle la mort d'Agamemnon, il va dans la Tauride, par ordre d'Apollon, pour enlever la statue de Diane et la porter dans l'Attique. Il est pris : on veut l'immoler suivant la barbare coutume du pays, et il se trouve que la prêtresse qui doit consommer cet horrible sacrifice, est sa sœur. Voilà le sujet de la fameuse tragédie d'Euripide, qui porte le nom d'*Iphigénie en Tauride.* Aristote, dans son Art poétique, en a fait l'analyse de la manière suivante. « Une jeune princesse est mise sur un autel pour y être sacrifiée. Elle disparaît tout d'un coup aux yeux des sacrificateurs et est portée dans un autre pays où la coutume est de sacrifier les étrangers à la déesse qui y préside. On l'établit prêtresse du temple.

Quelques années après, le frère de cette princesse arrive dans ce même lieu. Pourquoi y vient-il? Pour obéir à un oracle. Il n'est pas plus tôt arrivé qu'il est pris : le voilà sur le point d'être sacrifié; mais la reconnaissance se fait en ce moment ou de la manière qu'Euripide l'a imaginée, ou selon la vraisemblance que Polyïdes a très-bien gardée en faisant dire par ce prince : « Ce n'est donc « pas assez que ma sœur ait été sacrifiée, il faut que je le « sois aussi, » et c'est ce qui le sauve, etc. » Cette tragédie vient d'être mise sur notre théâtre dans toute la simplicité grecque, par M. Guymond de la Touche. C'est le premier coup d'essai de cet auteur, né en Touraine (1), âgé d'environ trente ans, et qui vient de quitter la robe de jésuite. Le succès de sa pièce a été prodigieux et s'est soutenu jusqu'au moment où elle a été retirée pour être reprise l'hiver prochain. Depuis la *Zaïre* et la *Mérope* de M. de Voltaire, on n'a point vu d'exemple d'une pareille réussite : l'auteur a été obligé de paraître sur la scène; il s'est trouvé mal au milieu des acclamations du public; il est tombé sans connaissance entre les coulisses, et vous jugez bien que cet accident n'a point diminué l'intérêt que le parterre lui témoignait. Pour être au fait de cette tragédie, il faut bien savoir l'histoire terrible de la famille des Atrides; histoire qui a fourni aux anciens tant de sujets tragiques. Il faut surtout se rappeler la tragédie

(1) Guymond de La Touche n'était pas né en Touraine, mais dans le Berri, à Châteauroux, en 1723. La première représentation de la pièce était annoncée pour le 4 juin 1757. Ce jour-là même les comédiens crurent apercevoir tant de défauts dans le cinquième acte qu'ils prièrent l'auteur de le refondre et de changer la catastrophe. « Il était près d'une heure, dit made- « moiselle Clairon dans ses *Mémoires;* cet acte fut refait en entier, appris, « répété : on leva la toile à cinq heures et demie. » Ce tour de force est extraordinaire jusqu'à l'invraisemblance.

d'*Iphigénie en Aulide* et celle d'*Électre*, dont celle-ci n'est qu'une suite. Nous trouvons dans un fragment du grand Racine, publié il y a quelques années par son fils, dans un fatras de remarques, le plan d'une *Iphigénie en Tauride*. Je ne sais si M. Guymond de la Touche en a profité; mais il faut lui savoir un gré infini d'avoir été assez courageux pour supprimer un amour épisodique, dont Racine, selon sa coutume, avait défiguré son plan. C'est un grand mérite d'avoir suivi en cela le grand goût des anciens, et il faut beaucoup de talent pour intéresser, intriguer et faire de fortes impressions avec trois personnages. Toute la tragédie se passe, comme dans Euripide, entre Iphigénie, Oreste et Pylade. En attendant que la reprise de cette pièce me mette en état de vous faire part de mes idées (1), je mettrai ici les observations d'un homme dont le génie et la tournure sont très-propres à dégoûter de mon barbouillage.

OBSERVATIONS *de M. Diderot sur l'*IPHIGÉNIE EN TAURIDE, *de M. Guymond de la Touche.*

Il y a deux choses entre beaucoup d'autres, auxquelles on rend un bien mauvais service en les surfaisant, les hommes et les ouvrages. On les compare avec l'opinion excessive qu'on en a prise, et ils y perdent. Il me semble qu'il vaudrait beaucoup mieux laisser au temps et aux circonstances le soin de faire commencer et celui de faire accroître l'estime. J'ai vu la pièce nouvelle, elle ne m'a presque pas touché, parce que j'y portais l'enthousiasme des autres, et qu'il n'y avait plus de place pour celui que j'y aurais pu prendre. En général, quand elle est bien écrite, elle m'a paru l'être très-bien. Les vers de senti-

(1) Voir le premier article de la lettre du 15 décembre 1757.

ment surtout sont de main de maître, et il y en a plusieurs : on en remarque tout à travers une infinité d'autres qui sont guindés, tortillés, boursouflés, et ce sont ceux-là qu'on applaudit. Si j'étais l'auteur de cette pièce, je serais content du succès, mais mécontent des applaudissemens. On bat des pieds, on se récrie sur des choses déclamatoires et communes, et l'on ne sent pas une infinité de choses sublimes, telles que celles-ci :

Embrassez votre ami que vous ne verrez plus.....
Jusqu'au fond de son cœur faites couler mes larmes.....

le mot d'Iphigénie à son frère, *eh bien ! mourez ;* beaucoup d'autres choses simples.... Avec cela, je trouve que la pièce se soutient infiniment plus par la force des situations que par l'art du poète; je trouve aussi qu'il n'a pas tiré parti de ces situations. Il est long et verbeux dans la première entrevue d'Iphigénie et des captifs; même défaut, avec un peu d'entortillage, dans la scène des amis. Une grande faute, c'est de n'avoir pas senti à la fin du premier ou du second acte, après l'entrevue d'Iphigénie et des captifs, que la situation était si forte, que tout ce qui suivrait serait traînant.... Il y a aussi de la maladresse à avoir de temps en temps réveillé dans l'esprit du spectateur des morceaux de Racine et de différens poètes, mais de Racine surtout.... Le dernier acte m'a paru froid. Cela vient, je crois, et de ce que je ne crains pas assez de la part de Thoas, et de ce que le péril d'Oreste et le secours de Pylade ne sont pas montrés assez pressans. Le secours de Pylade surtout, n'est ni assez connu, ni assez annoncé, ni assez attendu, et puis il fallait aller plus vite; cela était d'autant plus important, que toutes les grandes situations étaient passées.... Cela commence par un rêve, où Iphigénie voit tout ce

qui est arrivé dans Argos, et tout ce qui doit arriver dans la pièce. J'aime les rêves où l'on revoit les choses passées, et point ceux où l'on voit les choses à venir, à moins que ce rêve ne soit de l'histoire. D'ailleurs les songes sont usés. Rotrou a fait un songe dans *Venceslas;* Corneille, à son imitation, un songe dans *Polyeucte;* Racine, à l'imitation de Corneille, un songe dans *Athalie;* Crébillon, à l'imitation de Racine, un songe dans *Électre*. Au diable la race de ces songeurs! c'est une chose si peu naturelle qu'un songe! Que ce soit un épisode dans une pièce, à la bonne heure; mais qu'un auteur n'en fasse jamais l'exposition de son sujet. S'il l'expose par un songe, par une chose qui est presque absurde, comment croirai-je le reste de ce qu'il a à me dire?.... L'autre chose qui n'a nulle vérité, c'est le pressentiment d'Iphigénie; c'est une folie que ce pressentiment, d'autant plus folie qu'Oreste ne l'a point eu. Est-il moins son frère qu'elle n'est sa sœur? et ce pressentiment fait malheureusement tout le fonds de la pièce.... Thoas est en général un froid personnage; il fallait y substituer le peuple, et avoir le courage de faire paraître sur la scène ce peuple, l'effet aurait été bien autre... Il y a au moins douze ans qu'Iphigénie égorge des hommes; c'est une prêtresse dont les mains sont accoutumées au sang. Pourquoi lui a-t-on donné le caractère et les discours pusillanimes d'une femme qui en serait au premier sacrifice? Il me semble qu'en lui donnant moins de sensibilité, on en eût fait sortir davantage la tendresse fraternelle.... Reste à savoir après cela si les événemens sont bien distribués. Il m'a semblé, par exemple, que quand Iphigénie les a reconnus pour Grecs, et qu'elle leur a demandé des nouvelles d'Agamemnon, etc., toute la recon-

naissance devrait s'ensuivre. On sépare ces deux événemens contre toute vraisemblance; ils s'entraînent si nécessairement, qu'il n'est aucun spectateur qui ne s'y soit attendu. C'est donc la vérité. Comment peut-on se tromper et aller là-contre?

Cette dernière remarque de M. Diderot tombe également sur Euripide qui, si je m'en souviens bien, a aussi séparé ces deux événemens. Celle sur Thoas regarde aussi le tragique grec qui, même au moyen des chœurs, avait plus de facilité que le poète français de faire parler le peuple. Iphigénie raconte aussi un songe dans Euripide, mais ce songe ne lui révèle ni les aventures d'Argos, ni ce qui doit arriver en Tauride, il lui fait seulement craindre que son frère Oreste ne soit mort.

Quoique les bouts-rimés, par leur institution, soient une assez mauvaise chose, et qu'il soit aussi ridicule que puéril d'ajouter à la contrainte de la rime celle des rimes données, j'ai l'honneur de vous en envoyer qui me paraissent assez jolis ; c'est M. l'abbé de Piolène qui les a remplis.

Quelle enfance! quel air *fantasque!*
Vous vous cachez. Un perfide *éventail*
Vous voile à moi. Laissez tomber le *masque:*
Vous ne pourrez que gagner au *détail.*
Quels traits! quels yeux! mon cœur en *cabriole.*
Que de fraîcheur! Dieux, le souris *mignon!*
Vous rougissez! hé, mais vous êtes *folle.*
Je louerai tout du pied jusqu'au *chignon.*
Jouir de tant d'appas vaut mieux que la *tiare.*
Quoi, rien que voir! ce serait un *tourment.*
Le temps est précieux; le sage en est *avare;*
L'amant aussi. Délicieux *moment!*

Ah, Grécourt ne trouva si gentille *tonsure*.
Allons, tout dort, chambrière et *roquet*;
Tout laisse à nos désirs une bien libre *allure*;
Le jaloux ronfle; entends-tu son *hoquet?*
Qu'il est doux de tromper aussi lourde *mâchoire!*
Morphée entre ses bras retient notre *grondeur*.
Viens dans les miens. Vaquons à l'amoureux *grimoire;*
Tandis que, tourmenté d'une noire *vapeur,*
Il rêve qu'il est cerf, que je croque sa *biche;*
Coiffons son chef hideux du burlesque *chapeau*.
L'amour veut des transports; la vengeance une *niche*.
Nuit! couvre nos plaisirs, jette-nous ton *manteau*.

M. d'Arnaud a fait faire ici une édition de ses Jérémiades, imprimées autrefois en Saxe, et dédiées à la reine de Pologne (1). Comme tout ce qui a un coin plaisant n'est jamais perdu en ce pays-ci, on n'a pas manqué de faire des plaisanteries sur cette dédicace dans les circonstances présentes (2). On ne peut disputer à ce poète la facture des vers. C'est dommage qu'il soit si dépourvu d'idées.

Paris, 15 août 1757.

Dans les troubles de la rose blanche et de la rose rouge en Angleterre, l'histoire de la malheureuse reine Marguerite d'Anjou tient une des principales places. Il y a peu d'événemens plus terribles et plus touchans que ceux qui ont agité la vie de cette princesse infortunée. Vous en pourrez lire le précis dans le second volume de l'*Histoire universelle* de M. de Voltaire. Je ne sais quel est l'auteur qui a choisi ce sujet pour un Essai tragique

(1) Les *Lamentations de Jérémie*, d'Arnaud, avaient été imprimées pour la première fois en 1752.

(2) Grimm entend peut-être parler de l'état où se trouvait la Pologne, que menaçait un démembrement prochain.

en prose et en cinq actes (1); cet Essai n'a point réussi, et n'était point propre à réussir; il est froid, sans génie et sans force. Quand on lit dans la préface ce que dit l'auteur sur les virgules et sur la ponctuation, on est tenté de prendre tout cela pour un persiflage. Il est cependant de très-bonne foi (2). C'est à M. Diderot que nous avons obligation de cet Essai tragique; car lorsqu'un homme de génie ouvre une nouvelle carrière, tous les gens médiocres s'y jettent à corps perdu, et imaginent qu'on n'a qu'à y entrer pour y cueillir des lauriers. Cette *Marguerite d'Anjou* est bien loin de l'enthousiasme qu'exige l'auteur de la poétique du *Fils naturel.*

M. l'abbé Trublet nous a affublés, depuis la mort de M. de Fontenelle, de mille inepties sur le compte de cet écrivain célèbre. Vous avez pu les lire dans *le Mercure de France* (3). Voici une lettre qui m'est tombée entre les mains, et dont l'insipide auteur du *Fontenelliana* ne paraît pas avoir connaissance.

Copie d'une lettre écrite au gros marquis (4).

(C'est M. de Fontenelle qui écrit cette lettre à M. le marquis de la Fare.)

« Vous, qui imaginez toujours mieux que personne,

(1) *Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre*, essai tragique en cinq actes; Paris, Prault, 1757, in-12. Non représenté.

(2) Voici un exemple, pris au hasard, du système de ponctuation que veut faire adopter l'auteur : « Son char; s'est brisé dans la plaine; on vient de l'ar-« rêter, et on l'amène au camp; c'est au plus, si elle est à un mille, de ce « lieu. » (Act. IV, sc. 4, p. 119.)

(3) *Mercure* de juillet 1756, pag. 129; d'avril 1757, pag. 54; de juin, pag. 41, etc. Ces divers articles ont été réunis avec d'autres sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fontenelle.*

(4) Cette lettre de Fontenelle n'est comprise dans aucune des éditions de ses *Œuvres.*

vous doutez aussi avec plus d'esprit que les autres gens. Je suis charmé de votre embarras sur l'espace immense qu'il faudra un jour pour contenir ensemble tous les hommes qui n'ayant existé que successivement depuis la création, n'ont pas laissé d'occuper une grande partie de l'univers. De la taille dont vous êtes, comment ne craindre pas cette presse. Si chacun devait y tenir autant de volume que vous, je craindrais à mon tour de n'avoir pas mes coudées franches. En attendant, j'ai cru qu'après vous il siérait bien d'avoir aussi un embarras. Voici le mien.

« Lorsqu'il plaira à l'Être-suprême de rendre à chaque esprit le corps qu'il aura autrefois animé, ainsi qu'il nous le promet dans ses Écritures, comment faudra-t-il qu'il s'y prenne? Nos corps ne sont composés aujourd'hui que des débris de ceux de nos pères; les mêmes matériaux qui ont servi à former ceux qui ne sont plus, seront un jour employés à la composition de ceux qui ne sont pas encore. Le Seigneur a créé pour toujours une certaine quantité de matière qui n'est ni augmentée ni diminuée, à laquelle il ne sera rien ajouté, et sur laquelle le néant n'a plus aucun droit. Cette matière a été divisée en élémens; ces élémens circulent pour ainsi dire, et vont de la composition d'un cheval à celle d'un homme, et de celle d'un homme à celle d'un arbre, et ainsi des autres. C'est précisément la jonction de ces élémens qui fait un corps : la manière dont ils sont joints fait la différence d'un corps avec un autre, et les proportions ou l'équilibre plus ou moins observées dans chaque composition, décident uniquement de sa durée.

« Ces élémens, quoiqu'ils soient faits pour concourir ensemble en tout et partout, vont pourtant à s'entre-

détruire. Celui d'entre eux qui domine dans un corps sème bientôt la division parmi les autres, et les force enfin à une séparation dont il n'y a que ce qu'on appelle la forme qui est la victime; car la matière, c'est-à-dire les élémens sont bientôt déterminés à se rejoindre, quoique différemment de ce qu'ils étaient; comme ils s'entre-détruisent, ils s'entre-déterminent aussi. Voilà l'économie des destructions et productions qui se font à chaque instant, que le vulgaire ignorant prend pour anéantissement et création.

« Or, comment fera le Seigneur pour rendre contemporains tant d'hommes qui n'ont eu chacun un corps que parce qu'ils semblent avoir pris leur temps et leurs mesures pour se le céder les uns aux autres? certainement il n'en créera pas de nouveaux. Cela établi, je n'y sais qu'un expédient, et cet expédient, Monsieur, va nous tirer d'embarras vous et moi.

« Si nous ressuscitons tous un jour, il est constant que nos corps ne seront plus sujets aux nécessités de cette vie, et ne se ressentiront plus de l'intempérance des climats et des saisons; insensibles donc au froid et au chaud, nous n'aurons plus besoin ni des eaux pour nous rafraîchir et nous humecter, ni du soleil pour nous échauffer et purifier; exempts que nous serons de la nécessité de manger, la terre, cette mère libérale et commune, va nous devenir inutile; les collines, retraites de la plupart des animaux faits pour l'usage de l'homme mortel; les montagnes, ces dépositaires avares des trésors que la cupidité nous rend nécessaires, tout cela va aussi être de trop parmi des immortels désintéressés; les cieux et leurs luminaires n'auront plus d'heures à nous marquer, et n'auront plus que faire de leur lumière in-

égale dans un temps où l'auteur du jour daignera lui-même nous éclairer; en sorte que vu l'inutilité de toutes ces choses et autres contenues dans l'espace, il faudra qu'elles cessent d'être ce qu'elles sont; l'ordre et l'harmonie de l'univers seront renversés et confondus; tout généralement deviendra un tas de matière, une masse informe, un chaos et une confusion, ainsi que le tout était au premier jour de la création.

« Ne croyez-vous pas, Monsieur, que le Créateur trouvera dans tous ces matériaux de quoi faire autant d'hommes qu'il lui en faudra, et l'espace dont vous étiez en peine s'y trouvera aussi de reste, puisqu'alors même il n'y aura dans le monde que ce qui y est contenu à l'heure que nous parlons; le nombre des hommes y sera infiniment plus grand à la vérité, mais aussi plus de forêts, plus de bâtimens, plus de montagnes, plus de rochers, etc.; comme la matière ne composera plus que des hommes, l'espace n'aura plus aussi que des hommes à contenir; que si, malgré toutes ces sages précautions, la matière venait alors à manquer, l'habile ouvrier en sera quitte pour faire les corps plus à l'épargne que le nôtre. En cas de besoin vous avez de quoi fournir à quatre. A vous parler même confidemment, je ne désespère pas de vous voir là une taille aussi fine que celle que vous aviez autrefois : là, M. le duc de Roquelaure aura un nez, et M. le duc d'Estrées n'en aura qu'un; et si les esprits d'un certain ordre sont alors aussi rares qu'ils le sont de nos jours, et qu'il en faille pourtant, je vous en connais pour vos voisins, cela soit dit sans vous alarmer. Je ne sais encore si les dames conserveront leur sexe dans ce bouleversement universel, ou s'il n'y aura que celles qui ont bien vécu auxquelles sera accor-

dée la forme d'un homme; je m'informerai de leur sort au premier long entretien que j'aurai avec mon génie; mais si ce qu'il m'en apprendra n'est pas à leur avantage, ne vous attendez pas, Monsieur, qu'il m'arrive jamais de vous en faire part. »

SEPTEMBRE.

Paris, 1er septembre 1757.

La direction de l'Opéra vient de passer entre les mains de MM. Rebel et Francœur. Après avoir été long-temps les directeurs de ce spectacle, sous les auspices du prévôt des marchands et de la ville de Paris, ils en sont devenus les entrepreneurs pour leur compte. Sous ce nouvel établissement, l'Académie royale de Musique a donné cet été un opéra nouveau, dont la musique est de M. Rameau, et les paroles sont de M. Bernard (1), non moins connu à Paris par ses ouvrages que par ce joli quatrain que M. de Voltaire lui adressa autrefois :

Gentil Bernard est averti,
De par l'amour et par Cythère,
Que l'art d'aimer doit samedi
Venir souper chez l'art de plaire (2).

C'était feu madame la duchesse de Luxembourg qui priait M. Bernard de venir souper chez elle, et lire le

(1) *Les Surprises de l'Amour*, représentées pour la première fois le 31 mai 1757.

(2) Dans la plupart des éditions des poésies de Voltaire, l'ordre des deux premiers vers de ce quatrain est interverti, ce qui lui donne plus de grace.

poëme de *l'Art d'Aimer*. C'est un poëme que M. Bernard n'a pas mis au jour, non plus qu'un autre intitulé *Phrosine et Mélidore*, mais qu'il récite de temps en temps à ses amis et dans ses sociétés. Tout ce qui a été publié jusqu'à présent de ce poète est un opéra tragique, intitulé *Castor et Pollux* (1). Celui qu'on vient de représenter a eu un succès médiocre et contesté. Je ne parlerai point de la musique, ceux qui sont le plus enthousiasmés du talent de M. Rameau conviennent, ce me semble, que ce n'est pas là un de ses meilleurs ouvrages. D'ailleurs, en jugeant la musique française, il faut tant d'indulgence pour le genre et pour son caractère, que le plus court est de n'en point parler. M. Bernard a intitulé son poëme *les Surprises de l'Amour*, ballet; il consiste en trois actes séparés, tirés de la fable. Les poètes lyriques et les peintres de cette nation ont un tort commun dont ils ne paraissent pas prêts à se corriger; c'est de traiter de préférence la fable. Les *Métamorphoses* d'Ovide sont le grand réservoir où ils puisent leurs sujets; les poètes dramatiques, et même les peintres d'Italie, n'ont eu garde de tomber dans ce défaut. Les derniers ont traité les sujets des *Métamorphoses* rarement; c'est encore trop. Les premiers ont fait quelquefois de la fable des sujets de cantate; mais jamais ils ne l'ont crue propre à être traitée sur la scène, et c'est en quoi ils ont montré un grand goût; le nôtre me semble tout-à-fait faux en ce point. Il a rendu notre Opéra le spectacle le plus froid, le plus puéril et le plus gothique qu'il y ait actuellement sur la terre. Il n'y a peut-être pas deux sujets dans les *Métamorphoses* qui puissent être traités avec succès en drame ou en tableau; je ne connais guère que l'histoire d'Or-

(1) Il en a été rendu compte à la fin de la lettre du 15 février 1754.

phée et celle de Pyrame et Thisbé propres à cela; et je ne conçois pas comment une nation éclairée et si difficile en d'autres points, a jamais pu s'accoutumer au froid mortel qui règne dans ces sortes d'ouvrages. Lorsque Horace défend à Médée de massacrer ses enfans devant le parterre (1), pour parler à notre façon, ce n'est point à cause de l'atrocité de l'action, comme l'ont cru presque tous nos critiques. L'exemple de tous les grands tragiques grecs, qui seront éternellement nos maîtres, montre assez qu'ils ne craignaient pas de représenter les actions les plus effrayantes; un fils qui venge la mort de son père sur sa propre mère, et qui la traîne mourante sur la scène, est-il moins atroce qu'une mère qui massacre ses enfans? Mais Horace voyait qu'une pareille action ne pouvait se représenter avec assez de vérité pour produire les terribles impressions qui en doivent résulter. « Tout ce que vous me montrez ainsi, je le hais, parce que je ne puis le croire, » dit-il dans un autre endroit de son *Art poétique* (2). Combien les représentations de la fable, et surtout des *Métamorphoses*, sont plus incroyables, plus froides et plus puériles! Mais tout concourt, ce me semble, à bannir de notre Opéra le goût et le feu du génie, sans lesquels tout spectacle devient insipide et plat. La réunion, ou, pour mieux dire, la confusion de deux imitations contraires à tous les principes du bon goût, est devenue un point essentiel de notre Opéra; le chant y est sans cesse interrompu par la danse, la danse par le chant. Si le poète avait craint de faire des impressions trop vives, il n'aurait pu imaginer rien de plus propre pour tout gâter. L'art qui imite la nature par la danse ne doit

(1) Nec pueros coram populo Medæa trucidet.

(2) Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

avoir rien de commun avec celui qui imite par le chant; c'est un reste de barbarie gothique que de les confondre. Quoi, d'ailleurs, de plus puéril que de voir un amant témoigner sa passion à sa maîtresse en faisant venir des cabrioleurs et des danseuses qui les poussent l'un et l'autre dans un coin du théâtre? On a vraiment bien autre chose à faire quand on aime que de regarder danser autour de soi : voilà pourtant à quoi se réduisent toutes les fêtes si multipliées et si vantées de notre Opéra. La lenteur lourde et monotone du chant français met le poète dans l'impossibilité de faire des scènes; ainsi, sans excepter les poëmes de Quinault, jamais les personnages de l'Opéra ne disent ce qu'ils devraient dire; je doute qu'on puisse me montrer, dans tout le répertoire de l'Académie de Musique, une scène tant bien que mal dialoguée. Les deux acteurs parlent ordinairement en maximes et en sentences, opposent madrigal à madrigal; et quand ils ont dit chacun deux ou trois couplets, il faut que la scène finisse et que la danse commence, sans quoi nous péririons d'ennui. Je ne parle point du défaut de naturel et de la déclamation fausse et arbitraire du récitatif français; tandis que celui des Italiens, en se prêtant à tous les caractères, en donnant du génie et du feu à tous les genres de déclamation, permet au poète de mettre sur le théâtre lyrique les scènes de tragédie et de comédie les plus sûres pour l'effet.... Lorsqu'il y a tant de mal à dire d'un genre, il reste peu de critiques à faire de ceux qui s'y exercent; mais les défauts que je viens de reprocher au genre, vous les trouverez aisément dans le poëme de M. Bernard, et vous en découvrirez les traces à chaque pas. Ce n'est cependant pas là encore ce qu'il y a de plus puéril dans nos opéras. Ce qui est véritablement insup-

portable aux gens d'esprit et de goût, est cette négligence totale de la déclamation, et de voir le musicien jouer sans cesse sur le mot. On dirait que le poète n'a en vue que de faire la satire de son musicien, et de lui tendre des pièges; tout ce que nos fins connaisseurs appellent mots lyriques sont autant de bêtises que le musicien ne manque jamais. Je n'ai point encore entendu déclamer quatre vers de suite dans leur véritable sens. La musique papillotte sans cesse, quoique lourdement, autour d'un *vole*, *lance*, *ramage*, *ravage*, *gloire*, *victoire*, et d'autres mots vides de sens, que le poète a soin de répéter à tout moment. On serait, comme vous voyez, bien habile de ne point faire une fort mauvaise chose en faisant un opéra; on prend toutes les précautions du monde pour cela; et si vous voulez vous donner la peine d'examiner *les Surprises de l'Amour* de M. Bernard, vous n'y trouverez non-seulement ni fonds, ni feu, ni génie, mais à chaque pas vous serez arrêté par un dialogue qui n'a nulle vérité, nulle idée, nulle conduite. Le premier acte a pour sujet l'*Enlèvement d'Adonis*: il me paraît très-froid, et le dénouement en est plat. Le troisième acte, intitulé *Anacréon*, a pour sujet ce conte charmant d'Anacréon, qui retire chez lui par pitié un enfant accablé par la rigueur de la saison; cet enfant est un ingrat qui reconnaît mal ses bienfaits: c'était l'Amour. Ce sujet, qui me paraît tout-à-fait défiguré dans le poëme dont j'ai l'honneur de vous parler, serait charmant, non pour un acte d'opéra, mais pour un ballet pantomime. Le second acte, qui a plus réussi que les autres, est intitulé *la Lyre enchantée*. Parthenope, une syrène, initie le fils d'Apollon, Linus, dans les mystères de l'amour; elle en est adorée; la muse Uranie voudrait conserver le cœur de Linus à la sa-

gesse; la syrène a une lyre enchantée qui donne de l'amour à ceux qui la touchent : Uranie la prend imprudemment, cela fait faire à cette muse si auguste une déclaration d'amour à son élève, qui serait fort ridicule si elle n'était pas si plate. Apollon est obligé de paraître pour faire cesser l'enchantement; c'est mettre les dieux en chemin pour peu de chose; il approuve en bon père les amours de son fils et de la syrène. Au reste, tout le poëme, et en particulier ce second acte, m'ont paru fort mal écrits.

Il paraît un gros volume de près de cinq cents pages, intitulé: *Dissertation sur l'honoraire des messes*. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que ce soit une nouvelle édition. Comment en a-t-on jamais pu en épuiser une? Je ne crois pas que vous soyez tenté de lire ni l'ancienne ni la nouvelle (1).

M. Vadé, qu'on a nommé par plaisanterie le Corneille des halles, vient de mourir dans un âge peu avancé. Sa mort a été la suite d'une vie déréglée (2). Il travaillait pour le théâtre de l'Opéra-Comique. Il est une sorte de

(1) La *Dissertation sur l'honoraire des messes* est d'un bénédictin nommé Guyard. Il traite, dans ce volume, de l'origine de l'honoraire des messes; il examine depuis quel temps il est en usage, quelles en ont été et quelles en sont encore les suites. On lit dans l'approbation d'un célèbre docteur que cette *Dissertation* est curieuse, solide, instructive et très-nécessaire..., que les deux puissances doivent concourir par des lois très-sévères à la suppression de l'honoraire des messes et des droits curiaux. Cet ouvrage, qui déplut beaucoup aux Jésuites, rédacteurs du journal de Trévoux, eût dû plaire à l'auteur d'une *Correspondance philosophique;* mais il est probable que Grimm n'en connaissait que le titre. (B.)

(2) Vadé mourut le 4 juillet 1757, des suites d'une opération à la vessie, à peine âgé de 37 ans.

talent qui se montre et se fait estimer jusque dans les genres les plus abjects. Je n'ai jamais pu trouver celui de M. Vadé. Il connaissait bien le langage des halles et l'employait souvent sans esprit, toujours sans goût. Il y a une grande différence entre copier la nature, belle ou laide, et savoir l'imiter.

Paris, 15 septembre 1757.

J'ai dit qu'il fallait être en garde contre les paradoxes de M. le marquis de Mirabeau répandus dans le livre: *l'Ami des Hommes* (1). Nous allons en relever quelques-uns d'autant plus spécieux qu'ils partent en apparence d'un principe simple, et qu'ils ont tous pour objet la félicité des peuples. Les causes les plus évidentes de la dépopulation sont le luxe et la décadence de l'agriculture. Rien n'est plus certain. Pour encourager la dernière, je ne connais aucun moyen plus efficace que celui que les Anglais ont mis en usage, de rendre non-seulement le commerce des grains libre, mais d'en encourager l'exportation par des récompenses. On peut remarquer ici en passant, que toutes les bonnes opérations d'un gouvernement sont toujours fondées sur la justice, et toutes les mauvaises ne sont dans le fond qu'une espèce d'oppression et de violence faite aux peuples contre le droit naturel. Il est en effet d'une injustice criante et contraire à la liberté naturelle de l'homme, d'empêcher celui qui cultive son champ, de faire de ses denrées ce que bon lui semble. Son intérêt l'empêche assez d'en faire un mauvais usage, et cette certitude doit suffire à un gouvernement sage et éclairé. Voilà une théorie qui a été prouvée avec beaucoup de clarté par l'auteur de l'*Essai sur la*

(1) Dans la lettre du 15 juillet précédent.

police générale des Grains (1), qui vient d'en publier le supplément. M. de Mirabeau a d'autres principes. Non-seulement il voudrait défendre toute sortie de grains, mais encore il voudrait attirer tout celui des étrangers, et en favoriser l'entrée par des récompenses publiques. Et cela parce que plus vous avez de blé, plus vous pouvez nourrir d'hommes. « L'Italie, dit-il, était peuplée autrefois de vingt-six millions d'hommes nourris par les blés d'Egypte, et plus un pays est peuplé, plus il est puissant et riche. » Cela est vrai; mais il y a une proportion nécessaire entre le nombre d'habitans et la nature du climat et du sol, et cette proportion peut se calculer comme l'espace de terrain qu'il faut à un corps d'armée composé de tant de bataillons et d'escadrons. La position d'un peuple heureux par la sagesse de sa constitution et de ses lois ne doit jamais être précaire. Or, un pays qui contient trop d'habitans à proportion de son étendue et de son produit, peut être exposé à toutes les extrémités de la famine et arrêté par là au milieu de ses opérations les plus importantes, soit en guerre, soit en paix. En général un écrivain politique perd son temps à conseiller à un peuple ce qui ne peut être qu'au désavantage de ses voisins. Il doit supposer tous les peuples également jaloux de leurs droits et de leurs intérêts. Et c'est une bien mauvaise politique que d'établir la prospérité d'une nation sur la servitude et sur la destruction de l'autre, au lieu de la fonder sur ses avantages, sur son génie, sur son industrie. Désirons seulement à la France autant d'habitans qu'elle en pourrait nourrir si les terres étaient mises en valeur par une culture plus favorisée. Ce sera

(1) Grimm a déjà rendu compte de cet ouvrage d'Herbert dans ses lettres des 1er avril 1754 et 15 août 1756.

alors le plus beau royaume de l'Europe aussi long-temps du moins que l'Italie restera partagée entre tant de puissances. Par une suite de ces idées M. de Mirabeau parle contre les forêts et les prés; il voudrait faire de la France un vaste champ de blé. Toute exagération mène à l'erreur. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le gouvernement n'a qu'à soulager le cultivateur qui gémit écrasé sous le fardeau d'un impôt destructeur, et toute la culture se mettra de niveau d'elle-même; les terrains les plus ingrats seront en valeur, il y aura des champs de blé partout où il en faut, et il n'y aura de prés, de forêts, de vignes qu'autant qu'il faudra pour la balance de toutes denrées. C'est donc une idée creuse, pour parler comme M. de Mirabeau, que celle qu'il voudrait nous faire adopter, de donner tout à l'étranger, surtout tout l'or et l'argent du monde, pour l'engager à nous envoyer ses denrées. La loi générale, au contraire, fondée sur les auteurs les plus éclairés et sur l'exemple des Anglais, est de rendre le commerce et la sortie des grains libre, d'encourager même cette dernière par des récompenses, parce qu'il ne sortira jamais que le superflu, et que l'industrie d'un peuple qui cultive plus de denrées qu'il n'en peut consommer est au point où elle doit être... Un autre paradoxe plus impardonnable est l'apologie des moines. Il n'y a que l'amour de la singularité qui puisse faire prendre la défense d'une aussi mauvaise cause. M. de Mirabeau a affecté je ne sais quoi de religieux dans tout le cours de son ouvrage. Cela vient, je crois, du cas qu'il fait avec raison des mœurs, de la simplicité, des vertus civiles et domestiques (1). Il a remarqué chez toutes les

(1) Il est assez bon de ne pas oublier que, si l'on en croit le fameux Mirabeau son fils et des écrits de ce temps, *l'ami des hommes* aurait plusieurs fois

nations, que la pureté des mœurs et l'amour de son culte marchaient ensemble, et a cru ce dernier nécessaire à la conservation des premières. Quoi qu'il en soit, l'amour qu'il a pour le culte de son pays n'aurait pas dû s'étendre jusque sur les moines. Il les défend singulièrement. Il dit que ce n'est ni le célibat, ni la guerre, ni la navigation qui dépeuplent un État, mais le luxe; c'est-à-dire que le célibat, la guerre, la navigation, etc., ne sont pas les seules sources de dépopulation; mais qui oserait nier que ce n'en soit, et de très-grandes? Peut-être le luxe est-il plus destructeur; mais cela empêche-t-il le célibat de l'être autant qu'il est possible? M. de Mirabeau ne voit dans un moine qu'un homme qui vit de cinq sous par jour, et voilà ce qui concilie son estime au froc. Sans doute que la mesure de la subsistance est celle de la population, et plus un peuple est frugal, plus il doit se multiplier. Mais les moines sont des fainéans. L'auteur a oublié une autre vertu aussi essentielle que la frugalité; c'est l'industrie : sans elle la première n'est pas une vertu, c'est un état forcé. Il n'y a point de peuple plus frugal que les Caraïbes de l'Amérique; c'est cependant de tous les peuples le moins nombreux. Notre auteur comprend dans son apologie, même les ordres mendians; l'éloge qu'il en fait est plaisant. « Ce sont eux, dit-il, qui ont bâti les maisons du faubourg Saint-Germain. » C'est comme si l'on voulait prouver la nécessité d'une ferme générale dans le royaume, parce que les fermiers généraux possèdent les plus belles mai-

compromis par ses débauches la santé d'une épouse à laquelle il devait sa fortune et onze enfans, l'aurait ensuite persécutée, puis, après avoir provoqué sa réclusion pendant douze ans, aurait entretenu des maîtresses, obtenu de la faveur des ministres cinquante-quatre lettres de cachet contre sa famille, et fatigué les tribunaux de ses scandaleux procès avec elle.

sons de Paris. Ce n'est qu'un désordre de plus dans l'État, qu'une communauté de mendians puisse faire contribuer assez le public pour élever par ses aumônes des édifices somptueux. Il serait bien plus à désirer que ce fût le citoyen industrieux qui élevât de pareils édifices; et c'est précisément parce que les moines mendians et autres chenilles semblables sont tolérés, que le citoyen laborieux et utile prospère si peu. J'ai ouï dire quelquefois à des gens sensés, que les grandes possessions du clergé étaient avantageuses à l'État, du moins en ce que les terres des abbayes, etc., étaient mieux cultivées que les autres, et qu'on distinguait au premier coup-d'œil un champ ecclésiastique d'un champ laïque. Ils devaient ajouter que ce qui donne à telle abbaye le moyen de cultiver si bien ses vastes champs, est précisément ce qui met l'honnête laboureur son voisin hors d'état de donner à son arpent de terre la culture nécessaire. M. de Mirabeau dit encore en faveur des moines que les États protestans sont dépeuplés en comparaison de ce qu'ils étaient anciennement. Quand cela serait, il n'en est pas moins vrai que le clergé protestant fait une branche de population de plus dans l'État. M. de Mirabeau avance donc un principe bien faux, en disant que les célibataires, loin de nuire à la population, l'accroissent s'ils vivent de peu, comme si le mariage et le luxe étaient inséparables, et qu'on ne pût prendre une femme sans renoncer à la frugalité. C'est au contraire le luxe et le célibat qui marchent toujours ensemble.

Le curé et les marguilliers de Saint-Sulpice ont fait élever un mausolée à M. Languet de Gergy, fameux curé de cette paroisse. C'est lui qui a entrepris de rebâtir

cette église, et qui a établi cette loterie qui subsiste encore. Inépuisable en ressources, on regrettait quelquefois de ne le pas voir dans une place plus éminente. Il n'était pas peut-être sans talent pour celle de contrôleur général des finances (1). Le monument qu'on a consacré à sa mémoire se voit dans l'église de Saint-Sulpice depuis trois mois : c'est l'ouvrage de M. Michel-Ange Slodtz, un de nos sculpteurs célèbres. L'Immortalité veut garantir le curé de la nuit du trépas, elle lève le voile funèbre dont M. Languet était couvert ; à cette action, la Mort étonnée s'éloigne et s'échappe. Voilà l'idée de ce monument exécuté en marbres de différentes couleurs et partie en bronze. Le sarcophage sur lequel on voit ces trois figures, est posé sur un piédestal, au-dessus duquel se trouve l'écusson des armes de M. Languet, placé entre le génie de la religion et celui de la charité. L'ensemble de ce morceau ne fait point d'effet ; il n'y règne point cet accord, ce silence, ce repos qu'il faut à ces sortes de monumens. On pourrait faire beaucoup de critiques sur les figures, sur les draperies, sur le goût, etc. La tête du curé a été trouvée de la plus grande beauté ; tout le reste ne répond pas à l'idée qu'on se forme d'un homme de génie, et d'un artiste qui ose porter le nom de Michel-Ange.

(1) Ce curé de Saint-Sulpice, qui du reste passait pour susceptible de sacrifices en faveur des pauvres, portait très-loin le désir de voir s'embellir l'église qu'il avait fait construire, presque sans rien débourser, mais en spéculant sur l'amour-propre des gens riches auxquels il faisait l'honneur bien payé de laisser poser des premières pierres. Pour faire exécuter en argent, et de grandeur surnaturelle, la Sainte Vierge qu'on voyait dans Saint-Sulpice avant la révolution, il n'allait jamais dîner nulle part sans emporter son couvert. Aussi la statue reçut-elle le nom de *Notre-Dame de vieille vaisselle.*

OCTOBRE.

Paris, 1er octobre 1757.

Avant de parler de l'exposition des tableaux que l'Académie royale de Peinture et de Sculpture a faite cette année, selon l'usage, dans le salon du Louvre, il est à propos de dire un mot sur le tableau d'Iphigénie en Aulide, peint par M. Carle-Vanloo, et de la dispute qui s'est élevée à ce sujet. Le roi de Prusse, que ses vertus militaires n'empêchent point d'aimer les arts et de s'en occuper, a commandé, avant le commencement de la guerre présente, trois grands tableaux aux trois premiers peintres de l'école française. M. Pierre devait traiter le *jugement de Pâris* : il n'a rien exposé. M. Restout, chargé du *triomphe de Bacchus*, a exposé son tableau qui a, je crois, vingt pieds de large sur quatorze de hauteur. On en a loué la composition, et l'on a même trouvé le coloris de l'auteur meilleur qu'à son ordinaire. Il faut le dire ici en passant, c'est une bien mauvaise chose que ces Anges, ou, si vous voulez, ces Amours, ou bien ces petits Génies que le peintre a placés dans les airs, et qui tiennent des couronnes au-dessus de la tête de Bacchus triomphant. Quoique le merveilleux visible et ses êtres soient tout-à-fait absurdes et ridicules dans un tableau historique, quand je vois des Anges au-dessus de la tête de la sainte Vierge, je sais du moins qu'en faire, et d'où ils viennent; pour Bacchus, je ne puis m'accoutumer à le voir traiter comme un saint apôtre ou

comme un père de l'Église. Au reste, si l'on veut être content de M. Restout, il ne faut se souvenir ni de Rubens ni des Italiens qui ont traité de pareils sujets. Si la composition de M. Restout mérite des louanges, ses figures n'en sont guère susceptibles; elles ont je ne sais quoi de fluet et de mesquin qui ne va point à la dignité du sujet. Quand on a à peindre des dieux, il ne suffit point de leur donner des attributs pour les faire reconnaître; il faut que je puisse reconnaître le maître du monde à son air majestueux et grave, lors même que son aigle n'y est point, et qu'il n'a point le foudre à la main. Il en faut dire autant des autres divinités... Le sujet le plus difficile a été réservé au peintre dont le talent a actuellement le plus de réputation en France, à M. Carle-Vanloo. Le sacrifice d'Iphigénie en Aulide est un des plus grands sujets qu'on puisse proposer en peinture. Tout le monde connaît la manière dont il a été traité par le fameux peintre de l'antiquité, Timante. M. Vanloo n'a pas voulu le copier; il a pensé son tableau différemment. Dès l'ouverture du salon, les faiseurs de brochures étaient en campagne. Je crois que M. Vanloo a à se plaindre également et de ses panégyristes et de ses censeurs. Les uns, par des éloges outrés, ont dégoûté le public de l'indulgence dont le peintre pouvait avoir besoin; les autres, moins empressés de faire des critiques pour l'avantage des arts que pour nuire à ceux qui s'y distinguent, méritent l'indignation de tous les honnêtes gens. La première brochure qui parut était intitulée: *Description d'un tableau représentant le sacrifice d'Iphigénie*, peint par M. Carle-Vanloo. On l'attribua à M. le comte de Caylus, et il faut la lire pour avoir une idée de la manière dont le peintre a composé et exécuté son

tableau : cette brochure indisposa le public, qui n'a pas besoin d'être endoctriné de la sorte pour trouver les beautés réelles. Toutes les parties du tableau y sont portées aux nues, et l'auteur a eu l'indiscrétion de blâmer la pensée sublime de Timante, qui, désespérant de trouver une expression assez forte pour rendre la douleur d'Agamemnon, prit le parti de lui voiler le visage. Bientôt on vit paraître dans un journal obscur, intitulé, *Observations sur la physique et les arts*, dont M. Toussaint est l'auteur, une lettre dans laquelle le tableau et en général le talent de M. Vanloo étaient cruellement maltraités. Cette lettre, qu'on a imprimée séparément (1), vient d'un élève de M. Vien, un de nos peintres célèbres. J'ignore le nom du jeune homme; sa critique contient quelques observations assez fines, surtout sur la partie de l'art; mais l'acharnement injuste et violent qu'on lui remarque partout contre M. Vanloo, a ôté tout crédit à son ouvrage. Un partisan de Vanloo ne tarda pas à répondre à cette lettre critique, et à observer en passant modestement que le dessin de Rubens ne peut entrer en comparaison avec celui de Carle-Vanloo, et que la plupart de ses grands ouvrages ont l'air de plusieurs petits tableaux qu'on aurait cousus ensemble pour en former un grand; au lieu que dans les ouvrages de l'artiste français on ne peut supprimer une seule figure sans détruire la belle conduite de l'ensemble. Voilà donc M. Vanloo au-dessus de Rubens, dans le dessin et dans la composition. Il faut être bien bête pour avancer de pareilles impertinences, et mettre Carle-Vanloo, sans aucune nécessité, en parallèle avec le plus beau génie que la peinture ait produit, et dont surtout les compositions

(1) Sous le titre de *Extrait des Observations sur la physique et les arts.*

sublimes ont fait l'admiration de toute l'Europe. M. Cochin, secrétaire de l'Académie de Peinture, regardé par nos artistes comme le premier dessinateur de l'école française, a répondu de son côté à la critique du tableau d'*Iphigénie* par des *Réflexions* insérées dans le *Mercure*, et qu'on a depuis imprimées séparément (1). Cette réponse est sage et mesurée, elle fait honneur à M. Cochin, comme tout ce qui est sorti jusqu'à présent de sa plume. J'y relèverai cependant un principe qui ne me paraît pas exact. M. Cochin dit qu'on ne peut pas réunir toutes les parties de l'art, que l'une exclut souvent l'autre; et il croit que la supériorité dans le dessin et celle du coloris ne sauraient s'allier ensemble. Cette assertion me paraît être contraire à l'exemple de plusieurs grands hommes d'Italie. « La supériorité dans le dessin, dit M. Cochin, est l'effet d'un génie plein de feu, et celle du coloris d'un génie attentif et exact. » L'exemple de Rubens est contraire à cette remarque; son dessin n'est pas de la dernière correction; mais c'est tout ensemble et le plus grand coloriste et le génie le plus poétique, le plus fougueux, le plus rempli de feu qu'il y ait jamais eu en peinture..... Quand vous aurez parcouru les différentes brochures dont je viens de parler, je vous demanderai la permission de dire mon sentiment sur le tableau d'*Iphigénie*. Ce tableau mérite sans doute des éloges à plusieurs égards; mais il y a aussi de grands défauts à relever. Je ne parle pas des petits détails, comme de ce soldat placé derrière le petit sacrificateur dont

(1) Cette réponse de Cochin se trouve dans le *Mercure* d'octobre 1757, p. 170 et suiv. Elle est intitulée : *Réflexions sur la critique des ouvrages exposés au Salon du Louvre, qui a paru sous le titre d'*EXTRAIT DES OBSERVATIONS SUR LA PHYSIQUE ET LES ARTS.

M. de Caylus fait un éloge si pompeux, et qui est la figure la plus maussade qu'on puisse trouver; j'irai à des reproches plus graves. Plusieurs connaisseurs ont remarqué que les draperies de ce tableau avaient l'air d'être collées sur la chair des personnages; ce n'est pas ainsi qu'il faut flatter le nu; la figure d'Iphigénie est froide, elle a l'air d'une personne qui dort; la douleur d'Agamemnon est commune, c'est un homme qui lève les yeux et les bras au ciel; il n'y a point de génie dans tout cela; même la figure de Clytemnestre ne me touche pas; celle de Calchas m'a paru fort noble et fort belle. Le censeur de M. Vanloo lui reproche durement cette Clytemnestre froidement évanouie pour perpétuer la triste monotonie de son tableau. Il aurait voulu voir cette mère infortunée en fureur courir à l'autel pour arracher sa fille au glaive qui la menace, et les chefs des Grecs occupés à la retenir. On a relevé l'injustice de cette critique. Peut-on reprocher à un peintre d'avoir suivi sa pensée plutôt que celle d'un autre, surtout quand on ne peut prouver que la sienne est fausse et mauvaise? Ce n'est pas tout. Dans le cas dont il s'agit, c'est la pensée du censeur qui me paraît fausse. Clytemnestre doit être livrée à tous les excès du désespoir aussi long-temps qu'Iphigénie n'est point sur l'autel; dès ce moment redoutable où elle ne peut plus être sauvée par aucune puissance humaine, sa mère doit succomber sous le poids de la douleur, et tomber sans vie : voilà la gradation de la nature. Le désespoir le plus profond suppose une étincelle d'espoir; quand cette étincelle a disparu, on n'est plus furieux, mais on meurt. Un reproche juste qu'on peut faire à M. Vanloo, c'est de n'avoir pas mis les personnages les plus célèbres à la place de ces

simples soldats; j'aurais volontiers supprimé Clytemnestre; mais est-il permis d'avoir oublié Ulysse, qui a joué un si grand rôle dans cette affaire? Quel personnage à peindre! M. Diderot aurait voulu le voir embrasser Agamemnon dans ce moment terrible, pour lui dérober, par ce mouvement de pitié feinte, l'horreur du spectacle; cela aurait été admirablement dans le caractère d'Ulysse. Je ne sais si l'effet d'une pensée aussi déliée aurait été assez frappant en peinture.

Un historien obscur, M. Richer, vient de donner un ouvrage dont le sujet est très-bien choisi. Voici son titre : *Essai sur les grands événemens par les petites causes, tiré de l'histoire* (1). C'est dommage que l'exécution ne réponde pas à un sujet aussi intéressant. Il n'y a que M. de Voltaire qui puisse traiter de pareils sujets : il sait mieux que personne le secret de faire sortir le contraste entre nos principes et notre conduite, et de montrer nos absurdités et nos petitesses. Ce serait un pendant à donner à un chapitre qui se trouve dans ses pièces fugitives, et qui a pour titre : *Sottises des deux parts* (2). Si l'on voulait rechercher les motifs et les causes de la guerre présente qui met toute l'Europe en combustion, on verrait que de si grands et de si tristes événemens ont été occasionés par les choses du monde les plus futiles et les plus frivoles.

Paris, 15 octobre 1757.

Après nous être arrêtés au tableau qui, par l'impor-

(1) Richer a fait paraître, en 1759, un autre volume intitulé : *Nouvel Essai sur les grands événemens par les petites causes.* (B.) Mort en 1798 à 78 ans.

(2) Cet article a depuis été compris par l'auteur dans son *Dictionnaire philosophique.*

tance du sujet et à cause du nom de l'auteur, mérite la première attention, il nous reste un mot à dire sur les autres tableaux du Salon. Nous passerons sous silence toutes les mauvaises choses. Si la critique en général n'est pas bonne à grand'chose, il faut avouer qu'elle est surtout inutile lorsqu'elle s'exerce sur les ouvrages médiocres. Les quatre grands tableaux de M. Vernet appartenant au roi, ont fait beaucoup de bruit : l'un représente le port d'Antibes; l'autre, le port vieux de Toulon; le troisième, la ville et la rade de Toulon; le quatrième, la vue du port de Cette en Languedoc. Tous les quatre sont d'un détail immense, et ne peuvent que gagner à l'examen. Vous vous rappelez sans doute que M. Vernet, si célèbre de nos jours par ses paysages et surtout par ses marines, a été chargé par le roi de faire les tableaux de tous les ports de mer de France, et que ce recueil doit être placé dans un des châteaux de Sa Majesté. Nous avons vu les premiers de ces tableaux à la dernière exposition. En voici la suite. J'avoue que je ne vois pas sans peine M. Vernet engagé dans ce travail qui durera encore quelque temps. D'imitateur de la nature qu'il était il est devenu copiste, et après avoir été peintre d'histoire, il s'est fait peintre de portraits; car il y a une grande différence entre suivre son génie, obéir à son imagination, arranger, créer, et s'assujettir à copier exactement ce qu'on voit. Ce dernier travail doit dominer l'imagination, et lui ôter peu à peu la force et le feu dont elle a besoin : ce qui peut donc arriver de plus heureux à M. Vernet, c'est de la retrouver à la fin de son travail telle qu'elle avait été auparavant; alors il n'aura à regretter que le temps perdu.... Le neveu de M. Carle-Vanloo a trouvé le secret de faire d'un recueil de portraits un tableau d'his-

sur lesquelles nos peintres ne réfléchissent pas assez. Si M. Hallé y avait pensé, jamais il ne lui serait venu dans la tête de peindre la vache Io et de nous toucher par ses larmes. Mais le goût de la fable domine singulièrement dans notre école, et nos artistes ne veulent pas voir que ces sujets ne fournissent que des tableaux froids. M. Pierre a encore traité l'*Enlèvement d'Europe*, pour être exécuté en tapisserie aux Gobelins, sujet bien froid et moins mauvais que celui de M. Hallé, seulement en ce qu'un taureau est plus noble qu'une vache... M. Vien n'a pas diminué cette année sa réputation; on trouve dans tous ses tableaux un grand goût. M. Bachelier a exposé deux tableaux étonnans : un *Lion d'Afrique* combattu par deux dogues, et un *Ours de Pologne* arrêté par des chiens. On a été surpris de voir un simple peintre de fleurs parvenir si rapidement à un si haut degré de vigueur et de force. Les pastels de M. de la Tour sont, comme de coutume, très-beaux; le portrait du fameux médecin, M. Tronchin, et celui de mademoiselle Fel, célèbre actrice de l'Opéra, ont réuni tous les suffrages. Le portrait de M. le duc d'Orléans à cheval, saluant de son chapeau, peint par M. Roslin, n'est pas sans mérite. On a cependant remarqué de la raideur et un faux mouvement dans le bras qui tient le chapeau. J'observe que cette idée de faire saluer le prince de son chapeau, est petite et ignoble. Je passe sur plusieurs tableaux qui ont été loués, comme une *Judith*, de M. de la Grenée; une *Charité romaine*, de M. de Baldrighi, Italien, agrégé à notre Académie; plusieurs morceaux enfin de M. Greuze, jeune artiste qui donne de grandes espérances. Je ne citerai de plusieurs beaux morceaux de sculpture dont ce Salon a été décoré, qu'une *Vénus couchée et endormie*, par un homme jusqu'à pré-

sent tout-à-fait inconnu, nommé M. Mignot. Cette figure doit servir de pendant à l'*Hermaphrodite antique;* elle est de la même proportion. C'est une grande entreprise de donner un pendant à un morceau antique. Je ne sais si la *Vénus* de M. Mignot pourra soutenir la présence de son pendant, mais séparée de lui elle m'a paru bien belle. Elle est couchée sur un matelas; elle était toute nue. On a fait la sottise d'exiger de l'artiste de couvrir de feuilles certaines parties du plus beau corps du monde, c'était le moyen de la rendre indécente.

La paix de l'Europe ne peut s'établir qu'à la suite d'une longue trève, ou Projet de pacification générale, combiné par une suspension d'armes de vingt ans entre toutes les puissances politiques, par M. le chevalier G. (1). Voilà le titre d'un ouvrage fort inutile dont le projet est ridicule, parce qu'il suppose le consentement libre d'un grand nombre de peuples à un même arrangement, ce qui s'appelle supposer une impossibilité.

NOVEMBRE.

Paris, 1er novembre 1757.

Il nous reste un mot à dire sur la politique de l'auteur du livre *l'Ami des hommes*. Cette partie est sans contredit la plus faible de l'ouvrage, et M. de Mirabeau

(1) Par Ange Goudar, auteur des *Intérêts de la France mal entendus*, Amsterdam, 1757, in-12.

ne paraît point avoir approfondi les principes qu'il avance. Il veut que la politique et la conduite d'une puissance à l'égard de ses voisins et des autres puissances soient droites, franches, publiques et ostensoires, comme il dit. Voilà la seule vérité qu'il ait peut-être dite dans cette partie : tout le reste me paraît presque faux. Sans doute que tout le machiavélisme, toutes les ruses et les détours d'un esprit adroit et subtil sont autant de moyens de se rendre suspect et d'ôter aux autres toute confiance. La générosité, la bonne foi, la candeur et la justice, voilà les vertus qu'il faut porter dans les affaires, sans quoi votre réputation et votre existence ne seront jamais solides.

Ce que M. de Mirabeau avance sur le système actuel de l'Europe est encore plus faux et plus erroné. Il dit que l'équilibre entre les puissances n'a jamais été qu'une idée creuse. S'il parle d'un équilibre exact et géométrique, il a raison; mais les enfans savent cela. Quand on parle du système de l'équilibre en Europe, et qu'on dit qu'il faut le soutenir, il n'est pas question de partager toutes les puissances de l'Europe en autant de parties également fortes; mais il s'agit de croiser et de consolider les intérêts des uns et des autres, de manière que la balance ne penche d'aucun côté d'une façon trop marquée. Sans doute que la monarchie universelle n'est qu'une chimère, comme le dit notre auteur, si celui qui y prétend compte gouverner toute l'Europe immédiatement par lui et par ses ministres. Mais celui qui parviendrait en Europe à un degré de puissance si haut, que la crainte de lui déplaire devînt pour les autres souverains un motif d'entrer dans ses vues et d'épouser ses intérêts, celui-là, dis-je, serait dans le fait le monarque universel.

Pour peu qu'on connaisse les avantages et les ressources de la France, on doit se convaincre que celui de ses rois qui saurait en tirer parti, encourager la culture et la population, ranimer le génie de la nation, ne pourrait manquer d'avoir la domination universelle en Europe, surtout s'il était juste et qu'il s'appliquât à ne jamais se mêler des querelles injustes et ambitieuses des autres que pour les faire cesser par son autorité. La justice est la première vertu des rois, et celui qui en est doué ne peut manquer d'être respectable non-seulement à ses sujets, mais à tous les peuples de la terre.

Aussi long-temps que le chef d'une grande nation a recours aux prétextes et aux sophismes pour masquer ses projets et pour tromper sur ses véritables desseins, il tourne le dos à ses vrais intérêts, et il oublie le rôle qu'il doit jouer. Ces ressources ne sont pardonnables qu'à des puissances du second ordre, que leur sûreté et le soin de leur conservation obligent quelquefois à se servir de prétextes pour prévenir la méchanceté de leurs ennemis et les dangers dont ils sont menacés. Au reste, M. de Mirabeau n'a qu'à se souvenir de la crise violente où se trouve l'Europe dans le moment présent, pour voir si l'équilibre est une chimère? Un simple trait de plume ayant donné atteinte au système de l'Europe, il peut voir ce qui en est résulté. Toutes les puissances sont en mouvement, ou dans l'incertitude et en alarmes........ J'aime bien que M. de Mirabeau, pour faire voir l'inutilité des forces militaires, cite le corps germanique comme singulièrement respecté par les puissances étrangères. Il prend bien son moment pour cela. Aujourd'hui on sent plus que jamais que cet empire n'a trouvé sa sûreté jusqu'à présent que dans l'équilibre de la puissance et des

intérêts de la France et de la maison d'Autriche. Il serait peut-être difficile de prévoir ce que deviendra l'Allemagne.

Paris, 15 novembre 1757.

Les nations commerçantes se sont occupées dans tous les temps du taux de l'intérêt de l'argent, comme de la source la plus prochaine de la prospérité ou bien de la calamité publique. Un auteur anonyme vient de publier un *Essai sur les causes de la diversité des taux de l'intérêt de l'argent chez les peuples* (1). Comme cette question est importante, et que la moindre erreur dans cette matière est dangereuse et contraire au bien public, nous allons examiner cette brochure. Il faut convenir d'abord que les Anglais ont une grande supériorité sur nous dans toute cette partie. Nous disputons aujourd'hui encore sur des questions qui sont décidées chez eux depuis cent ans, d'une façon à leur faire recueillir tous les jours le fruit des principes qu'ils ont suivis. En général, la fureur de l'esprit dogmatique dont la nation française paraît possédée plus qu'aucune autre, nous a fait, en différens temps, des blessures profondes et dont les plaies ne sont pas prêtes à se refermer. A l'abri d'une tournure méthodique et d'un tissu de sophismes spécieux, nous trouvons le secret d'avoir toujours raison sur le papier lors même que nous ne faisons que des sottises, et je ne crois pas qu'il y ait en Europe aucun autre peuple aussi ingénieux à s'en imposer à lui-même. Il y a, comme nous venons d'observer, cent ans que les Anglais jouissent de l'effet des sages réglemens qui leur ont donné la balance générale du commerce; et il n'y a pas dix ans que nous étions

(1) 1756, in-12. L'auteur est Buché de Pavillon, de Bourges. (B.)

encore extasiés des opérations de M. Colbert, qui cependant pour la plupart ressemblent à celles d'un architecte qui élèverait les étages supérieurs et le toit avant le rez-de-chaussée. Si dans ces derniers temps nous avons fait quelques progrès dans les vrais principes de cette science, il faut convenir que les lumières de la nation n'ont produit encore aucun effet salutaire, attendu que le gouvernement n'a fait aucune opération en conséquence, et que les entraves que nos anciennes lois gothiques et barbares ont mises au commerce, subsistent toujours. L'auteur de l'*Essai* dont nous parlons en remarque quelques-unes : le prêt sur gages est regardé parmi nous comme une chose diffamante; nos lois ont, sur ce point, réglé nos mœurs, et l'on aurait beau aujourd'hui changer les premières à cet égard, que le préjugé contre le prêt sur gages subsisterait encore longtemps. Ces préjugés et ces lois sont cependant très-opposés à l'esprit du commerce. Emprunter sur gages facilite au négociant, en mille occasions, les moyens d'avoir de l'argent à bon compte, parce que le créancier nanti d'un gage court peu de risques; au lieu que chez nous rien n'est plus ruineux que cette espèce d'emprunt à cause de l'infamie qui y est attachée pour le prêteur; et il faut bien que celui qui veut bien en courir les risques, se fasse payer pour cela. En Hollande, un négociant qui cherche de l'argent remet à celui qui en a à prêter la clef de son magasin; il s'y trouve des marchandises pour telle somme; cela est vérifié dans le moment, l'argent est compté, le créancier a ses sûretés, il se contente par conséquent d'un intérêt modique; et le négociant, avec la facilité de trouver de l'argent, a celle de n'être jamais gêné dans ses spéculations et dans ses entreprises. Une

autre entrave funeste au commerce, est dans les formalités sans nombre que nous avons portées dans toutes nos affaires. Grace à la confusion de nos lois et de nos coutumes, il n'y a presque aucune sûreté à espérer dans nos acquisitions, dans nos constitutions à hypothèque, etc. Il faut du moins beaucoup de temps et encore plus de mesures et de cautèles pour se garantir, dans de pareils actes, contre les douaires, contre les substitutions, contre les minorités, contre les priviléges, contre la chicane des gens de loi, contre mille moyens d'éluder, tous contraires à la bonne foi qui est une qualité essentielle à un peuple commerçant. En Hollande, les hypothèques sur le bien des particuliers sont inscrites dans le registre public : le créancier ne peut être trompé; et le bon sens nous dit que partout où le commerce doit fleurir, il faut une circulation aisée et prompte, et pour cet effet il faut que les acquisitions soient sûres et faciles. Il est évident que le peuple chez qui l'intérêt de l'argent se conserve à un taux fort haut a un désavantage marqué sur celui chez qui le taux en est plus bas; mais nous n'aurons que de vaines espérances de voir baisser le nôtre, aussi long-temps que nous resterons en proie aux formalités et aux mauvaises lois, et que le gouvernement ne profitera pas des lumières du public à cet égard. Tout ce que l'auteur de l'*Essai* dit sur le danger de la réduction de l'intérêt est absolument faux et contraire aux principes d'une bonne administration. Toute la question doit se réduire à ceci : premièrement, toute réduction de la part du gouvernement est une opération inutile lorsque l'intérêt naturel de l'argent est à un haut prix. Quand les Anglais ont travaillé à réduire l'intérêt des dettes nationales, c'est que l'intérêt de particulier à

particulier était devenu plus bas par l'augmentation du commerce qui avait enrichi la nation. Il était juste alors que l'État ne payât pas plus aux particuliers qu'ils ne se payaient entre eux, le tout en proportion de son crédit et de la confiance du public. Ainsi, si nous voulons que le roi ne paie pas cinq ou six pour cent dans ses emprunts pour les besoins de l'État, il faut éloigner les causes qui tiennent l'intérêt naturel de l'argent à un taux si haut parmi nous. Car aussi long-temps que de particulier à particulier on se paiera cinq ou six pour cent, il ne faut pas se flatter que le roi trouve à emprunter à trois ou à quatre : voilà la véritable et la seule théorie du taux de l'argent. La France a cent fois plus de ressources qu'il ne faut pour être la première puissance de l'Europe, même en fait de commerce, et si nous eussions mis dans nos arrangemens et dans nos réglemens autant de sagesse et d'attention que les Anglais, non-seulement l'intérêt de l'argent ne serait pas plus haut chez nous que chez eux, mais nous aurions sur eux des avantages de toute espèce. M. l'abbé de Gua nous a traduit, cet été, trois Discours sur cette matière, prononcés jadis dans la chambre des communes à Londres, du temps du ministère de M. Walpole (1). Ce ministre s'opposait à cette opération. Vous trouverez toutes ses raisons absolument détruites dans le dernier discours de ce recueil, qui est le plus fort et le plus convaincant. Au reste, le traducteur a mis à la tête de ces Discours un cruel barbouillage en forme d'avant-propos. Pour revenir à

(1) Grimm veut parler ici de l'ouvrage intitulé : *Discours pour et contre la réduction de l'intérêt de l'argent*, traduit de l'anglais du chevalier Barnard, de Robert Walpole et d'un anonyme, par l'abbé de Gua de Malves. (B.) Né en 1712, mort en 1786.

l'auteur de l'*Essai*, il s'en faut bien que ses raisons soient aussi spécieuses que celles de M. Walpole. Il commence par faire une apologie absurde du luxe; ensuite il dit que toute réduction d'intérêt change la condition du peuple, puisque chaque homme n'y peut plus, par le même travail, ni dans le même espace de temps, se procurer le même revenu qu'auparavant, et que ce changement produit nécessairement une augmentation de prix sur les choses. Ce raisonnement n'a contre lui que l'expérience et la réflexion; la première nous apprend que dans tout pays où l'intérêt de l'argent est bas, les denrées et la main-d'œuvre sont à fort bon marché; la seconde nous démontre que cela doit être ainsi. Plus l'intérêt de l'argent est modique, plus les emprunts sont faciles. Lorsqu'on trouve à emprunter facilement, tout le monde travaille, tente, s'essaie, et de là la grande concurrence et le bas prix, deux choses essentielles pour un peuple commerçant, et qui lui répondent de la solidité de ses spéculations et de ses fortunes. Avec ces principes, il sera aisé à tout lecteur de détruire les faux raisonnemens de l'auteur de l'*Essai*. Il dit qu'il n'y a point d'État dont, à force d'économie, on ne puisse acquitter les dettes en peu de temps, quelque considérables qu'elles puissent être; cela est très-vrai, et chaque bon citoyen doit désirer que le gouvernement soit vivement pénétré de cette vérité.

Les Jansénistes ont imprimé et vendu depuis peu un livre intitulé, *Problème historique : Qui des Jésuites ou de Luther ou de Calvin ont le plus nui à l'Église chrétienne?* en deux volumes. Vous jugez bien que ce sont les Jésuites. On a ramassé dans cet ouvrage tout ce qui a été

jamais dit et fait contre les enfans de Loyola, et tout ce qu'on peut leur reprocher sans raison, ou bien avec fondement. Ce livre se trouve difficilement (1).

On a fait aussi une nouvelle édition de *François II*, tragédie historique. C'est un ouvrage fort extraordinaire de M. le président Hénault, qui n'a pas fait fortune. L'auteur croit que ce serait rendre un service à l'histoire que de la traiter ainsi, en faisant parler les différens personnages, tantôt seuls, tantôt ensemble, suivant leurs caractères et le rôle qu'ils ont joué. Je crois qu'il n'y a ni génie ni goût dans ce plan, et l'exécution ne l'a, ce me semble, que trop prouvé.

DÉCEMBRE.

Paris, 1er décembre 1757.

Voici des vers de M. Collé. La préface qu'il y a mise vous mettra au fait de tout ce qu'il faut savoir pour les entendre.

« Petits vers envoyés, le jour de sa fête, à une jeune veuve assez jolie et très-spirituelle (2). Cette dame, qui vit au milieu d'une famille très-pieuse, menace continuellement ses parentes de se jeter dans la plus haute

(1) Aujourd'hui rien n'est plus commun que le livre du Janséniste Mesnier contre les Jésuites. (B.) Avignon (Paris), 1757; 3e édit., Utrecht, 1763, 2 vol. in-12. L'auteur mourut en 1761.

(2) Madame La Milière, veuve d'un intendant de Limoges. (*Journal historique* de Collé, tom. II, p. 214.)

dévotion, et n'en fait rien : ce qui a fait naître l'idée à ces mêmes parentes de lui envoyer, la veille de sa fête, un bouquet de houx, de chardons, d'épines, avec une rose au milieu, accompagné d'une boîte remplie de petits paquets séparés, et étiquetés ainsi qu'il suit : *Une haire et un pot à rouge. Deux disciplines, l'une de corde, l'autre de fer, et une brosse à rouge. Deux brasselets et deux jarretières à fers piquans, et quatre paires de gants pour conserver la peau unie et fraîche. Un cilice et du lait virginal. Un petit bonnet à pointes de fer, et un petit bonnet piqué au cabriolet. Un cœur armé de pointes de fer, et de l'eau de beauté. Une ceinture de fer, et du noir pour les sourcils, etc.* » Cette jeune veuve est d'ailleurs d'une conduite très-régulière et très-vertueuse (ce qui, suivant une note critique de l'auteur de ces vers, n'est pas autrement commun en France). On observe encore que les choses étiquetées sont réellement en nature dans chacun desdits paquets, sur lesquels était posée une grande feuille de papier blanc, avec cette inscription en grosses lettres :

Babet, recevez ce bouquet
Moitié saint et moitié coquet.

Au fond de tous ces paquets étaient les vers suivans :

BOUQUET.

Sainte et mondaine Élisabeth,
Qui n'en êtes qu'à l'alphabet
D'une dévotion profonde
Et des voluptés de ce monde,
De votre savoir imparfait
Et de votre inexpérience
Dans l'une et dans l'autre science,
Dieu ni diable n'est satisfait.

Décidez-vous donc tout-à-fait,
Devenez tout-à-fait pieuse
Ou tout-à-fait voluptueuse;
Qui voulez-vous décidément,
D'un confesseur ou d'un amant?
Est-ce l'amour et ses délices
Que vous préférez aux cilices?
Pour les cilices penchez-vous?
Voyez qui peut le plus vous plaire,
Des traits d'amour ou de la haire?
D'un cœur armé de petits clous,
Ou d'un cœur et sensible et tendre,
Qui se prend et qui sait nous prendre,
Et fait naître en nous le désir,
Le sentiment et le plaisir?
Aimez-vous mieux des disciplines?
En voici de corde et de fer;
Et qui, selon maintes béguines,
Vous garantiront de l'enfer.

Mais je vous vois déterminée:
Avec des appas si touchans,
Et tant d'esprit, vous êtes née
Pour être joliment damnée,
Et pour damner beaucoup de gens.

Vous en rappellerez peut-être,
Et peut-être dans quarante ans
Ferez-vous revenir le prêtre;
Mais vous avez encor du temps;
Et sur la fin de votre course,
Quand vous verrez la mort de près,
Vous aurez encor la ressource
De vous sauver par les marais.

La dame à qui on porta ce bouquet prit son parti, et fit son choix sur-le-champ; elle prit la brosse et le pot

à rouge, et s'en mit en présence des personnes qui avaient donné le bouquet.

Paris, 15 décembre 1757.

Les Comédiens Français viennent de reprendre avec applaudissement *Iphigénie en Tauride*, tragédie de M. Guymond de la Touche. Je voudrais pouvoir penser et dire beaucoup de bien de ce coup d'essai d'un jeune auteur : ce serait une chose fort agréable de voir arriver un homme qui s'emparât de notre théâtre, et qui pût succéder à M. de Voltaire; mais *Iphigénie* m'a paru une pièce fort médiocre. D'abord vous voyez que toute cette tragédie n'est composée que de cinq scènes: il y en a une dans chaque acte, les autres sont presque toutes de remplissage : cela fait que la pièce languit et ne marche point. Il n'était cependant pas difficile de rendre la situation du monde la plus tragique, très-pressante par les dangers auxquels les trois acteurs se trouvent exposés. Je n'ai trouvé aucune scène qui remplît mon attente. Le combat des deux amis, prodigieusement applaudi, m'a paru fort mal fagoté; la reconnaissance du frère et de la sœur m'a paru mieux traitée; mais, en général, ces gens-là ne dialoguent point, et ne disent jamais ce qu'ils doivent dire. Quelle foule de choses simples, nobles, ingénues, touchantes, pathétiques, sublimes, dans la tragédie d'Euripide ! Il ne faut pas y penser quand on veut trouver celle de M. de la Touche supportable. Les mœurs et les caractères de ses personnages ne valent pas mieux que les scènes : ce n'est pas là Iphigénie; c'est une femme qui a nos maximes, nos préjugés, nos opinions, qui répète à tout propos nos lieux communs sur la bienfaisance, sur la superstition, sur les prêtres. Quand on ne sait pas peindre les Grecs et les Romains, pourquoi emprunter

leurs noms? pourquoi défigurer leurs sujets? Je ne me ferai jamais à cette absurdité-là. Les caractères d'Oreste et de Pylade ne valent pas mieux; on n'y voit nulle trace de ces mœurs simples et antiques qui sont si précieuses aux gens de goût nourris de la lecture des anciens. Un autre défaut de cette pièce, c'est qu'on s'y lamente toujours. Dès le commencement le souvenir du songe fait pousser à Iphigénie autant de cris douloureux que lorsqu'elle doit immoler son frère. Quelle différence cependant dans sa situation! Il n'y a pas jusqu'à Thoas qui ne soit toujours dans les lamentations.

Le septième volume de l'*Encyclopédie* paraît depuis environ un mois; il contient la fin de la lettre *F* et toute la lettre *G*. Ce volume ne diminuera pas la réputation de l'ouvrage; peu de livres ont eu un pareil succès : le nombre des souscriptions s'est accru jusqu'à près de quatre mille; aussi l'acharnement des ennemis de l'*Encyclopédie* (et elle en a prodigieusement) a-t-il redoublé. On sème des bruits, on fait des brochures, toutes les imputations les plus odieuses et les plus ridicules sont reçues et répétées avec joie et avec avidité; mais les brochures qui amusent le plus la malignité publique meurent au bout de huit jours, et l'ouvrage reste. J'ai eu l'honneur de vous parler des *Petites Lettres* de M. Palissot (1); il n'en est déjà plus question. Mais il paraît une nouvelle brochure contre les encyclopédistes, intitulée : *Nouveau Mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs;* celle-ci est, à ce qu'on prétend, d'un Jésuite (2). C'est dommage

(1) *Petites Lettres sur de grands philosophes* (par Palissot); Paris, 1757, in-12.

(2) Cet ouvrage n'est pas d'un Jésuite, mais de l'historiographe Moreau. (B.) Amsterdam, 1757, in-12.

que l'auteur n'ait pas autant d'imagination que de méchanceté et d'envie de nuire, ce serait un ennemi bien redoutable; son but est de prouver que M. de Montesquieu, M. de Voltaire, M. Diderot, M. de Buffon, M. d'Alembert et J.-J. Rousseau ont des principes pernicieux pour la société et la tranquillité publique. C'est la dernière ressource des lâches d'attaquer, par des inductions odieuses, les opinions des sages dont les écrits honorent le siècle et la nation : ce moyen est d'autant plus sûr, qu'aucun d'eux ne saurait y répondre sans danger. Ce qu'il y a surtout d'odieux dans ces imputations, c'est de vouloir faire envisager l'*Encyclopédie* comme un parti dans l'État, lié d'opinions et d'intérêt, tandis que de cinquante auteurs qui concourent à cet ouvrage, il n'y en a pas trois qui vivent ensemble, ou qui aient la moindre liaison entre eux; la plupart ne se connaissent pas même de figure. J'indiquerai, selon ma coutnme, quelques articles remarquables de ce nouveau volume : *Philosophie des Grecs*, par M. Diderot; *Goût*, fragment de M. de Montesquieu, et un autre morceau de M. de Voltaire; *Génie*, par M. de Saint-Lambert; *Fragilité*, par le même; *Genève*, par M. d'Alembert. Ce dernier article fait beaucoup de bruit; l'auteur y avance fort inconsidérément que les théologiens de Genève sont sociniens, et même déistes; c'est une étourderie d'autant plus grande de la part de M. d'Alembert, que certainement son intention n'était point de déplaire à la république de Genève.

M. Pecquet, ci-devant premier commis au bureau des affaires étrangères, et enveloppé ensuite dans la disgrace de M. de Chauvelin, garde des sceaux, vient de publier

l'Esprit des maximes politiques, pour servir de suite à L'ESPRIT DES LOIS du président de Montesquieu, deux volumes in-12 (1). Il est hardi de faire un livre pour servir de suite à *l'Esprit des lois;* mais quand on l'a osé, il faut s'en garder le secret et laisser au public le soin de nous mettre à côté de *l'Esprit des lois.* Il est vrai que ce titre a donné un peu de vogue au livre de M. Pecquet, que vraisemblablement il n'aurait point eu sans cela; mais je doute que jamais vous lui accordiez le titre de continuateur de M. de Montesquieu.

M. Soufflot, un de nos premiers architectes, vient de publier les plans de l'église de Sainte-Geneviève qu'il doit rebâtir incessamment. Les sentimens du public me paraissent fort partagés à cet égard. On trouve de fort belles choses dans les pensées de M. Soufflot, mais on en critique aussi plusieurs.

(1) Pecquet (né en 1704, mort en 1762) donna son *Esprit des maximes politiques* dès 1756. L'ouvrage forme 3 volumes et non 2, comme le dit Grimm.

1758.

JANVIER.

Paris, 1er janvier 1758.

Les *Rêveries du maréchal de Saxe* (1) ont eu le sort de tous les ouvrages de génie; elles ont eu le suffrage du petit nombre de bons esprits qui connaissent le prix des choses, et qui établissent solidement la réputation des hommes et des livres. Les sots n'ont su qu'en faire, et à mesure qu'ils avaient des prétentions eux-mêmes, ils les ont jugées d'un mérite fort au-dessous de la célébrité de leur auteur. Cet ouvrage a cependant tous les caractères du génie; il est fait avec la plus grande simplicité; il est rempli de vues absolument neuves; il est, si l'on peut parler ainsi, si fort ami du bon sens, qu'il n'est pas nécessaire d'être profond dans le métier des armes pour en sentir les finesses. Il est vrai que la pédanterie, plus commune parmi les militaires que dans aucune autre profession, a dû être choquée, à chaque page, des idées de l'illustre auteur des *Rêveries*. Le moyen pour ces esprits étroits et bornés, de goûter un ouvrage qui renverse à tout moment les usages reçus, et qui en démontre la futilité et les dangers? Nous sommes plus qu'aucun autre peuple de l'Europe attachés aux formes et à la méthode. Tout ce qui sort de la sphère ordinaire nous étonne, et nous ne savons plus qu'en penser, jusqu'à ce que le petit nombre de juges éclairés et fermes ait, par son arrêt, fixé

(1) 1757, 5 vol. in-4°.

l'incertitude de nos jugemens; et cet attachement à la vieille routine forme un contraste assez singulier avec la légèreté et l'inconstance si souvent reprochée aux Français. On a donc commencé par regarder les *Rêveries* comme un ouvrage médiocre et peu digne de son auteur; mais on revient tous les jours de ce jugement, tous les jours on le rectifie, et bientôt ce livre sera rangé par tout le public au nombre de ceux qui doivent être conservés à la postérité. La superbe édition que les libraires de Paris en ont faite sur le manuscrit original (1), a été augmentée de plusieurs morceaux intéressans. Vous lirez avec plaisir le morceau sur la population, quoique l'éditeur vous dise qu'il n'est pas digne de son auteur. Il s'en faut bien que je le pense. Le peu de lettres du maréchal qu'on a ajoutées à cette édition font regretter toutes celles qu'il peut avoir écrites sur son métier, et qu'on devrait recueillir avec grand soin; ce serait un vrai présent à faire au public (2). On est étonné de voir ce héros prédire tous les malheurs arrivés à l'empereur Charles VII de Bavière, pour avoir préféré la conquête de la Bohême à celle de l'Autriche; et la lettre adressée en 1749 à M. le comte d'Argenson, alors ministre de la guerre, sur les différens exercices qu'on voulait introduire dans l'infanterie, doit faire trembler tout bon Français. Le maréchal y démontre si clairement qu'on ne peut rien faire sans discipline, qu'on est dispensé de chercher la source de

(1) 1757, 5 vol. in-4°, fig. Nous doutons fort que le manuscrit original fût de la main du maréchal. C'est lui qui écrivait : « *Ils veule me fere de la Cadomie; sela miret come une bage a un chas.* »

(2) Le général Grimoard a publié des *Lettres et Mémoires choisis parmi les papiers originaux du maréchal de Saxe, depuis 1733 jusqu'en 1750.* Paris, 1794, 5 vol. in-8°.

nos malheurs ailleurs que dans la négligence d'une chose aussi essentielle. En effet, quand on nous parle des grandes choses que les Français ont faites dans le siècle dernier, sous les ordres du vicomte de Turenne et du grand Condé, on ne fait pas assez attention, ce me semble, à l'esprit de discipline dont nos troupes avaient pour ainsi dire hérité des armées de Gustave-Adolphe, par l'entremise du fameux duc de Weimar Bernard. L'exemple du roi de Prusse doit nous convaincre plus que jamais qu'on ne fait rien de grand ni de solide en fait d'opérations militaires, qui n'ait sa source dans la discipline des troupes; tout le reste n'est qu'un brillant souvent faux, toujours passager. On a mis à la tête de ces *Rêveries* un précis de la Vie du maréchal de Saxe, qui contient non-seulement beaucoup de bévues, mais qui est écrit avec une platitude déplaisante. C'est un reproche que les libraires ont à se faire d'avoir défiguré une si belle édition d'un livre aussi singulier et aussi remarquable, par une histoire si peu digne du héros qu'elle regarde. Cela n'a point empêché M. l'abbé Pérau (1) de mettre son nom courageusement sur le titre. Il doit être bien étonné de se trouver à côté de celui de M. le maréchal de Saxe. Ce guerrier illustre, qui, placé entre Charles XII de Suède et Frédéric de Prusse, a été dans cet intervalle l'homme de l'Europe, mériterait bien d'être crayonné à la postérité, par un homme du talent de M. de Voltaire. Il était un des plus beaux hommes de son siècle; sa figure réunissait la majesté de la taille, la noblesse des traits, la douceur d'une physionomie simple et heureuse. Il faut compter parmi ses plus grandes qualités, cette fermeté inébranlable, cette inaltérable tranquillité d'esprit qui ne

(1) Né en 1700, mort en 1767.

l'abandonnèrent jamais. Pendant cette admirable campagne de Courtrai, en 1744, que les gens du métier ont regardée depuis comme le chef-d'œuvre de l'art et de l'habileté, tout le monde sait qu'avec une armée de quarante mille hommes il empêcha celle des alliés, qui lui était supérieure du double, de rien entreprendre. Mais on ne sait pas qu'il eut dans cette occasion plus à lutter contre les généraux qu'il avait avec lui, que contre les ennemis. On disait tout haut dans son antichambre, qu'il perdait la France, que cette inaction et cette audace lui seraient funestes; rien ne put l'ébranler. Il disait quelquefois à ceux à qui il pouvait parler librement : « ils ont la mouche à l'oreille, » en parlant de ces officiers inquiets de son armée. Ce n'est pas qu'il ne vît les dangers de sa position aussi bien qu'aucun autre; mais il savait juger ce qu'oseraient les ennemis. Il ne s'y trompait guère; et en s'y trompant, il aurait su faire usage des ressources qui ne lui manquaient jamais pour réparer un jugement faux. Cette tranquillité d'esprit est une des premières qualités dans un chef d'armée; la confiance du soldat et le succès des entreprises en dépendent également. Le maréchal de Saxe, au milieu des plaisirs à Paris, n'avait jamais perdu de vue son métier, il s'en occupait toujours. A l'armée, il n'avait presque jamais rien à faire; on eût dit que c'était là son temps de repos. Il se promenait la plupart du temps dans son cabinet en robe de chambre. Il combinait ainsi ses opérations en rêvant. La fécondité de son génie était si grande, qu'il ne se donna jamais la peine de préparer les ressources d'avance; il était sûr de n'en point manquer, et c'est cette richesse qui lui donna une sécurité si entière : elle était au point qu'il ne se souvenait plus distinctement du détail de ses journées les plus

brillantes. Il les traitait comme nous traitons nos jours ordinaires, dont les événemens peu mémorables ne laissent aucune trace dans l'esprit. Et je sais qu'au voyage qu'il fit en 1749 à Berlin, pendant lequel le roi de Prusse le questionna beaucoup sur ses campagnes de Flandre, ce monarque parut mieux instruit sur plusieurs détails que le maréchal lui-même. Le cas que Frédéric faisait de Maurice devient aujourd'hui le plus bel éloge. Le maréchal aimait le plaisir à l'excès; il s'ennuyait dans ce qu'on appelle la bonne compagnie; il n'y vécut point, et on lui en a fait un crime. Ceux qui ont connu ce héros ont pu remarquer que cela venait de la hauteur qu'il avait dans l'ame. Les projets de souveraineté et d'indépendance ne l'ont jamais quitté; et son ame altière ne pouvant exiger dans le monde les égards dus aux princes et aux souverains, ne savait plus s'accommoder que de subalternes et de femmes de plaisir; d'ailleurs il était bon, doux, modeste et simple. Tant de belles qualités ont cependant été ternies par quelques vices. Le plus grand tort qu'il eut, à mon gré, c'était de ne point croire à la vertu ni aux honnêtes gens. Ce terrible préjugé est cause qu'il a été souvent entouré d'*espèces* qui ont terni sa gloire, autant qu'il dépendait de la bassesse de leur conduite.

Après M. de Voltaire, je ne connais aucun auteur vivant qui écrive mieux l'histoire que le roi de Prusse. On vient de publier une continuation des *Mémoires de Brandebourg* (1), qui contient la vie du feu roi. C'est un vol qu'on a fait à l'auguste auteur de ces Mémoires. Ceux

(1) La publication de la première partie des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la maison de Brandebourg* (par Frédéric II) est de Berlin, 1751, in-4°.

que leur intimité avec ce monarque a mis à portée de connaître ses productions, assurent que cette suite est tronquée. Vous y trouverez beaucoup de rapidité; c'est un tableau très-beau de toutes les affaires de l'Europe. On y désirerait seulement ce qui est apparemment tronqué, savoir, plus d'étendue et plus de détail, principalement sur le gouvernement intérieur de cette puissance, dont l'accroissement tient du prodige. Cette brochure vous fera grand plaisir; vous y trouverez des traits plaisans et des traits touchans.

Paris, 15 janvier 1758.

L'Académie royale de Musique a donné cet hiver, avec un grand succès, l'opéra d'*Alceste*, dont les paroles sont de Quinault et la musique de ce Lulli que nous avons regardé pendant plus d'un demi-siècle comme un homme de génie, quoique ses tristes et froides compositions n'aient jamais ressenti la chaleur d'une imagination inspirée. M. Hasse, qui avait entendu parler de la légèreté et de la pétulance françaises, ne se lassait point, lorsqu'il fut en ce pays-ci, d'admirer la patience avec laquelle on écoutait, à l'Opéra, une musique lourde et monotone. Rien, en effet, ne prouve plus la force de l'habitude, et c'est un de ces phénomènes les plus étonnans. L'opéra d'*Alceste* doit son succès principalement au spectacle; cependant ce spectacle n'est pas digne d'un peuple éclairé : à peine devrait-il amuser des enfans. Le siège de Scyros, qui donne une si grande réputation à cet opéra, est une chose bien ridicule aux yeux d'un homme de goût. Comment peut-on se flatter de représenter un siège avec quelque vraisemblance et sans que le spectacle en soit puéril? Mais mon dessein n'est point

de m'étendre ici sur le spectacle ni sur la musique de cet opéra. On peut dire devant des juges non prévenus que, ni dans l'un ni dans l'autre, il n'existe nul vrai modèle en France. Parlons du poëme, dont l'auteur jouit d'une si grande réputation et qui est compté parmi ses plus beaux ouvrages. Ce qui y choque le plus, sans compter cette grande quantité de scènes épisodiques qui sont détestables, c'est le défaut d'unité dans l'action, dans le temps et le lieu de la scène. Quand on accorderait à l'opéra des exemptions de cette règle si sévère, mais si conforme au bon sens, il faudrait convenir du moins que ces exemptions doivent avoir leurs limites. Et si nos ancêtres grossiers et barbares ont eu tort de représenter la naissance de Jésus-Christ au premier acte, et au dernier son crucifiement, en remplissant l'intervalle de tous les autres événemens de sa vie, il est certain que le poëme d'*Alceste* mérite le même blâme. Il commence par les noces d'Admète et d'Alceste. Au milieu des fêtes, Alceste est enlevée par le roi de Scyros. On court après lui, on traverse les mers, on vient avec une armée mettre le siège devant Scyros, on l'emporte. Admète y est blessé. Apollon paraît pour dire qu'il guérira si quelqu'un de ses sujets veut se dévouer pour lui. On attend en vain une victime. Alceste prend à la fin le parti de mourir pour son époux. On voit son monument et la pompe funèbre. Admète se désespère. Alcide lui promet de chercher Alceste jusqu'aux enfers; il arrive au palais de Pluton; il obtient Alceste; il revient sur la terre avec elle et en triomphant de sa passion; il rend à Admète la tendre Alceste. Que d'événemens entassés les uns sur les autres! Ce qu'il y a de fâcheux dans ces plans d'opéras (car ils sont presque tous faits sur le même

moule), c'est qu'il n'y a pas plus de raison de les partager en cinq actes que d'en faire cent. On peut à son gré supprimer tous les incidens qui fournissent les scènes et les actes, ou bien les multiplier à l'infini. Il n'y a pas plus de raison pour l'une que pour l'autre de ces opérations. Dans tout le poëme dont nous parlons, il n'y a que deux scènes qui soient essentielles au sujet, c'est la mort et le retour d'Alceste. Toutes les autres peuvent être changées, supprimées, remplacées, augmentées, diminuées, sans aucun inconvénient et sans aucun avantage pour la pièce. Il me semble qu'il n'y a rien qui soit plus propre à faire la satire d'un plan et d'un poëme que l'observation que je viens de faire. Je ne veux pas parler de ces divinités qui viennent à chaque instant apporter ou révoquer des ordres, annoncer alternativement des malheurs et rétablir le calme. Le poëme d'*Alceste* est parfaitement ridicule dans tous ces points. Venons à des reproches plus graves. Le sujet que Quinault a traité est un des plus beaux et des plus intéressans de l'antiquité, et il est d'autant plus impardonnable de l'avoir gâté. La tragédie d'Euripide qui porte ce nom est remplie de beautés sublimes, et il n'est point permis de dénaturer totalement un sujet dont on a un si beau modèle. D'abord le reproche que j'ai fait à Quinault sur l'intervention de toutes sortes de divinités, paraît tomber aussi sur le tragique grec. On voit dans la pièce d'Euripide, Apollon en conversation avec la Mort. Mais le poète grec n'a fait que suivre l'histoire de son sujet, au lieu que le poète français, au mépris de la règle d'Horace, fait apparaître cinq ou six divinités sans aucune nécessité. Suivant l'histoire, Apollon, exilé de l'Olympe par Jupiter, reçut l'hospitalité dans la maison d'Admète. Ce prince

tomba malade pendant le séjour du dieu. Son heure était venue. Apollon, en reconnaissance de ses bienfaits, obtint des Parques qu'il guérirait; mais comme elles ne voulaient pas perdre leur victime, elles mirent pour condition que quelque autre se dévouerait à sa place. La généreuse Alceste seule se sent le courage de sauver la vie de son époux par le sacrifice de la sienne. Dès que son vœu est fait, tout devient d'une nécessité irrévocable; il faut qu'Admète guérisse et qu'Alceste meure. Tout l'intérêt, tout le terrible consiste dans cette fatalité absolue, dont Apollon lui-même est si peu le maître qu'il s'efforce en vain de fléchir la Mort par ses prières pour reculer du moins le terme fatal d'Alceste. Or, le poète français n'a fait nulle attention à cette nécessité arrêtée par la destinée à laquelle, suivant la doctrine des anciens, tous les dieux étaient soumis ainsi que les mortels. Sans cette loi, le sujet d'*Alceste* devient absurde et impertinent. Aussi l'est-il dans le poëme de Quinault. Revenons à Euripide. La Mort, inexorable aux instances d'Apollon, tranche les jours d'Alceste. La scène où elle meurt en présence de son époux, au milieu de ses enfans et de ses amis, est un chef-d'œuvre de sublimité. Quel mélange de tendresse, de regrets, de courage, d'affaiblissement, de je ne sais quel délire! Quel pathétique dans les tableaux, dans les mouvemens, dans les discours! Pour l'honneur de Quinault, quand vous le lirez, qu'il ne vous arrive jamais de vous souvenir d'Euripide. Alceste expire; et dans le temps que tout est en pleurs dans son palais, qu'on se prépare à la pompe funèbre, arrive Alcide qui vient en passant demander l'hospitalité à Admète; ce prince, pour ne point manquer à ses lois, si sacrées et si respectées dans l'antiquité, reçoit le fils d'Alcmène. Il lui cache même son

malheur, de crainte qu'Hercule ne refuse d'entrer chez lui; ce héros n'apprend que par un domestique la mort d'Alceste. Touché des procédés nobles de son hôte, il forme le généreux projet d'attendre la Mort dans une embuscade, de lui arracher sa proie; et c'est ainsi qu'il rend Alceste aux vœux du plus tendre époux. Vous voyez que ce qui est merveilleux dans cette pièce, comme l'action d'Apollon et celle d'Alcide, n'est pas une invention du poète, ce sont des faits historiques qui tiennent au sujet essentiellement et qui le constituent. Encore une fois, je n'ai garde de faire ici le parallèle de Quinault et d'Euripide. La pièce grecque est si sublime qu'elle n'a pas besoin d'ombre pour se faire admirer. La traduction faible du P. Brumoy peut suffire pour vous enchanter. Quinault a fait une fiction commune et absurde qui gâte encore plus son sujet. Il suppose Alcide amoureux d'Alceste. Au moment où cette princesse s'unit à Admète, Alcide prend le parti de s'éloigner d'eux pour ne point succomber à une passion dont il n'est pas le maître; mais Admète a presque toujours besoin de son secours, et le départ d'Alcide se diffère. Après la mort d'Alceste, ce héros avoue à Admète sa passion, et lui propose de ramener la princesse des enfers, mais à condition qu'elle soit à lui. Admète consent à tout, pourvu qu'Alceste revoie le jour. Hercule la ramène. C'est pour lui qu'Alceste doit vivre désormais. Mais bientôt, touché de sa douleur et du désespoir d'Admète, il triomphe de sa passion une seconde fois et remet Alceste à son époux. Tout cet échafaudage me paraît mesquin, puéril et absurde dans un sujet aussi simple et aussi pathétique que celui-ci. Le rôle d'Admète, à force d'avoir gâté ce beau sujet, est devenu pitoyable; or, comment voulez-vous

qu'Alceste nous touche en se sacrifiant pour un aussi plat personnage que cet Admète français ?

M. Nicole, doyen de l'Académie royale des Sciences, vient de mourir dans un âge avancé (1) : il était bon géomètre, et tenait comme tel avec M. de Mairan le premier rang dans cette Académie. MM. Fontaine, Clairaut et d'Alembert ont tout éclipsé depuis. Le premier, qui vit à la campagne et ne vient à Paris que rarement, passe auprès des connaisseurs pour le premier géomètre du royaume : il met du génie dans ses ouvrages ; et quand on le connaît, on n'est pas difficile à persuader sur ce point. C'est un homme d'un tour d'esprit très-original et très-piquant ; il réunit une finesse extrême à je ne sais quoi de niais. M. l'abbé Nollet lisant un jour à l'Académie une espèce de tarif sur le prix de plusieurs denrées, M. Fontaine, excédé de la longueur du Mémoire, dit : « Cet homme connaît le prix de tout, excepté du temps. » Si ce mot eût été dit à Athènes, Plutarque n'aurait pas manqué de nous le conserver. M. Clairaut, encore enfant, eut une grande réputation en géométrie, qu'il n'a pas démentie depuis. M. d'Alembert, sans avoir rien inventé, passe pour mettre une grande précision et beaucoup d'élégance et de clarté dans ses ouvrages géométriques. Ces trois jeunes géomètres ont fait oublier tous les autres, et même M. de Maupertuis qui, quoique un des premiers sectateurs de la philosophie de Newton en France, n'a jamais pu s'élever au-dessus d'une certaine médiocrité.

(1) Le géomètre Nicole mourut le 8 janvier 1758. Il était né en 1683.

FÉVRIER.

Paris, 1er février 1758.

M. Bret, connu par quelques comédies qui ont eu peu de succès, vient d'en donner une nouvelle en vers et en cinq actes, sur le théâtre de la Comédie Française, elle est intitulée : *le Faux Généreux*. Cette pièce aura quatre ou cinq représentations (1); elle n'aurait pas même fait cette fortune-là sans le rôle de Lubin, qui a prodigieusement réussi. Il est vrai qu'il a été joué par Préville avec un naturel et une finesse inexprimables. En général, M. Bret n'a pas à se plaindre des acteurs. M. Grandval a joué le rôle de Derveine; mademoiselle Gaussin celui de Mélite; mademoiselle Dangeville celui de Marton.

On dit que le roi, pour encourager les talens agréables, vient d'ordonner que ceux dont les pièces auraient un grand succès au théâtre, pour la première fois lui seraient présentés; la seconde, seraient gratifiés d'une médaille d'or, et la troisième fois obtiendraient une pension. Si cet arrangement ne nous donne pas des Corneille et des Racine, il fait du moins beaucoup d'honneur au roi, au gouvernement et au siècle.

Une femme d'esprit a dit en sortant de la première représentation du *Faux Généreux* : « Cette pauvre pièce !

(1) La prédiction ne pouvait être plus juste. Représenté pour la première fois le 18 janvier 1758, *le Faux Généreux* fut retiré après la cinquième représentation.

elle fait tout ce qu'elle peut pour n'être pas mauvaise. » Je trouve que ce mot caractérise très-bien le talent de l'auteur.

Paris, 15 février 1758.

On a imprimé cet hiver à Genève les *Annales politiques* de M. l'abbé de Saint-Pierre (1), auteur connu par de nombreux écrits et plus encore par sa philosophie pratique, sa bienfaisance et sa bonhomie. Les systèmes de cet écrivain, quoique la plupart chimériques et impraticables, ont eu beaucoup de célébrité de leur temps. Le cardinal Dubois les appelait les rêves d'un homme de bien ; et si l'abbé de Saint-Pierre n'eût pas affecté une orthographe qui rend ses livres presque indéchiffrables à des yeux non exercés, il serait, je crois, devenu auteur classique. J'ai vu, pendant quelque temps, le citoyen J.-J. Rousseau occupé à rédiger les ouvrages de cet auteur pour en donner ensuite la quintessence. Je ne sais s'il a suivi son projet (2). Les *Annales* qu'on nous a données cet hiver, et qui n'avaient pas encore été imprimées, ont eu un succès médiocre; elles sont écrites un peu longuement. On est aujourd'hui trop difficile pour s'accommoder de cette lenteur; mais cette lenteur même donne lieu à la bonhomie de l'auteur de paraître, et on aime toujours à la voir. Pour moi, j'avoue que j'aime jusqu'à son rabâchage éternel. Il renvoie partout à son scrutin perfectionné et à sa diète européenne avec

(1) Londres (Paris), 1757, 2 vol. in-8°.

(2) L'extrait du *Projet de Paix perpétuelle* (c'est tout ce qui a paru du travail que Rousseau avait fait sur les écrits de l'abbé de Saint-Pierre) fut publié en 1761 par M. de Bastide, 1 vol. in-12. (B.) Voir au commencement du livre XI des *Confessions* de Rousseau comment il céda son manuscrit.

une confiance qui m'amuse beaucoup. D'ailleurs on ne peut s'imaginer qu'un auteur si peu apprêté ne dise la vérité. Notre goût, devenu si difficile à cet égard, n'est pas, ce me semble, bien juste. Nous exigeons trop indistinctement je ne sais quoi de leste qui nous fait pardonner le fonds et tout le reste. Je pense qu'on devrait commencer par admettre la tournure d'esprit d'un auteur et le juger d'après elle : on y gagnerait à tous égards, et cela ôterait de nos ouvrages cette uniformité triste et froide que la méthode et la pédanterie y ont introduite. On a dit encore que ces *Annales* ne contenaient que des réflexions communes : c'est assurément juger avec trop de sévérité; mais quand cela serait, il faudrait considérer qu'en philosophie et en politique beaucoup d'idées nous sont devenues très-familières, qui ne l'étaient point du tout il y a vingt ans, lorsque l'abbé de Saint-Pierre écrivait. D'ailleurs ces idées, quoique communes, sont de celles qui ne sauraient être trop répétées, du moins aussi long-temps que le gouvernement n'y fera point d'attention. A quoi sert, par exemple, que tous les gens éclairés regardent la taille comme la ruine de l'agriculture et de la population, si elle n'est pas enfin supprimée par ceux qui nous gouvernent? Je regarde donc les *Annales* de l'abbé de Saint-Pierre comme fort utiles, quoique ce ne soit pas un ouvrage de génie. Ses remarques sont presque toujours justes, d'un bon sens droit et exquis, tournées vers l'utilité générale; cela fait un vrai livre pour le peuple, qui deviendrait sans doute plus juste, plus doux, meilleur, en un mot, qu'il n'est, s'il lisait souvent de pareils ouvrages; et la bibliothèque du peuple vaut bien la peine qu'on s'en occupe pour le moins autant que de celle de nos petits-maîtres et de nos femmes à

prétentions. Quoiqu'il n'y ait certainement nulle comparaison entre le bons sens lent et tranquille de l'abbé de Saint-Pierre et le génie de M. de Voltaire, je ne balancerais pas à donner la préférence à ces *Annales* sur le *Siècle de Louis XIV*. Dans celui-ci je ne vois presque partout qu'un panégyriste d'autant plus dangereux qu'il est plus séduisant, et qui vante comme belles et comme grandes beaucoup d'actions qu'une philosophie épurée méprise et condamne. Voilà ce que j'appelle un livre vraiment dangereux; et je crois que M. de Voltaire sera obligé tôt ou tard de le refondre, d'y porter une critique plus sévère, une philosophie plus éclairée pour le rendre digne d'être à la suite de son *Histoire universelle*. J'espère donc que vous lirez ces *Annales*, non sans quelque plaisir, malgré le jugement sévère que nos gens du monde en ont porté. J'ai dit que l'auteur renvoyait partout à sa diète européenne. Il ne parle pas d'un traité qu'il ne démontre la nécessité de cette assemblée pour assurer la validité du traité. Or, cette diète européenne est une belle chimère; notre bon abbé ne voit point que les brigues, les factions, les jalousies, les ligues, s'empareraient bien vite d'une telle assemblée, et que ses différends se décideraient alors également par le sort des armes. Tout cela ne prouve que l'inutilité des traités et l'éternité des guerres. Les hommes se parjureront et s'entre-tueront donc toujours? Cela est bien triste: passons vite là-dessus. Un défaut qu'on peut reprocher à notre auteur avec raison, c'est d'attacher souvent trop d'importance à de vraies minuties. Il s'étend beaucoup sur l'usage de porter l'épée qu'il trouve très-incommode et fort ridicule: cela peut être, mais cela ne vaut guère la peine d'être écrit. Il n'y a rien de si simple que de voir cet usage devenir général parmi des

peuples qui ont toujours fait la guerre, et rien de si commun que de voir un usage durer long-temps après que la raison qui l'a introduit ne subsiste plus. Dans les longues horreurs de nos guerres civiles, pendant la longue durée d'une mauvaise police qui faisait de nos villes un réceptacle de brigands et d'assassins, et de nos rues le théâtre de leurs crimes, rien n'était plus sensé que de sortir toujours armé. Il ne s'est pas écoulé cent ans depuis que notre police s'est un peu perfectionnée. « Mais l'épée ne fait plus distinguer le valet de chambre du gentilhomme, » dit notre auteur : cela prouve que l'épée n'est plus une marque de noblesse; voilà tout. Sans doute que la confusion des états et des conditions marque la décadence des mœurs parmi un peuple; mais il y aurait parmi nous pour le moins cent mille abus plus nuisibles à réformer, avant que d'ôter aux valets de chambre leurs épées. Pour que la marque sur l'habit pour distinguer le noble du roturier pût avoir lieu, comme le voudrait notre auteur, il faudrait commencer par n'accorder la noblesse qu'au mérite et par en restreindre l'hérédité aux seuls descendans qui en seraient dignes; projet absolument impraticable, même dans les États les mieux policés. A plus forte raison, dans un État où il ne faut qu'une certaine somme d'argent pour acheter une charge de secrétaire du roi, et avec elle la noblesse et toutes ses prérogatives, une marque de distinction sur l'habit du noble serait non-seulement ridicule, mais dangereuse et du plus mauvais exemple. Une raison plus épurée veut que la noblesse soit regardée par les citoyens comme un avantage et non comme un mérite. Or, les marques de distinction ne doivent être accordées qu'à ce dernier. Peu s'en faut que je ne regarde la preuve des

quartiers dans nos ordres comme un reste de barbarie gothique. Si nos colliers et nos cordons n'étaient accordés qu'au très-petit nombre de vraiment grands hommes qui auraient rendu des services signalés à la patrie, j'ose croire que ces marques d'honneur seraient mieux placées et plus ambitionnées..... On peut remarquer comme une chose singulière que l'auteur, qui s'étend beaucoup sur Cromwell, qui lui reproche d'avoir sacrifié sa patrie à son ambition, ne lui fait nul reproche d'avoir fait mourir son roi. Ce silence ne vous paraîtra pas indifférent; il fait soupçonner que notre bon abbé ne regardait pas cette action comme bien mauvaise. Vous serez très-content du portrait que notre auteur fait du chancelier Le Tellier, et de la sévérité avec laquelle il traite Louvois, l'artisan de tant de maux dont la France ne se relèvera vraisemblablement jamais. Nous parlerons une autre fois du maréchal de Villars, que notre auteur, son cousin germain, prône et élève partout aux nues. Nous parlerons aussi du ministère du cardinal de Fleury, qui vaut bien la peine d'être apprécié.

Le théâtre de l'Opéra-Comique a fait cet hiver une acquisition qui a attiré un monde infini à son spectacle. C'est une jeune actrice de seize ans, d'une très-jolie figure, nommée mademoiselle Arnould. La beauté de son organe, jointe au désir de plaire et de se former, tout fait concevoir d'elle les plus grandes espérances à ceux qui aiment ce genre (1).

(1) Sophie Arnould, qui acquit depuis plus d'un genre de célébrité, débuta le 15 décembre 1757. Elle était née à Paris le 14 février 1744, dans la chambre où l'amiral Coligny avait été massacré. Elle mourut en 1803.

La Comédie Italienne a donné une parodie d'*Alceste*, sous le titre : *la Noce interrompue* (1). Elle a eu beaucoup de succès, moins par le fonds que par les traits plaisans qu'on y a semés en passant sur plusieurs ouvrages nouveaux. Comme *Iphigénie en Tauride* est fort tombée à la lecture, on en parle dans la parodie : « Et cette Iphigénie, on dit que l'impression du jour lui fait mal; il lui faudrait de la quiutessence de *Racine*. » On trouve aussi dans cette parodie un coureur qui cherche condition. On lui demande : « Qui avez-vous servi? — Réponse : *Le Faux Généreux*. — Combien de temps? — Un jour. — Vous avez servi là, lui dit-on, un mauvais sujet..... » J'ai eu l'honneur de vous parler de la scène du coureur, qui a été retranchée après la première représentation (2). Ce *Faux Généreux* n'a pu aller au-delà de cinq représentations fort faibles. Il y a d'autres traits de ce genre dans la parodie d'*Alceste*.

MARS.

Paris, 1er mars 1758.

Vous avez lu dans *Télémaque* les crimes et la fin tragique d'Astarbé, femme du tyran Pygmalion, roi des Tyriens. Ce prince, ou plutôt ce monstre faible, cruel, craintif et sombre, s'était livré à cette femme impie, l'in-

(1) Cette parodie, représentée pour la première fois le 26 janvier 1758, était de Favart. *Alceste* avait déjà eu deux fois, en 1728 et en 1739, les honneurs de la parodie.

(2) Grimm en parlait sans doute dans l'analyse de la pièce, qui aura été retranchée par les précédens éditeurs.

strument de ses forfaits, et ensuite de son supplice. Astarbé était d'une naissance obscure. La folle ardeur de Pygmalion l'avait placée sur le trône, où ses artifices l'avaient su maintenir. Pour satisfaire son ambition, elle avait rendu au tyran ses propres enfans odieux; il avait fait périr l'un pour avoir conspiré contre lui; l'autre fut envoyé à Samos sous prétexte de s'instruire; mais, par une suite des crimes d'Astarbé, le vaisseau devait faire naufrage la nuit, et le prince être jeté dans la mer. Cette trahison fut exécutée; mais le prince eut le bonheur de se sauver à la nage, et de se dérober aux poursuites de ses ennemis. Cependant Astarbé, le croyant péri, n'était plus occupée que du projet de se défaire du tyran lui-même pour régner à sa place avec un jeune Tyrien qu'elle aimait passionnément; elle empoisonna le malheureux Pygmalion; mais au moment qu'elle comptait jouir du prix de ses crimes, le fils de Pygmalion revient à Tyr: le peuple se déclare pour lui; et cette femme cruelle, ne se voyant plus réservée que pour le supplice, prend du poison elle-même, et expire avec la férocité d'une ame atroce. L'auteur du *Télémaque* travaillait pour des enfans, mais pour des enfans qui devaient régner un jour. Son projet était de leur montrer le vice et la vertu sur le trône, de leur rendre l'une aimable et l'autre haïssable. Il employait pour cela les couleurs les plus générales et les plus fortes, sans se soucier d'y mettre ces nuances qui impriment aux caractères et aux actions qu'on veut représenter, le sceau du génie et de la vérité. Aussi ne faut-il pas chercher dans *Télémaque* ces traits divins et sublimes dont brillent l'*Iliade* et l'*Odyssée* à chaque instant. Il suffit à la gloire de M. de Fénelon d'avoir fait un ouvrage fort agréable et fort utile pour les enfans, qui est devenu le catéchisme de

la jeunesse de toute l'Europe. Quoi qu'il en soit, un jeune poète, M. Colardeau, a cru le sujet d'*Astarbé* propre à être mis sur notre théâtre. Cette tragédie, représentée il y a deux jours (1), pour la première fois, par les Comédiens Français, a eu le malheur de tomber et de n'étonner personne par sa chute. Voici une idée de cette pièce avec quelques observations qu'elle m'a fait faire. Quoique le sujet ne soit pas trop simple, l'auteur s'est cru obligé de le compliquer beaucoup plus qu'il ne l'est dans le roman; en conséquence de ce principe, il suppose que tandis qu'Astarbé est occupée à consommer son crime par la mort de Pygmalion, Didon, reine de Carthage, prépare une expédition contre les Tyriens pour venger la mort de son époux Sichée; il place dans sa pièce une princesse du sang royal des Tyriens qu'il nomme Leuxis; elle aime le fils de Pygmalion, qui devait périr dans le naufrage, et qu'elle croit effectivement mort. Ce prince s'appelle dans le roman Baléazar, et dans la pièce Bagazar. Pour le jeune Tyrien, dont Astarbé est éprise dans le roman, l'auteur de la tragédie le nomme Zopire; mais il n'est dans la pièce qu'un instrument de plus pour les crimes d'Astarbé; elle ne l'aime point, et compte bien le faire mourir aussitôt après que Pygmalion aura péri; Zopire de son côté ne peut souffrir Astarbé, mais il compte la servir pour la perdre elle-même après la mort du tyran, et pour élever sur le trône Leuxis, pour laquelle il brûle secrètement. Voilà bien des feux et bien des intérêts opposés. Nos jeunes gens croient qu'on n'a qu'à bien embrouiller un sujet pour qu'il soit bien intrigué. Narbal, l'ami de Télémaque dans le roman, est dans la pièce un vieillard respectable qui s'est retiré de la cour depuis

(1) Le 27 février.

vingt ans, et qui s'est exilé de Tyr volontairement, pour n'être pas par témoin des forfaits de Pygmalion et d'Astarbé; c'est chez lui que le jeune prince est caché. Narbal ouvre la scène; il revient à Tyr dans le dessein de parler à Pygmalion, de lui ouvrir les yeux sur le précipice qu'il s'est creusé, de peindre Astarbé telle qu'elle est; il dit tous ses projets à un confident qui l'en détourne de son mieux, en lui montrant dans leur exécution une perte certaine. Astarbé arrive; elle est fort étonnée de revoir Narbal à Tyr et sans sa permission; elle le congédie pour dire à son tour tous ses projets passés et à venir, à son confident qui les écoute de son mieux. Leuxis survient, elle demande à Astarbé la permission de se retirer à Carthage; elle est fort mal reçue; son dessein, joint au bruit qui court sur l'expédition de Didon, paraît à Astarbé l'indice d'un complot; elle résout la perte de la princesse. Le second acte est ouvert par Zopire, qui vient faire part à son confident de ses projets, en l'assurant qu'il sert Astarbé sans l'aimer. Astarbé entre, elle prend des arrangemens avec Zopire pour l'exécution de leurs desseins criminels; celui-ci veut lui parler de sa passion; elle l'arrête, et lui dit qu'elle n'est pas sa dupe, qu'il fait tout par ambition et rien pour elle. Il est congédié, et Pygmalion arrive déchiré par la crainte et les remords; il voudrait changer de conduite, il dit même des choses assez édifiantes; mais Astarbé l'excite à de nouveaux forfaits en lui rendant Leuxis fort suspecte. La princesse est arrêtée en conséquence de ces soupçons. Narbal arrive à son tour pour parler à Pygmalion contre Astarbé. Il est fort mal reçu, et doit se trouver fort heureux de n'être pas traité comme Leuxis. Au troisième acte, arrive Bagazar, fils de Pygmalion : il

ne vient pas pour régner; il n'a d'autre but que de voir Leuxis qu'il adore. Narbal tremble de voir ce prince à Tyr. Leuxis survient; la reconnaissance se fait le plus maussadement qu'il soit possible; ils sont surpris par Astarbé qui ne reconnaît pas Bagazar, mais qui, à tout événement, le fait toujours arrêter. Le quatrième acte commence par des plaintes de Leuxis. Zopire vient lui apprendre que Pygmalion expire au moment même par le poison de sa femme perfide. Il offre à la princesse le trône avec sa main; il est mal reçu. Narbal survient; on se met à prêcher ce pauvre Zopire; on lui découvre la naissance de ce jeune inconnu arrêté; on l'exhorte à le servir et à le mettre sur le trône de son père; mais Zopire veut y monter lui-même. Au cinquième acte, Leuxis occupe de nouveau la scène; on vient lui faire plusieurs récits successifs. Pygmalion vient de mourir par le poison. Zopire conte que, rendu à son devoir, il avait voulu montrer au peuple le prince, que le peuple s'était jeté sur eux et avait tué le prince. Vous sentez bien que cela ne se trouve vrai qu'un moment. Astarbé paraît au milieu de ses succès et de ses crimes; elle envoie Leuxis, Narbal, Zopire, tout le monde au supplice. Dans le moment, Bagazar entre victorieux, et Astarbé n'a plus d'autre ressource que de se poignarder pour se dérober à son supplice. Bagazar élève Leuxis sur le trône, et la pièce finit. On dit qu'il y a de beaux vers dans cette tragédie; ce que je sais, c'est qu'il n'y a ni intérêt, ni chaleur, ni sentiment, ni l'ombre du sens commun dans cette pièce. Si M. Colardeau fait jamais une tragédie passable, il me surprendra beaucoup. Il faut entendre la comédie et le dialogue de ces gens-là; quel déraisonnement continuel! Après tout cela vous pouvez juger de

l'effet que peuvent faire ces prétendus beaux vers à maximes et à sentences, absolument insupportables pour un homme de goût.

M. Herbert a donné il y a quelques années un ouvrage fort utile sur la *Police générale des grains* (1). Cet homme, âgé d'environ cinquante-cinq ans, était chargé de la direction des carrosses publics de Bordeaux; il était père de deux filles qu'il avait établies. Un de ses gendres, qui avait un emploi en province, étant venu le voir, fut volé pendant ce temps-là par un commis qu'il avait laissé pour vaquer à ses affaires. M. Herbert avait répondu pour son gendre; ce malheur dérangea absolument sa fortune, et mit ses affaires dans le plus grand désordre. Il n'a pu supporter le poids de cette infortune; il s'est tué ces jours-ci. S'étant manqué d'un premier coup de pistolet qui a donné dans l'épaule, il a eu la force de s'en tirer un second dont il est mort.

Paris, 15 mars 1758.

Je ne comptais pas avoir l'honneur de vous parler davantage de la tragédie d'*Astarbé;* elle était absolument tombée à la première représentation, personne ne s'attendait à la voir reparaître; et le soir même de sa chute, les Comédiens Italiens jouant de leur côté la parodie d'*Alceste*, où l'on fait la critique de plusieurs pièces nouvelles, n'oublièrent pas d'augmenter incontinent la liste du nom de cette pièce. On vint annoncer au médecin Glouton, représenté par arlequin, Astarbé, qui se trouvait fort incommodée. Elle ne parut point; car un moment après on vint dire qu'elle était morte. Ainsi le

(1) Voir précédemment, page 23, note 1, de ce volume.

parterre de la Comédie Italienne fut presque aussitôt instruit du sort d'Astarbé que ceux qui avaient assisté à sa chute; cependant cette tragédie a reparu, et avec un succès qui a dû surprendre tout le monde. Elle a été jouée ainsi jusqu'à la clôture des spectacles, en tout cinq fois; et à la seconde et à la troisième représentation on a demandé l'auteur à toute force. Cette révolution me met dans le cas de justifier le jugement que j'ai porté de cet ouvrage, et j'y suis d'autant plus disposé, que j'ai vu des gens de mérite en penser assez favorablement, malgré les défauts énormes qu'ils y trouvent eux-mêmes. Notre goût facile et corrompu passe aujourd'hui les plus grandes absurdités en faveur de ce qu'on appelle beaux vers. Pour moi, quand on me dit qu'il y a de beaux vers dans une pièce, peu s'en faut que je ne regarde ce propos comme une critique. En effet, que veulent dire les beaux vers dans un ouvrage dramatique? Ce sont des sentences, des maximes, des sentimens aussi pleins d'emphase que vides de naturel? A-t-on jamais vu aucun être vivant s'exprimer de la sorte? et surtout, est-ce là le langage de la passion? Tous ces beaux vers sont autant d'ornemens ambitieux, ou plutôt de ces découpures brillantes que, suivant Horace, les mauvais poètes cousent par-ci par-là à leurs haillons, pour éblouir les sots. Mais si Horace rejette ces ornemens dans les poëmes épiques mêmes, que dire des ouvrages dramatiques où le poète ne doit jamais paraître, et où le génie consiste à faire parler chacun suivant ses mœurs, son caractère, ses usages, sa situation et ses bienséances? Pour moi, je suis tenté de croire que ceux qui remplissent leurs scènes de beaux vers, ne feront jamais une pièce passable. Au reste, il n'y a pas tant à se récrier sur les beaux vers

d'*Astarbé*, quoique M. Colardeau fasse en général mieux les vers que l'auteur d'*Iphigénie en Tauride*, que M. de Voltaire appelle, pour la dureté de sa versification, *Iphigénie en Crimée;* je crois cependant qu'à l'impression d'*Astarbé* on pourra aisément compter les beaux vers qui y sont. Je doute que vous y trouviez un seul vers de sentiment. Et pour les sentences et les maximes rimées, y a-t-il, encore une fois, rien de plus absurde et de plus insipide? On a beaucoup cité les vers suivans :

> Aujourd'hui la terreur est aux portes des rois;
> L'amour, le seul amour les gardait autrefois.

Cela n'est ni bien neuf, ni bien merveilleux. Il n'y a d'ailleurs rien de plus déplacé dans la bouche du jeune Bagazar, proscrit et menacé des plus grands dangers, qui arrive en secret à la cour de son père. Il doit avoir d'autres affaires dans la tête, que des lieux communs sur les gardes qu'il trouve aux portes du palais. Autre vers cité; c'est le vieux Narbal qui le dit :

> Le sage ne meurt point sous les lambris des rois.

Voilà le meilleur de cette pièce. Je ne trouve pas qu'il faille beaucoup insister sur tout cela. En voici un qui me plaît davantage, quoiqu'il n'ait pas fait beaucoup de sensation. Astarbé dit de je ne sais qui : C'est un de ces malheureux,

> De ces mortels obscurs qu'on nomme vertueux.

Cela est du moins placé dans la bouche d'une méchante femme : au reste, le terme de *mortel* se trouve dans cette pièce à chaque instant, et Astarbé, en parlant de son prétendu amant Zopire, dit : *Ce mortel politique....*

Après avoir loué la versification d'*Astarbé*, on est convenu que la pièce était absurde; mais on a dit que le rôle d'Astarbé était beau, et qu'une tragédie où il y avait un beau rôle n'était pas un ouvrage sans talent. Je vais vous faire l'exposition de la conduite de cette femme, pour que vous puissiez juger vous-même du mérite de son rôle. Au premier acte, elle conte toute sa vie à un confident dont elle n'a nul besoin et dont elle ne tire aucun parti. Je vais t'ouvrir mon ame; et dès que cela est dit, il n'y a plus de difficulté. Elle fait à son confident des aveux que personne ne s'est jamais faits à soi-même. Nous apprenons par ces récits que, née dans un état obscur, Astarbé avait été portée à mener une vie honnête; mais qu'arrachée par Pygmalion des bras de son époux, elle s'était livrée au crime. Elle veut régner à quelque prix que ce soit; cependant elle en rejette de fait sans restriction tous les moyens; elle ne veut avoir ni de parti à la cour, ni de faction dans le peuple; elle ne se ménage aucun ami; elle veut perdre tout le monde. Jamais je n'ai vu prendre des moyens aussi absurdes pour parvenir à ce qu'il y a de plus difficile dans le monde; mais elle ne met pas plus de suite dans la conduite que dans la conception de ses desseins pernicieux. Le retour du vieux Narbal lui donne les plus forts soupçons; elle ne doute pas du complot qu'il vient tramer contre elle, et elle ne songe pas seulement à le faire arrêter. En revanche, elle se propose de perdre Leuxis, princesse sans appui, sans crédit, sans projets, et qui par conséquent ne doit lui faire nul ombrage. Mais que cherche Astarbé? Elle veut régner, et c'est pour cela qu'elle prépare du poison à son époux; son pouvoir est cependant sans bornes. Elle gouverne Pygmalion despotiquement : elle

est maîtresse absolue de l'empire. Que veut-elle de plus? et que peut-elle ajouter à son autorité par l'empoisonnement de son mari? Dans le roman, elle commet ce crime pour mettre son amant à la place du tyran; dans la tragédie, elle n'aime point Zopire; elle compte même s'en défaire immédiatement après la mort de Pygmalion. Elle commet et prépare une quantité de crimes gratuitement et même contre ses intérêts. Personne en effet n'est plus intéressé qu'elle à la conservation de celui qu'elle empoisonne. Je ne veux pas aller plus loin dans l'examen de ce caractère absurde. Si l'on appelle cela un beau rôle, je ne sais ce que c'est qu'un mauvais. Cette Astarbé de M. Colardeau est une femme frénétique qui n'a pas l'usage de sa raison, et il n'y a pas un personnage dans sa pièce qui ait le sens commun. Il est vrai que mademoiselle Clairon, qui a joué le rôle d'Astarbé, a un talent merveilleux pour faire valoir un mauvais rôle; je ne sais si ce talent est bien désirable dans un comédien. En général, je trouve le sujet d'*Astarbé* peu propre à la tragédie, et je ne crois pas qu'il faille chercher des sujets de tragédie dans *Télémaque* : d'ailleurs le rôle de femme méchante est usé. On a fait cent mauvaises copies de Cléopâtre de Corneille dans *Rodogune*, et Astarbé en est la cent-unième. Si M. Colardeau eût voulu donner des espérances de son talent, il n'aurait pas, par exemple, fait paraître Pygmalion dans sa pièce. Sans le montrer sur la scène où un homme faible et cruel ne peut jamais réussir, il nous en aurait toujours occupés, et le seul nom du tyran aurait pu devenir un fantôme redoutable et le ressort de tous les mouvemens tragiques.

LETTRE *du patriarche* (1).

Vous devez revoir incessamment un chambellan de S. A. R., qui est presque aussi malade que moi, et qui est presque aussi aimable que vous. J'ai eu l'honneur de le posséder quelquefois dans mon ermitage des Délices, où nous avons bu à votre santé. Madame Denis, compagne de ma retraite et de ma vie heureuse, vous aime toujours et vous fait les plus tendres complimens. Je vous fais les miens sur votre dignité de grand-maître. Souvenez-vous que j'ai été assez heureux pour poser la première pierre de cet édifice. Ne m'oubliez jamais auprès de monseigneur et de S. A. R. Je voudrais bien leur pouvoir faire ma cour encore une fois avant que de mourir. Ils ont un frère qu'il faudra toujours regarder comme un grand homme quoi qu'il arrive, et dont j'ambitionnerai toujours les bontés quoi qu'il soit arrivé. Comptez, Monsieur, sur ma tendre amitié et sur tous les sentimens qui attacheront à vous pour jamais, *le Suisse* VOLTAIRE.

La relation que la cour de Portugal a fait imprimer contre les Jésuites du Paraguay a fait beaucoup de bruit ici : on l'a fait imprimer avec le texte original à côté (2). Je ne crois pas que les révérends pères y répondent si tôt,

(1) Ce n'est que le fragment d'une lettre de Voltaire (décembre 1756) à M. le marquis d'Adhémar, grand-maître de la maison de madame la margrave de Bareith (sœur de Frédéric II), imprimée dans plusieurs éditions des *Œuvres de Voltaire.*

(2) Grimm indique ici d'une manière bien vague la *Relation abrégée* concernant la république établie par les Jésuites de Portugal et d'Espagne dans les domaines d'outre-mer de ces deux monarchies (traduite de l'espagnol de D. Carvalho, depuis marquis de Pombal, par M. Pinault, avocat), 1758, in-8°. (B).

à moins que ce ne soit au Paraguay, les armes à la main, en chassant Sa Majesté Catholique et Sa Majesté Très-Fidèle de toute cette partie de l'Amérique. Il est assez plaisant de voir des Jésuites faire la guerre et escamoter l'empire du Nouveau-Monde à deux souverains qui, de leur côté, sont réduits à faire des manifestes contre eux. Il est à présumer que le Paraguay deviendra, sous la conduite des Jésuites, un empire puissant qui subjuguera toute l'Amérique méridionale, et qui rendra l'autorité des rois de l'Europe absolument nulle dans ces climats : quoi qu'il en soit de la justice et de la régularité des procédés des révérends pères, on ne peut s'empêcher de croire le peuple du Paraguay un des plus heureux qui soit actuellement sur la terre. Ce qui doit nous consoler, c'est qu'il se corrompra un jour comme les autres peuples de la terre, et que son tour viendra comme le nôtre. On a ajouté, depuis quelques jours, un Mémoire à cette brochure pour lui servir d'éclaircissement.

AVRIL.

Paris, 1er avril 1758.

MALGRÉ le peu de cas que nos gens du monde ont fait des *Annales politiques* de l'abbé de Saint-Pierre (1), je ne doute pas que vous ne les ayez lues avec plaisir, et que vous ne les ayez trouvées aussi instructives qu'elles sont peu brillantes. Le bon sens est une qualité précieuse

(1) Annoncées lettre du 15 février précédent.

dans un écrivain, et lorsqu'on y joint un peu de philosophie, elle devient mille fois plus désirable que ces fumées d'esprit après lesquelles nous courons avec tant de fureur. Ce n'est pas que l'abbé de Saint-Pierre en manque absolument; il y a dans ses *Annales* plusieurs morceaux très-bien faits, et entre autres le portrait du chancelier Le Tellier pourrait être avoué par nos auteurs les plus brillans. Comme les jugemens que notre auteur porte des hommes et des faits sont ordinairement fort justes, et qu'il sait se concilier la confiance de ses lecteurs, il convient d'en relever encore quelques-uns qui m'ont paru manquer de justesse. Les réflexions qu'il fait sur l'aventure du comte d'Estrades, ambassadeur de France à Londres, avec l'ambassadeur d'Espagne, sont d'un bon homme; mais il ne faut pas que la bonhomie nous fasse oublier toute considération de dignité et de bienséance entre des têtes couronnées. Il rapporte le fait que tout le monde sait. Le cocher du comte d'Estrades fut battu, et les traits de ses chevaux furent coupés par les gens de Watteville, dans une entrée d'ambassadeur à Londres, en 1662. « Voilà, dit notre auteur, pour 100 francs de dommages; car enfin le roi de France en était-il moins estimé, moins craint, moins considéré chez les étrangers pour la folie de Watteville et de son cocher? Si Watteville est un fou, si d'Estrades est piqué, faut-il qu'il en coûte à la France 100 millions et la vie à trente mille hommes pour dépiquer le comte d'Estrades et pour raccommoder les traits de ses chevaux? Et si le roi d'Espagne eût été assez fou pour ne point faire de complimens, fallait-il que le roi de France fût assez injuste pour en tirer vengeance à ce prix-là, etc.? » Je dis que voilà un raisonnement bien faux. Sans doute que le roi de France eût été

moins estimé, moins craint, moins considéré en Europe s'il avait passé sur ces 100 francs de dommages. Il est de la plus grande importance pour un particulier de ne point souffrir la plus légère insulte. Ceux à qui elle réussit, et ceux qui en sont témoins, abusent bien vite de cette patience; et pour avoir manqué de fermeté au commencement, on s'expose aux plus grandes extrémités et aux partis les plus violens. Les rois sont à cet égard précisément dans le même cas que les particuliers : la longanimité ne sied bien qu'à Dieu. Si Louis XIV avait manqué de fermeté dans cette occasion, il eût été bientôt méprisé de ses ennemis et négligé de ses amis. On aurait cru pouvoir l'attaquer et l'insulter impunément, et on aurait eu raison, parce qu'on peut tout se permettre avec un homme faible, et qu'on n'ose rien risquer avec celui qui a de la fermeté. La ruine ou la conservation d'un État peut souvent dépendre du plus ou moins de négligence à cet égard. Je crois que notre ministère a fait, il n'y a pas long-temps, une grande faute dans l'affaire de Mandrin; s'il est vrai que le roi de Sardaigne ait été sollicité sans succès de faire arrêter ce brigand qui jouissait dans ses États d'un asile si indécent, il fallait le faire chercher par cinquante ou cent mille hommes sans autre cérémonie. Au lieu de cela, un de nos partis a enlevé le brigand furtivement; nous avons violé le territoire d'un souverain, et nous avons été obligés de lui en faire des excuses par une ambassade extraordinaire. Mais, dirait notre abbé, faut-il qu'il en coûte à la France 100 millions et la vie à trente mille hommes pour un misérable brigand? Oui, il le faut, puisque notre considération en dépend, et que de notre considération dépend notre existence. On aurait su en Europe qu'on ne peut refuser justice à la

France impunément, et ces espèces de guerres sont les seules à soutenir avec autant de raison que de gloire. D'ailleurs, ne voit-on pas que les troupes n'eussent pas été sitôt en mouvement, qu'on n'eût pas sitôt fait une déclaration aussi sérieuse au roi de Sardaigne, que Mandrin aurait été livré? Toute l'Europe aurait applaudi à notre conduite; car on a beau dire, celui qui cherche à se faire respecter dans ses droits, et lorsqu'il n'excède pas les bornes de la justice, a tous les vœux pour lui. L'abbé de Saint-Pierre a donc tort de traiter l'aventure du comte d'Estrades comme une minutie. Si Louis XIV avait eu autant de bons principes et d'esprit que de fermeté, ç'aurait été un grand homme.... Notre auteur ne juge pas mieux de la loi du silence, qu'on a toujours regardée dans les disputes de religion comme une ressource admirable pour tout finir. Les gens sensés ont dit depuis long-temps qu'il fallait, au contraire, laisser disputer sans cesse et sans fin, ne s'en point mêler, et l'ignorer ou s'en moquer : la loi du silence est absurde et maladroite. « On se trompe lourdement, dit l'abbé de Saint-Pierre, quand on croit apaiser les disputes des théologiens par des décisions; on ne fait qu'aigrir les esprits de ceux qui sont condamnés, et autoriser l'esprit de persécution qui fait naître les révoltes. » Cela est très-judicieux; mais la loi du silence n'est pas plus sage que cette envie de décider : car on n'a pas sitôt ordonné le silence sur quelque chose, que la démangeaison d'en parler en vient à tout le monde : cela est d'une expérience commune. Le mauvais essai que le Père Éternel fit avec le premier homme aurait bien dû dégoûter nos souverains des lois prohibitives, surtout en fait d'intérêt et de fantaisie. Vraisemblablement celle de manger de la fameuse

pomme ne serait jamais venue à notre père Adam sans cette défense qui était établie. Aussi long-temps qu'on se bornera à ne point décider dans les querelles de religion, on ne fera que la moitié de ce qu'il faut faire. Il faut encore liberté plénière de déraisonner tout à son aise, et il faut bien se garder de punir ceux qui auront désobéi à la loi du silence, comme le voudrait notre abbé. Ce serait aigrir les esprits pour le moins autant qu'en leur donnant des décisions d'autorité : c'est l'ambition des prêtres qu'il faut contenir. Si le gouvernement n'avait jamais fait acception de personnes ou de sectes, qu'il eût donné des bénéfices indistinctement aux jansénistes et aux molinistes, jamais il n'aurait eu le moindre embarras de ces tristes et impertinentes querelles qui nous ont occupés si long-temps.

Vous lirez avec un très-grand plaisir la lettre du roi de Pologne, Stanislas, où il raconte la manière dont il est sorti de Dantzick durant le siège de cette ville. On ne peut rien lire de plus intéressant; le roi Stanislas est d'ailleurs un si grand homme de bien, que tout ce qui vient de lui mérite de l'attention. Ce que je trouve de répréhensible dans cette lettre, c'est le mal que Stanislas dit de ses conducteurs; il ne leur rend pas la justice qui leur est due, car, malgré tout ce qu'il a eu à en souffrir, si vous voulez prendre bien garde aux circonstances, c'étaient en vérité de très-honnêtes gens, auxquels il devait de l'estime et de la reconnaissance. Il n'y a que l'hôte qui reconnut le roi sur-le-champ, à qui ses guides soient obligés de céder le pas. Si vous regardez ce morceau comme pièce historique, vous reprocherez à l'auteur d'a-

voir oublié sur la fin le général Steinflicht, dont il fallait nous apprendre le sort (1).

LETTRE *à M. d'Argental, par feu M. le marquis de Rochemore, dont il existe plusieurs poésies qui n'ont jamais été imprimées* (2).

Quand le sort capricieux,
Signalant son inconstance,
De l'état le plus heureux
M'eut réduit à l'indigence,
J'affectai l'indifférence
Et la stoïque fierté
D'un grand cœur, d'un homme sage
Qui voit d'un même visage
Les biens et l'adversité.
Mais dépouillons l'artifice :
En secret désespéré,
Au fond du cœur déchiré,
Je gémissais du caprice
De l'aveugle déité;
Ton amitié, ta tendresse,

(1) Cette lettre adressée par Stanislas à la reine sa fille, épouse de Louis XV, retrace ce qu'il eut à souffrir à sa sortie furtive de Dantzick, assiégé par les Russes, en 1734. Elle est intitulée : *Relation d'un voyage de Dantzick à Marienwerder*, et a été réimprimée en 1823 (Paris, Raynal, in-8°) à l'occasion d'une publication du même genre, la *Relation d'un voyage à Coblentz*, par le feu roi Louis XVIII, arrière-petit-fils de Stanislas. Celui de ses hôtes qui le reconnut, et à la discrétion duquel il se vit livré, le servit avec zèle, et un désintéressement tel que d'une forte somme que le roi le pressait de recevoir il n'accepta que deux ducats.

(2) Rochemore, né en 1695, mourut en 1740. Voltaire, dont il fut l'ami, a loué la grace de sa versification, et Gresset (tom. I, p. 177 de ses *Œuvres*, Renouard, 1811) lui adressa une épître débutant par ces vers :

Élève et successeur d'Horace,
De Despréaux et d'Hamilton, etc.

Ses titres à ces éloges sont demeurés inédits.

Cette constante bonté
Qui dans mes maux t'intéresse,
Rappela ma fermeté;
J'eus honte de ma faiblesse:
Quoi! dis-je, l'éclat pompeux,
Quoi! le bien que je regrette,
Vaut-il l'amitié parfaite
D'un ami si généreux?

Oui, mon cher d'Argental, vous m'avez consolé, vous m'avez dédommagé de tout; mais qui peut me consoler de vous avoir perdu? C'est un malheur qui ne souffre aucun soulagement. Je ne crois pas avoir vécu un seul moment depuis que je vous ai quitté. Pour comble de malheur, je suis enfermé dans un triste château, et quelle société, grand dieu!

Entre deux vieilles surannées
Dont les Parques ont, par oubli,
Laissé prolonger les années;
Dans la tristesse enseveli,
Je consume mes destinées.

Sentez-vous bien toute l'horreur de ma situation? je ne vois plus Thémire, et je vous ai perdu. Il faudrait du moins quelque dissipation pour m'arracher aux idées cruelles qui me suivent partout; mais le devoir et cette maudite bienséance me retiennent dans le lieu du monde le plus affreux. Je ne vois que des rides, des lunettes et le bréviaire de mon curé, vieillard asthmatique et qui a encore des restes de grivois. Je ne saurais vous peindre assez vivement nos après-soupers et le lieu où ils se passent; c'est une grande salle que l'on assure être une preuve de noblesse; on s'y voit à la lueur d'une lampe qui ne laisse discerner que confusément la Nativité du

Sauveur et le Jugement de Pâris, pièces de tapisserie que l'on a associées. La bizarrerie de cet assemblage me fait toujours rire, et ce rire, regardé comme une marque de mépris, fait vomir mille injures à mes deux vieilles. J'y réponds avec humilité, et compte m'endormir à la faveur des ténèbres, mais les questions *importantes* et la récapitulation de mes fautes incessamment objectées me réveillent et m'aigrissent si fort que nous ne nous séparons jamais qu'avec des yeux affreux. Voilà le pays et les gens avec qui j'habite. On m'assure cependant que je ne dois point sortir d'ici ni quitter ma famille. Les noms de patrie et de parenté sont des fantômes qu'on adore; mais convenez qu'il y a bien de la folie dans ce préjugé.

Eh quoi! si j'ai reçu le jour
Aux bords glacés de la Scythie,
Dois-je dans cet affreux séjour
Passer tout le temps de ma vie?
Faudra-t-il malgré la furie
Des aquilons et des hivers,
Préférer ma triste patrie
Aux plus beaux lieux de l'univers?
Laissons cette illustre manie
Aux grands cœurs de l'antiquité;
Encore en a-t-elle vanté
Qui ne l'avaient guère suivie;
Car enfin ce sage héros
Que sans cesse le bon Homère
Nous fait voir à travers les flots
Cherchant son île solitaire,
Ne fut jamais ainsi pressé
De revoir cette île si chère.
Près de Calypso, de Circé
N'oublia-t-il pas sa chimère?
Le nom sacré, le beau lien

De patrie et de citoyen
Alors ne le touchait plus guère,
Malgré cet amour si vanté,
Malgré l'ardeur vive et constante
Qui lui rendait toujours son Ithaque présente.
Il eut pourtant l'habileté,
Après que le Troyen fut soumis à la Grèce,
De passer dans les bras de mainte déité
Les derniers ans de sa jeunesse
Sous le voile apparent de la nécessité.
Que d'esprit, de dextérité!
L'heureux guide que la sagesse!
Enfin, quand ses charmes flétris
Lui ravirent l'espoir de plaire,
Il retourna dans son pays;
Qu'aurait-il eu de mieux à faire?

Pour moi je ne sens ni ne veux avoir de ma vie cet amour de la patrie. Je souhaiterais comme Camille la voir détruire et mourir de plaisir. Montrez peu cette lettre, et surtout qu'elle ne sorte pas de vos mains; vous ne sauriez m'affliger plus sensiblement que de la laisser échapper. Je vous parle très-sérieusement, j'en mourrais de douleur, et vous en voyez les raisons. Rassurez-moi promptement...

Paris, 15 avril 1758.

On a fait cette année au concert spirituel, pendant la quinzaine de Pâques, un essai d'un genre nouveau. Les Italiens ont une sorte de poëmes qu'ils appellent *oratorio;* c'est un drame tiré de l'Écriture sainte ou bien de l'Histoire ecclésiastique, ou du moins relatif à la religion et à ses mystères. On les partage en actes et en scènes, quoiqu'on ne soit pas en usage d'employer ces noms. Il ne manque à ces drames que d'être représentés comme

d'autres pièces de théâtre. Vous en trouverez plusieurs dans les Œuvres de M. l'abbé Metastasio, et vous y découvrirez le naturel, la simplicité et le sentiment qui animent, avec un coloris heureux, tous les ouvrages de cet illustre poète. Un de nos musiciens, M. Mondonville, directeur du concert spirituel, a cru devoir tenter ce genre en français, et pour avoir des paroles il s'est adressé à M. l'abbé de Voisenon, plus connu jusqu'à présent par les agrémens et la légèreté de son esprit que par l'austérité de ses mœurs, saint fêté plutôt à la Comédie Italienne que dans la paroisse. Ce poète, dont nous avons un recueil de comédies à la tête duquel se trouve *la Coquette fixée*, a choisi pour sujet de son *oratorio*, *les Israélites sur la montagne d'Oreb* (1), lorsque périssant de soif, ce peuple murmura contre son Dieu, et que Moïse frappa le rocher pour leur donner de l'eau. Si un succès d'approbation tranquille peut suffire à un poète et à un musicien, deux hommes qui ne doivent jamais travailler que par inspiration et agités par leur génie, M. l'abbé de Voisenon et M. Mondonville seront contens du succès de leur essai, et, en effet, auraient tort d'en demander un plus grand pour un ouvrage auquel le génie n'a point présidé. Il n'y a rien à dire de la musique, ni en bien ni en mal, à moins qu'on ne regarde comme un très-grand mal de traiter sans sublimité un sujet aussi admirable. Vous jugerez du poëme par vous-même ; il est en vérité excellent pour ce que M. Mondonville en a fait. On lui a reproché quelques antithèses ; mais son plus grand défaut à mon gré est de ne pouvoir être mis en musique. La faute n'en est pas à M. l'abbé de Voisenon

(1) Voltaire l'appelait le *mandement israélite* de Voisenon.

personnellement, elle vient de l'ignorance totale où l'on est en France du genre lyrique; et aussi long-temps que le poète et le musicien ne sauront pas marquer distinctement les limites du récitatif et de l'air, nous n'aurons ni poëme lyrique ni musique. Oublions donc le poète et le musicien de l'*oratorio* français, puisqu'ils n'ont su nous captiver, et parlons du sujet en général.

J'ai lu, dans la vingt-quatrième feuille de l'*État politique actuel de l'Angleterre* (1), une lettre de M. Holwell, président de la compagnie des Indes anglaise au Bengale, qui contient les détails les plus tragiques et les plus effrayans. Il faut lire cette lettre pour sentir jusqu'à quel point la vie peut devenir un mal insupportable, et quel peut être l'excès de la misère humaine. De trois cent quarante-six Anglais enfermés par les Indiens dans un cachot de dix-huit pieds d'espace, il en sort vingt-trois au bout de dix heures de prison, tout le reste y périt par le défaut d'air et par la soif. Quoique la relation de cette funeste nuit soit écrite de sang-froid, et par un homme qui paraît avoir plus de sens que de feu dans l'imagination, il est impossible de la lire sans se sentir l'ame saisie par les tableaux effrayans qu'elle offre. Le tableau des Israélites mourant de soif au désert doit faire la même impression. Et si le poète et le musicien, en traitant ce sujet, n'excitent pas en moi toutes les horribles images dont la lettre de M. Holwell remplit mon ame, je les jugerai indignes de leurs noms, et je condamnerai l'un à chercher des rimes, et l'autre à ramasser des notes, toute leur vie. Un sujet aussi fécond en traits su-

(1) L'*État politique actuel de l'Angleterre* est un ouvrage publié sous la forme de journal, par M. Genet, depuis 1757 jusqu'en 1759. Il se compose de 10 volumes in-12. (B.)

blimes n'a pas échappé à la peinture, il a été traité par les plus grands génies d'Italie, et nous en voyons ici au Palais-Royal un tableau du Poussin, qui représente les détails les plus touchans. Je me rappelle toujours avec admiration cette mère placée dans un coin du tableau avec deux de ses enfans. Périssant au moment du miracle, elle arrache enfin une tasse d'eau, non pour étancher sa soif, mais pour abreuver ses enfans. Cette seule pensée rendue avec la vérité et le pathétique qu'elle demande, suffit pour placer son auteur parmi les génies sublimes. Voilà ce qui touche, ce qui arrache des pleurs, ce qui remue l'ame. C'est en regardant de pareils tableaux que je suis pressé de m'écrier : Voici le doigt de Dieu! voici le doigt de Dieu! Mais, dira-t-on, la magie de la poésie et de la musique ne peuvent avoir la même force que celle de la peinture. Un trait de pinceau rend ce que le poète ne peut décrire qu'avec beaucoup de peine, et ce que le musicien ne peut exprimer que fort vaguement. Cette difficulté n'est qu'apparente, elle prouve simplement que tel sujet est plus propre à telle imitation qu'à telle autre, et que c'est au génie à découvrir dans un sujet le sublime dont les différentes imitations peuvent être susceptibles. Poëtes, musiciens, ne travaillez que lorsque, tourmentés par votre génie, vous êtes forcés de céder aux impulsions du dieu qui vous agite, et vous verrez bientôt vos noms au milieu de ces grands hommes qui ont étonné l'humanité par l'étendue de leur génie. Le génie fait tout dans les arts; il est également indispensable, quelque espèce d'imitation que vous choisissiez; et plus l'hypothèse sur laquelle porte l'imitation s'éloigne de la nature et devient vague, plus l'impression de l'art devient vive et forte. Ainsi, celui qui imite la

nature par les sons, a plus de pouvoir sur nous que celui qui imite par la couleur; et celui qui imite par les gestes nous fait plus d'impression que celui qui imite par le discours : le poète et le peintre paraissent cependant bien plus voisins de la nature que le musicien et le pantomime. L'imitation des premiers est bien moins vague, moins arbitraire, fondée sur une hypothèse ou convention moins forte que celle des autres. L'expérience de tous les temps prouve la supériorité de ceux-ci sur ceux-là. Le pantomime fit taire à Rome tous les poètes; s'il paraissait jamais en France, il chasserait de nos théâtres Corneille, Racine et Voltaire. Jamais les poètes et les peintres n'exciteront ces sensations violentes que la musique sait faire naître à son gré, et qui l'ont rendue si redoutable chez les anciens : cette différence vient de ce que plus l'imitation est arbitraire et vague, plus elle laisse à faire à notre imagination. Dans un tableau, dans un poëme, je ne puis voir que ce que le peintre et le poète y ont mis avec de la sensibilité et de la délicatesse; je saisis en effet toute la force, toute la finesse de leurs pensées; mais si je vais au-delà, je deviens visionnaire. La pantomime, la musique, ouvrent à mon imagination une plus vaste carrière, et dès qu'elle est une fois en jeu, l'ame est bientôt hors d'elle-même. Ces idées jetées ici sans ordre et sans apprêt, contiennent peut-être une théorie assez neuve des arts et de toutes les espèces d'imitation. Jugez si je puis être content de M. l'abbé de Voisenon et surtout de son musicien, quand j'entends les Israélites répéter sans cesse, froidement et lourdement : *Nous périssons! nous périssons!* Est-ce là le cri passionné, varié, tumultueux, inarticulé d'un peuple qui périt par la soif. M. Mondonville, lisez la lettre de M. Holwell : si elle ne

vous suggère pas d'autres pensées, ne faites plus jamais de musique. Diminuer sur la fin le cri, *nous périssons!* et le faire chanter par le chœur à demi-voix, c'est une pensée fausse. Est-ce que tout un peuple expire à la fois; et pendant que l'un criait d'une voix mourante, l'autre ne redoublait-il pas ses efforts pour fléchir le ciel, tandis qu'un troisième s'abandonnait à son désespoir? etc.

MAI.

Paris, 1er mai 1758.

ENFIN, nous avons vu *la Fille d'Aristide*. Cette nouvelle comédie de madame de Graffigny, annoncée depuis si long-temps, retirée l'année dernière d'entre les mains des acteurs au moment qu'elle devait être jouée, a paru, le 29 avril, pour la première fois, sur le théâtre de la Comédie Française.

On ne peut rien voir de plus froid, de plus plat, de plus ridiculement intrigué, de plus mal conduit que cette pièce. Elle m'a paru fort mal écrite, remplie de sentimens et de maximes triviales et louches que les acteurs se renvoient les uns aux autres. Il n'y a pas une scène qui soit ce qu'on appelle faite. Malgré l'énorme échafaudage de toutes sortes de machines, il n'y en a aucune qui vous attache un moment: les plus mauvaises plaisanteries offensent le goût le moins délicat. Il n'y a pas un rôle qui ne soit d'une absurdité ou d'une platitude complète. On ne conçoit pas comment l'auteur de *Cénie* a pu faire une chute aussi énorme. Les égards pour le sexe de l'auteur, le souvenir de *Cénie* ont épargné à *la Fille d'Aristide* une disgrace complète. Elle

aura quelques représentations qui n'ajouteront rien à sa consolation. Voici une épigramme qui court sur cette pièce. Pour l'entendre, il faut savoir que madame de Graffigny protégeait singulièrement la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*.

Celle qui fit tous les succès
De l'*Iphigénie en Tauride*
Ne sauvera pas du décès
La pauvre *Fille d'Aristide*.
Censeur dont la malignité
Rit de sa disgrace cruelle,
Admire plutôt sa bonté,
Elle a mieux fait pour autrui que pour elle.

Je comptais joindre à cette feuille la *Lettre d'Héloïse à Abailard*, traduction libre de l'anglais de M. Pope; par M. Colardeau. Ce morceau courait Paris depuis quelque temps en manuscrit; mais l'auteur vient de le faire imprimer; vous le lirez avec plaisir. L'auteur a de la noblesse dans son style, et ses vers ne manquent point de chaleur. Je ne sais si la réponse d'Abailard à Héloïse, qui vient de paraître, est aussi de M. Colardeau (1). Cette réponse m'a paru une répétition froide des mêmes idées qui sont dans la Lettre d'Héloïse. Au reste, ce jeune auteur vient de faire imprimer sa tragédie d'*Astarbé*, et vous serez à portée de juger de cette pièce par vous-même.

Paris, 15 mai 1758.

Rien ne prouve mieux l'orgueil et la petitesse des hommes, que l'idée qu'ils ont de l'importance de leurs opinions et les persécutions qu'ils se font essuyer les uns aux

(1) Cette héroïde est également de Colardeau.

autres pour leurs systèmes : on serait tenté de nous prendre pour des dieux occupés du soutien de la vérité et de la vertu contre quelque puissance infernale; mais le vrai philosophe, appréciant nos travaux d'un coup d'œil, ne voit plus que des enfans qui élèvent des châteaux de cartes et qui s'écrient orgueilleusement chacun de son côté : Voici le temple de la vertu et de la vérité. C'est en effet pousser la sottise humaine à son dernier degré que de supposer à nos visions quelque influence sur l'ordre des choses et sur les lois de l'univers, cependant il n'y a point de chef de secte qui n'ait prétendu le régler, et qui n'ait dit modestement : Tout s'arrange chez moi, tout s'explique; mais le système de mon voisin est inintelligible, embarrassé et dangereux. Qu'une opinion soit absurde, je le conçois; mais qu'elle soit dangereuse !.. qu'a-t-on prétendu dire par ce reproche dont on entend tous les jours la récrimination réciproque? La nature ayant gravé dans nos cœurs, d'un trait ineffaçable, l'amour de la vérité, l'idée de la justice et de la vertu, l'homme a-t-il jamais pu faire dépendre ces choses de la vanité de ses principes, de la futilité de ses argumens? A-t-il pu se persuader que c'était l'opinion qui égarait le méchant, et non le malheur de son tempérament et le défaut de son organisation? A entendre nos philosophes dogmatiques, on n'aurait qu'à adopter un système pour assurer sa vertu contre tous les écueils. Ils n'ont jamais voulu voir ce que l'expérience de tous les siècles a démontré, savoir, que malgré la révolution continuelle des opinions, malgré la mode des écoles et des religions, le genre humain en général est toujours resté le même, qu'il n'est devenu ni meilleur ni plus pervers malgré le changement perpétuel de ses vices et de ses vertus. Je ne conçois rien à l'existence et à l'essence de

Dieu; je n'entends rien aux principes et aux causes premières de cet univers; je ne sais ce que c'est que la matière, l'espace, le mouvement, la durée: toutes ces choses sont incompréhensibles pour moi; je sais que l'idée de mon existence et le désir de mon bien-être sont inséparables; je sais que la nature m'a attaché à ces deux choses par des chaînes invincibles; je sais que la raison me dit souvent de haïr, de mépriser la vie, et que la nature me force toujours d'y tenir. Je sais que la nature a imprimé dans mon cœur l'amour de l'ordre et de la justice qui me fait préférer constamment la tranquillité de la conscience au crime le plus utile; je sais que cette loi est générale malgré le désordre, malgré les crimes et les injustices dont l'homme a rempli la terre: oui je le sais, puisque le méchant est forcé de porter l'ordre et les lois jusque dans le crime, puisqu'il s'éloigne de son bien-être à mesure qu'il avance dans sa méchanceté, en sorte que sa vie devient bientôt un mal cruel, une fureur, une convulsion dont il ne peut plus se distraire qu'à force de mauvaises actions, tandis que chaque bonne action confirme et augmente le bonheur du juste. « Il faut bien, dit un de nos philosophes, que la bonté nous soit plus indivisiblement, plus essentiellement attachée que la méchanceté, puisqu'en général il reste plus de bonté dans l'ame d'un méchant que de méchanceté dans l'ame des bons, puisqu'on n'a jamais senti les remords de la vertu comme les méchans ont senti parfois le remords du vice. » Voilà à quoi se réduit, ce me semble, à peu de chose près, toute la vraie philosophie de l'homme. Tout ce que les différentes écoles ont enseigné de bon et de raisonnable est conforme à ces principes, tout ce que les différentes sectes de religion ou de philosophie soutiennent d'absurde,

d'outré, de précaire, s'écarte de la simplicité, de la modestie et de la vérité de cette philosophie. Mais, à en juger par nos querelles, par nos haines, par nos disputes, par nos argumentations, il paraît que la sagesse et la vraie science resteront toujours en dépôt chez un petit nombre de sages, tandis que le vulgaire passera son temps à modifier l'erreur et le mensonge, et à les reproduire sous mille formes différentes. Jamais on n'a été si sot que depuis qu'on s'est assemblé en cérémonie pour disputer méthodiquement et en bonne forme, le tout pour le bien et pour les progrès de la vérité. Le soutien des thèses et l'esprit d'argumentation ont donné à l'école de la philosophie moderne une prépondérance de sottise très-marquée sur toutes les écoles de l'antiquité. M. l'abbé Batteux, professeur de philosophie grecque et latine au Collège royal, de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, vient de publier la *Morale d'Épicure, tirée de ses propres écrits*, en un volume in-8° de trois cent soixante pages. Vous connaissez de cet auteur un *Cours de Belles-Lettres*, publié depuis plusieurs années, où l'on dit qu'il y a des choses agréables. Pour moi, je crois qu'un auteur, surtout en traitant de pareils sujets, doit ou aspirer à autre chose qu'à un succès d'approbation froide, ou bien se taire. M. l'abbé Batteux est un de ces hommes qui ne manquent pas de mérite, qui ont de la justesse, de la netteté, de la méthode dans l'esprit; mais, dépourvus eux-mêmes de génie, de vues et de ce qui caractérise la supériorité d'esprit, ils n'ont ni la finesse, ni la délicatesse nécessaires, ni le tact assez sûr, ni le goût assez exquis pour en sentir le mérite dans les autres. Sa *Morale d'Épicure* vient d'avoir un succès fort médiocre, et n'en mérite assurément pas un plus grand,

Ce sujet, épuisé depuis si long-temps, ne pouvait guère attacher, à moins d'être traité d'une manière absolument neuve, et c'est ce qu'on ne pouvait pas attendre de notre professeur. Peu de sectes ont été plus calomniées, et ensuite défendues avec plus de chaleur, que celle d'Épicure. Ceux qui n'ont pas été aveuglés par l'esprit de parti ont dû convenir que son système métaphysique est rempli de beautés et de hardiesse, et que sa morale n'est pas plus contraire aux mœurs et à la vertu que celle des autres écoles. J'aime bien la vanité que de certaines sectes prétendent tirer de la beauté de leur morale; comme si l'on pouvait mettre une autre base que la vertu à quelque morale que ce fût, ou qu'il fût possible de former une école dont la morale eût pour base le vice et ses progrès! La morale la plus pure a toujours été connue de l'homme lorsque l'emportement de ses passions ne l'a point empêché de l'écouter. Si Épicure eût su se contenir dans les bornes de la modération, sa philosophie aurait été peut-être plus près de la vérité que celle d'aucune autre secte; mais il s'est laissé emporter par l'amour des systèmes et par la fureur des paradoxes, à l'exemple de tous les chefs de secte. Ayant trouvé toute la philosophie pour ainsi dire saisie par les académiciens, par les stoïciens, par les péripatéticiens, il a cru devoir aspirer à leur gloire et partager leur réputation en donnant un nouvel habit à cette philosophie; et tournant principalement ses yeux sur l'extrême austérité des stoïques, il a cru, séduit par l'amour du paradoxe, devoir se jeter dans l'autre excès, en prêchant partout l'amour et la recherche de la volupté. Toutes ces sectes employaient des termes bien différens et bien opposés en apparence pour exprimer la même chose. M. l'abbé Bat-

teux perd son temps en tirant toute sorte de mauvaises conséquences du système d'Épicure : on pourrait faire un aussi gros livre que le sien pour prouver l'inutilité et souvent la fausseté de ses opérations; la plupart du temps cela saute aux yeux de tout le monde.

M. de Boissy, de l'Académie Française, est mort à Paris de consomption, à l'âge de soixante et quatre ans (1). Les trois dernières années de sa vie il a été chargé du *Mercure de France*, qui est un bien mauvais livre, et qu'on pourrait rendre très-utile. Vous connaissez les comédies de M. de Boissy; il en est resté deux ou trois au théâtre, qui sont infiniment médiocres à mon gré, nommément *les Dehors trompeurs*, *ou l'Homme du jour*, et *le Français à Londres*. Cet auteur n'avait point d'esprit, point de gaieté, point de philosophie, ni de sens. Entrer avec cela dans la carrière de Molière, c'est être ou bien téméraire, ou heureusement ignorant. Le *Mercure* vient d'être donné à M. Marmontel.

M. Antoine de Jussieu vient de mourir dans un âge fort avancé (2); il était médecin de la Faculté de Paris. On reproche à nos médecins l'abus qu'ils font de la saignée; celui-ci en avait une si grande aversion qu'il n'a jamais

(1) Boissy mourut le 19 avril 1758, âgé de 63 ans. Nous sommes déjà entrés dans quelques détails sur lui (T. I, p. 192, note); nous devons ajouter que, chargé successivement de la rédaction de la *Gazette de France* et du *Mercure*, cet ex-satirique poussait jusqu'à l'excès l'indulgence envers les auteurs dont il appréciait les ouvrages, et que, par un contraste à peu près pareil, devenu un peu plus aisé, il vivait avec autant de prodigalité qu'il avait autrefois su vivre avec une pénible épargne.

(2) Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 22 avril 1758, à l'âge de 72 ans.

voulu saigner aucun malade. Ayant été surpris d'une attaque d'apoplexie, les momens qu'il a eus de connaissance, il les a employés à empêcher qu'on ne le saignât. Il est mort dans sa croyance. Son frère, M. Bernard de Jussieu, est le plus grand botaniste du royaume.

Voici des couplets de M. le chevalier de Chauvelin, qu'on nomme, depuis son mariage, le marquis de Chauvelin. Sept jolies femmes s'étant trouvées à un souper ensemble (1), on les a comparées aux sept péchés mortels; chacune a tiré le sien par le sort, et M. Chauvelin a consacré ce nouveau genre de galanterie par ces vers.

*Madame de M****, LA LUXURE.

Dût-il vous en coûter quelque peu d'innocence,
Un si joli péché doit-il vous alarmer?
Vous savez trop le faire aimer,
Pour ne pas lui devoir de la reconnaissance.

Madame de Chauvelin, LA GOURMANDISE.

En songeant à votre péché,
Et vous voyant les traits d'un ange,
En vérité je suis fâché
De n'être pas quelque chose qu'on mange.

(1) A l'Isle-Adam, chez le prince de Conti. Ce marquis de Chauvelin est celui qui mourut subitement d'un coup de sang, en faisant la partie de Louis XV, au commencement de 1774.

Voltaire, à l'occasion de ces vers du marquis de Chauvelin, adressa les suivans à sa femme :

Les sept péchés que mortels on appelle
Furent chantés par monsieur votre époux :
Pour l'un des sept nous partageons son zèle,
Et pour vous plaire on les commettrait tous.
C'est grand' pitié que vos vertus défendent
Le plus chéri, le plus digne de vous,
Lorsque vos yeux malgré vous le demandent.

Madame de Surgères, L'AVARICE.

Quoique votre péché paraisse un peu bizarre,
Si vous vouliez, il deviendrait le mien;
Iris, si vous étiez mon bien,
Je sens que je serais avare.

Madame de Courteilles, LA COLÈRE.

Sans vous défendre la colère,
Je vous obligerai, Chloris, d'y renoncer :
Il ne vous sera plus permis de l'exercer
Que contre ceux à qui vous n'avez pas su plaire.

Madame de Maulevrier, L'ORGUEIL.

L'orgueil vous doit un changement bien doux ;
Jadis il passait pour un vice;
Depuis qu'il a le bonheur d'être à vous,
On le prendra pour la justice.

Mademoiselle de Cicé, LA PARESSE.

A la paresse, Iris, vous pouvez vous livrer.
Iris, lorsqu'on est sûr de plaire,
Onfait bien de se reposer;
Il ne reste plus rien à faire.

Madame d'Agenois, L'ENVIE.

Peut-être je suis indulgent;
Mais à votre péché, Thémire, je fais grace:
Ne faut-il pas que je vous passe
Ce que j'éprouve en vous voyant.

Le *Mémoire* que M. le comte de Maillebois a fait courir en manuscrit contre M. le maréchal d'Estrées, le jugement du tribunal des maréchaux de France, les éclaircissemens imprimés et présentés au roi par le maréchal d'Estrées, la disgrace et la prison de M. de Maillebois, tous ces événemens rapides ont fait, pendant quelque temps, l'unique sujet de conversation de Paris, et absorbé toute l'attention du public. Il ne m'appartient pas de juger cette querelle. M. de Maillebois a dû voir que, quelque corrompu qu'on soit dans ce siècle, les actions malhonnêtes n'y réussissaient point. Le public, sans peut-être prendre au fond une plus grande idée des talens militaires de M. d'Estrées, s'est absolument réuni en faveur de sa conduite et de sa probité reconnue. Son Mémoire serait un chef-d'œuvre de simplicité et d'honnêteté, s'il avait poussé encore plus loin la modération envers son adversaire, et si, en repoussant la calomnie et les injures, il avait parlé de lui-même avec un peu plus de dignité (1).

(1) Maillebois s'était distingué dans l'expédition de Minorque, dont il faisait partie en qualité de lieutenant-général. Il passa de là en Allemagne, et servit sous les ordres du maréchal d'Estrées, remplacé en 1757 par le maréchal de Richelieu. On lui reprocha de ne s'être point opposé à la convention de Closter-Seven dans l'espoir que cette faute perdrait Richelieu, et qu'il prendrait sa place. Le bruit s'était déjà répandu auparavant qu'il avait empêché, par de faux avis, le maréchal d'Estrées de profiter de la victoire d'Hastembeck pour achever la ruine des forces alliées. Maillebois pensa qu'il était de son honneur de se justifier, et il publia un *Mémoire* (petit in-8° de 22 pages) dans lequel il essaya d'établir que les fautes qui avaient suivi cette journée devaient être uniquement attribuées à d'Estrées. Le maréchal répondit à son tour; et l'affaire ayant été portée devant le tribunal des maréchaux, Maillebois, convaincu de calomnie, fut disgracié, et renfermé dans la citadelle de Doullens.

JUILLET.

Paris, 1er juillet 1758.

L'article suivant est de M. Diderot.

M. Cochin, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture, garde des dessins du roi, grand dessinateur, graveur de la première classe, et homme d'esprit, vient de publier son *Voyage d'Italie*, en trois petits volumes. C'est une suite de jugemens rapides, courts et sévères, de presque tous les morceaux de peinture, de sculpture et d'architecture, tant anciens que modernes, qui ont quelque réputation dans les principales villes d'Italie, excepté Rome. Juge partout ailleurs, il fut écolier à Rome; c'est dans cette ville qu'il remplit ses porte-feuilles des copies de ce qu'il y remarquait de plus important pour la perfection de ses talens. Cet ouvrage, fait avec connaissance et impartialité, réduit à rien beaucoup de morceaux fameux, et en fait sortir de l'obscurité un grand nombre d'autres qui étaient ignorés. On en sera fort mécontent en Italie, et je ne serais pas étonné que les cabinets des particuliers en devinssent moins accessibles aux étrangers; on en a été fort mécontent en France, parce que les peintres y sont aussi jaloux de la réputation de Raphaël, que les littérateurs de la réputation d'Homère. En accordant à Raphaël la noblesse et la pureté du dessin, la grandeur et la vérité de la composition, et quelques autres grandes parties, M. Cochin lui refuse l'intelligence des lumières et le co-

loris.... Il semble au premier coup d'œil que cet ouvrage ne puisse être lu que sur les lieux et devant les tableaux dont l'auteur parle; cependant, soit prestige de l'art ou talent de l'auteur, l'imagination se réveille et on lit : ses jugemens sont plus ou moins étendus, selon que les ouvrages sont plus ou moins importans... M. Cochin pense qu'un peintre qui réunit dans un grand degré toutes les parties de la peinture, dont il ne possède aucune dans un degré éminent, est préférable à celui qui excelle dans une ou deux, et qui est médiocre dans les autres; d'où il s'ensuit que le Titien est le premier des peintres pour lui. Je ne me connais pas assez en peinture pour décider si ce titre doit être accordé au concours de toutes les qualités de la peinture, réunies dans un grand degré, sans aucun côté excellent; mais je jugerais autrement en littérature. Je n'estime que les originaux et les hommes sublimes; ce qui caractérise presque toujours le point suprême en une chose, et l'infériorité dans toutes les autres.... Il y a des repos dans cet ouvrage qui le rendent intéressant. Là l'auteur traite de quelque partie de l'art; les principes qu'il établit sont toujours vrais et quelquefois nouveaux. Il y a un morceau sur le clair-obscur, qu'il faut apprendre par cœur ou se taire devant un tableau. Il ne faut pas aller en Italie sans avoir mis ce voyageur dans son porte-manteau, broché avec des feuillets blancs, soit pour ratifier les jugemens de l'auteur, soit pour les confirmer par de nouvelles raisons, soit pour les étendre, ou y en ajouter des morceaux sur lesquels il passe légèrement..... La peinture italienne est, comme vous savez, distribuée en différentes écoles, qui ont chacune leur mérite particulier. M. Cochin discute à fond ce point important, dont tout amateur doit être instruit. Si l'on

est à portée d'avoir le tableau sous les yeux en même temps que son livre, outre la connaissance des principales productions de l'art, on acquerra encore celle de la langue et des termes qui lui sont propres, et dont on aurait peut-être bien de la peine à se faire des idées justes par une autre voie.... Je ne connais guère d'ouvrage plus propre à rendre nos simples littérateurs circonspects lorsqu'ils parlent de peinture. La chose dont ils peuvent apprécier le mérite et dont ils soient juges, comme tout le monde, ce sont les passions, le mouvement, les caractères, le sujet, l'effet général; mais ils ne s'entendent ni au dessin, ni aux lumières, ni au coloris, ni à l'harmonie du tout, ni à la touche, etc. A tout moment ils sont exposés à élever aux nues une production médiocre, et à passer dédaigneusement devant un chef-d'œuvre de l'art; à s'attacher dans un tableau, bon ou mauvais, à un endroit commun, et à n'y pas voir une qualité surprenante; en sorte que leurs critiques et leurs éloges feraient rire celui qui broie les couleurs dans l'atelier.... Si l'on compare la préface de cet ouvrage où l'auteur n'avait que des choses communes à dire, et plusieurs endroits où il a parlé de son art avec quelque étendue, on concevra tout à coup que le point important pour bien écrire, c'est de posséder profondément son sujet. Il y a certains morceaux répandus par-ci par-là, qui ne le cèdent en rien pour le style à ce que nos meilleurs auteurs ont de mieux écrit. Enfin, j'estime cet ouvrage, et je souhaiterais que M. Cochin eût le courage d'en faire un pareil sur ce que nous avons de peinture, sculpture et architecture à Paris. J'imagine que s'il en avait le dessein, et que ce dessein fût connu, il n'y a presque aucun de nos amateurs qui osât lui ouvrir son cabinet. Quelle

misère! Il semble qu'on aime mieux posséder une laide chose et la croire belle, que de s'instruire sur ce qu'elle est. M. Cochin finit, je crois, par inviter tous les gens qui se mêlent de peinture, sculpture et architecture, de faire le voyage d'Italie. Il est certain qu'il ne lui a pas été inutile à lui-même; il y a pris une manière plus grande, plus noble et plus vraie, mais qu'il ne gardera pas : cela se perd; témoin notre Boucher qui a peint, à son retour d'Italie, quelques tableaux qui sont d'une vérité, d'une sévérité de coloris et d'un caractère tout-à-fait admirables : aujourd'hui on ne croirait pas qu'ils sont de lui; c'est devenu un peintre d'éventail. Il n'a plus que deux couleurs, du blanc et du rouge; et il ne peint pas une femme nue qu'elle n'ait les fesses aussi fardées que le visage. Il faut être soutenu par la présence des grands modèles, sans quoi le goût se dégrade. Il y aurait un remède, ce serait l'observation continuelle de la nature; mais ce moyen est pénible. On le laisse là, et l'on devient maniéré; je dis maniéré, et ce mot s'étend au dessin, à la couleur et à toutes les parties de la peinture. Tout ce qui est d'après la fantaisie particulière du peintre et non d'après la vérité de la nature est maniéré. Faux ou maniéré, c'est la même chose.

S'il m'est permis d'ajouter un mot à ce que M. Diderot vient d'observer sur Raphaël; je dirai que je ne trouve pas l'admiration de nos peintres pour cet homme immortel aussi grande que M. Diderot paraît le croire. S'ils en osaient dire leur sentiment de bonne foi, ils décideraient volontiers qu'il est froid. En effet, maniérés comme ils sont tous, il est impossible qu'ils sentent tout le sublime de la grande manière de Raphaël. Ce que

M. Cochin observe sur le coloris de ce peintre n'est pas nouveau; on sait que l'école romaine n'est pas, dans cette partie, la première d'Italie.

Paris, 15 juillet 1758.

Il congresso di Citera est une brochure assez connue, de M. le comte Algarotti. On vient de la traduire en français, sous le titre : *l'Assemblée de Cythère;* et voici l'idée que M. Diderot en a tracée. La traduction est, à ce qu'on prétend, d'une jeune femme qui ne veut point être connue (1).

« On ne savait ce qu'était devenu l'Amour; il s'était renfermé dans son temple; il y méditait sur le discrédit où son empire commençait à tomber. Il avait à ses côtés la Volupté qui languissait, les Jeux et les Ris qui ne battaient que d'une aile, les Graces qui commençaient à s'attrister : il ne savait quel parti prendre. La Volupté lui conseilla de s'éclaircir sur toute l'étendue du mal avant que de songer à y remédier. L'Amour y consentit; et à l'instant trois jeunes Amours furent dépêchés, l'un en France, où il fut en un moment; un second en Angleterre, où le pauvre petit pensa périr de la migraine et être suffoqué de la fumée; et un troisième en Italie, qui s'arrêtait à chaque pas, tant il trouvait de belles choses à voir. Ils arrivèrent pourtant, et revinrent avec trois femmes fort instruites de l'état des affaires amoureuses dans les trois royaumes. Le voyage de la Française fut court : les Françaises vont vite; l'Anglaise eut des accès de spleen qui la retinrent un peu sur la route; l'Italienne

(1) La jeune femme, ou plutôt la jeune demoiselle qui a traduit de l'italien d'Algarotti *l'Assemblée de Cythère*, se nommait mademoiselle Menou. (B.)

ne voulait aller que de nuit, tant elle craignait les surveillans. L'Amour les attendait avec impatience : les voilà. On les introduit : on leur apprend le sujet de leur voyage ; elles veulent parler toutes trois à la fois. On prend le carquois d'un Amour, on y met trois billets : la plus jeune des Graces en tire un, ce fut celui de l'Anglaise ; un second, ce fut celui de la Française ; le billet de l'Italienne resta au fond du carquois : elles parlèrent dans cet ordre.... L'Anglaise dit en quatre mots que l'Amour était inconnu dans sa patrie ; que les hommes, brutaux et farouches, y passaient la vie sous trois différens états de stupidité : dans le vin, avec les prostituées et dans la politique.... La Française dit que son pays était le plus joli pays du monde, qu'on y aimait depuis le matin jusqu'au soir, qu'on y faisait à l'Amour, en un jour, plus de sacrifices nouveaux qu'on ne lui en offrait en un an dans toutes les contrées du monde ; que, dans cette heureuse contrée, on avait réduit la tendresse à sa juste valeur, qu'on y avait du plaisir sans peine, et des amans sans conséquence ; qu'ils ne passaient pas pour les plus discrets du monde, qu'ils parlaient un peu, mais qu'on n'en rougissait plus ; que cela était fort bien comme cela, et qu'on pouvait l'en croire, parce qu'elle avait du goût, et que franchement elle ne connaissait personne qui en eût autant ; que l'Amour n'avait rien de mieux à faire que d'établir la galanterie française par toute la terre, et que de la proposer, elle, pour modèle à toutes les femmes, parce que, sans vanité, il trouverait plus facilement à en proposer de plus mauvais que de meilleurs.... L'Italienne se plaignait d'une bizarrerie des peuples de son pays, qui n'étaient pas cependant sans ressources à ce qu'elle croyait ; ensuite elle se déchaîna

contre les plaisirs des sens, et se mit à prêcher de toute son éloquence l'amour platonique..... Quoiqu'elle parlât comme un ange, et qu'elle citât souvent Pétrarque qui avait aimé et chanté pendant vingt ans madame Laure, en tout bien et en tout honneur, et qui l'avait pleurée en chantant pendant vingt autres, l'Amour ne put s'empêcher de bâiller, et la Française d'éclater de rire. Alors l'Italienne comprit qu'elle en avait assez dit, et l'Amour se leva de dessus son trône.... Il dit un mot à l'oreille de la Volupté, et voici le jugement que la Volupté prononça : Qu'il fallait qu'incessamment on commençât à Londres d'aimer, sans faire toutefois de la tendresse une affaire trop sérieuse; qu'on ferait bien d'y mettre un peu plus d'importance en France; et qu'en Italie on ferait encore mieux de le spiritualiser un peu moins. Elle ajouta beaucoup d'autres belles choses au milieu desquelles l'Amour disparut, et les trois femmes sortirent du temple.... Elles trouvèrent des amans sous le vestibule : l'Anglaise avait l'air assez gaie, et ne paraissait plus menacée de vapeurs; on remarquait une empreinte de langueur et de mélancolie dans les regards de la Française; l'Italienne laissait apercevoir à travers un air passionné des désirs assez vifs et peu platoniques.... On servit une collation où l'Anglaise but des liqueurs d'Italie qui lui parurent fort bonnes; la Française, de la bière d'Angleterre qui lui parut admirable, et l'Italienne quelques verres d'un vin de Champagne mousseux qui lui donnèrent beaucoup de vivacité.... Et ce fut la fin de l'ouvrage, que je trouvai mauvais, parce qu'il ne faisait ni sentir ni penser. »

AOUT.

Paris, 1er août 1758.

Avant que de nous occuper de plusieurs ouvrages importans qui vont se succéder, nous allons passer en revue une multitude de brochures ou de livres nouveaux, qui se sont imprimés depuis quelque temps, la plupart à l'insu du public, et qui ne méritent pas de fixer votre attention. Tournons d'abord nos regards sur le théâtre. Il m'arrive peu de vous parler du théâtre de la Comédie Italienne; les pièces qui y ont le plus de succès en méritent si peu, sont si peu estimées, malgré un nombre prodigieux de représentations, qu'un examen sérieux en serait tout-à-fait déplacé. *La Nouvelle École des Femmes*, comédie en trois actes et en prose, par M. de Moissy (1), a fait plus de bruit que les pièces de ce théâtre n'en font ordinairement; cependant elle a été bientôt appréciée, et on a été étonné que si peu de chose ait pu avoir une espèce de réputation. Le jugement le moins sévère qu'on puisse porter de *la Nouvelle École des Femmes*, c'est qu'elle manque de fonds et que l'intrigue en est absurde; en la lisant, vous observerez vous-même qu'elle est froide et mal écrite. Mélite est une femme raisonnable et sensée, c'est du moins l'intention de l'auteur; elle a perdu le cœur de son mari, qui, par parenthèse, est un homme sans caractère : on ne sait ce que c'est. Il s'est pris de passion pour une courtisane; c'est ce que nous appelons une fille en termes vulgaires. Voyons un peu la conduite de

(1) Représentée le 6 avril précédent.

cette femme sensée, et ce que fait Mélite pour ramener son mari. Premièrement, un certain chevalier Des Usages voudrait bien l'engager à se venger de Saint-Fard, c'est le nom du mari dont il est l'ami. Ce chevalier est bien le plus insipide personnage qu'on puisse voir; Mélite ne peut le souffrir; malgré cela il a avec elle des scènes fort longues, et il prépare pendant la pièce un divertissement qu'il compte donner à Mélite le soir même et dans sa propre maison. Cette femme sensée et intéressante imagine ensuite d'aller trouver Laure, c'est le nom de la courtisane. Sur le portrait avantageux que le chevalier, juge et connaisseur en mérite, lui en a fait, elle ne doute pas qu'en se confiant à cette fille, en lui faisant connaître tout l'excès de sa passion pour un mari infidèle, qui avait d'ailleurs caché son mariage à Laure, celle-ci n'entre dans ses intérêts, et ne s'emploie de toutes ses forces pour lui rendre le cœur de son mari. Si ce plan n'a pas le sens commun, le succès n'en est pas moins heureux; le poète l'a voulu ainsi. Laure conseille à Mélite, premièrement, d'être plus gaie et de songer à amuser son mari pour lui rendre sa maison plus agréable; ensuite elle lui promet de congédier Saint-Fard le soir même. En effet, après avoir été renvoyé par Laure, il revient chez lui pour souper tristement avec sa femme : il est étonné de la trouver si parée; il ne veut jamais se persuader que ce soit pour lui. Mélite fait exécuter pour son mari la fête que le chevalier a préparée pour elle; elle y danse elle-même. Toute cette conduite est très-intéressante, comme vous voyez; aussi Saint-Fard n'y tient-il pas : son amour pour sa femme renaît à l'instant, et les pas séduisans de Mélite, secondés par le congé expédié à Saint-Fard à l'hôtel de Laure, assurent pour

jamais à une femme si touchante le cœur d'un mari si estimable. Avec le goût un peu sévère, on ne peut qu'avoir mauvaise opinion d'une assemblée qui applaudit de pareilles platitudes; mais il faut dire aussi que le public revient ordinairement bien vite de ces sortes d'engouemens, et que telle pièce, applaudie pendant deux mois de suite à la Comédie Italienne, ne soutiendrait pas peut-être une représentation sur le théâtre de la Comédie Française. Au reste, *la Nouvelle École des Femmes* n'est pas le coup d'essai de M. de Moissy, il a déjà eu quelques succès passagers sur le Théâtre Italien; et, si j'ai la mémoire fidèle, *le Provincial à Paris,* joué il y a cinq ou six ans, était son ouvrage, et valait mieux que la pièce dont je viens de vous entretenir (1).

M. l'abbé Prévost vient enfin de publier la suite et la fin de l'*Histoire de Charles Grandisson*, traduite de l'anglais, de l'auteur de *Paméla* et de *Clarisse*. Après nous avoir fait attendre la fin de ce roman pendant trois ou quatre ans de suite, le public devait, ce me semble, être dédommagé de ce délai par les soins du traducteur; point du tout. M. l'abbé Prévost, qui avait déjà fort tronqué les derniers volumes de *Clarisse*, dont il n'y avait pas un mot à perdre, a absolument estropié le roman de *Grandisson;* il a osé abréger et gâter jusqu'au morceau de Clémentine, qui est un chef-d'œuvre de génie d'un bout à l'autre. Tous les gens de goût préfèreront à la traduction de M. l'abbé Prévost, celle qu'on a faite en Hollande du roman de *Grandisson*, et qui, quoique barbare en beaucoup d'endroits, a le mérite de la fidé-

(1) *Le Provincial à Paris*, représenté le 4 mai 1750, était en effet de Moissy.

lité d'une traduction littérale (1). Il me reste à vous parler du fond de ce roman et du génie de M. Richardson, auteur de tous ces ouvrages prodigieux, et ce sera la matière d'une de mes feuilles suivantes. Il y a peu d'ouvrages modernes où il y ait autant de génie que dans *Paméla*, *Clarisse* et *Grandisson*.

IMITATION *d'un Sonnet du Zappi, célèbre poète italien.*

STANCES.

Dans les temps fortunés de ma première enfance,
Où je domptais à peine un timide chevreau,
Chloris eut sur mes vœux une entière puissance;
Pour voler dans ses bras, je quittais mon troupeau.

Je l'aimais, et mon cœur se faisait mieux entendre
Qu'un vain son que ma bouche avait peine à former;
Un jour, en me donnant le baiser le plus tendre,
« A ton âge, dit-elle, on ne sait pas aimer. »

J'ai grandi : je t'aimais, bergère, et je t'adore;
Mes feux nés avec moi, croissent avec mes ans;
Tu ne te souviens plus de mes premiers accens :
Hélas! de ton baiser je me souviens encore.

Histoire et Commerce des Antilles anglaises, ouvrage instructif et utile (2).

---

(1) La traduction du roman de *Grandisson*, publiée à Gottingue ou à Leyde en 1756, 7 vol. in-12, est de Gabriel Joel Monod, ministre protestant, connu par d'autres traductions d'ouvrages anglais. (B.)

(2) L'*Histoire et commerce des Antilles anglaises*, 1 vol. in-12, est l'ouvrage de M. Butel-Dumont. On peut encore aujourd'hui le lire avec fruit. (B.) Cet auteur avait déjà donné *Histoire et commerce des Colonies anglaises*; voir la lettre du 15 mars 1755.

Paris, 15 août 1758.

M. Helvétius, fils du premier médecin de la reine, qui n'était pas un homme sans réputation, vient de donner un volume in-4° fort considérable sur *l'Esprit*. Cet ouvrage a causé dans le public un soulèvement général; les dévots et les gens du monde se sont également déchaînés contre lui: le livre a été supprimé par arrêt du Conseil d'État du roi, comme scandaleux, licencieux, dangereux. On a obligé l'auteur, qui possède à la cour une charge de maître-d'hôtel de la reine, de se rétracter publiquement; il l'a fait dans une lettre adressée à un Jésuite, et cette rétractation n'ayant pas paru suffisante, on lui en a fait signer une seconde si humiliante, qu'on ne serait point étonné de voir un homme se sauver plutôt chez les Hottentots que de souscrire à de pareils aveux. Voilà bien du bruit. Je ne sais si la gloire littéraire sera assez considérable pour dédommager l'auteur de tous les désagrémens qu'il a essuyés; il me semble que ceux qui jugent le plus favorablement, quelque mérite qu'ils accordent à cet ouvrage, lui refusent la qualité la plus précieuse, qui est le génie. En attendant que je puisse vous rendre compte de mes propres sentimens à l'égard du livre de *l'Esprit*, je placerai ici le jugement d'un homme qui vaut beaucoup mieux que moi. Si par hasard il était un peu trop à l'avantage de l'auteur, vous serez à même de le rectifier à mesure que vous lirez l'ouvrage; et moi-même je ne manquerai pas d'y revenir par la suite (1).

(1) La suite est dans les *Œuvres de M. Diderot*. (*Note de la première édit.*) Voir tom. I, p. 632 et suiv., de l'édition donnée par Belin (1818, in-8°).

CHANSON *sur le livre de* l'Esprit.

Admirez tous cet auteur-là
Qui de *l'Esprit* intitula
Un livre qui n'est que matière,
Laire, lanlaire, etc.

Le censeur qui l'examina,
Par habitude imagina
Que c'était affaire étrangère,
Laire, lanlaire.

Pour entendre le second couplet, il faut savoir que M. Tercier, censeur du livre de *l'Esprit*, a une place dans le bureau des affaires étrangères (1).

SEPTEMBRE.

Paris, 1er septembre 1758.

LA famille des Danaïdes est une de ces familles tragiques dont les malheurs et les crimes ont été exposés

(1) Tercier (né en 1704, mort en 1767), d'abord secrétaire de l'ambassade de France en Pologne, concourut puissamment à l'évasion du roi Stanislas de Dantzick assiégé. Son dévouement à la cause du malheur lui valut une longue et pénible détention de la part des Russes. L'autorisation donnée au livre de *l'Esprit* lui fit perdre la place de premier commis des affaires étrangères, qu'il avait obtenue depuis son retour en France. Mais Louis XV, gendre de Stanislas, l'en dédommagea par des pensions, et lui conserva la confiance intime qu'il lui avait accordée. Enfin la crainte que la correspondance secrète du roi avec le chevalier d'Éon, correspondance qui passait par ses mains, ne vînt à être connue du duc de Choiseul qui en ignorait l'existence, le surcroît de travail que ces mystérieuses dépêches lui causèrent, abrégèrent les jours de cet homme estimable.

sur le théâtre des Grecs avec tant de force et de génie, et ont fourni à Eschyle, à Sophocle et à Euripide le sujet de ces chefs-d'œuvre qui font encore aujourd'hui l'admiration de la terre. Parmi ces sujets, celui d'Hypermnestre est un des plus beaux, des plus touchans, des plus terribles, des plus pathétiques. La haine entre Danaüs, roi d'Argos, et son frère Égyptus, est aussi célèbre dans l'histoire de ces temps que celle d'Atrée et de Thyeste. Après une trève conclue avec autant de rage que de fausseté entre les deux frères, Danaüs consent à donner ses filles, au nombre de cinquante, si je m'en souviens bien, aux cinquante fils d'Égyptus, mais épouvanté par un oracle qui lui prédit la perte de sa vie par la main d'un de ses gendres, il persuade à ses filles d'immoler, la nuit même de leurs noces, leurs époux à sa sûreté. Toutes obéissent à cet ordre cruel, excepté Hypermnestre qui, partagée entre son amour pour Lyncée son époux et sa piété envers un père barbare, se trouve exposée aux plus affreuses extrémités; situation vraiment tragique et digne d'exercer le génie des plus grands poètes. Après les tragiques grecs qui ont traité l'histoire des Danaïdes en plusieurs pièces, les modernes s'y sont pareillement essayés; nous avons un opéra d'Hypermnestre, par le célèbre Métastasio, que je ne compterai pas parmi ses beaux ouvrages. Il est bien étonnant qu'on n'ait pas songé à traiter ce sujet en France, et qu'il ait échappé au grand Racine, qui se plaisait tant à remettre sur notre scène les prodiges du théâtre grec; sans doute qu'il lui paraissait trop simple, et qu'il ne trouvait pas jour à le gâter par quelque épisode adroitement entrelacé, comme il a fait dans la plupart de ses autres pièces; en effet, ici tout épisode devenait absolument impraticable. Il

existe cependant une tragédie de ce nom; mais qui n'a pu se conserver au théâtre. Un jeune poète, M. Lemierre, vient de traiter ce sujet avec beaucoup de succès. La La tragédie d'*Hypermnestre* a été jouée pour la première fois, le 31 août, avec des applaudissemens universels.

Vers *sur le roi de Prusse.*

(On les attribue à M. d'Alembert.)

Sage et vaillant, monarque et père,
Il sait vaincre et penser, il sait régner et plaire;
Héros dans ses malheurs, prompt à les réparer,
Au plus affreux orage opposant son génie,
Il voit l'Europe réunie
Pour le combattre et l'admirer (1).

Vers *sur la mort de Madame* ***

La mort seule nous sépara.
Notre amitié tendre et fidèle
Aux amans un jour servira
Ou de reproche ou de modèle.

M. Bouguer, de l'Académie royale des Sciences, vient de mourir âgé de plus de soixante ans (2). Cet académicien, qui passait pour un homme du premier mérite,

(1) Ces vers, qui n'ont pas plus été compris dans les éditions des *Œuvres* de d'Alembert que le compliment rapporté par Grimm, tom. I, pag. 24, sont cependant bien de lui; mais il en existe une autre version qui nous semble préférable :

Modeste sur un trône orné par la victoire,
Il sut apprécier et mériter la gloire :
Héros, etc.

(2) Il mourut le 15 août 1758; il était né en 1698.

était jadis du nombre de ceux qui allèrent, par ordre du roi, aux deux extrémités du globe pour en mesurer quelques degrés; entreprise qui a été célébrée par toute sorte de bouches, et qui n'était au reste de nulle utilité. M. Bouguer fit le voyage méridional avec M. de la Condamine, et d'autres avec lesquels il eut ensuite de longues querelles.

OCTOBRE.

Paris, 1er octobre 1758.

Après vous avoir donné une idée de la tragédie d'*Hypermnestre*, il me reste à vous parler du mérite de cette pièce et du talent de son auteur. M. Lemierre me paraît, dans la foule des jeunes gens dont on nous a représenté les essais, le seul qui ait une vocation véritable pour le théâtre. La machine de sa pièce est belle et simple, et tout-à-fait dans le goût des anciens. Cette simplicité de conduite a touché peu de personnes, parce que, malgré notre finesse et nos prétentions, nous sommes bien loin de ce grand goût des anciens, qui sera éternellement le modèle pour juger tout ce qui est beau et vrai dans les arts et dans la nature. La marche de la tragédie d'*Hypermnestre* m'a paru absolument semblable à la marche des tragédies grecques, et c'est en quoi elle me paraît mériter les plus grands éloges. Disons hardiment qu'*Hypermnestre* a en cela quelque supériorité sur la plupart des pièces de Racine qui, quoique conduites avec un art extrême, n'ont pas cette simplicité que nous admirons tant dans les pièces anciennes. Un épisode, avec

quelle habileté qu'il soit entrelacé, gâte toujours... L'auteur d'*Hypermnestre* n'a pas songé à gâter un des plus beaux sujets tragiques par quelque épisode postiche, et cette sagesse me paraît digne de beaucoup d'éloges dans un jeune homme; il a d'ailleurs montré de l'art et de l'adresse dans le cours de sa tragédie. Lorsqu'au quatrième acte le tyran a fait courir après Lyncée, dont il a appris la fuite, on vient lui annoncer que toutes les recherches ont été inutiles, et que ce prince a su se dérober à la vigilance de ses ennemis; déjà le spectateur partage la joie que cette nouvelle fait éprouver à Hypermnestre, lorsqu'un autre détachement plus heureux que les autres amène Lyncée dans les fers. Ce sont de petites choses, mais qui font un grand effet au théâtre, et dans lesquelles un poète montre du talent. Un autre mérite de cette tragédie, c'est de nous offrir plusieurs tableaux très-beaux. On a applaudi avec transport celui du cinquième acte, où Danaüs a le poignard levé sur sa fille, prêt à la frapper si Lyncée est assez hardi pour faire avancer ses soldats. La fureur d'un père dénaturé, le désespoir, les craintes, les incertitudes d'un amant, la résignation, le sort touchant d'Hypermnestre, font un tableau très-pathétique; ce tableau change un moment après. Danaüs détournant la tête à l'arrivée d'un de ses confidens, perd son avantage. Lyncée, adroit à saisir cet instant, se jette entre lui et sa fille. Vous voyez Hypermnestre à demi évanouie dans les bras de son amant, et son père sur le côté dans le désespoir d'avoir laissé échapper sa victime, et avec elle le seul moyen de se sauver. Ce tableau, tout aussi fortement applaudi que le précédent, ne m'a pas séduit; il est fondé sur un escamotage qui est trop puéril et trop contraire à la majesté de la scène tragique. Que

devenait la princesse sans le hasard qui fait que Danaüs détourne la tête, et sans le tour de passe-passe de Lyncée, qui saisit l'instant pour se jeter entre ce père barbare et sa fille, et pour lui escamoter sa proie? Voilà un dénouement absolument puéril. Mais un tableau qui m'a fait grand plaisir, est celui du troisième acte, où l'on voit, sur le devant du théâtre, Lyncée instruit du meurtre de ses frères, et Hypermnestre qui paraît dans le fond, le poignard et la lampe à la main : cela est très-effrayant et très-beau. Un autre tableau très-touchant se trouve dans la même scène, lorsque Lyncée, saisi de rage et de désespoir, veut aller immoler le tyran à sa juste fureur, et que la princesse se jette tout à travers son chemin, à ses pieds, pour sauver les jours d'un père peu digne d'une telle fille. Mademoiselle Clairon est bien touchante dans ce moment; si M. Lemierre avait montré autant de goût et de simplicité dans ses discours que dans la contexture et dans les tableaux de sa pièce, il eût fait un chef-d'œuvre. C'est là la partie faible de sa tragédie; elle ne gagnera pas à être lue. Sans presque toucher à la marche, si un homme de génie voulait se donner la peine d'écrire cette pièce dans le goût grec, d'y conformer les caractères, les mœurs et les discours, il ferait, à mon gré, une des plus belles choses qu'on puisse voir. Il faut conseiller à M. Lemierre de lire jour et nuit les modèles anciens, et espérer que son coloris, cette partie si essentielle dans un poète, se fortifiera et acquerra cette magie sans laquelle rien ne séduit ni en poésie, ni en peinture, ni en musique. Sans compter cette faiblesse de coloris, les discours de cette pièce n'ont pu réussir auprès des gens d'un vrai goût, pour deux raisons : premièrement, ils sont presque partout trop longs. Lorsqu'une situation

est très-pressante, on n'a pas le temps de parler, il faut agir : ce sont les actions et les mouvemens qui produisent alors les grands effets. Il est bien question de discourir, lorsque Danaüs a le poignard levé sur sa fille. Je ne sais pas ce que peut faire un amant dans un moment aussi effroyable. Il peut s'arracher les cheveux, déchirer ses vêtemens, pousser des cris et des accens douloureux; mais sûrement il ne parle pas. Il y a quelques scènes absolument inutiles; celle qui commence le second acte est de ce nombre. Hypermnestre rassure sa confidente sur les sinistres augures des victimes. La princesse a vraiment bien le temps, au sortir du temple, de prêcher la tranquillité à une de ses femmes. Tout le monde a blâmé, dans le troisième acte, le récit qu'un confident fait à Lyncée sur l'assassinat de ses frères; il lui montre presque la grimace que chacun a faite en expirant. Lorsqu'on a le malheur d'être témoin d'un spectacle aussi affreux, on perd la parole et la force de le peindre, du moins dans le premier moment; d'ailleurs, Lyncée peut-il entendre un pareil récit, lorsqu'un seul mot lui apprend que ses frères sont trahis? peut-il écouter autre chose, et ne doit-il pas tomber dans la frénésie la plus profonde? Mais ce qui a surtout nui aux discours de cette pièce, c'est que l'auteur n'a pas conservé le goût antique dans les caractères. Il fait de Danaüs un monstre de nature également cruel et fourbe, qui suppose gratuitement un oracle pour faire égorger, par ses filles, les cinquante fils d'Egyptus. Il n'a nul sentiment humain; il fait jeter sa fille dans les fers; il est barbare et cruel sans intérêt; un tel homme n'a jamais existé. La fable nous représente Danaüs comme un homme faible et atroce; effrayé par un oracle qui lui prédit la mort par la main d'un de

ses gendres, il se résout à les faire périr tous; tout devient fondé alors, et les discours en deviennent plus tragiques. M. Lemierre a fait d'Hypermnestre une espèce d'esprit fort qui se récrie sur la fausseté des oracles et sur la fourberie des prêtres. Ces déclamations contre les oracles, ces impiétés tant de fois répétées dans nos pièces modernes, sont bien puériles et bien fastidieuses. Combien Hypermnestre serait plus touchante, si je la voyais partagée entre sa passion pour Lyncée et sa piété envers les dieux et son père; telle, enfin, que les anciens nous ont représenté toutes les jeunes personnes de son état, dont l'innocence, la candeur et la simplicité de mœurs ont un charme si puissant sur les ames sensibles!

Le Théâtre Italien a perdu, il y a un mois, une actrice célèbre, connue sous le nom de Silvia. On disait qu'elle jouait avec une grande finesse et beaucoup de naïveté, deux qualités qui, surtout réunies, sont bien rares; pour moi, j'avoue que je n'ai jamais bien senti le mérite de cette actrice; elle était d'une figure désagréable; elle avait la voix fausse et un jeu à prétentions tout-à-fait fatigant. Je n'ai jamais compris comment on pouvait vanter sa naïveté quand on connaissait le jeu de mademoiselle Gaussin, ni sa finesse quand on savait sentir celui de mademoiselle Dangeville. Le Théâtre Français vient aussi de perdre une jeune actrice d'une figure charmante; mademoiselle Guéant a été enlevée, par la petite-vérole, à l'âge de vingt-quatre ans; elle remplissait les rôles de mademoiselle Gaussin, et, sans avoir un talent bien sublime, elle s'était rendue nécessaire par un travail assidu et par une grande envie de bien faire qui réussit

toujours aux personnes qui ont de la beauté et de la grace (1).

DÉCEMBRE.

Paris, 1er décembre 1758.

M. d'Alembert a inséré dans le septième volume de l'*Encyclopédie* un article sur la république de Genève qui a fait beaucoup de bruit. Au milieu des louanges qu'il donne avec raison à beaucoup d'institutions de ce petit État, il accuse les ministres de Genève de socinianisme. Ce n'est pas dans la vue de leur faire de la peine ou d'en dire du mal que M. d'Alembert a avancé cette assertion extraordinaire; tant s'en faut : au contraire, on voit aisément qu'il veut faire honneur aux partisans de la religion naturelle de ce qu'un corps rempli de sagesse et de lumière a rapproché sa doctrine des dogmes d'une religion raisonnable et épurée. Ce zèle est bien singulier. On n'est pas accoutumé à voir aux philosophes une ferveur aussi apostolique; et les philosophes intolérans ne méritent pas plus d'indulgence que les dévots qui persécutent. Les ministres de Genève se sont conduits dans cette occasion avec beaucoup de prudence; ils ont opposé à l'article *Genève* une déclaration faite avec beaucoup de sagesse, de modération et de dignité. Je remarquerai en passant qu'on ne peut et qu'on ne doit juger

(1) Mademoiselle Guéant, qui mourut le 8 octobre 1758, avait paru pour la première fois sur le Théâtre Français, en février 1746, dans le rôle de la petite fille du *Moulin de Javelle*. Dorat a déploré sa perte dans son poëme de *la Déclamation*.

un corps quelconque que sur ses statuts, sur ses réglemens, en fait de religion sur ses livres symboliques, et jamais sur un résultat des différentes opinions des particuliers; que quand je dis qu'un tel est protestant, cela ne veut pas dire qu'il adhère de toute sa force aux opinions de Luther ou de Calvin, ni aux dogmes de leur profession, mais seulement qu'il se dit extérieurement et civilement de la communion d'une telle secte; qu'en un mot, on ne peut parler en public de la religion d'un particulier sans imprudence, sans injustice et sans inutilité; mais ce pas n'était point le seul extraordinaire dans l'article *Genève*. Entre autres choses fort singulières, M. d'Alembert conseille à la république l'établissement d'un théâtre de comédie, et s'étend beaucoup sur les avantages qui en résulteraient pour le goût et pour les mœurs non-seulement de la ville de Genève, mais de presque toute l'Europe. Il faut lire tout ce morceau; on ne pourra guère s'empêcher de le trouver extravagant. Nos philosophes sont quelquefois bien fous. Je ne dis pas combien tout l'article était déplacé dans l'*Encyclopédie*, où la ville de Genève doit occuper l'espace de trois ou quatre lignes, et point du tout des colonnes entières, pour nous apprendre ce qu'elle doit ou ne doit pas faire; chose absolument étrangère aux arts et aux sciences qui font l'objet de ce dictionnaire. On dit ordinairement qu'une extravagance en engendre une autre, et cela est arrivé cette fois-ci. J.-J. Rousseau, qui a pris le titre de citoyen de Genève par excellence, n'a pas voulu laisser échapper cette occasion sans dire son sentiment sur une chose qu'il croit de la dernière importance pour ses compatriotes; il a adressé à M. d'Alembert une Lettre de deux cent soixante-quatre pages, grand in-8°, pour ré-

futer son article, et pour prouver que la comédie en elle-même est une fort mauvaise chose, et puis qu'elle serait très-dangereuse et nuisible à Genève. M. Rousseau est né avec tous les talens d'un sophiste. Des argumens spécieux, une foule de raisonnemens captieux, de l'art et de l'artifice, joints à une éloquence mâle, simple et touchante, feront de lui un adversaire très-redoutable pour tout ce qu'il attaquera; mais au milieu de l'enchantement et de la magie de son coloris, il ne vous persuadera pas, parce qu'il n'y a que la vérité qui persuade. On est toujours tenté de dire : cela est très-beau et très-faux. Quoique le nouvel ouvrage de M. Rousseau, dont il est question ici, m'ait paru diffus, languissant et même plat en beaucoup d'endroits, je ne doute point que vous ne l'ayez lu avec bien du plaisir; seulement en le quittant vous serez étonné qu'il ne vous ait fait changer de sentiment sur rien. De la façon dont M. Rousseau s'y prend, il est sûr qu'il n'y a rien au monde qu'on ne puisse renverser, surtout avec une cognée comme la sienne. Rien n'étant sans inconvéniens, je prouverai facilement que le soleil est l'astre le plus malfaisant et le plus dangereux qui existe dans l'univers; je n'ai qu'à taire ses influences heureuses pour m'occuper tout entier de quelques maux qu'il produit, à quoi je joindrai la liste des maux qu'il pourrait causer par la suite, plus j'aurai d'éloquence, d'esprit et de talent, plus j'aurai fait un livre séduisant, mais je n'aurai convaincu personne. Ceux qui m'auront lu avec le plus de plaisir, ne trouveront pas moins comme auparavant que le soleil est un astre nécessaire et bienfaisant. Je remarquerai donc que c'est bien peine perdue que de répondre sérieusement à M. Rousseau sur ce qu'il a dit contre la comédie en gé-

néral, et quand on n'a pas autant de force et d'énergie dans le style que lui, c'est encore une entreprise maladroite. Les gens d'esprit et de sens réfutent les argumens de M. Rousseau à mesure qu'ils lisent; ils n'ont besoin de personne pour les avertir. En rendant justice au talent de l'auteur, ils ne remarquent pas moins un défaut de logique général dans tout l'ouvrage, qui fait que ce que l'auteur établit dans un tel endroit, est détruit quelques pages après par une assertion qui, sans lui être directement opposée, ne laisse pas que de lui être contradictoire. C'est ce choc de principes de toute espèce avancés suivant le besoin qu'on en a, et puis oubliés un moment après pour d'autres qui ne peuvent plus s'accorder avec les premiers, qu'on a toujours reproché avec raison à M. Rousseau, et qui n'est nulle part si sensible que dans sa philippique contre la comédie, sans compter les raisonnemens captieux et de mauvaise foi que l'auteur avance ordinairement avec beaucoup de véhémence et de chaleur, comme s'il voulait s'étourdir lui-même sur le faux qu'il y aperçoit. En un mot, si M. Rousseau regarde la comédie comme un art et comme un genre d'imitation, et qu'il la condamne sous ce point de vue, cette dispute rentre dans celle sur le danger des sciences et des arts qu'il a soutenue si long-temps. Si admettant les arts et la culture du génie chez un peuple policé, il en bannit les spectacles, il ne peut dire en faveur de son sentiment que des choses absurdes et fausses. Jusqu'à présent M. Rousseau n'a soutenu que des paradoxes d'une grande généralité, comme le danger des sciences, celui de la société, et avec de l'éloquence on réussit à trouver des choses spécieuses; mais s'il se met à particulariser ses

paradoxes, quelle que soit la force de son style, il aura de la peine à éviter l'absurde et le ridicule (1).

Le jour de la Toussaint, on a découvert la chaire de la paroisse de Saint-Roch, inventée et exécutée par M. Challe, sculpteur de l'Académie royale. La tribune est ornée de bas-reliefs et soutenue par les quatre vertus cardinales; elle est surmontée d'une figure qui représente l'Ange de lumière, tenant d'une main la trompette et de l'autre des palmes; il lève le voile qui est censé couvrir la Vérité. Ce morceau n'a pas eu le suffrage des gens de goût. Un défaut qui a choqué tout le monde, c'est le lourd qu'on y remarque; on craint toujours que le prédicateur ne soit écrasé par l'Ange qui est sur sa tête.

Madame de Graffigny est morte, il y a quelques jours, à l'âge de soixante et quelques années (2). Elle s'est rendue célèbre par les *Lettres d'une Péruvienne*, qui ont eu beaucoup de succès, et par la comédie de *Cénie*, qui est

(1) Grimm marque ici un temps d'arrêt à son admiration pour Rousseau. (Voir tom. I, p. 61, note.) Il ne peut pas opérer brusquement un quart de conversion, mais on aura bientôt occasion de remarquer que la progression descendante fut rapide. Rousseau, malade, n'avait pas consenti à accompagner à Genève madame d'Épinay, grosse du fait de Grimm, *indè iræ*. (Voir *les Confessions*, part. II, liv. 9.)

(2) Madame de Graffigny, née en 1694, mourut le 12 décembre 1758. On attribua principalement sa dernière maladie au chagrin qu'elle éprouva de la chute de *la Fille d'Aristide* (voir la lettre du 1er mai précédent), et aux efforts qu'elle fit pour le dissimuler. Collé, qui était de sa société habituelle, rapporte (tom. II, p. 266 de son *Journal*) une particularité bien singulière de sa dernière maladie. Elle eut un jour, au milieu d'une conversation, un évanouissement de quatre à cinq minutes. Quand il la prit elle avait commencé une phrase qu'elle acheva lorsqu'elle revint à elle, sans s'être aperçue qu'elle se fût évanouie.

toujours jouée avec applaudissement. Cette femme n'était pas aussi aimable dans le monde que dans ses écrits; elle avait le ton lourd, trivial, commun : ceux qui l'ont connue particulièrement disent que ces défauts disparaissaient à mesure que sa tête s'échauffait.

M. de la Curne de Sainte-Palaye, de l'Académie Française, vient de faire imprimer deux volumes in-12, intitulés : *Mémoires sur l'ancienne Chevalerie, considérée comme un établissement politique et militaire* (1). Ces Mémoires avaient déjà paru dans le recueil de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; c'est de là qu'on les a tirés. Ils sont remplis de recherches curieuses, et feront plaisir à ceux qui aiment à s'occuper des mœurs de ces siècles ignorans, galans et barbares.

Avantages du mariage, et combien il est nécessaire et salutaire aux prêtres et aux évêques de ce temps-ci d'épouser une fille chrétienne; deux petits volumes (2). Cet ouvrage est très-rare. Il a été brûlé, par arrêt du parlement, par la main du bourreau. L'auteur, qui est prêtre, est partie intéressée dans sa cause; il a été mis à la Bastille, et au sortir de la prison, pour prouver son attachement à sa doctrine, il a épousé une fille chrétienne.

(1) Il a paru, en 1781, un troisième volume de ces *Mémoires* de M. de Sainte-Palaye, rédigé par feu M. Ameilhon, sur les manuscrits de l'auteur. (B.) Sainte-Palaye avait été élu à l'Académie à la place de Boissy, dont Grimm a rapporté la mort dans la lettre du 15 mai précédent.

(2) L'auteur de cet ouvrage était chanoine d'Étampes, et se nommait Desforges. (B.)

LETTRE *de madame d'Épinay à M. de Saint-Lambert.*

Genève, 15 décembre 1758.

Si nous étions au siècle de Merlin,
Siècle où chacun entendait le grimoire,
Où tout à coup l'esprit malin
Vous endormait un beau matin,
Je pourrais bien vous faire accroire
Qu'un charme me tient en défaut,
Et que depuis un an je dors ou peu s'en faut.

En vérité, Monsieur, je me croirais trop heureuse d'avoir une pareille excuse à vous donner; mais point: des souffrances, une faiblesse excessive, et depuis plusieurs mois l'habitude contractée de ne rien faire, voilà les causes de mon silence. Le désir de me rappeler au souvenir de mes amis, et surtout au vôtre, me revient et me rend mes forces.

Tel un hiver rigoureux et pénible
Glace une onde pure et paisible,
L'arrête en suspendant son cours;
Telle on la voit éprouvant le secours
Du soleil bienfaisant, devenir plus rapide,
Telle on a vu la mort au teint livide,
A l'œil hagard, prête à glacer mes sens.
Mes esprits engourdis dans ces tristes momens
Laissaient encore agir une douleur tranquille:
Regrettant tout, et ne désirant rien,
Sans espérance et sans soutien,
Ce moment prolongé me semblait inutile.
Mais quel cri tout à coup interrompt ce sommeil?
J'ouvre les yeux, je renais, je soupire...,
De l'amitié j'ai reconnu l'empire,
Et mes amis ont été mon soleil.

Il est bien juste, Monsieur, que vous receviez votre part de ma reconnaissance, et qu'à présent que ma résurrection est bien constatée, je vous consacre à tous les premières idées riantes que me donne votre souvenir.

Qu'avec plaisir je me rappelle
Tant d'amis si chers à mon cœur!
Tour à tour occupés du soin de mon bonheur,
Vous m'en donniez toujours une preuve nouvelle.

En ne laissant rien à désirer au sentiment, on trouvait encore avec vous tous les agrémens de la société réunis. O mes amis! quand me retrouverai-je parmi vous?

Un avenir trop séduisant,
Quand il est loin encor devient une chimère,
Et serait bientôt un tourment;
Mais la raison sage et sévère
Nous dit de mettre à profit chaque instant,
En tirant parti du présent.

Cela est moins difficile ici que partout ailleurs; mais il faut être en garde contre le premier coup d'œil. Les abords de Genève sont très-propres à effaroucher des têtes françaises, et à plus forte raison des têtes femelles qui ne sont jamais sorties de leur pays.

On n'y voit que des monts glacés,
Ou bien des campagnes arides:
Ces peuples cependant par les dieux protégés,
Tiennent d'eux, selon moi, des bienfaits plus solides
Que ceux dont on nous voit si vains.
Chez eux nul brillant équipage,
Point de palais dorés ni de superbes trains;
Sans faste, sans nul étalage,

Par la sagesse et l'équité,
Par l'amour de la liberté,
Ils semblent animés d'une ame égale et pure ;
De leur cœur la naïveté,
Et de leurs mœurs l'urbanité
Nous ramènent au temps de la simple nature.

Vous voyez, Monsieur, qu'avec de tels hôtes on peut très-bien se tirer d'affaire. Quel pays que celui où le ridicule inspire plus de compassion que de bons mots! En voulez-vous un exemple?

Non loin de notre voisinage
Est un certain original,
Obligeant à nul autre égal,
Officier savoyard, lourd et d'épais corsage ;
Mais, pour trancher la vérité,
Égal en bêtise et bonté.
De présenter, cet homme a la manie ;
Pour en passer sa fantaisie
Tous les matins il guette sur un pont
Les arrivans, tandis qu'à l'autre porte
De ses soldats la nombreuse cohorte
En fait autant. Honnêtes gens ou non,
Il les mène en cérémonie
A la prochaine hôtellerie,
Les régale, et sans être instruit
De ce qu'ils sont, les introduit
Chez les principaux de la ville.
Si bien qu'un jour de ce printemps
Il rencontre au milieu des champs
Certain quidam à plus d'un tour habile,
Qui le joint en disant qu'il vient de Tripoli,
Et qu'il a nom Pignatelli;
Qu'il est comte, marquis... Vite allons chez Voltaire,
Répond notre officier : venez, laissez-moi faire ;

Nous serons bien reçus : donnez votre paquet,
Et montez sans façon dans mon cabriolet.
On peut juger du commentaire
Qui se fit pendant le trajet.
Mais à la mine atrabilaire,
A l'œil sournois du pauvre hère,
A son maintien, et plus à son propos
On se regarde, et puis on lui tourne le dos.
Notre introducteur se démène,
Il répète à perte d'haleine
Les noms, surnoms *et cætera*,
Disant que c'est à qui l'aura :
« Bon, lui dit la jeune Sophie,
Si ce magot nous vient d'Egmont
C'est tout au plus, je vous le certifie,
Le cuisinier de la maison. »
Pour abréger l'historiette,
Vous saurez qu'un jour sans trompette
Ce fameux comte s'esquiva,
Et l'introducteur planté là
Oncques depuis n'en avait eu nouvelle.
Ce comte cependant lui tenait en cervelle :
Il s'enquiert au premier venu.
Un passant fraîchement du coche descendu
Vint hier le tirer de peine :
« Cessez, dit-il, votre recherche est vaine
Le pauvre comte, hélas, avait été vendu;
Pour ses malfaits il est pendu. »
En France on se prendrait de rire,
De brocarder à qui mieux mieux
Au nez du protecteur honteux.
Du faible talent de médire,
Le Genevois peu curieux
Le plaint, le console, et désire
Qu'avec un cœur si généreux
Il soit désormais plus heureux.

Comme depuis quelques jours il n'est bruit ici que de

cette histoire, je l'ai saisie pour vous faire juger de la bonté genevoise; voilà en général comme ils sont tous. Vous en excepterez pourtant huit ou dix qui commencent à se corrompre, et que, je ne sais par quel caprice, j'ai choisis par préférence pour ma société. Je vous laisse en chercher la raison. Vous voyez, Monsieur, par l'amphigouri que je vous adresse, que l'absence n'a rien diminué de ma confiance en vous. A votre tour, rendez-moi raison de votre silence, et promettons-nous réciproquement, et pour la dixième fois, un peu plus d'exactitude dans notre commerce.

1759.

JANVIER.

Paris, 1er janvier 1759.

On a donné le mois dernier, sur le théâtre de la Comédie Française, quelques représentations d'une comédie en vers et en trois actes, intitulée *l'Épreuve imprudente* (1). L'auteur de cette pièce, M. Mauger, est, je crois, garde du roi. Il a donné, il y a plusieurs années, une tragédie de *Coriolan*, et ensuite une autre intitulée *Cosroës* (2) : l'une et l'autre sont tombées, et cela a sans doute engagé l'auteur de s'essayer dans le comique, où il n'a pas été beaucoup plus heureux. Sa pièce n'a pu soutenir quelques représentations qu'à la suite de nos meilleures tragédies qui attirent toujours du monde; et l'on n'a pas manqué de dire que l'auteur avait fait en effet une *épreuve fort imprudente* : l'occasion de placer une pointe nous est trop précieuse pour la négliger lorsqu'elle se présente, et c'est pour cela que le choix des titres n'est pas indifférent. Quand nos beaux esprits ne trouvent pas à placer leurs jeux de mots sur le titre, ils se retournent d'une autre façon. A une tragédie que M. de

(1) Représentée pour la première fois le 4 décembre 1758; non imprimée.

(2) *Coriolan* fut donné le 10 janvier 1748, et eut cinq représentations; *Cosroës* le fut le 30 avril 1752, et tomba dès le premier jour. *Amestris*, tragédie du même auteur, jouée le 3 juillet 1747 et remise le 28 décembre suivant, fut la plus heureuse de ses tristes productions. On a encore de lui un poëme sur *l'Origine des Gardes-du-corps*, 1745, in-12.

Ximenès donna, il y a quelques années, on disait qu'il n'y avait dans cette pièce de *loué* que les loges : allusion à la coutume qu'on a de retenir les loges d'avance pour les premières représentations. Pour revenir à *l'Épreuve imprudente* de M. Mauger, le sujet m'en a paru assez joli. Un homme revient de l'Amérique, après une longue absence, avec des richesses immenses; il a laissé à Paris son fils, et une sœur mariée à un homme opulent. De ce mariage est venue une fille, destinée de tout temps au fils de notre Américain, son cousin-germain. Ce père arrive des îles, et pour connaître ses amis et les gens sur lesquels il doit compter, il fait courir le bruit qu'un naufrage sur les côtes de France l'a privé de tous ses biens et réduit à la dernière misère. Il cherche du secours, il s'adresse à tous ses anciens amis; il les trouve tous changés, chacun le plaint froidement, et tous, à peu près, le plantent là. Sa sœur même, fort ambitieuse, fort hautaine, avait résolu depuis long-temps de marier sa fille à un jeune fat de la cour, au mépris de la parole donnée à son neveu. Son mari est un homme faible qui n'a nul crédit dans sa maison, et qui est lui-même toujours incertain et irrésolu. Cette femme, qui domine son mari, n'a pas plus de ménagement pour son frère; elle lui déclare sans détour que, quoiqu'elle le plaigne beaucoup, elle ne pourra plus le voir dorénavant; son valet est même chassé de la maison à coups de bâton, et ne cesse de représenter à son maître l'extravagance de son épreuve. La seule consolation que notre essayeur éprouve, c'est de la conduite de son fils, qui, instruit du prétendu malheur de son père, laisse voir les sentimens les plus honnêtes et les plus généreux. Avec du talent, on aurait certainement tiré parti de ce sujet; mais M. Mauger n'en a su faire qu'une pièce

froide, traînante, et qui surtout finit pitoyablement; car, pour dénouer, notre auteur imagine de faire perdre, au beau-frère et à la sœur, toute leur fortune à la fin de la pièce. Cela fait disparaître bien vite le jeune marquis, qui ne prétend plus à une fille sans fortune, et cela donne à notre Américain occasion de déployer toute sa générosité, en partageant ses richesses avec sa sœur et son mari, et en assurant le bonheur de son fils par le mariage avec sa cousine. Ce dénouement a tué la pièce, laquelle ne pèche d'ailleurs que par le plan, par la conduite, par les scènes, par les caractères et par le style; ce sont des bagatelles.

Il y a un peu plus long-temps qu'on a joué sur le même théâtre une autre petite pièce, intitulée *l'Ile déserte*, en vers et en un acte (1). Cette comédie a été faite pour la cour de Parme, par un homme attaché à madame Infante, qui s'appelle, je crois, M. Collet. L'auteur en a tiré le sujet de Metastasio : je ne connais cependant aucune pièce de ce célèbre poète qui ressemble à celle dont j'ai l'honneur de vous parler. Le sujet est tout-à-fait romanesque; on peut passer par-dessus cet inconvénient lorsqu'il produit de grands effets; mais ce n'est pas le cas de notre auteur.

Je ne sais quel est l'auteur des *Considérations sur le Commerce, et en particulier sur les Compagnies, Sociétés et Maîtrises* (2). Cet excellent écrit a, je crois,

(1) *L'Isle déserte* eut onze représentations; la première est du 23 août 1758.

(2) L'auteur est M. Clicquot-Blervache, de Reims, connu par d'autres ouvrages qui tous ont un but d'utilité publique; son mérite le fit nommer inspecteur-général du commerce. (B.)

remporté un prix proposé par l'Académie d'Amiens. La clarté, la pureté du style, jointes à un sens exquis, à d'excellens principes et à un grand nombre d'observations judicieuses, rendent ce petit ouvrage précieux. Combien il serait aisé de remédier à tous ces énormes abus que l'auteur expose d'une manière au-dessus de toute contradiction, si la lumière pouvait jamais gagner ceux qui nous gouvernent; mais l'expérience ne nous permet pas de compter sur une aussi heureuse révolution. Le génie français, malgré toute son industrie et ses talens, succombera sous le fardeau des mauvaises lois et des abus sans nombre qui l'écrasent. Notre auteur propose quelque part un hôtel pour les cultivateurs invalides: il croit qu'il ferait autant d'honneur à un monarque que celui des militaires. Je dis que cet établissement est inutile, et c'est même peut-être la seule idée peu juste qu'on puisse lui reprocher. Dans un État bien gouverné, le cultivateur ne doit point être réduit à l'extrémité de rechercher, dans ses infirmités, les secours du monarque; il doit vivre dans une honnête aisance, n'avoir besoin que des secours de sa famille et de ses amis.

On a traduit et publié le bref du pape Benoît XIV, qui constitue le cardinal de Saldanha visiteur et réformateur des Jésuites en Portugal, et dans les Indes de la domination portugaise. On a aussi imprimé un *Recueil de pièces pour servir d'addition et de preuve à la* RELATION ABRÉGÉE, concernant la république établie par les Jésuites dans les domaines d'outre-mer des rois d'Espagne et de Portugal, et la guerre qu'ils y soutiennent contre les armées de ces deux monarques (1).

---

(1) La *Relation abrégée concernant la république établie par les Jésuites de*

LETTRE *du roi de Prusse à M. le maréchal comte de Saxe.*

De Charlottembourg, 3 novembre 1746.

« Monsieur le maréchal, la lettre que vous me faites le plaisir de m'écrire m'a été très-agréable; je crois qu'elle peut servir d'instruction pour tout homme qui se charge de la conduite d'une armée.

« Vous donnez des préceptes que vous soutenez par vos exemples, et je puis vous assurer que je n'ai pas été des derniers à applaudir aux manœuvres que vous avez faites.

« Dans les premiers bouillons de la jeunesse, lorsqu'on ne suit que la vivacité d'une imagination qui n'est pas réglée par l'expérience, on sacrifie tout aux actions brillantes et aux choses singulières qui ont de l'éclat. A vingt ans Boileau estimait Voiture, à trente il lui préférait Horace.

« Dans les premières années que j'ai pris le commandement de mes troupes, j'étais pour les pointes; mais tant d'événemens que j'ai vus arriver, et auxquels j'ai eu ma part, m'en ont désabusé. Ce sont les pointes qui m'ont fait manquer ma campagne de 1744; et c'est pour avoir mal assuré la position de leurs quartiers, que les Français et les Espagnols ont enfin été réduits à abandonner l'Italie.

« J'ai suivi pas à pas votre campagne de Flandre, et

Portugal et d'Espagne, dans les domaines d'outre-mer de ces deux monarchies, était traduite du portugais de dom Carvalho, depuis marquis de Pombal, par Pinault, 1756, in-8°. Ces mesures étaient prises, ces écrits étaient publiés à l'occasion de l'attentat commis par les jésuites contre la personne de Joseph Ier, roi de Portugal, le 3 septembre 1758.

sans que j'aie assez de présomption pour me fier à mon jugement, je crois que la critique la plus sévère ne peut y trouver prise.

« Le grand art de la guerre est de prévoir tous les événemens, et le grand art du général est d'avoir préparé d'avance toutes les ressources pour n'être point embarrassé de son parti, lorsque le moment décisif d'en prendre est venu. Plus les troupes sont bonnes, bien composées et bien disciplinées, moins il y a d'art à les conduire; et comme c'est à surmonter les difficultés que s'acquiert la gloire, il est sûr que celui qui en a le plus à vaincre, doit avoir aussi une plus grande part à l'honneur. On fera toujours de Fabius un Annibal; mais je ne crois pas qu'un Annibal soit capable de suivre la conduite d'un Fabius.

« Je vous félicite de tout mon cœur sur la belle campagne que vous venez de finir. Je ne doute pas que le succès de votre campagne prochaine ne soit digne des deux précédentes. Vous préparez les événemens avec trop de prudence pour que les suites ne doivent pas y répondre. Le chapitre des événemens est vaste; mais la prévoyance et l'habileté peuvent corriger la fortune.

« Je suis avec bien de l'estime, votre affectionné ami. »

« *Signé* FRÉDÉRIC. »

Quoique la lettre que vous venez de lire soit ancienne, vous ne serez pas fâché de l'ajouter au recueil de ce qui est sorti de la plume du grand homme qui l'a écrite.

FÉVRIER.

Paris, 1er février 1759.

Il y a déjà eu beaucoup de brochures contre l'ouvrage de M. Rousseau, et il y en aura bien d'autres encore; car l'inutilité ne retient personne de la démangeaison d'écrire. M. Marmontel a défendu les spectacles dans le *Mercure de France*, fort amplement (1); M. le marquis de Ximenès a adressé à M. Rousseau une *Lettre sur l'effet moral des Théâtres*. On dit qu'il paraît un ouvrage d'un comédien de Lyon contre M. Rousseau (2). Il a couru en manuscrit une lettre prétendue d'Arlequin, qui m'a paru infame, en ce qu'elle attaque moins les principes que la personne et les mœurs du citoyen de Genève (3). Enfin, voilà une querelle qui pourra nous ennuyer pendant un an ou deux. Tous ceux qui ont attaqué M. Rousseau lui ont accordé qu'il avait raison par rapport à la ville de Genève, et n'ont combattu que ce qu'il a dit contre les spectacles en général. Pour moi, il m'a paru bien ridicule de voir M. d'Alembert et M. Rousseau débattre entre eux, et devant le public de Paris, ce qui convient ou ce qui pourrait nuire à Genève, comme si la république les eût commis pour cela, ou comme s'il était important pour

(1) Ce morceau se trouve dans ses *Œuvres* sous le titre de *Apologie du Théâtre*.

(2) *P. A. Laval, comédien, à M. J.-J. Rousseau, citoyen de Genève*, etc. La Haie, 1758, in-8°.

(3) Elle fut imprimée sous le titre de *Dancourt, arlequin de Berlin, à M. J.-J. Rousseau*, citoyen de Genève. Berlin et Amsterdam, 1759, in-8°.

la France, pour l'Europe ou bien pour le genre humain de discuter un point qui ne nous regarde en aucune façon, et que le peuple de Genève et ses magistrats n'ont qu'à régler comme bon leur semblera. En effet, si l'article de M. d'Alembert a paru ridicule à Paris, le livre de M. Rousseau a été trouvé bien ridicule à Genève. Les Genevois sensés disent : « De quoi se mêle M. Rousseau? Dès l'âge le plus tendre il est sorti de sa patrie; il a reçu une éducation absolument étrangère; il a passé quarante ans de sa vie sans connaître Genève; il n'y a jamais vécu; il n'y a fait dans tout le cours de sa vie que deux ou trois voyages dont chacun n'a pas duré au-delà d'un mois ou six semaines, pendant lesquels il n'a formé que quelques liaisons obscures; il n'a conservé que fort peu de relations avec quelques gens du peuple. Si vous étiez né à Constantinople et que vous en fussiez sorti à l'âge de cinq ou six ans, pourriez-vous vous imaginer, non-seulement de connaître, mais d'avoir conservé vous-même l'esprit et les mœurs des Turcs? M. Rousseau ne connaît ni nos lois, ni nos usages, ni notre génie, ni les sources de nos avantages, ni celles de nos maux, ni l'esprit de notre gouvernement, ni celui de nos magistrats, ni celui de notre peuple, et M. Rousseau, sans aucune de ces idées, s'érige en arbitre de nos affaires : il plaide pour nous, il nous prescrit des lois; il règle nos occupations publiques, civiles, domestiques, comme si la république l'avait appointé pour cela : il regarderait même son silence dans cette occasion comme criminel. Tant de zèle est bien gratuit et bien extraordinaire. » Les Genevois sensés, en parlant ainsi, ont raison. Ceux qui connaissent un peu la ville de Genève sentiront aisément que M. Rousseau n'a pas dépeint les mœurs de sa patrie comme elles sont,

mais comme il les a imaginées dans sa tête. Rien de moins ressemblant que ce que notre citoyen de Genève dit du caractère de ses compatriotes et de l'esprit qui règne dans la république; rien de plus ridicule que ce qu'il dit des femmes, des cercles, des amusemens de Genève; et cette danse autour de la fontaine de Saint-Gervais, dont on a trouvé à Paris la description si admirable, a paru à Genève un chef-d'œuvre de platitude. L'amour des systèmes et des paradoxes vous donne un engouement bien opposé à la vraie philosophie. On se sert de tout pour les soutenir; on profite des phénomènes favorables; on écarte les phénomènes difficiles ou contraires; on explique tout d'une manière commode pour ses opinions. M. Rousseau arrange dans sa tête un tableau de Genève, non comme il est, mais comme il veut qu'il soit, pour pouvoir défendre à sa patrie les spectacles. C'est ainsi que son imagination créa autrefois une histoire des animaux et des peuples sauvages qui pût favoriser ses idées sur le danger de la société; et à force de s'engouer de ses systèmes, il finit ordinairement par croire de la meilleure foi du monde les faits qu'il a inventés lui-même... Sans connaître la ville de Genève par soi-même, il est aisé, avec un peu de philosophie et de réflexion, de voir que les mœurs que M. Rousseau attribue à sa patrie sont fausses, et ne peuvent lui convenir. Si les habitans de Genève étaient comme ceux de certains cantons intérieurs de la Suisse, éloignés de tout commerce, de toute relation avec les nations étrangères, livrés uniquement à la culture de leur sol, ne connaissant d'autre métier que celui de laboureur et de soldat, je croirais volontiers tout ce qu'on me dirait de la simplicité de leurs mœurs, du soin avec lequel il en faudrait

conserver la rusticité, du mal qu'on pourrait leur faire en voulant les polir. Ainsi, quand on me dira qu'à Zug, à Uri, à Unterwalden, le premier magistrat est un vieillard de bon sens, qui cultive son champ comme les autres, qui rend la justice, suivant la droite raison, sur une pierre placée sous un chêne, je n'aurai pas de peine à croire qu'un tel peuple soit un des plus heureux de la terre, et qu'il ne faut ni spectacle, ni art, ni soin pour l'amuser. Mais il s'en faut bien que Genève soit dans ce cas-là; ses habitans, n'ayant point de terrain en propre, n'ont pu choisir entre la culture de la terre, qui rend et conserve les mœurs si simples et si douces, et les autres occupations qui les corrompent toujours plus ou moins. Ils ont été obligés de s'adonner aux arts et au commerce; ils ont amassé des richesses et tous les inconvéniens qu'elles entraînent. Comment, au milieu de l'interêt, de l'amour de l'argent qui les sollicite et les émeut sans cesse, auraient-ils pu conserver cette pureté et cette simplicité de mœurs que M. Rousseau leur suppose? Les Genevois sont les plus grands vagabonds de l'Europe; il n'y a point de coin dans cette partie du monde qu'ils n'aient parcouru : ils passent un temps considérable de leur vie, les uns à Paris, les autres à Londres. Comment un peuple voyageur, qui s'expatrie si facilement et si long-temps, pourrait-il avoir cet amour vigoureux de la patrie, cette uniformité et cet accord dans les mœurs, sans lesquelles elles ne sauraient conserver leur innocence? Ajoutez que Genève a été le refuge des protestans français et italiens, et qu'il n'y a pas peut-être dans toute la ville, vingt familles originaires du pays. On a dit quelquefois que les Genevois avaient de l'esprit, du mérite, de l'aptitude pour les arts et le commerce;

mais il s'en faut bien qu'ils aient la réputation des vertus que M. Rousseau leur suppose; et sans dire que leur bonne foi n'est pas des mieux constatées, on ne les a jamais entendu louer parmi leurs voisins pour leur cordialité et pour la simplicité de leurs mœurs.

Les ennemis de l'inoculation se remuent de temps en temps. M. Cantwell, médecin de la Faculté de Paris, a fait un nouvel ouvrage contre cette pratique. Cependant les gens sensés continuent à faire inoculer leurs enfans et se moquent de M. Cantwell et de ses partisans(1). M. de la Condamine a lu, à la dernière séance publique de l'Académie, un long Mémoire en faveur d'une méthode qui a eu de si grands succès en Angleterre et dans plusieurs parties de l'Europe. Ce Mémoire sera sans doute imprimé séparément.

Paris, 15 février 1759.

Je ne sais si le livre de *l'Esprit* attirera à M. Helvétius une assez grande considération pour le dédommager de tous les chagrins qu'il lui a fait essuyer; mais je crois qu'on peut dire avec vérité qu'il n'a pas été assez utile aux hommes ni aux progrès des lettres et de la philosophie pour nous dédommager du coup qu'il a porté en France à la liberté de penser et d'écrire. La philosophie se ressentira long-temps du soulèvement des esprits que cet auteur a causé presque universellement par son ouvrage; et pour avoir écrit trop librement

(1) Le docteur Cantwell publia plus d'un écrit contre l'inoculation, mais la Condamine la défendit avec un zèle qui ne se ralentit pas. Voir la note de ses écrits sur cette matière, lettre du 15 avril 1756, tom. I, p. 454, note. On verra encore la lutte réengagée dans la lettre du 1er octobre 1764.

une morale mauvaise et fausse en elle-même, M. Helvétius aura à se reprocher toute la gêne qu'on imposera à quelques génies élevés et sublimes qui nous restent encore, et dont la destinée était d'éclairer leurs semblables et de répandre la lumière sur la terre. On a attaqué le livre de *l'Esprit* dans une foule de brochures. Les journalistes l'ont déchiré de leur mieux. On a fait un *Catéchisme* tiré de *l'Esprit*: on a fait le *Catéchisme des Cacouacs.* Il a paru un *Remerciement d'un particulier à messieurs les philosophes du jour*, et cette feuille est faite par un très-méchant homme (1). Il a paru un *Mandement* foudroyant de M. l'archevêque de Paris. Enfin le parlement s'est emparé de cette affaire, et les ennemis de la philosophie se sont persuadé d'avoir remporté une grande victoire lorsqu'ils ont vu en même temps l'*Encyclopédie* déférée à cette cour par l'avocat général du roi (2). Cet ouvrage immense, qui dans toute l'Europe éclairée et savante est regardé comme la plus belle entreprise et le plus beau monument de l'esprit humain, a pensé succomber sous les traits de la superstition et de l'envie. Mais enfin l'avis des plus sages a prévalu au parlement. On s'est contenté de brûler le livre de *l'Esprit.* On lui a donné pour compagnons de son sort plusieurs petits ouvrages fort obscurs qui sont dans le public depuis un grand nombre d'années et que personne n'a honorés d'un regard. On a aussi compris dans cet arrêt, le poëme de la Religion naturelle, dont les maximes devraient être gravées en lettres d'or sur la porte

(1) Le *Catéchisme des Cacouacs* a été compilé par l'abbé de Saint-Cyr, sous-précepteur des Enfans de France..... Celui du livre de *l'Esprit* est de l'abbé Gauchat. Le *Remerciement* est de Rémond de Saint-Sauveur, qui a été depuis intendant du Roussillon. (B.)

(2) Séguier, de l'Académie française.

de nos temples et de nos palais de justice. Nous sommes encore bien barbares. Le même arrêt a nommé un certain nombre de commissaires, théologiens et avocats, pour examiner les articles dénoncés de l'*Encyclopédie*. On dit que lorsque ces commissaires auront fait leur rapport (ce qui ne se fera pas peut-être sitôt) le parlement publiera une censure des différens articles et enjoindra aux éditeurs de la mettre à la tête du premier volume qui paraîtra. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le huitième s'imprime actuellement et que ce tribunal ne prétend pas empêcher la continuation. Ainsi les ennemis de l'*Encyclopédie*, quelque nombreux et quelque puissans qu'ils soient, ont échoué dans leur grand projet, qui était de retirer cette entreprise des mains de M. Diderot, et en profitant de ses immenses travaux, de la faire continuer par les Jésuites. Le but secret de toutes les brochures était d'accabler ce philosophe sous les coups qu'on porterait à l'auteur du livre de *l'Esprit*, et ce but a été suivi avec une animosité et une atrocité sans exemple. Pour perdre M. Diderot, on a publié par-tout qu'il était l'auteur de tous les morceaux qui avaient révolté dans l'ouvrage de M. Helvétius, quoique ce philosophe n'ait aucune liaison avec le dernier et qu'ils ne se rencontrent pas deux fois par an. Il est vrai qu'il faut être dépourvu de goût et de sens pour trouver la morale et le coloris de M. Diderot dans le livre de *l'Esprit* (1).

(1) Meister, dans son morceau *aux Mânes de Diderot*, inséré au mois de novembre 1786 de cette *Correspondance*, affirme cependant que les plus belles pages du livre de *l'Esprit* sont dues à Diderot. Or Meister était secrétaire de Grimm (*Œuvres de Rousseau*, édit. donnée par M. de Musset-Pathay, tom. I, préface, p. xxij); il tenait sans doute ce fait de ce dernier, qui ne l'avait nié dans le temps où le livre de *l'Esprit* était l'objet de persécutions, que pour les détourner de la tête de Diderot.

Mais que ne persuade-t-on pas aux sots et aux méchans quand on leur donne une occasion de nuire? Que l'auteur obscur et ténébreux du *Catéchisme des Cacouacs* et ses semblables empoisonnent et tronquent les passages et accusent de complot et d'esprit de sédition un petit nombre de philosophes épars qui s'occupent à la recherche de la vérité sans cabale, sans ambition, sans intrigue, sans crédit, la plupart sans se connaître, qu'ils déchirent les seuls noms dont la France pourra faire honorer chez la postérité un siècle aussi stérile pour sa gloire. Que les Montesquieu, les Voltaire, les Diderot, les Buffon soient traités d'empoisonneurs publics par d'infames faiseurs de brochures, il n'y a pas grand mal à cela; mais que doit-on penser lorsqu'on voit un magistrat du premier rang partager toutes ces calomnies, et les exposer avec assurance devant le premier tribunal du royaume? Le réquisitoire de M. l'avocat général inséré dans l'arrêt de la cour du parlement a paru à tous les honnêtes gens une capucinade indigne d'un magistrat éclairé et équitable. Ce morceau d'une éloquence pitoyable ne tend pas moins qu'à déshonorer le parlement à la face de l'Europe entière, en proscrivant les principes contenus dans l'article *Autorité*, principes avoués et enseignés chez tous les peuples policés et que personne n'a autant d'intérêt à soutenir que ce parlement même auquel on a osé les déférer comme pernicieux. Mais on pourrait observer à M. l'avocat général qu'il ne suffit pas d'être capucin, qu'il faut encore être juste et vrai. Ce magistrat avance avec une hardiesse qui ne peut l'honorer, qu'il existe un complot formé par plusieurs écrivains de nos jours pour renverser la religion et l'État. Il excuse M. Helvétius en disant qu'il n'aurait pas fait un aussi

détestable ouvrage en n'écoutant que ses propres sentimens; mais qu'il s'est livré à des impressions étrangères, qu'il a débité le poison des autres, etc. De quel droit un homme public avance-t-il de pareilles assertions sans en avoir les preuves en main et sans les publier en même temps? Et comment peut-il avoir des preuves d'une chose absolument fausse?

MARS.

Paris, le 1er mars 1759.

La gaieté est une des qualités les plus rares chez les beaux esprits. Il y avait long-temps que nous n'avions lu rien de réjouissant en littérature : M. de Voltaire vient de nous égayer par un petit roman intitulé : *Candide ou l'Optimisme*, traduit de l'allemand de M. le docteur Ralph. Il ne faut pas juger cette production avec sévérité; elle ne soutiendrait pas une critique sérieuse. Il n'y a dans *Candide* ni ordonnance, ni plan, ni sagesse, ni de ces coups de pinceau heureux qu'on rencontre dans quelques romans anglais du même genre; vous y trouverez en revanche beaucoup de choses de mauvais goût, d'autres de mauvais ton, des polissonneries et des ordures qui n'ont point ce voile de gaze qui les rend supportables : cependant la gaieté, la facilité qui n'abandonnent jamais M. de Voltaire, qui bannit de ses ouvrages les plus frivoles comme les plus médités cet air de prétention qui gâte tout, des traits et des saillies qui lui échappent à tout moment, rendent la lecture de *Candide* fort amusante. En général, vous serez plus content de la dernière

moitié que de la première. Les premiers chapitres ne sont pas les meilleurs. Celui de l'abbé Périgourdin ne vaut pas grand'chose non plus. Vous aimerez beaucoup l'anabaptiste hollandais, et plus encore le manichéen Martin qui me paraît le plus excellent personnage du roman. Pangloss a bien son mérite aussi; et quoique sa fin par la sainte inquisition de Portugal soit fort touchante, et sa résurrection au moyen de l'incision cruciale fort consolante, il me semble que l'auteur n'aurait jamais dû s'en défaire. Il fallait le laisser toujours auprès de Candide pour le fortifier dans le système de l'optimisme contre les doutes que les événemens de ce monde faisaient naître de temps en temps dans le cœur du jeune énergumène de la philosophie leibnitzienne. Quel beau jeu Pangloss aurait eu dans l'Eldorado! quel triomphe pour l'optimisme! C'est bien pour lors qu'il n'aurait plus eu d'autre regret que de n'être pas professeur dans quelque université d'Allemagne. Il me semble que tout le roman en aurait été plus gai : car depuis la perte de M. Pangloss jusqu'à la rencontre de M. Martin, il languit un peu, quoique la vieille gouvernante et le fidèle Cacambo ne soient pas des personnages sans mérite. Le souper des six rois chassés à Venise est d'une grande folie; je doute que ce souper fasse fortune à Versailles : l'histoire du Paraguay et les accidens du révérend père Colonel ne feront pas plaisir aux Jésuites dans les circonstances présentes. Le noble vénitien Pococurante est encore un assez bon personnage. M. de Voltaire s'en sert pour juger les plus grands génies de l'antiquité et parmi les modernes. On a été scandalisé de ce que Pococurante y dit d'Homère et de Milton. On devait remarquer, ce me semble, que le juge est un homme qui s'ennuie de

tout, dont l'arrêt enveloppe sous la même condamnation Raphaël et Virgile, et en général tous les arts et tout ce qui fait les délices des honnêtes gens. Ce chapitre n'est donc pas une critique des auteurs; c'est la censure des gens blasés. Cette maladie est fort commune parmi nous, où l'oisiveté et l'opulence émoussent bien vite tous les goûts, et plongent la jeunesse même dans une léthargie d'où rien ne peut la retirer ensuite. Il faut cependant convenir que les jugemens du seigneur Pococurante doivent paraître un peu suspects sous la plume de M. de Voltaire, et l'on peut lui reprocher à lui, qui ne s'ennuie point comme son noble Vénitien, d'avoir souvent porté de ces jugemens passionnés qui font tort à un homme de son mérite. Dans le fond, M. de Voltaire n'est pas éloigné peut-être de souscrire au jugement du seigneur Pococurante sur Milton et sur Homère : des traits qui lui sont échappés ailleurs ne justifient que trop ce soupçon. Or, si de bonne foi il regarde Homère et Milton comme des génies médiocres qui ont usurpé des honneurs qui ne leur sont point dus, il est bien à plaindre d'avoir le goût assez petit, assez mesquin pour ne point sentir les sublimes beautés qui brillent dans leurs écrits; ou bien s'il est assez petit pour croire qu'il y aura à gagner pour lui en rabaissant ceux qui tiennent les premières places, il est bien blâmable. Un grand homme s'élève avec une noble confiance à la hauteur de ce qu'il y a de plus illustre dans son art; il croirait perdre à tout ce qu'on refuserait aux premiers génies de sa trempe. En voyant un tableau sublime, le Corrège n'est pas tenté d'en diminuer le prix par une censure injuste; il saisit le pinceau, et s'écrie avec enthousiasme : *Ed anch' io son pittore.* Il est vrai que beaucoup de gens prisent Homère et d'autres grands

hommes sur parole; mais cet hommage aveugle même dépose en faveur de ces génies et prouve d'ailleurs ce que nous savions bien ; c'est que le don de sentir n'est pas beaucoup plus commun que celui de créer. Au reste, si jamais l'ordre et la chronologie des ouvrages de M. de Voltaire se perd, la postérité ne manquera point de regarder *Candide* comme un ouvrage de jeunesse. Vraisemblablement, dira un critique judicieux dans deux mille ans d'ici, l'auteur n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'il écrivit *Candide*. C'était son coup d'essai dans ce genre. Son goût était jeune encore ; aussi manque-t-il souvent aux bienséances, et sa gaieté dégénère souvent en folie. Voyez, continuera-t-il, comme ce goût s'est formé et rassis ensuite! comme par gradation il est devenu plus sage dans les ouvrages postérieurs, *Scarmentado*, *Babouc*, *Zadig*, *Memnon!* vous voyez les nuances par où l'auteur s'est approché de la perfection. Ainsi le critique, à force de sagacité et de finesse, aura exactement renversé l'ordre de ces ouvrages. N'êtes-vous pas persuadé que les critiques de la race présente tombent souvent dans ces erreurs à l'égard des anciens?

Mademoiselle Camouche débute sur le théâtre de la Comédie Française depuis un mois avec un concours de spectateurs extraordinaire. Elle a joué les rôles de Médée, de Mérope, de Phèdre et d'Athalie : il y a là assurément de quoi montrer du talent. Elle n'a que dix-sept ans, mais elle est fort grande; elle a la figure théâtrale, une belle tête, de beaux yeux, la taille assez vilaine : sa voix est belle, mais elle ne sait pas encore s'en servir. Les avis sont partagés sur son talent : ce n'est pas qu'elle n'ait ce qu'on appelle massacré tous ses rôles; mais il y a des

gens qui lui trouvent de l'ame, des entrailles et le germe du grand talent. Ainsi il faut attendre, et voir ce que le travail et les leçons du public pourront sur cette jeune actrice. J'avoue que mes espérances sont médiocres (1); mais nous avons un si grand besoin de sujets pour soutenir nos théâtres, que je me flatte que mademoiselle Camouche me fera honte, par la suite, de mon jugement, et de n'avoir pas deviné en elle les germes d'une grande actrice.

Paris, le 15 mars 1759.

La tragédie de *Cinna* a donné au célèbre abbé Metastasio l'idée d'une de ses pièces, qui a pour titre : *la Clémence de Titus*. Auguste pardonne à Cinna, Titus pardonne à Sextus. Ces deux criminels sont conduits l'un et l'autre par une femme à conspirer contre leur prince; voilà à peu près tout ce que les deux sujets ont de commun ensemble : car d'ailleurs le génie de Metastasio est trop différent de celui du grand Corneille pour exécuter le même plan de la même façon. S'il fallait absolument trouver au poète italien un poète analogue dans notre langue, on pourrait dire que Metastasio approche plus de Racine que de Corneille. J'observe en général que la Clémence de Titus a quelque chose de plus touchant que celle d'Auguste. Nous savons que celui-ci a souillé sa réputation par un grand nombre de violences et de cruautés. Titus fut appelé les délices du genre humain. L'idée qui nous reste de ce prince renferme donc toutes les vertus les plus touchantes, et offre au poète le plus beau tableau à tracer. Je ne sais si c'est cette considération qui a engagé un poète moderne d'accommoder *la*

(1) En effet, mademoiselle Camouche ne fut pas reçue, et cessa deux ans après de figurer dans la liste des actrices à l'essai.

Clémence de Titus à notre théâtre, sous le titre de *Titus*, tragédie en vers et en cinq actes, suivant l'usage. Cette pièce a été jouée le dernier jour du mois passé sur le théâtre de la Comédie Française. L'auteur s'appelle M. de Belloy : il a joué lui-même la comédie dans les pays étrangers, et entre autres en Russie, et c'est de ces contrées éloignées qu'il nous est revenu acteur et poète. On raconte plusieurs circonstances de sa vie qui sont fort romanesques, mais d'ailleurs peu intéressantes. Dans la pièce italienne, Vitellie, fille de l'empereur Vitellius, engage Sextus à conspirer contre la vie de Titus. C'est en perdant ce prince qu'il pourra espérer le don de sa main. Vitellie se porte à ces excès, et par ambition, et par sa passion pour Titus, passion malheureuse, puisque Titus vient de sortir des chaînes de Bérénice sans songer à elle. Sextus est non-seulement un des plus illustres Romains, mais l'ami intime de l'empereur, comblé de bienfaits et d'honneurs par le plus généreux des princes. Une passion aveugle pour Vitellie séduit Sextus, au point de conspirer contre la vie de son bienfaiteur ; il médite ce crime au milieu des remords dont il est tourmenté. Voilà le sujet de la pièce que le poète italien a compliquée ensuite, suivant l'usage de son théâtre, et défigurée par un amour épisodique de Servilie, sœur de Sextus, pour Annius son ami. Il y a sans doute beaucoup d'art dans la manière dont ces pièces, et entre autres *la Clémence de Titus*, sont intriguées ; mais le bon goût s'y oppose. Les anciens nous ont montré, dans leurs drames, une simplicité de conduite et de nœuds qui restera toujours la loi et le modèle du beau. Pour revenir à la pièce de Metastasio, le Capitole mis en feu devait être le signal de la conspiration contre Titus ; et

c'est un certain Lentulus qui ne paraît point dans la pièce, qui doit embraser le Capitole tandis que Sextus, profitant du désordre, tranchera les jours de Titus. Lentulus ayant pris les habits et les ornemens impériaux, en commençant la rébellion, il est frappé dans le tumulte par un des conjurés qui le prend pour l'empereur. Cette méprise conserve les jours de Titus et découvre tout le complot. Je n'entrerai point dans les détails du poëme italien, où tous les personnages paraissent vouloir se surpasser les uns les autres en générosité; car une circonstance ayant rendu Annius fort suspect à l'empereur, il ne veut se justifier, parce qu'il ne le pourrait sans découvrir la trahison de son ami Sextus. Celui-ci à son tour aime mieux mourir que d'avouer à Titus que c'est Vitellie qui l'a engagé au crime. Vitellie apprenant le danger de Sextus, défend son innocence, et s'accuse elle seule aux pieds de Titus, et Titus leur pardonne à tous. M. de Belloy a supprimé tout l'épisode de Servilie. Annius est le confident de Titus, et partage avec Sextus la tendre amitié de l'empereur. En revanche, M. de Belloy a mis Lentulus dans la pièce, et en a fait le principal machiniste. Ce Lentulus du poète français est un monstre abominable; son ambition démesurée le fait conspirer contre Titus avec Sextus et Vitellie, mais il ne veut se servir de ses complices que pour exécuter ses forfaits, et il se promet bien de s'en défaire ensuite. En effet, après avoir mis le feu au Capitole, il rentre au quatrième acte, au moment que Sextus doit frapper son coup; il se fait son délateur auprès de Titus, à qui Sextus a déjà avoué son crime. Titus, séduit par le faux zèle de Lentulus, se livre entre ses mains, et aurait succombé sous ce lâche ennemi, si Annius n'avait prévenu son

coup en lui plongeant son poignard dans le sein au moment où ce monstre se préparait à frapper l'empereur par derrière. Titus pardonne enfin à Sextus au cinquième acte, sans vouloir savoir ses complices. Vitellie, qui n'est pas aussi généreuse que dans la pièce de Metastasio, arrive, l'empereur lui offre son trône et sa main; mais soudain elle sent les atteintes mortelles d'un poison que Lentulus a su lui donner pour se délivrer d'une complice trop ambitieuse. Elle meurt, et Titus conseille à Sextus de consacrer désormais tous ses momens aux charmes de l'amitié. La pièce de M. de Belloy est tombée; elle est excessivement longue, mal coupée, froide, mal écrite, d'un style plat et rempli d'antithèses, d'ailleurs, dénuée de génie et de cette force sans laquelle on devient insipide et pitoyable. M. de Belloy n'a ni esprit ni talent. Tout ce qu'on a applaudi dans sa pièce est traduit de Metastasio. Il n'y a dans sa pièce ni scène, ni situation, ni tableau. Sextus est toujours combattu par ses remords depuis le commencement jusqu'à la fin. Vitellie lui dit toujours des injures; Titus est d'une sottise qui n'a point d'exemple : il est surtout si grossièrement dupe de ce Lentulus, qu'il en devient plat et ridicule. En général, l'ennui et la risée n'ont cessé d'accompagner la représentation de cette malheureuse pièce. Il est vrai qu'il ne faudrait pas moins qu'un génie du premier ordre pour traiter ce sujet comme il convient. Indépendamment du charme de la poésie qui serait nécessaire pour peindre un caractère aussi délicat que celui de Titus, on doit sentir combien il est dangereux de faire parler *les délices du genre humain*. Il est si aisé d'en faire un bavard et un froid moraliste à tirades et à maximes! M. de Belloy a bien usé de ce secret. D'un

autre côté, on ne doit pas laisser Sextus survivre à sa honte et à son crime; il faudrait en faire un frénétique pendant toute la pièce. Tous les combats qu'il se livre à lui-même, tous les remords sont froids et déplacés. Il faut qu'on voie qu'une passion aveugle le maîtrise et l'entraîne au crime; mais lorsque ce crime est découvert, quoiqu'il n'ait pas été consommé, un cœur élevé et généreux ne saurait supporter la vie. Il faut que Titus pardonne, mais que Sextus se punisse en se plongeant le poignard dans le sein; ou plutôt, qu'en sortant du délire de sa passion, il mette fin à des jours que le souvenir de ses forfaits, joint au spectacle de la bonté et de l'amitié de Titus, lui rendrait insupportables. Le spectateur ne souffrirait pas un Sextus qui oserait survivre à de tels malheurs. La situation de Cinna est bien différente. L'assassin d'Auguste pouvait se regarder comme un ministre de la république qui ôte à un tyran un pouvoir usurpé. Cinna voulait être à côté de Brutus et de Cassius; voilà une différence essentielle entre le sujet de *Cinna* et celui de *la Clémence de Titus*. L'auteur de la pièce qui vient d'être sifflée est appelé par les uns De Belloy, par les autres Dormond. Comme l'usage des comédiens est de changer de nom bien souvent, il les a portés peut-être successivement tous les deux. La pièce a pensé d'être interrompue tout-à-fait à la fin du quatrième acte, où Titus dans un monologue, balançant sur le sort de Sextus, dit, qu'ôter la vie était au pouvoir de tous les hommes, mais qu'il n'appartenait qu'aux princes de faire grace, etc. Cette pensée, commune en elle-même, était devenue fausse par l'expression. Le vers disait :

Mais la donner, grands Dieux, est un noble avantage ! etc.

Et ce terme équivoque excita de si grands éclats de rire, que l'acteur ne put continuer. C'était M. Grandval qui jouait le rôle de Titus; il reprit les quatre vers, et corrigea ainsi celui qui avait tant fait rire :

Mais l'accorder, grands dieux, est un noble avantage! etc.

Il dit ensuite au parterre : « Messieurs, je viens de le corriger pour vous plaire, » et cette saillie fit écouter la pièce jusqu'à la fin (1).

AVRIL.

Paris, le 1er avril 1759.

Il paraît un arrêt du conseil d'État du roi, daté du 8 mars, qui révoque les lettres de privilège accordées à l'*Encyclopédie*, et qui arrête cette importante entreprise au milieu de son cours. Le parlement ayant empiété sur les droits du chancelier par son arrêt contre le livre de *l'Esprit*, par lequel il établit une commission de théologiens, d'avocats et de pédans, pour examiner l'*Encyclopédie*, et fait défense aux censeurs qui tiennent leur pou-

(1) *Titus* n'eut que cette représentation, et de Belloy, qui était venu à Paris pour le faire jouer, et qui comptait sur son succès pour rentrer en grace auprès de sa famille, se vit forcé de retourner reprendre son emploi en Russie. Nous le verrons bientôt bien mieux traité par le parterre français, sans s'en être montré beaucoup plus digne. Dans *la Parodie au Parnasse*, petit opéra comique où plusieurs nouveautés dramatiques étaient passées en revue, Favart, tirant parti de l'unique représentation de cette tragédie, faisait dire à l'un de ses personnages :

Titus perdit un jour, un jour perdit Titus.

voir du chancelier uniquement, on dit que ce chef de la justice, pour mettre fin aux entreprises du parlement et conserver les prérogatives de sa dignité, n'a pu se dispenser de retirer le privilège à un ouvrage qui a compromis son autorité. Cet expédient n'est assurément pas le plus noble. Anciennement le parlement, ayant voulu s'emparer de je ne sais plus quel ouvrage, le chancelier d'alors se pourvut d'un arrêt du conseil d'État du roi en cassation de l'arrêt du parlement, et ses droits furent respectés : mais M. le chancelier n'a pas osé suivre un pareil exemple. Il aura l'avantage de partager avec le parlement l'honneur d'avoir anéanti la plus grande et la plus belle entreprise qui se soit jamais faite en littérature et en librairie, ainsi que la confiance du public pour toute espèce de souscription. Les libraires de l'*Encyclopédie* crient que leur crédit est ruiné; mais le public est bien autrement en droit de crier. On peut démontrer que chaque souscripteur est en avance de cent quatorze livres sur les volumes suivans, sans compter que ceux qui ont paru deviennent absolument inutiles par le défaut des planches qui ne s'y trouvent point. M. Diderot avait préparé un recueil de plus de trois mille planches; c'était par ce trésor que l'*Encyclopédie*, malgré ses imperfections inséparables d'une entreprise de cette étendue, serait devenue en ouvrage unique. Ces planches devaient former un corps de trois volumes, qu'on se proposait de publier à la fin de l'ouvrage, avec une explication de chaque planche que M. Diderot s'était engagé de faire : les dessins en ont été faits sous ses yeux, avec des soins peu communs. Il y a quinze ans que ce philosophe s'occupait de ce travail immense. Dans quinze ans d'ici, lorsque les haines, les jalousies, la basse envie,

l'esprit de secte et de parti auront disparu, ceux qui, par faiblesse, ont pu se prêter à leurs sinistres impressions, rougiront d'avoir ainsi anéanti l'entreprise la plus honorable pour leur nation et pour leur siècle. On a prodigieusement crié contre l'*Encyclopédie* depuis quelque temps : Jansénistes, Molinistes, tous les partis se sont réunis contre elle; les gens de lettres eux-mêmes qui n'y travaillaient point manquaient rarement l'occasion de la déchirer. Il eut été à désirer sans doute que quelques auteurs encyclopédistes se fussent observés davantage, et n'eussent point donné lieu aux clameurs en attaquant des préjugés de toute espèce avec trop peu de ménagement peut-être. Sans doute qu'il vaudrait mieux que les hommes fussent parfaits, et ne se permissent jamais de manquer à la mesure; mais de tels hommes ne sont pas encore nés. Je ne sais si le public se paiera de cet arrêt; je ne sais si la compagnie des libraires pourra se consoler de perdre le profit immense de quatre mille souscriptions; mais du moins les auteurs ne pourront que gagner à la discontinuation de cet ouvrage. Les honoraires qu'ils en retiraient étaient des plus médiocres : M. Diderot, nommément, gagnera à cette suppression, d'abord de la tranquillité; ensuite, en se livrant à des occupations que la fécondité de son génie lui présentera en toutes sortes de genres, il lui sera plus aisé d'étendre sa réputation et sa gloire, que par cet ouvrage immense où ses plus beaux morceaux étaient souvent entourés d'articles faits par des auteurs trop médiocres pour s'accommoder d'un tel voisin (1).

(1) Si l'*Encyclopédie* s'acheva, on verra par la lettre du 1er janvier 1771 que ce ne fut pas sans obstacles nouveaux.

Vous lirez avec grand plaisir un roman de deux cent cinquante pages, qui vient de paraître, sous le titre de *Lettres de milady Juliette Catesby, à milady Henriette Campley, son amie*. Ce nouveau roman est de madame Riccoboni, actrice de la Comédie Italienne, à qui nous devons depuis deux ans deux petits ouvrages qui ont eu du succès, les *Lettres de miss Fanny Butlerd* et l'*Histoire du marquis de Cressy*. Les *Lettres de milady Juliette Catesby* ont, ce me semble, encore plus de succès dans le public que les deux autres. Cela est écrit bien agréablement, bien légèrement, avec beaucoup de grace et de sentiment. Peut-être l'auteur n'aurait-il pas mal fait de serrer un peu davantage les premières lettres de son roman : cependant on y trouve des peintures courtes, des traits heureux qui font plaisir. Il y a beaucoup d'art dans la lettre par laquelle mylord d'Ossery rend compte de sa conduite à milady Catesby, et lui explique comment, passionnément épris d'elle, il a pu tout à coup prendre le parti d'en épouser une autre, et après avoir perdu sa femme, revenir à sa première maîtresse avec autant de passion que s'il n'avait jamais changé. Cette aventure, qui fait tout le fond du roman, était bien difficile à conter; et c'est le chef-d'œuvre de madame Riccoboni. Je n'aime pas le commencement de cette lettre; je n'aime pas non plus la façon dont mylord d'Ossery annonce à milady Henriette son mariage avec milady Catesby à la fin du roman : elle est commune et trop légère pour un homme qui a essuyé tant de contrariétés. Il faut qu'il soit plus sensible et plus touché de son bonheur, afin de devenir pour nous encore plus intéressant. Mais ce qui m'a paru charmant, c'est le petit épisode de Sara. En géné-

ral, ce roman vous procurera une heure de lecture fort agréable.

MAI.

Paris, le 1er mai 1759.

Il a paru dans le cours de l'hiver plusieurs brochures sur le commerce et l'agriculture, dont il faut dire un mot en passant. Un certain M. Goyon a publié des *Vues politiques sur le commerce*. C'est un assez gros volume, mais vous n'y trouverez rien qui soit digne d'attention. Ces vues ne sont que des visions. Un autre a fait imprimer une *École d'agriculture* (1). Son opinion est qu'il faut former des écoles publiques pour les cultivateurs, comme nous en avons pour apprendre à lire et à écrire. Un troisième nous a donné des *Questions relatives à l'agriculture et à la nature des plantes* (2). Dans la pre-

(1) L'*École d'agriculture* est de Duhamel du Monceau, suivant MM. Tessier et Bosc. (B.)

(2) L'auteur de ces Questions se nommait Tiphaigne. (Voyez la *Bibliographie agronomique*, 1810, 1 vol. in-8°.) Suivant cet auteur, M. Tiphaigne aurait été président à l'Élection de Rouen, et en conséquence il ne faudrait pas le confondre avec le médecin Tiphaigne de La Roche (auteur d'*Amilec, ou la Graine d'hommes;* voir la lettre du 1er novembre 1753.) Je doute qu'il ait existé deux Tiphaigne. Quoi qu'il en soit, le petit ouvrage dont il s'agit a été traité un peu légèrement par Grimm. Les auteurs de l'*Année littéraire* et des *Mémoires de Trévoux*, avec lesquels, comme on le pense bien, l'auteur de la *Correspondance* doit se trouver souvent en contradiction, en ont rendu un compte très-favorable; les premiers en 1759, les autres en 1765 seulement, parce que l'ouvrage, par la ruse accoutumée des libraires, reparut sous un autre titre, celui d'*Observations physiques sur l'agriculture, les plantes, les minéraux et les végétaux*, etc. La Haye et Paris, 1765, in-12. (B.)

mière partie de sa brochure il s'occupe à persuader qu'il faut planter du vin dans la province de Normandie. L'autre moitié de son ouvrage s'exerce en recherches sur la nature des plantes et examine surtout cette question aussi frivole que rabattue : Pourquoi ne seraient-elles pas des animaux? Voilà deux sujets bien hétérogènes et qui doivent être bien étonnés de se trouver l'un à côté de l'autre. En général, la fureur d'écrire gagnant de plus en plus, il faut bien s'attendre à nous voir inondés de toutes sortes d'écrits sur les matières le plus à la mode et qui ont le plus de faveur dans le public. Autrefois nos mauvais auteurs faisaient des romans et des vers détestables; aujourd'hui tout le monde veut écrire sur l'agriculture, sur le commerce, sur la population; mais quelque mauvais que soient les ouvrages qu'on publie sur ces objets, ils auront toujours sur les brochures de bel esprit l'avantage de n'être que plats sans être pernicieux, et de respecter les mœurs que les autres n'attaquent que trop communément. On peut remarquer que chez tous les peuples on ne s'est amusé à écrire sur des matières en apparence si utiles, que dans les siècles de décadence. Lorsqu'un gouvernement sage et juste, une culture favorisée et bien entendue rendent un peuple heureux et son état florissant; lorsque le commerce a toute son activité et prospère, personne ne songe à discourir, tout le monde travaille et s'enrichit; et ceux qui font aujourd'hui de mauvais ouvrages pour gagner du pain, trouvent alors une ressource plus sûre et plus honnête dans le travail de leurs mains. Mais lorsque le luxe, la corruption et une mauvaise administration ont dévasté et dépeuplé les campagnes et répandu une mortelle langueur sur tous les membres de l'État, alors on se met à raisonner et à

écrire, et on dirait que l'on ne montre de l'énergie et de la vertu dans les livres, que lorsqu'on n'en est plus capable dans les actions : aussi arrive-t-il toujours que les plus excellens projets, les meilleures ressources sont indiqués sans aucun avantage pour le public. Le remède est consigné dans les écrits, mais jamais appliqué au mal.

Un étranger de beaucoup d'esprit me fit, l'autre jour, une observation qui me frappa et dont il est aisé de sentir la liaison avec les idées que je viens de jeter sur le papier. « Je ne rencontre, dit-il en parlant de nos jeunes guerriers, que des gens qui dissertent sur leur métier d'une manière très-satisfaisante : également savans sur la théorie et sur la pratique de la guerre, ils en parlent avec esprit, avec précision et avec justesse. Plusieurs d'entre eux ont écrit de fort bons ouvrages sur différentes parties militaires. Chez le roi de Prusse ce n'est point cela; ses officiers parlent assez mal sur leur métier ou plutôt n'en savent point parler. Il n'y a point d'apparence que le général d'Itzenplitz et le général Hulsen écrivent jamais sur l'art de la guerre, et l'on aurait peut-être de la peine à trouver dans ses armées, depuis le prince Maurice d'Anhalt jusqu'au major Wunsch, commandant d'un bataillon franc, un seul officier qui fît une brochure passable. En revanche, ces messieurs ne sont jamais embarrassés de leur contenance en campagne, et battent le plus souvent leurs ennemis. » Cette remarque peut se généraliser et s'étendre sur une infinité d'objets; mais ce qui est commun aux siècles de décadence chez toutes les nations, a des effets plus marqués sous le gouvernement monarchique. Il s'y trouve un inconvénient que nos écrivains politiques n'ont pas, ce me semble, assez considéré, c'est

que le corps de la nation étant exclus de l'administration de la chose publique qui n'est confiée qu'à un petit nombre de personnes, les esprits y manquent ordinairement de cette vigueur qui, au défaut des grandes actions, produit du moins de grandes idées et répand une certaine énergie dans les discours les moins étudiés. Ce n'est pas là le caractère de l'esprit français, et l'on en doit trouver la raison dans le gouvernement politique de la France. On y a bien vu naître quelques génies mâles, et nous en possédons encore quelques-uns aujourd'hui; mais le caractère général de la nation a ressemblé de tout temps à celui d'un enfant joli et léger. Nous portons cette espèce d'enfantillage dans nos livres; dans nos entreprises, dans nos établissemens. La présomption, la vanité, l'envie de jouer, tout autant de qualités qu'on remarque aux enfans, y percent toujours. Est-il question de quelque nouvelle branche d'industrie? moins occupés du fond de la chose que de son appareil, on nous voit établir des bureaux, élever des édifices à grands frais, arrêter nombre de commis, faire les plus belles lois de régie, etc.; tout va le mieux du monde excepté la chose pour laquelle on a fait toutes ces dépenses immenses. Ordinairement la compagnie est ruinée en frais avant que d'avoir considéré si l'entreprise qu'elle médite peut lui être avantageuse; et le spectacle de la circonspection et de l'économie de nos voisins n'a pu encore nous rendre sages. Voilà aussi la raison de toutes les idées futiles dont nos écrits sur ces matières sont remplis. Il est bien question de former des sociétés et des académies pour l'encouragement de l'agriculture; on n'aura que faire de s'en occuper quand le peuple sera libre et heureux, quand il ne gémira plus sous le poids des impôts et de l'oppression. O! Athéniens, vous

n'êtes que des enfans. C'est un mot qu'on peut répéter en France à tout moment.

Depuis l'accident qui est arrivé aux révérends pères Jésuites, d'être impliqués dans l'affaire de l'assassinat du roi de Portugal, les brochures n'ont cessé de pleuvoir sur la bénigne compagnie de Jésus. Vous avez vu le jugement du conseil souverain de Portugal pour la condamnation du duc d'Aveiro et de ses complices, puis les lettres royales pour ordonner le séquestre des biens de nos révérends pères; enfin, le manifeste en forme du monarque portugais contre la sacrée compagnie. Tous ces différens morceaux originaux ont été liés par un récit qu'on a publié successivement par feuilles, sous le titre de *Nouvelles intéressantes du Portugal* (1). Du reste, on a renouvelé toutes les anciennes affaires désagréables pour la compagnie. Voici le titre de ces brochures : *Addition de faits, et d'une table des matières pour la première édition du livre : Les Jésuites criminels de lèse-majesté....* Autre feuille de vingt-quatre pages : *Sincérité des Jésuites dans leurs désaveux sur Busenbaum....* Mais celle qui a fait le plus de bruit a pour titre : *Procès pour la succession d'Ambroise Guys contre les Jésuites.* Ces pères doivent savoir gré à leurs ennemis d'avoir exagéré cette dernière aventure, jusqu'à supposer des arrêts du conseil d'État qui n'ont point existé. Aussi le gouvernement a-t-il enfin défendu le débit de tout ce qui regarde l'affaire d'Am-

(1) *Nouvelles intéressantes au sujet de l'attentat commis le* 3 *septembre* 1758 *sur la personne sacrée de S. M. le roi de Portugal;* 1754 et suiv., 2 vol. in-12. Il y a vingt-quatre suites. L'éditeur et auteur en grande partie est M. Dumont, c'est-à-dire le P. Viou, dominicain. Mais le tout est mêlé de beaucoup de petites pièces qui venaient de différens endroits. (Barbier, *Dictionnaire des anonymes*, n° 12801.)

broise Guys. Au reste, il faut convenir que les Jésuites français ont montré plus de prudence que leurs confrères d'Italie. On dit que ces derniers ont fait publier beaucoup de brochures en faveur de la Compagnie. Les nôtres ont gardé le silence sagement. Il faut savoir se plier sous l'orage avec souplesse; on se relève quand il est passé. Résister avec opiniâtreté ne fait qu'augmenter le bruit et le danger.

Paris, le 15 mai 1759.

Il a paru ici depuis peu une brochure intitulée : *Mémoire pour Abraham Chaumeix* (1) *contre les prétendus philosophes Diderot et d'Alembert.* Cette brochure a fait un bruit épouvantable, et les mesures que la police a prises dès le commencement pour la faire disparaître et pour en arrêter le débit n'ont fait qu'augmenter la rumeur et l'attention du public. Le premier jour elle fut vendue six sols, le soir elle valait six francs, le lendemain on la payait deux et trois louis; il y a des gens qui l'ont payée jusqu'à six louis. Ceux qui n'ont pu l'avoir imprimée l'ont fait copier à la main. Les encyclopédistes ont raison de dire que cet ouvrage est d'un ennemi bien cruel, ou d'un ami bien indiscret. Dès le commencement, il fut attribué d'une voix presque générale à M. Diderot; et le philosophe, depuis long-temps en butte à la calomnie et à la persécution, a été obligé de nouveau de quitter l'asile où il cultive la raison et les lettres pour courir chez les magistrats et chez les ministres protester de son

(1) Chaumeix était un des plus ardens et des plus médiocres adversaires des encyclopédistes. Il était né dans l'Orléanais, et mourut à Moskow; il était né au commencement et mourut à la fin du dix-huitième siècle. Avant de se faire écrivain il avait été maître d'école, et il était encore redevenu maître d'école à la fin de sa triste carrière.

innocence; il a été justifié avant que d'avoir lu le libelle dont ses ennemis et une partie du public le disaient auteur; je dis une partie du public, car les gens de goût qui se connaissent en style et en coloris n'ont eu garde d'attribuer à M. Diderot un ouvrage où il n'y a ni légèreté, ni finesse, ni gaieté, ni goût. Comme il ne me sera pas possible peut-être de vous en procurer un exemplaire où une copie, je vais vous en donner ici une idée. Cet Abraham Chaumeix, en faveur de qui on fait le mémoire, est un pieux et plat écrivain, qui a publié sous son nom une douzaine de volumes obscurs d'impertinences grossières contre MM. de Voltaire, Montesquieu, Diderot, l'*Encyclopédie*, *l'Esprit*, quelques autres auteurs et quelques autres ouvrages de la même sorte. Il est venu d'Orléans à Paris tout nu; les Jésuites l'ont accueilli, les Jansénistes l'ont vêtu, les parlementaires l'ont protégé; l'avocat général n'a pas rougi de le citer dans ce beau réquisitoire, que le public a regardé comme une tache imprimée au parlement et comme une capucinade indigne du dix-huitième siècle. Chaumeix a été même présenté à la cour; le sot s'est cru un personnage, et il ne voit pas le mépris attaché à ses talons et prêt à le saisir. On a supposé, dans la brochure en question, que MM. Diderot et d'Alembert, pour échapper aux justes reproches d'impiété qu'il leur faisait, allaient le traduisant comme un espion de la police et des Jésuites; et l'on répond à ces deux prétendues calomnies par une ironie sanglante. On prouve, par exemple, que Chaumeix n'est point attaché aux Jésuites, parce qu'il n'y a rien dans ses ouvrages qui tende à corrompre les mœurs; et qu'il ne fut jamais espion de police, parce que, si M. Bertin n'est pas scrupuleux sur l'honneur de ceux qu'il emploie, il n'a garde de se servir d'un

sot. On donne ensuite la généalogie de Chaumeix, et cet article est d'un goût détestable. On le fait naître dans la boutique d'un vinaigrier, au milieu de fermentations acides, d'un père quaker et d'une mère juive. Il est d'abord prophète, ensuite voiturier des volumes encyclopédiques. Il prend querelle dans une auberge avec un maître d'école de village, ensuite avec des charretiers; il est moulu de coups, ses chevaux tués, sa charrette brisée, ses volumes mis en pièces : c'était une punition de Dieu, qui le châtiait d'avoir contribué à la distribution de l'ouvrage pernicieux. Mais il n'était pas à la fin de ses peines; les souscripteurs le poursuivent, il est sur le point d'être emprisonné; saint Pâris lui apparaît, le guérit de ses contusions, lui annonce les hautes destinées qui l'attendent à Paris, où il vient se faire crucifier vis-à-vis de Saint-Leu. On raconte l'histoire de sa passion. Quand il est étendu sur la croix, l'avenir s'ouvre à ses yeux, il prophétise, et ses prophéties sont une satire violente de Jésus-Christ, de Marie, du Pape, de la Cour, de la Sorbonne, des Jésuites, des Jansénistes, du Parlement; en un mot, de tout ce qui a quelque considération ici-bas. Cela se termine par une comparaison scandaleuse de la vie, de la naissance, des talens et des actions d'Abraham Chaumeix et de Jésus-Christ.... Cette brochure a été étouffée dès sa naissance. On a cherché l'auteur; on a pris ses colporteurs et ses imprimeurs, et peut-être n'est-il plus inconnu (1). Quoi qu'il en soit, il est sûr que cet homme sait

(1) Quoi qu'en dise Grimm, il est reconnu aujourd'hui que le fameux *Mémoire pour Abraham Chaumeix* a été composé par Diderot; et quelle autre imagination que celle de cet homme étonnant eût pu produire les aventures attribuées à ce pauvre Chaumeix? La Harpe, dans plusieurs volumes de sa *Correspondance*, attribue ce *Mémoire* à Morellet, qui m'a affirmé n'en être pas l'auteur. (B.) Barbier écrivait ceci en 1814. Nous ne savons pas par quelle

de la chimie, de la philosophie, de la théologie; qu'il est ennemi des Jésuites et des Jansénistes; qu'il est frondeur; qu'il est net de religion; qu'il connaît personnellement le père Frey et le père La Tour, Jésuites; qu'il a écrit; qu'il est plaisant, lourd, de peu de goût, traînant et mauvais, mais plaisant; qu'il est offensé, et qu'il y a une vingtaine de caractères auxquels il ne serait pas fort difficile de le reconnaître. C'est un maladroit : pour donner du ridicule à Chaumeix, il fallait raconter son crucifiement avec le plus de vérité qu'il eût été possible; mettre ce Chaumeix dans la nécessité de passer pour crucifié, ce qui est très-désagréable, ou de s'en défendre par écrit; faire cette défense pour lui, s'il ne s'en fût pas chargé; lui démontrer ensuite, par cette défense même, qu'en effet il avait été crucifié; en sorte qu'il n'eût pu se montrer dans le monde sans qu'on n'eût été tenté de regarder à ses mains pour voir si l'on n'y découvrirait pas les stigmates des cloux, et aux bords de sa perruque pour y chercher quelques piqûres des épines de la couronne. Cette malice pouvait se faire sans conséquence. Point du tout; au lieu d'un badinage innocent et léger, on a fait un tissu de sarcasmes grossiers et d'impiétés odieuses..... Voilà ce que c'est que ce *Mémoire pour Abraham Chaumeix*, qui a fait tant de bruit, et dont on ne peut regretter la lecture ni pour la forme, ni pour le fond. Mais un incident qui mérite attention, c'est que, dans la chaleur de la poursuite de l'auteur, on ait réimprimé les dernières feuilles de sa brochure, d'où l'on a supprimé l'alinéa des conformités de Chaumeix et de Jésus-Christ. Si c'était la cupidité d'un imprimeur qui eût osé cette réimpression,

raison Morellet se trouve désigné comme auteur de ce *Mémoire* dans le t. II de la seconde édition du *Dictionnaire des anonymes*, publiée en 1823.

il n'aurait pas supprimé la seule page qui pouvait faire le succès de l'ouvrage.

On a enfin réussi à bannir tous les spectateurs du théâtre de la Comédie Française, et à les reléguer dans la salle où ils doivent être. Ce changement s'est fait pendant la clôture, et c'est M. le comte de Lauraguais qui en a fait la dépense (1). Cette opération non-seulement obligera les acteurs de décorer leur théâtre plus convenablement, mais elle entraînera une révolution dans le jeu théâtral. Lorsque les acteurs ne seront plus resserrés par les spectateurs, ils n'oseront plus se ranger en rond comme des marionnettes. Ce théâtre vient de faire une grande perte par la retraite de M. Sarrazin. Il jouait les rôles de père et de roi. La vérité et le pathétique de son jeu sont au-dessus de tout éloge. Il ne sera jamais remplacé (2). Le public s'apercevra moins de la retraite de mademoiselle de La Motte et de mademoiselle Lavoy, s'il est vrai qu'elles quittent le théâtre. Ces actrices avaient toutes deux le même emploi; elles jouaient les rôles de charge dans le comique, et il ne faut pas beaucoup de talent pour cette espèce de rôle.

Voici des vers qui ont paru il y a environ un an. Les circonstances n'ont pas permis de les insérer plus tôt dans ces feuilles. Ils méritent d'être conservés à cause de leur force et de leur beauté. [On les a attribués à

(1) Le comte de Lauraguais, depuis duc de Brancas, mort il y a peu d'années, fit don à la Comédie Française d'une somme de 12,000 fr. pour l'indemniser de la suppression de ces places. Le 23 mai, jour de la rentrée, au lever du rideau, le public applaudit avec transport à cette amélioration.

(2) Voir une note sur cet acteur, tom. I, p. 177.

M. le comte de Tressan (1). Je crois que le premier poète du siècle ne devrait pas se faire une peine de les avouer.

Des nœuds par la prudence et l'intérêt tissus;
Un système garant du repos de la terre;
Vingt traités achetés par deux siècles de guerre,
Sans pudeur, sans motif, en un instant rompus;
Aux injustes complots d'une race ennemie
Nos plus chers intérêts, nos alliés vendus;
Pour cimenter sa tyrannie
Notre sang, nos trésors vainement répandus;
Les droits des nations incertains, confondus;
L'Empire déplorant sa liberté trahie;
Sans but, sans succès, sans honneur,
Contre le Brandebourg l'Europe réunie;
De l'Elbe jusqu'au Rhin le Français en horreur,
Nos rivaux triomphans, notre gloire flétrie,
Notre marine anéantie,
Nos îles sans défense, et nos ports ravagés,
Le crédit épuisé, les peuples surchargés,
Voilà les dignes fruits de vos conseils sublimes;
Trois cent mille hommes égorgés,
Bernis, est-ce assez de victimes;
Et les mépris d'un roi pour vos petites rimes
Vous semblent-ils assez vengés (2)?

Pour sentir l'à-propos du crucifiement dont on a fait usage dans le *Mémoire pour Abraham Chaumeix*, il faut savoir que les convulsionnaires se font crucifier

(1) Ils sont imprimés dans l'*Almanach des Muses* de 1793, p. 115, sous le nom de Turgot.

(2) On avait prétendu que la guerre de Sept-Ans n'avait eu d'autre motif que de venger l'amour propre du ministre poète dont Frédéric avait dit :

Évitez de Bernis la stérile abondance.

Cette assertion nous paraît hasardée. Voir *Biographie universelle*, art. BERNIS.

dans Paris depuis cinq ou six mois, et qu'ils ont substitué le secours de la croix au secours de la bûche et de la barre de fer. M. Bertin, lieutenant général de police, en homme d'esprit, au lieu de les persécuter, leur a fait dire qu'il leur donnerait la permission de représenter à la foire. M. de la Condamine a eu occasion d'assister le Vendredi-Saint à cette étrange cérémonie; il s'est même nanti d'un clou qui y a servi. Il en a écrit l'évangile que je n'ai pu obtenir de lui. Voici ce qu'il me mande à ce sujet:

« Oui, Monsieur, mes yeux ont vu ce que je désirais de voir. Sœur Françoise (55 ans) a été clouée en ma présence avec quatre clous carrés à une croix. Elle y est demeurée attachée plus de trois heures. Elle a beaucoup souffert, surtout de la main droite. Je l'ai vue frémir et grincer les dents de douleur quand on lui a arraché les clous. Sœur Marie (22 ans) sa prosélyte a eu bien de la peine à s'y résoudre. Elle pleurait, et disait naïvement qu'elle avait peur; enfin elle s'est déterminée, mais elle n'a pu résister au quatrième clou, et il n'a pas été enfoncé tout-à-fait. Elle lut, en cet état la passion à haute voix; mais les forces lui manquèrent, elle fut prête à s'évanouir; elle dit, Otez-moi vite. Il y avait vingt ou vingt-cinq minutes qu'elle était attachée. On l'emmena hors de la chambre; elle avait la colique. Elle revint un demi-quart d'heure après. On lui bassina les pieds et les mains avec de l'eau miraculeuse de saint Pâris, et ce secours lui fut plus agréable que celui des coups de marteau. Je vous lirai tant qu'il vous plaira mon procès-verbal; mais je n'en ai voulu donner copie à personne, pas même à ma sœur ni à ma femme (1). J'ai des raisons pour

(1) Grimm finit par obtenir copie : on le trouvera lettre d'avril 1761.

cela. Si je ne m'étais pas imposé cette loi, je vous l'aurais communiqué avec plaisir; mais ce qui précède vous en tiendra lieu, et le reste ne sont que de petits détails peu importans.

« Vous verrez dans le *Mercure* qui va paraître, le rapport de l'ouverture du corps du petit Caze, et de plus l'information de témoins ouïs, par laquelle il est constaté juridiquement que cet enfant est mort d'une chute faite quinze ou vingt jours avant sa fin (1). Sa petite vérole était guérie et séchée quand il lui a pris un assoupissement léthargique qui l'a conduit au tombeau en quatre jours. On lui a trouvé quatre onces d'eau dans le cervelet. Tous les sots discours sont tombés, et les anti-inoculistes sont réduits au silence. Vous verrez dans le même *Mercure* une lettre de moi servant de réponse à M. Gaulard (2).

« J'ai été pour voir sœur Françoise; elle n'était plus chez elle, et on m'assure qu'elle est délogée, sa demeure ayant été rendue publique dans le *Mémoire pour Abraham Chaumeix*, etc. etc. etc. »

Vous lirez avec plaisir cette lettre de M. de La Condamine dans le *Mercure* de juin. Cet académicien y répond d'une manière satisfaisante à beaucoup de sots raisonnemens qu'on ne cesse de répéter. Il y a, ce me semble, une réflexion bien simple qui a échappé à M. de La Condamine. Ceux qui prétendent, contre l'avis de tous les médecins de l'Europe, qu'on peut avoir la petite vérole deux fois, et qu'il y a du moins un petit nombre de personnes exposées à cet inconvénient, se trompent en

(1) *Mercure* de juin 1759, p. 173 et suiv.

(2) *Lettre de M. de La Condamine à M. C. A. P. D. D, servant de réponse à la Lettre de M. Gaulard insérée dans le* MERCURE DE FRANCE *du mois de février* 1759, *sur la maladie du fils de M. de La Tour.* (*Ibidem*, p. 145.)

croyant porter un coup bien redoutable à l'inoculation. Si j'avais deux dangers inévitables à courir, celui qui m'aurait affranchi du premier ne m'aurait-il pas rendu un grand service? et diminuer mes risques de la moitié, est-ce une chose à négliger?... Mais je trouve qu'il faut avoir bien du temps à perdre pour répondre aux sots qui écrivent contre l'inoculation. Il est bien temps de disputer et d'écouter des platitudes, quand une nation éclairée, notre rivale et notre maîtresse en tout ce qui intéresse les progrès de la raison, se sert de la méthode d'inoculer depuis quarante ans! Il me semble entendre des aveugles faire des dissertations sur le danger des lunettes, tandis que leurs voisins clairvoyans s'en servent depuis un siècle. Je ne crois pas qu'aucun de ces derniers daignât répondre aux clabauderies des autres.

La tragédie de *Venceslas* par Rotrou est la plus ancienne pièce qui soit restée au théâtre de la Comédie Française (1). Elle a toujours été reprise avec succès; et en considérant ses beautés, l'intervalle immense que le grand Corneille a laissé entre lui et ses prédécesseurs, paraît moins surprenant. Le style de *Venceslas* doit se ressentir de son siècle; toute la pièce doit en porter le goût et l'empreinte. M. Marmontel a cru devoir la retoucher avec soin et en ôter tout ce qui avait l'air suranné; en se livrant à ses idées, il en a presque fait une pièce nouvelle. La tragédie de *Venceslas* ainsi retouchée vient d'être jouée avec un succès contesté (2). M. Mar-

(1) C'est une inexactitude; car *Venceslas* n'est que de 1648, et *le Cid* avait été donné douze ans auparavant. Mais il eût été plus vrai de dire que Rotrou était le plus ancien auteur qu'on joue encore, car ses débuts dans la carrière dramatique sont antérieurs à ceux de Corneille.

(2) Le 29 mars.

montel a été obligé, entre autres, de rétablir, après la première représentation, le dénouement de Rotrou sur lequel il avait voulu renchérir mal à propos, à ce qu'il m'a paru. En général j'aurais voulu qu'on eût laissé la pièce de *Venceslas* telle qu'elle était avec ses difformités. Elle fait époque dans l'histoire du théâtre français, et il est intéressant de conserver à chaque époque ses marques caractéristiques. Je croirai donc volontiers que M. Marmontel nous a rendu un mauvais office, et qu'il a formé une entreprise de mauvais goût, en habillant la tragédie de Rotrou à la moderne. Cette remarque ne peut se faire que pour ceux qui ont véritablement du goût. Eux seuls peuvent sentir que dans les hommes de génie tout est précieux jusqu'aux défauts, et que c'est une sottise que de vouloir les corriger.

M. de Voltaire a fait imprimer son *Ode* sur la mort de madame la margrave de Bareith (1). Cette ode me paraît médiocre. Indépendamment de la disette d'idées et d'images que j'y trouve, il y a, ce me semble, beaucoup de vers qui ne sont rien moins qu'heureux. Le vers :

> Du temps qui fuit toujours tu fis toujours usage,

me paraît bien mauvais, par exemple; et je n'aime pas non plus celui-ci :

> Ils meurent pleins de jours et n'ont point existé.

Mais cette ode est suivie d'un morceau en prose sur la suppression de l'*Encyclopédie* et sur le réquisitoire de l'avocat général; et ce morceau vous paraîtra d'une

(1) Frédérique-Sophie Wilhelmine, sœur de Frédéric II, roi de Prusse, née le 3 juillet 1709, morte le 14 octobre 1758.

grande beauté. Il a eu ici un succès prodigieux; et je ne balance pas de dire que c'est une des choses les plus vigoureuses que M. de Voltaire ait écrites.

Vers *sur Candide.*

Candide est un petit vaurien
Qui n'a ni pudeur ni cervelle;
A ses traits on reconnaît bien
Frère cadet de *la Pucelle.*
Leur vieux papa, pour rajeunir;
Donnerait une belle somme;
Sa jeunesse va revenir,
Il fait des œuvres de jeune homme.
Tout n'est pas bien : lisez l'écrit,
La preuve en est à chaque page,
Vous verrez même en cet ouvrage
Que tout est mal comme il le dit (1).

Vers *sur M. de Carvalho* (2) *et M. de Silhouette.*

Dans la Gaule, en Lusitanie,
Deux ministres contemporains,
L'un sauveur de son roi, l'autre de la patrie,
Travaillent sans relâche au bonheur des humains.
L'un veut exterminer les tartufes impies,
Qui saintement assassinent les rois;
L'autre a déjà rogné les griffes des harpies
Qui mettent le peuple aux abois.

(1) Cette épigramme a été attribuée à Frédéric, et se trouve dans le *Supplément aux Œuvres posthumes de Frédéric II, roi de Prusse, pour servir de suite à l'édition de Berlin*, contenant plusieurs pièces qu'on attribue à cet illustre auteur; Cologne, 1789, tom. III, p. 377. Elle a été comprise plus récemment dans les *Œuvres de Chamfort*, Paris, 1825, tom. V, p. 222.

(2) Depuis marquis de Pombal, auteur de la *Relation abrégée*, citée lettre du 1er janvier précédent.

ÉPIGRAMME.

D'Ignace le malin génie
Au monde a causé bien du mal;
Il a tant fait qu'en Portugal
Jésus n'a plus de compagnie.

JUILLET.

Paris, 1er juillet 1759.

M. Diderot a donné dans son Traité sur *la Poésie dramatique*, qui se trouve à la suite du *Père de Famille*, l'esquisse d'une tragédie philosophique dont le sujet serait *la Mort de Socrate*, en un acte. Rien n'est plus sublime que l'idée de ce drame; rien ne serait plus grand, plus élevé, plus pathétique que l'exécution de cette pièce, telle qu'elle a été conçue par son auteur. Je ne sais si l'on trouverait en Europe un homme qui, comme lui, eût autant d'élévation, de force et de vigueur dans le style qu'il en faudrait pour cela; mais je ne crois pas qu'on en trouvât aucun qui possédât autant que lui la philosophie ancienne; et sans une connaissance profonde de cette philosophie, le drame de *la Mort de Socrate* resterait toujours faible. On voit par la tragédie d'*Athalie* que Racine possédait profondément l'écriture, la loi et les prophètes des Juifs; et sans cette connaissance, sa pièce n'aurait jamais été aussi admirable qu'elle est. Il en serait de même de *la Mort de Socrate*; avec le plus grand génie, un homme dépourvu de la connaissance de la

philosophie des Grecs, y échouerait certainement. On vient de faire en Angleterre une tragédie de *la Mort de Socrate*. Je ne connais ni l'auteur ni l'ouvrage; mais je crois qu'il en paraîtra difficilement qui puisse dispenser M. Diderot de faire le sien, s'il en peut trouver le loisir. M. de Voltaire vient de traiter le même sujet sous le titre de *Socrate*, ouvrage dramatique, traduit de l'anglais, de feu M. Thomson. Il a pris le nom de M. Fatema et le titre de traducteur, et il prétend dans sa préface que cet ouvrage a été conçu par M. Addisson, exécuté par M. Thomson et trouvé dans les papiers de ce dernier, dont les amis l'ont confié à M. Fatema, Hollandais, qui l'a traduit et qui publie sa traduction, en attendant qu'il fasse imprimer l'original. Sans doute qu'on a voulu nommer M. Fatema traducteur du Shakspeare et du *Caton* d'Addisson. Le fait est que ce prétendu original anglais n'a jamais existé, et que ce *Socrate*, traduit de l'anglais de M. Thomson, est un ouvrage écrit en français par M. de Voltaire. Voyons comment il s'y est pris pour traiter ce sujet : sa tragédie est écrite en prose et en trois actes. Socrate a dans sa maison deux pupilles qui lui ont été laissés par deux amis en mourant; il les a élevés tous les deux. Sophronime est le nom du jeune homme, Aglaé est celui de la jeune Athénienne. Ces deux enfans s'aiment; Socrate approuve leurs feux, et pour hâter leur union il donne en dot à la jeune fille la plus grande portion de son bien. Cela occasione, de la part des jeunes gens, des combats de générosité, auxquels nous sommes tant accoutumés sur notre théâtre. Mais tous ces arrangemens sont troublés par le grand-prêtre de Cérès, Anitus : il aime Aglaé; il veut l'épouser; il est l'ennemi secret de Socrate; il le perdra si Socrate ose

donner la jeune Aglaé à un autre qu'à lui. Socrate ne veut point gêner la volonté de sa pupille : Aglaé n'a un cœur que pour Sophronime. Anitus, dédaigné, ne songe plus qu'à la vengeance : il se lie avec le grand-juge de l'aréopage, nommé Mélitus, contre le philosophe. Ils étaient ennemis, ils le seront toujours; mais leur intérêt commun exige la perte de Socrate, et elle est résolue. Anitus fait soulever le peuple par le moyen d'une certaine Drixa, marchande, qui y a du crédit et une forte cabale. Cette Drixa s'était coiffée du jeune Sophronime; le mariage de Sophronime avec Aglaé dérange tous ses projets, et elle veut s'en venger sur Socrate. Cette double cabale chez le peuple et dans l'aréopage réussit : Socrate est accusé, emprisonné, jugé et condamné comme hérétique, déiste et athée; il boit la ciguë. Dans ce moment arrivent Sophronime et Aglaé; ils ont désabusé le peuple; le jugement de l'aréopage est réformé; Anitus est en fuite; le peuple attend Socrate aux portes de la prison pour le conduire chez lui en triomphe; mais il n'en est plus temps, le poison a opéré. Le philosophe, touché de la conduite de ses jeunes pupilles, meurt content et tranquille devant eux, en présence de sa femme et au milieu de ses disciples. Cette esquisse seule peut suffire pour vous mettre en état de juger l'ouvrage de M. de Voltaire. Il serait sans doute injuste de critiquer avec la dernière rigueur un ouvrage qui paraît fait à la hâte, et auquel l'auteur paraît avoir donné aussi peu de soins qu'à *Candide;* mais il faut convenir cependant que la Mort de Socrate n'est pas digne de M. de Voltaire; qu'il n'y a que le nom de l'auteur qui puisse sauver cette pièce de l'oubli, et le respect qu'on doit à ce nom, qui puisse la garantir de la sévérité des critiques. Tout y est croqué, tout

y est sans force et sans vérité.... Le plan est commun et mal conçu : tout roule sur l'épisode de Sophronime et d'Aglaé, dont nous avons vu les modèles sur le théâtre si souvent, qu'ils ne sauraient plus toucher; et puis il est bien question de s'occuper de la passion de deux enfans le jour que Socrate boit la ciguë. Le ton de cette pièce n'est pas au-dessus de celui de la comédie de *Cénie*, et réellement on croit lire une pièce de madame de Graffigny; mais les personnages de *Cénie* ne sont guère au-dessus de la condition bourgeoise, et M. de Voltaire avait à faire parler le plus grand des philosophes, celui que l'oracle avait déclaré le plus sage des mortels, et dans le plus beau moment de sa vie. Quelle différence! ce divin Socrate ne dit rien de divin, rien de sublime dans la pièce de M. de Voltaire; son ton est celui d'un bon homme, mais sans force, sans élévation. Sa femme Xantippe est, comme l'auteur en convient dans la préface, une bourgeoise acariâtre, grondant son mari et l'aimant. M. de Voltaire prétend que ce mélange du pathétique et du familier a son mérite : pour moi, je le tiens pour barbare et d'un goût absolument faux et gothique. Proposez à un peintre qui aurait à traiter le Sacrifice d'Iphigénie, de placer parmi les témoins de ce spectacle des gens d'une condition commune qui expriment d'une manière familière l'intérêt qu'ils y prennent : il n'y a là rien de contraire à la vérité; car, dans la foule qui assistait au sacrifice de la fille d'Agamemnon, il y avait certainement beaucoup de figures grotesques très-propres à produire ce mélange de pathétique et de familier que M. de Voltaire désire. Si le peintre ose en placer une seule parmi ses personnages, son tableau sera perdu, et son goût sera jugé détestable. Ce n'est pas qu'il faille de

tous ces personnages faire des rois ou des chefs des Grecs; mais le simple soldat même ne manquera point de noblesse dans son tableau; il exprimera ce qu'il sent d'une manière noble et touchante : voilà ce qu'exige la loi de l'unité; elle s'étend sur le sujet comme sur l'action, le temps et le lieu, et cette loi ne doit jamais être violée par l'homme de génie. Le familier tue le pathétique, il lui ôte sa noblesse et son effet. En vain M. de Voltaire cite-t-il l'*Odyssée* d'Homère; il confond le goût grossier avec le mauvais goût et le goût faux. Le goût grossier ne déplaît point; il rappelle une certaine simplicité de mœurs et d'esprit, dont le souvenir nous charme; mais le mauvais goût est insupportable. Les hommes de génie peuvent avoir le goût grossier, mais ils ne l'ont jamais mauvais ni faux. On peut juger Homère et Shakspeare d'après cette remarque, et condamner le Socrate français sans hésiter. Socrate boit la ciguë et dit : « Je souris en réfléchissant que le plaisir vient de la douleur. — Hélas! dit Xantippe, c'est pour je ne sais combien de discours ridicules de cette espèce qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, et j'étranglerais tous les juges de mes mains, etc... » Qui ne voit que tout est faux et impertinent dans ce discours, et que Xantippe, au moment que Socrate avale le poison, ne doit pousser que des cris, ou du moins doit dire tout autre chose?

M. Gresset, de l'Académie Française, auteur de la comédie du *Méchant*, de *Sidney* et de plusieurs pièces de poésie charmantes, vient de publier une *Lettre sur la comédie*, dans laquelle il renonce, non-seulement au théâtre, mais demande pardon à Dieu et au public du

scandale qu'il a donné en travaillant pour les spectacles. Le public méprise ces sortes de palinodies et regarde leurs auteurs comme des gens tombés dans l'état d'imbécillité ou d'enfance. Cependant en faisant attention aux principes d'un vrai dévot, rien ne doit moins étonner. Un chrétien, selon le véritable esprit de l'Évangile, ne doit être occupé que de la patrie céleste. Il s'agit bien de songer à des plaisirs dans un monde où l'on n'est qu'en passant; il s'agit de procurer son salut avec terreur et en tremblant. Tel est l'esprit de l'Évangile. Partout il prêche l'indifférence pour les choses de ce monde et le détachement de tout ce qui le regarde: aussi un chrétien qui passe son temps à faire des comédies, ou à se battre pour la querelle des princes, ou à juger les procès des autres, ou à s'occuper de quelque affaire que ce puisse être hors celle de son salut et de celui des autres, me paraît un homme tout-à-fait en contradiction avec ses principes; et je trouve en revanche M. Gresset très-conséquent dans sa conduite, quoique je ne l'en estime pas davantage. Il faut convenir que le christianisme paraissait plus propre à rester l'opinion et la règle de quelques sectes éparpillées dans un État, qu'à devenir la loi et le culte d'un grand peuple.

M. Gresset avait plusieurs pièces de théâtre dans son porte-feuille; il nous promet de les publier sous une autre forme. Il nous parle d'un caractère beaucoup plus dangereux que celui du *Méchant*, et qu'il a traité. Vraisemblablement c'est le philosophe; car aux yeux des dévots, comme M. de Voltaire vient de l'observer, un philosophe, c'est-à-dire un homme qui ne croit pas à toutes les bêtises, est un homme de sac et de corde.

Paris, 15 juillet 1759.

M. Poinsinet de Sivry est un jeune homme qui a fait jusqu'à présent beaucoup de mauvais vers en toutes sortes de genres; il s'est essayé en pièces fugitives, en parades, en poëmes, en petites comédies, etc. : l'hiver dernier il publia une traduction des poésies d'Anacréon qui m'a paru détestable, malgré les éloges que nos faiseurs de feuilles lui ont prodigués. M. Poinsinet a depuis chaussé le cothurne: On vient de donner (1) sur le théâtre de la Comédie Française sa tragédie de *Briséis* qui n'est pas absolument tombée; mais qui n'en vaut pas mieux pour cela. Vous vous rappelez l'histoire de Briséis, ou de la colère d'Achille qui fait le sujet de l'*Iliade*. Briséis, esclave et maîtresse d'Achille, lui est enlevée par ordre d'Agamemnon; cet enlèvement cause la colère du fils de Pélée et les malheurs des Grecs. C'est de ce sujet que M. Poinsinet a tiré le roman ridicule et impertinent de sa tragédie, dont le ton et les caractères sont parfaitement assortis au plan et à l'intrigue.

La fable de la naissance de Briséis est une puérilité triviale et insupportable; le nœud de la pièce tient à l'obstacle que Briséis met au départ d'Achille, et sa conduite sur ce point est contre toute vérité, contre l'intérêt de son amour et de sa patrie. Le poète a voulu remédier à ce petit inconvénient par un vernis de grandeur et de générosité romanesques qui est une autre puérilité absurde et tout-à-fait contraire aux mœurs antiques. Cependant tout porte sur cette futilité : que Briséis suive son amant, la pièce est finie. Ce Patrocle qui n'est touché ni de l'intérêt de la Grèce, ni des sollicitations d'Ulysse et d'Ajax,

(1) Le 25 juin 1759.

et qui se laisse entraîner par les sentimens romanesques d'une esclave; qui abandonne Achille, le condamne, et, pour mieux lui faire sentir la honte de sa conduite, va prendre les armes contre les Troyens, ce Patrocle n'est ni celui d'Homère, ni l'ami d'Achille. Achille de son côté qui se laisse humilier par sa maîtresse et par son ami, qui n'a rien à leur répondre, qui s'arme pour plaire à Briséis, qui, pour lui plaire encore, est prêt à quitter les armes de nouveau, cet Achille n'est pas non plus, ni celui d'Homère, ni celui d'Horace, ni même celui de Racine qui est cependant bien plus faible que les deux autres. Ardent, impétueux, implacable, et toujours intéressant et aimable, voilà comment il faut peindre Achille au théâtre. Celui de M. Poinsinet est ou faible ou furieux. Au cinquième acte il est atroce, lorsqu'il expose au malheureux Priam, avec un plaisir barbare, tous les détails du meurtre de son fils. Celui d'Homère a d'autres mœurs : lorsque Priam vient dans sa tente pour lui redemander le corps d'Hector, il ordonne à ses esclaves de couvrir le cadavre, afin que ce triste objet n'aille pas affliger les yeux d'un père.... Tous les autres personnages de M. Poinsinet sont sans caractère; Priam qui se trouve, on ne sait comment, dans le camp des Grecs tout le long de la pièce, n'a ni dignité, ni pathétique. Ulysse est un petit sophiste pitoyable; Briséis est une héroïne de La Calprenède qui agit et parle sans motif et sans objet. Sa mort rend le dénouement plat et froid; l'action est vide et languissante dans les trois premiers actes; le quatrième est assez chaud; le cinquième finit comme une bulle de savon qui crève. Au reste, on ne s'intéresse pour personne, on ne voit personne dans un danger réel et pressant. C'est Hector qu'on plaint; le coloris est comme le

tissu de la pièce, faible, la touche timide. S'il y a de la poésie, c'est de la poésie élégiaque ou épique et non dramatique. En tout, c'est l'ouvrage d'un écolier qui manque de nerf et de génie.

Madame Belot qui a déjà fait tout plein d'ouvrages que personne n'a lus, vient de publier deux volumes de *Mélanges de littérature anglaise* (1). Ce sont des traductions de différens morceaux de Prior, de Hume, de feuilles volantes et hebdomadaires, etc. Madame Belot prétend que depuis la mort de madame de Graffigny, il n'y a plus qu'elle de femme de lettres en France. Elle ne compte pas madame Duboccage qui paraît bien de sa force, dont la célèbre *Colombiade* a eu trois éditions quoique personne certainement ne l'ait achetée. Cette dernière femme de lettres, pour parler comme sa rivale, a mis dans le *Mercure* des vers pour M. Clairault, qui sont inconcevables; il faut les garder pour la singularité. En voici le couplet le plus étonnant : elle parle de la comète de cette année.

Déjà la Clairault on la nomme.
Que tes calculs vus à Torno (2),
Et qu'un jour saura le Congo,
Vont étonner Pékin et Rome!

(1) Madame Belot qui, entre autres ouvrages, a donné la traduction des Histoires des maisons de Tudor et de Plantagenet de Hume, est morte à Chaillot en 1805.

(2) Au lieu de Torneo ou Tornea, qui est le nom de cette ville de Laponie. (*Note de Grimm.*)

AOUT.

Paris, 1er août 1759.

SUITE *des Remarques sur la Mort de* SOCRATE, *ouvrage dramatique*, par M. de Voltaire.

LE style de cette pièce est extrêmement négligé; il n'est rien moins que correct. La marchande Drixa dit dans la seconde scène : « J'aime le jeune Sophronime, et Xantippe, la femme de Socrate, m'a promis qu'elle me le donnerait en mariage... » Il fallait dire, ce me semble, « m'a promis de me le donner en mariage... » « Nous perdrons, dit Anitus, cet homme dangereux qui s'est osé moquer de certaines aventures arrivées aux mystères de Cérès.... » On doit dire : « qui a osé se moquer.... » Vous trouverez à tout moment, des expressions familières et basses. Tout le rôle de Xantippe est dans ce mauvais goût ; elle dit de son mari : « Cela n'a point de malice.... Il est têtu comme une mule.... Hélas, Messieurs, il est plus bête que méchant,.... » et beaucoup d'autres quolibets de cette espèce. Les autres rôles ne sont point exempts de défaut. Anitus, grand-prêtre de Cérès, dit dans l'aréopage devant les magistrats et le peuple : « Vous savez que ces philosophes sont d'une subtilité diabolique.... » Peut-on supposer qu'un personnage aussi ambitieux et aussi important qu'Anitus, se soit exprimé avec si peu de noblesse, devant le peuple le plus délicat et le plus difficile de la terre ? L'Anitus de M. de Voltaire n'aurait pas réussi à Athènes à perdre Socrate. Il est d'ailleurs plaisant de

voir un grand-prêtre de Cérès employer l'épithète de diabolique. L'auteur a oublié qu'Anitus ne connaissait point le diable de saint Mathieu et de saint Luc, qui a donné lieu à cette qualification.... Il se trouve de ces expressions familières jusque dans le rôle de Socrate. Xantippe gronde Sophronime et Aglaé, et Socrate leur dit : « Mes enfans, ne la cabrez pas.... » Ces façons de parler ne sont à leur place que dans les comédies de Dancourt.... Mais le grand défaut de cette pièce, celui qui y blesse le plus souvent, est que les caractères et les discours manquent de vérité. Rien n'est moins supportable aux yeux d'un homme de goût. Le grand-prêtre Anitus devrait être un fourbe consommé, rempli d'adresse et d'artifice. Point du tout, ses actions et ses discours sont également faux et grossiers. Il ouvre la scène entouré de sa cabale; il leur dit entre autres, après les avoir mis à contribution : « Surtout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens de qualité qui ne font point assez de vœux et qui ne présentent pas assez d'offrandes.... » Un homme qui ne mettrait pas plus d'art et de finesse dans ses projets et dans les moyens d'y réussir, se décréditerait parmi des sauvages; comment se serait-il fait un parti parmi un peuple aussi délié que celui d'Athènes?.... Il se retrouve au second acte avec tous ses affidés, et là il leur parle de ses bas projets d'une manière plus ouverte et pour ainsi dire plus prononcée que le coquin le plus déterminé n'oserait faire avec qui que ce fût. M. de Voltaire a oublié que la bassesse se travestit à ses propres yeux. Son Anitus confie à ses dévoués tout franchement tout ce qu'il se propose de faire pour perdre Socrate; il ne leur cache pas même dans quelle vue il en veut au philosophe : « J'obtiendrai ma maîtresse, » dit-il, « et vous,

Drixa, vous aurez votre amant. » Dans un tête-à-tête avec Drixa de pareils aveux manqueraient de vraisemblance; comment seraient-ils supportables devant plusieurs personnes de sa cabale? Les propos et la conduite de Mahomet lorsqu'il se propose de perdre Zopire par Séïde, sont un peu différens de ceux d'Anitus. Le secret de l'ambition consiste à dérober les desseins les plus criminels sous des motifs en apparence justes et honnêtes.... Lorsque Anitus se trouve seul avec Mélitus, grand-juge de l'aréopage qui est son ennemi secret, mais que son intérêt personnel sollicite également à perdre Socrate, leurs discours ne sont pas plus vrais. Mélitus, pour abréger les formalités, dit à Anitus : « Personne ne nous entend ici; je sais que vous êtes un fripon, vous ne me regardez pas comme un honnête homme; je ne peux vous nuire parce que vous êtes grand-prêtre; vous ne pouvez me perdre parce que je suis grand-juge : mais Socrate peut nous faire tort à l'un et à l'autre en nous démasquant. Nous devons donc commencer, vous et moi, par le faire mourir, et puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer à la première occasion.... » En vérité, on croirait assister à la délibération des deux fripons de valets dans la petite farce de *Crispin rival de son maître!* Mais aussi quel art il aurait fallu pour faire cette scène d'Anitus et de Mélitus! Avec quelle finesse deux hommes d'État aussi consommés dans l'intrigue et dans la fourberie auraient traité ensemble! quelle défiance ils auraient eue l'un de l'autre! avec quel soin ils l'auraient cachée! avec quelle dissimulation, quelle souplesse ils se seraient tâtés réciproquement avant qu'aucun d'eux ne se hasardât sur une mauvaise action à commettre en commun pour intérêt mutuel! Sans doute que cette scène pouvait être un chef-

d'œuvre quoiqu'elle ne tienne pas nécessairement au sujet de la mort de Socrate..... Les *à parte* que vous trouverez dans la scène de M. de Voltaire entre ces deux fripons sont de mauvais goût; il fallait du moins les abréger pour les rendre plaisans. « Hom! » dit Anitus, « que je voudrais tenir ce coquin d'aréopagiste sur un autel, les bras pendans d'un côté et les jambes de l'autre, lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or, et consulter son foie tout à mon aise!.... » Il eût été plus plaisant, ce me semble, de dire tout court : « Hom! que je voudrais consulter le foie de ce coquin d'aréopagiste tout à mon aise! » Un peintre qui a du goût ne montre pas tout, il laisse souvent à votre imagination le soin d'achever ses tableaux; il vous met seulement sur la voie, et il y gagne presque toujours... Si l'on voulait comparer la dernière scène de Socrate avec celle que M. Diderot a esquissée sur le même sujet, j'oserais dire que M. de Voltaire n'y gagnerait point. Le Socrate de M. de Voltaire dit en tenant la coupe empoisonnée : « Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'est pas ce corps périssable qui vous a aimés, qui vous a enseignés, c'est mon ame seule qui a vécu avec vous, et elle vous aimera à jamais.... » Le Socrate de M. Diderot a d'autres tournures.... « Comment voulez-vous qu'on dispose de vous? — Criton, tout comme il vous plaira, si vous me retrouvez..... » Puis se tournant vers les philosophes en souriant : « J'aurai beau faire, je ne persuaderai jamais à notre ami de distinguer Socrate de sa dépouille..... » Le Socrate de M. de Voltaire dit en mourant : « Recevez mes tendres et derniers adieux, les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi. » Cela est bien froid et encore emprunté de l'Écriture. Le Socrate de M. Diderot dit en expirant : « Criton, sacrifiez au dieu

de la santé, je guéris.... » Voilà des mots antiques et dignes du plus sage des mortels. Tout est froid dans la pièce de M. de Voltaire. Le discours de Criton à la tête des disciples, en entrant dans la prison, est mauvais et plat. Il se désole de voir son maître dans les fers. A cela, Socrate répond : « Ne pensons point à ces bagatelles, mes chers amis, et continuons l'examen que nous faisions hier de l'immortalité de l'ame, etc.... » Le défaut de gravité et de pathétique se fait sentir à chaque ligne. Le tort de M. de Voltaire est d'avoir choisi un sujet qui n'est point de sa compétence, et de ne lui avoir pas donné plus de soin qu'à ces ouvrages légers qui échappent à sa plume, et dans lesquels la négligence est souvent un agrément de plus. Mais le génie de M. de Voltaire est trop beau, et l'humanité lui doit trop, pour ne point lui pardonner ces petits écarts.

Paris, 15 août 1759.

Le septième volume de l'*Histoire naturelle* paraît depuis plusieurs mois. Cet ouvrage s'avance au milieu de la persécution qu'on a suscitée à la philosophie; mais ce n'est pas sans faire de fréquens sacrifices de la liberté et de la hardiesse avec lesquelles il convient de dire la vérité. L'alarme que le livre de *l'Esprit* a jetée dans le camp des fidèles a obligé M. de Buffon de mettre à ce nouveau volume de son Histoire, déjà imprimé depuis quelque temps, plusieurs cartons avant que d'oser le faire paraître en public. Quoi qu'il en soit, ce volume contient l'Histoire naturelle du *Loup*, du *Renard*, du *Blaireau*, de *la Loutre*, de *la Fouine*, de *la Marte*, du *Putois*, du *Furet*, de *la Belette*, de *l'Hermine*, de *l'Ecu-*

reuil, du *Rat*, de *la Souris*, du *Mulot*, du *Rat d'eau* et du *Campagol*. A la fin de l'histoire de chacun de ces animaux, écrite par M. de Buffon, vous trouverez, conformément au plan de l'ouvrage, la description de ces animaux avec leurs dimensions et leur anatomie, par M. Daubenton; et cette partie, quoique la moins brillante, ne sera pas la moins estimée dans la suite. Comme tous les animaux de ce volume sont de la classe des carnassiers, M. de Buffon a mis à la tête un *Discours sur les animaux carnassiers en général*, et c'est là le morceau remarquable de son volume. Vous connaissez le style de M. de Buffon, cet écrivain n'abonde pas en idées; mais la noblesse de ses images et l'élévation de sa plume le font lire avec un grand plaisir. Il me semble cependant que le *Discours sur les animaux carnassiers* est ce qu'il y a de plus faible dans l'*Histoire naturelle*. Le moindre reproche qu'on puisse lui faire, c'est de ne point du tout remplir son titre. Je ne sais pourquoi on ne nommerait ce morceau plutôt un Discours sur l'organisation et sur l'état primitif de nature : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y est pas question d'animaux carnassiers, et que pour remplir le titre et son objet, il aurait fallu traiter des mœurs des races carnassières, de leurs constitutions, tempérament et caractères distinctifs, etc.... Si la nature a pris grand soin de la conservation des espèces, si elle nous a attachés à notre existence par des liens supérieurs à la raison, puisqu'elle nous fait supporter la vie lors même qu'elle est devenue un tourment, et que le sens droit nous dit qu'il serait plus expédient de mourir, il faut convenir aussi que la loi de la destruction n'est pas moins générale dans ce monde; et en suivant un peu les traces de la nature et sa manière de procéder, on cesse

d'être étonné que Hobbes ait pu établir son système sur un état de guerre de tous contre tous. En général, les philosophes qui, parmi les anciens et les modernes, ont cherché à expliquer l'origine et la durée de l'univers par le mouvement et la simple fermentation de la matière, n'ont pu mettre de l'évidence dans leurs principes, parce qu'il n'y en a point qui en soient susceptibles sur cette question; mais outre la grande et belle simplicité qui donne à leur système le coup d'œil très-philosophique, l'observation et l'expérience leur fournissent de fortes présomptions. En considérant d'un côté avec quelle énergie la nature pousse à la reproduction, et de l'autre avec quelle facilité elle détruit des races, des générations entières, on est tenté de croire qu'également indifférente pour toutes les créatures, pour la matière organisée et animée comme pour la matière brute, son soin se réduit à entretenir la matière en fermentation, et à conserver cette espèce de balance qui fait servir la destruction des uns à la naissance et à la conservation des autres. De quelle manière cette fermentation a-t-elle commencé? Voilà une question qui restera à jamais sans réponse, puisqu'il n'est pas seulement possible de la comprendre; mais quelle que soit l'opinion d'un philosophe sur toutes ces choses, il ne peut se cacher l'existence de cette fermentation perpétuelle qui produit les races suivantes aux dépens des races actuelles, et qui, si elle a quelquefois l'air de vouloir inonder le monde d'une espèce innombrable, sait pourtant maintenir l'équilibre en pourvoyant à sa destruction. D'un autre côté, si la nature produit donc avec une abondance prodigieuse et outre mesure, elle détruit aussi avec une facilité sans égale; et si l'on veut considérer tout ce qui périt dans

l'univers à chaque instant, ou, pour parler plus philosophiquement, tout ce qui, à chaque instant, y change de forme par la destruction, on verra que son produit est égal à ce qui, à chaque instant, commence à exister ou qui, à tout instant, change de forme en naissant. Ainsi le fait de la guerre est aussi naturel dans le monde que l'amour de la paix; et l'appétit qui fait chercher au loup sa proie parmi les animaux champêtres, est aussi conforme à la loi naturelle que le soin qu'il prend de ses petits et le courage et la sollicitude avec lesquels il les nourrit et les protège. Ou plutôt la nature est indifférente sur tous ces objets. Aveugle, sans affection et sans prédilection pour aucune des formes, elle se contente d'entretenir la fermentation générale; c'est là sa loi unique et éternelle qu'elle a reçue nous ne savons ni quand, ni d'où, ni comment. La conservation de chaque individu lui est commise à lui-même; la nature n'y fait nulle attention, et si elle a l'air de prendre soin des espèces, qui peut nous assurer que ce soin soit réel, et que ce ne soit pas plutôt un faux jugement de notre part? Nos vues sont si rétrécies! nous savons si peu pénétrer des choses qui ne nous sont point familières! Nous ne connaissons que notre tempérament, nos habitudes, nos mœurs, notre manière de sentir, de juger, etc., et nous en faisons des lois générales et éternelles. Quelle petitesse! Des millions de siècles nous paraissent un long temps dans la durée, et ne sont rien. Savons-nous quelles sont les formes par où la matière a déjà passé, et quelles formes elle revêtira encore? Qui peut assurer qu'il n'y ait pas autant d'espèces de perdues qu'il en existe actuellement; et celles qui existent ne pourront-elles pas périr et faire place à d'autres? Vous voyez combien l'esprit de ces religions

que l'homme s'est forgées est éloigné de la loi naturelle. Chacune de ces religions ne s'occupe que des individus, et fait de chacun un objet remarquable dans l'univers, tandis qu'il n'est point décidé encore que la nature s'affectionne seulement aux espèces..... Voilà des matériaux pour un Discours sur les animaux carnassiers, et ces sujets étaient dignes des recherches de M. de Buffon. On ne peut nier qu'il n'existe une guerre naturelle et pertuelle entre les différentes espèces; elles travaillent sans cesse à leur destruction réciproque. Quel est le principe, la loi, le droit, le but de cette guerre? L'homme est de tous les animaux le plus destructeur; il fait la guerre à tous les autres et à sa propre espèce.... Voilà des sujets dignes de l'attention d'un philosophe.

SEPTEMBRE.

Paris, 15 septembre 1759.

Un Mémoire de M. de Guignes, lu dans une séance publique de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, et imprimé ensuite, a fait beaucoup de bruit (1). Cet académicien a entrepris de prouver que les Chinois étaient une colonie égyptienne. Aussitôt on a crié au miracle; tous les journalistes ont certifié que M. de Guignes venait de faire la découverte la plus importante. M. de Mairan, vieux académicien, physicien, cartésien, littéra-

(1) *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne;* Paris, 1759, in-12; réimprimé en 1760. L'auteur, né en 1721, mourut en 1800.

teur, en a voulu partager la gloire. Il avait fait imprimer autrefois des *Lettres au R. P. Parrenin, contenant diverses questions sur la Chine.* Dans ces Lettres, M. de Mairan a un petit soupçon que les Chinois pourraient bien être d'origine égyptienne. Un autre littérateur, tout-à-fait inconnu, nommé M. Deshautesrayes, a pris le parti de douter. Il a communiqué, au moyen de l'impression, ses *Doutes sur la dissertation de M. de Guignes*, au nombre de je ne sais combien de douzaines (1). Enfin, grace aux recherches de ces messieurs et à leur esprit communicatif, nous en savons aujourd'hui sur l'origine des Chinois plus que sur la nôtre. Voyons cependant en quoi consistent toutes ces merveilleuses découvertes? Un académicien (M. l'abbé Barthélemy) prétend avoir trouvé depuis deux ou trois ans un alphabet phénicien, sur le mérite duquel je n'ai garde de prononcer. Cette découverte a mis M. de Guignes en état de trouver de la ressemblance entre les langues phénicienne et égyptienne d'un côté, et la chinoise de l'autre. Donc il est évident, moyennant la méthode de l'induction, qu'on devrait appeler une méthode d'or, que les Chinois doivent leur origine aux anciens Égyptiens. *Item*, les caractères chinois sont comme des espèces de monogrammes formés de trois lettres phéniciennes, et la lecture qui en résulte produit des sons phéniciens ou égyptiens; car M. de Guignes sait apparemment à merveille comment les anciens Phéniciens et Égyptiens formaient leurs sons, d'où

(1) *Doutes sur la dissertation de M. de Guignes qui a pour titre*: MÉMOIRE, etc., *proposés à MM. de l'Académie des Belles-Lettres*; Paris, 1759, in-12. Deshautesrayes mourut en 1795; il était né en 1724. De Guignes publia une *Réponse aux Doutes proposés par M. Deshautesrayes*, etc. Paris, 1759, in-12.

il s'ensuit que les Chinois descendent des Égyptiens. *Item*, un tel, empereur de la Chine, a un nom qui ressemble à peu près au nom d'un tel, roi d'Égypte, d'où l'on peut conclure que ces deux souverains sont le même personnage, et les deux royaumes le même empire. Il me vient une idée : ne pourrait-on pas présumer que l'Égypte était autrefois à la place de la Chine? C'est une découverte qui m'appartiendra, à moins que M. de Mairan n'en ait eu quelque soupçon dans ses *Lettres au R. P. Parrenin*, que sur mon honneur je n'ai jamais lues, malgré la nouvelle édition qu'on vient d'en faire. Voilà le caractère des preuves sur lesquelles M. de Guignes fonde sa découverte. Un homme d'esprit de la Chine n'aurait-il pas beau jeu de se moquer de ces platitudes si elles pouvaient mériter son attention, et ne trouverait-il pas notre grave Académie bien ridicule, de statuer sur l'origine d'un peuple dont elle ne peut avoir que des connaissances très-superficielles? Mais c'est notre fureur en ce pays-ci, de décider en dernier ressort sur des choses dont nous n'avons aucune idée, avec une hardiesse digne de notre ignorance. Comment ne réglerait-on pas à Paris les annales de la Chine, on y parle bien de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Allemagne, sans en avoir des notions plus exactes, malgré la facilité qu'on aurait de s'instruire à cet égard et d'éviter les absurdités? Mais puisque M. de Guignes veut absolument qu'il y ait une affinité entre les Chinois et les Égyptiens, pourquoi ne regarderait-il pas l'ancien royaume d'Égypte comme une colonie de la Chine? Il ne s'agit que de retourner sa proposition; c'est un accommodement à lui proposer. Les Chinois ont fait leurs preuves de durée, les Égyptiens ont passé comme les autres peuples. S'il est des gens de difficile croyance qui

s'imaginent que cette importante découverte de notre académicien ne fera aucune révolution dans le globe terrestre, elle pourra servir du moins à leur rappeler deux vérités qui, pour n'être pas neuves, ne laissent pas que d'être utiles. La première, qu'un voile impénétrable couvre l'origine des peuples et du genre humain : tout ce que nos recherches nous mettent en droit de conclure avec quelque certitude, c'est la haute antiquité du monde, sur laquelle tous les monumens physiques et politiques déposent également. La seconde vérité est que nos journalistes, gens fort absurdes, sont en possession depuis un temps immémorial, de louer et de blâmer à tort et à travers en dépit du bon sens, et que, s'il y a des gens plus sots qu'eux, ce sont ceux qui jugent sur leur parole. M. de Guignes, au reste, est l'auteur d'une *Histoire des Huns*, en plusieurs volumes (1), qui ne lui vaudra pas une place parmi les historiens de génie. Au moment même qu'il a publié ses découvertes sur les Chinois, il s'est trouvé un homme à Nîmes qui en a fait une dans ce goût-là, mais d'un autre genre. Vous savez que dans les monumens d'architecture qui nous restent des Romains, il se trouve quelquefois tout le long des corniches des trous en forme ovale ou ronde. Vous savez encore que les antiquaires, après s'être long-temps donné la torture sur l'usage et la signification de ces trous, ont enfin décidé qu'ils contenaient des lettres et formaient des inscriptions. Or, dans la Maison carrée de Nîmes, un des beaux monumens antiques qu'il y ait en France, il se trouve de ces trous, et M. Séguier, de l'Académie royale

(1) *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares occidentaux, avant et depuis Jésus-Christ jusqu'à présent;* Paris, 5 vol. in-4°, 1756-58.

de Nîmes, prétend avoir vu dans ces trous l'inscription qu'ils contenaient. Voilà le sujet de sa *Dissertation sur l'ancienne inscription de la Maison carrée de Nîmes* (1); elle a paru presque en même temps que le Mémoire de M. de Guignes. C'est à la postérité à décider lequel de ces deux grands hommes a le mieux mérité du genre humain.

M. Sédaine, qui exerce ici le métier de maître maçon ou d'architecte subalterne, est d'ailleurs connu par un recueil de poésies qu'il a donné, il y a plusieurs années, et qui a fait dans le temps une espèce de fortune (2). Ce poète a du naturel et des saillies. Il a fait ce carnaval un opéra comique, intitulé *Blaise le savetier* (3), qui a été mis en musique par M. Philidor, fameux joueur d'échecs. Cette musique est monotone parce qu'elle manque d'idées. Ce n'est pourtant pas la faute du poète, qui a fourni à son musicien des situations très-plaisantes. M. Philidor a, je crois, plus de génie aux échecs qu'en musique. Quand on louait, l'année dernière, la belle campagne que M. le prince Ferdinand de Brunswick avait faite en-deçà du Rhin, Philidor disait avec un certain air de satisfaction : « Il est vrai.... je lui donne la tour. » Je ne sais ce qu'il en dit aujourd'hui.

M. Le Franc de Pompignan, ci-devant premier président de la cour des aides à Montauban, auteur de la tragédie de *Didon*, a été nommé par l'Académie Française

(1) Cette *Dissertation* a eu deux éditions, en 1759 et 1776, in-8°. Né en 1703, Séguier mourut en 1784.

(2) *Pièces fugitives*, 1752, in-12.

(3) Représenté pour la première fois le 9 mars.

pour remplir la place vacante par la mort de M. de Maupertuis.

M. Melot, de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, garde des manuscrits de la Bibliothèque du roi, vient de mourir à l'âge de soixante ans (1). La littérature perd un homme savant, et la société un fort honnête homme. M. l'abbé Velly vient aussi de mourir. Il était l'auteur d'une *Histoire de France* qui reste imparfaite par sa mort. Il ne l'a point poussée au-delà du règne de Saint-Louis. On dit que les libraires pourront encore donner deux nouveaux volumes, et qu'ils cherchent un homme de lettres qui veuille se charger d'achever cette Histoire (2).

L'Académie Française avait proposé, pour le prix d'éloquence de cette année, l'*Éloge de Maurice, comte de Saxe.* A en juger par la conduite de nos généraux depuis le commencement de cette guerre, on pourrait croire qu'ils ont tous concouru pour ce prix; mais c'est M. Thomas, professeur de l'université de Paris, qui l'a remporté. Ce M. Thomas vous est connu par son poëme sur le meurtre de M. de Jumonville; son discours sur le maréchal de Saxe a été fort vanté. J'avoue que je n'y ai trouvé que du verbiage, et si c'est là la véritable éloquence, il faut convenir que Cicéron et Démosthène ne la connaissaient guère. Il est vrai aussi que le panégyrique d'un grand homme ne peut être fait que par un faiseur de phrases, ramasseur de lieux communs, entortilleur, etc. Ainsi l'Académie a donné à ses cliens une mauvaise com-

(1) Melot, né en 1697, mort le 20 septembre 1759.

(2) Voir la note de la page 258 du tome I.

mission en ordonnant celui du maréchal de Saxe. L'éloge des héros et des hommes de génie est dans leur histoire, qui doit être écrite avec simplicité et avec gravité. Toujours vraie et équitable, elle ne cache point leurs défauts. C'est ce mélange de talens et de défauts, de grandes qualités et de misères qui excite l'attention du philosophe. Le maréchal de Saxe est un des hommes les plus extraordinaires qui aient paru dans ce siècle. Celui qui saurait peindre son caractère rendrait sa vie privée aussi intéressante que sa vie publique. L'homme ordinaire n'y verrait que le bâtard d'un roi qui vivait à Paris avec des filles; mais le philosophe découvrirait partout l'homme de génie.

OCTOBRE.

Paris, 15 octobre 1759.

Il faut passer en revue cette foule de brochures que la première opération du nouveau contrôleur général des finances a vues naître et mourir dans le même jour. Peu de choses ont fait une impression aussi forte que celle-là, et comme nous sommes extrêmes en tout, on a d'abord élevé M. de Silhouette au-dessus de M. de Sully et de M. de Colbert; il a été plus d'une fois appelé le père du peuple. Il est vrai que lorsque trois mois après on a parlé de nouveaux impôts, d'un nouveau vingtième, de nouvelles ressources pour les besoins de l'État, peu s'en est fallu que ce ministre ne fût aussi rabaissé qu'il avait été élevé auparavant. Telle est l'injustice d'une nation

extrême dans la louange comme dans le blâme. Avec plus d'équité on eût vu que M. de Silhouette par sa première opération n'avait rien fait en faveur des peuples, que cette opération pouvait être mise au nombre de celles qui procurent de l'argent au roi sans fouler les peuples de nouveau, mais qu'elle ne leur avait procuré aucun soulagement; on n'en aurait pas fait un crime à un ministre qui prend le contrôle dans des temps aussi difficiles que ceux-ci; mais on ne l'aurait pas non plus accablé d'éloges exagérés et absurdes. Dans ces derniers temps, en revanche, sans crier contre le ministre, on l'aurait plaint d'être dans le cas de chercher tant de ressources, de faire tant d'efforts pour faire face à tout, au milieu de tant de mauvais succès, et l'on aurait senti qu'il fallait beaucoup de mérite pour soutenir le crédit public comme M. de Silhouette a fait. J'ai eu l'honneur de vous rendre compte de quelques brochures sur le début de ce ministre (1) : voici les autres. Elles contiennent toutes ou des éloges outrés ou des plaisanteries fort plates et fort triviales sur nos financiers... *Sentiment du public sur M. de Silhouette*, poëme de trois pages in-4. Un autre poëme est intitulé : *le Patriotisme*, par un vieillard. On croirait en lisant ces vers que nous sommes retombés tout à coup dans l'âge d'or. J'aimerais mieux voir cela dans nos campagnes que de le lire dans nos vers... *Très humbles remontrances adresssées à monseigneur le contrôleur général par les filles du monde au sujet des réformes faites dans la finance*..... C'est là une de ces plaisanteries où il n'y a

(1) Nous n'en avons vu précédemment aucune mention; mais l'on trouvera dans la lettre de février 1767 des détails sur ce ministre qui ne le fut que huit mois, et dont la retraite causa autant de joie que son arrivée au pouvoir avait fait concevoir d'espérances.

que le titre de bon; elle a été suivie d'une seconde requête... *Lettre d'une comédienne à une danseuse de l'Opéra;* c'est aussi une mauvaise plaisanterie. La réponse de la danseuse a ceci encore de plus ridicule, qu'elle traite la matière de la réforme sérieusement. Il faut être bien absurde pour mettre des maximes de politique dans la bouche d'une fille de l'Opéra..... Le *Dialogue entre l'homme d'affaires et le suisse de M. le contrôleur général,* est aussi insipide par le ton et par la tournure que par les éloges outrés. J'ai eu l'honneur de vous parler de la *Lettre d'un Banquier* et de la *Réponse au Banquier* (1), toutes deux à la louange de M. de Silhouette; il y a eu une troisième *Lettre d'un Croupier pour servir de réponse à la Lettre d'un Banquier.* C'est une satire sur l'abus qui régnait dans les finances d'accorder des intérêts dans les fermes générales et dans toutes les entreprises, à des gens de tout état et qui n'avaient d'autre peine que de percevoir leur gain. Il faut convenir que M. de Silhouette a réformé là un abus énorme. La *Lettre au R. P. Neuville Jésuite et prédicateur célèbre, sur la réformation des mœurs,* a pour objet de prouver qu'un ministre des finances est plus en état de contribuer à cet ouvrage salutaire, qu'un prédicateur avec ses sermons... Mais une des brochures les plus ridicules est, à mon gré, la *Lettre d'un Hollandais à un membre du parlement d'Angleterre sur le nouveau ministre des finances en France.* A en juger par la force et la tournure des raisonnemens, je la croirais volontiers de l'auteur de *l'Observateur hollandais.* Le prétendu Hollandais de cette lettre, prouve

(1) La *Lettre d'un Banquier à son Correspondant* est de Forbonnais; le marquis de Mirabeau a fait la réponse du *Correspondant à son Banquier.* (B.) Grimm n'a dit mot dans les lettres précédentes de ces deux brochures.

au prétendu membre du parlement d'Angleterre, que les Anglais doivent être très-pressés de faire la paix par la seule raison que M. de Silhouette est contrôleur général des finances, et à portée par conséquent de procurer à la France des ressources à l'infini pour pousser la guerre avec vigueur. Vraisemblablement le membre du parlement aura répondu au Hollandais qu'il était un homme fort absurde; mais cette réponse n'a pas été imprimée. Si les Anglais n'ont jamais d'autre motif de faire la paix que la peur que M. de Silhouette leur fera par ses opérations, il faut s'attendre à voir durer cette guerre encore long-temps... Toutes ces brochures étaient déjà oubliées, et le public, consterné de tant de désastres et de tant d'édits bursaux, avait passé de la louange au silence lorsqu'on fit courir le fragment d'une lettre de M. de Voltaire dont on ne devait dire ni bien ni mal, et qui cependant paraissant à contre-temps fut fort mal reçue. C'est un inconvénient attaché à la célébrité de ne pouvoir rien écrire dont le public ne devienne bientôt le confident. Quoi qu'il en soit, voici ce fragment.

« Si M. de Silhouette continue comme il a commencé, il faudra lui trouver une niche dans le temple de la gloire, tout à côté de Jean-Baptiste Colbert (1). »

Il n'est point de ces vieux novices
Marchant dans des sentiers ouverts,
Et même y marchant de travers,
Créant des taxes, des offices,
Billets d'état, effets factices,
Empruntant à tout l'univers,

(1) Cette phrase fait partie d'une lettre de Voltaire à Thiriot, du 18 juin 1759. Quant aux vers suivans, ils se trouvent dans une lettre du même à Florian, du 26 mai même année.

Replâtrant par des injustices
Nos sottises et nos revers.
Il ramène les temps propices
Et des Sullys et des Colberts,
Et pour le prix de ses services;
Il rembourse de méchans vers.

NOVEMBRE.

Paris, 1er novembre 1759.

Après tous les éloges prodigués par nos journalistes sans goût et sans jugement, aux tableaux exposés cette année par l'Académie royale de Peinture et de Sculpture, vous ne serez pas fâché de vous former une idée moins vague et plus juste de cette exposition. Ce que vous allez lire s'adresse à moi, et vous fera sans doute plus de plaisir que tout ce que j'aurais pu écrire sur ce sujet (1).

« Voici à peu près ce que vous m'avez demandé. Je souhaite que vous puissiez en tirer parti. Beaucoup de tableaux, mon ami, beaucoup de mauvais tableaux. J'aime à louer; je suis heureux quand j'admire; je ne demandais pas mieux que d'être heureux et d'admirer... C'est un *portrait du maréchal d'Estrées* qui a l'air d'un petit fou ou d'un spadassin déguisé. C'en est un autre de *madame de Pompadour*, plus droit et plus froid! un visage précieux, une bouche pincée, de petites mains d'un

(1) Il est facile de voir, quoique Grimm ne l'annonce pas, que Diderot est l'auteur du compte rendu que l'on va lire. Il n'a été cependant compris dans aucune édition des *Œuvres* de cet auteur, où l'on trouverait difficilement un morceau plus piquant.

enfant de treize ans, un grand panier en éventail, une robe de satin à fleurs, bien imité, mais d'un mauvais choix. Je n'aime point en peinture les étoffes à fleurs; elles n'ont ni simplicité ni noblesse. Il faut que les fleurs papillotent avec le fond, qui, s'il est blanc surtout, forme comme une multitude de petites lumières éparses. Quelque habile que fût un artiste, il ne ferait jamais un beau tableau d'un parterre, ni un beau vêtement d'une robe à fleurs.... Ce portrait a sept pieds et demi de hauteur, sur cinq pieds et demi de large; imaginez l'espace que ce panier à guirlandes doit occuper.... Ces deux portraits et quelques autres qui n'intéressent pas davantage, sont de Michel Vanloo. Il y a de Restout une *Annonciation;* je ne sais ce que c'est. Un *Aman* sortant du palais d'Assuérus, irrité de ce que Mardochée ne l'adore pas; voilà ce qu'on lit sur le livre, mais on n'en devine rien sur la toile. Si la foule qui s'ouvre devant l'homme fier qui passe, s'inclinait ou se prosternait et qu'on remarquât un seul homme debout, on dirait : voilà Mardochée. Mais le peintre a fait le contraire; un seul fléchit le genou, le reste est debout, et l'on cherche en vain le personnage intéressant. D'ailleurs, nulle expression, point de distance entre les plans, une couleur sombre, des lumières de nuit. Cet artiste use plus d'huile à sa lampe que sur sa palette.... Une *Purification de la Vierge*, du même. Je ne la remets pas; c'est peut-être vous en dire du mal.

« Enfin, nous l'avons vu ce tableau fameux de *Jason et Médée*, par Carle Vanloo, O mon ami, la mauvaise chose! c'est une décoration théâtrale avec toute sa fausseté; un faste de couleur qu'on ne peut supporter; un Jason d'une bêtise inconcevable. L'imbécile tire son épée contre une

magicienne qui s'envole dans les airs, qui est hors de sa portée, et qui laisse à ses pieds ses enfans égorgés. C'est bien cela! Il fallait lever au ciel des bras désespérés, avoir la tête renversée en arrière; les cheveux hérissés; une bouche ouverte qui poussât de longs cris, des yeux égarés... Et puis, une petite Médée, courte, raide, engoncée, surchargée d'étoffes; une Médée de coulisse; pas une goutte de sang qui tombe de la pointe de son poignard et qui coule sur ses bras, point de désordre, point de terreur. On regarde, on est ébloui, et l'on reste froid. La draperie qui touche au corps a le mat et les reflets d'une cuirasse; on dirait d'une plaque de cuivre jaune. Il y a sur le devant un très-bel enfant renversé sur les degrés arrosés de son sang; mais il est sans effet. Ce peintre ne pense ni ne sent : un char d'une pesanteur énorme! Si ce tableau était un morceau de tapisserie, il faudrait accorder une pension au teinturier. J'aime mieux ses *Baigneuses;* c'est un autre tableau où l'on voit des femmes nues au sortir du bain; l'une par devant à qui l'on présente une chemise, et l'autre par derrière. Celle-ci n'a pas le visage agréable; je lui trouve le bas des reins plat; elle est noire, ses chairs sont molles : la main droite de l'autre m'a paru, sinon estropiée et trop petite, du moins désagréable; elle a les doigts recourbés; pourquoi ne les avoir pas étendus? la figure serait mieux appuyée sur le plat de la main, et cette main aurait été d'un meilleur choix. Il y a de la volupté dans ce tableau; mais c'est moins peut-être le talent de l'artiste qui nous arrête que notre vice : la couleur a bien de l'éclat. Les femmes occupées à servir les figures principales sont éteintes avec jugement; vraies, naturelles et belles, sans causer de distraction.

« Il y a de Colin de Vermont une mauvaise *Adoration des Rois*; de Jeaurat, des *Chartreux en méditation*, c'est pis encore. Point de silence, rien de sauvage, rien qui rappelle la justice divine, nulle idée, nulle adoration profonde, nul recueillement intérieur, point de terreur, point d'extase. Cet homme ne s'est pas douté de cela. Si son génie ne lui disait rien, que n'allait-il aux Chartreux? il aurait vu là ce qu'il n'imaginait pas. Mais croyez-vous qu'il l'eût vu? S'il y a peu de gens qui sachent regarder un tableau, y a-t-il bien des peintres qui sachent regarder la nature?... Je ne vous dirai rien de quatre petits tableaux du même. Ce sont des *Musulmans qui conversent*; des *Femmes du sérail qui travaillent*; une *Pastorale*; un *Jardinier avec sa Jardinière*. C'est le coloris de Boucher, sans ses graces, sans son feu, sans sa finesse. Que le costume y soit bien observé, j'y consens; mais c'est de toutes les parties de la peinture celle dont je fais le moins de cas.

« Voici une *Vestale* de Nattier; et vous allez imaginer de la jeunesse, de l'innocence, de la candeur, des cheveux épars, une draperie à grands plis, ramenée sur la tête et dérobant une partie du front; un peu de pâleur, car la pâleur sied bien à la piété ainsi qu'à la tendresse: rien de cela. Mais à la place une coiffure de tête élégante, un ajustement recherché, toute l'afféterie d'une femme du monde à sa toilette, et des yeux pleins de volupté, pour ne rien dire de plus.

« Hallé a fait deux pendans des *Dangers de l'amour et du vin*. Ici, des nymphes enivrent un satyre d'une belle brique, bien dure, bien jaunâtre et bien cuite; et puis à côté de cette figure qui sort du four d'un potier, nul esprit, nulle finesse, point de mouvement, point d'idée;

mais le coloris de Boucher. Cet homme, qu'on a très-bien nommé le Fontenelle de la peinture, finira par les gâter tous.

« *La Piscine miraculeuse* de Vien est une grande composition qui n'est pas sans mérite. Tout le côté droit est brouillé d'un tas de figures jetées pêle-mêle, sans effet et sans goût; mais la couleur m'a paru vraie. Au-dessus des malades il y a un ange qui est très-bien en l'air: derrière le Christ un apôtre en gris de lin que Le Sueur ne dédaignerait pas, mais qu'il revendiquerait peut-être; et sur le milieu, un malade assis par terre qui fait de l'effet. Il est vrai qu'il est vigoureux et gras, et que Sophie a raison quand elle dit que s'il est malade, il faut que ce soit d'un cor au pied... *Jésus-Christ rompant le pain à ses disciples*; *saint Pierre à qui Jésus demande après la pêche, s'il l'aime; la Musique; une Résurrection du Lazare*, sont quatre tableaux du même, dont je ne sens pas le mérite. Vous rappelez-vous la *Résurrection du Lazare*, par Rembrandt? ces disciples écartés, ce Christ en pierre, cette tête enveloppée du linceul dont on ne voit que le sommet, et ces deux bras effrayans qui sortent du tombeau? Ces gens-ci croient qu'il n'y a qu'à arranger des figures. Ils ne savent pas que le premier point, le point important, c'est de trouver une grande idée; qu'il faut se promener, méditer, laisser là les pinceaux, et demeurer en repos jusqu'à ce que la grande idée soit trouvée.

« Il y a d'un La Grenée une *Assomption*, *Vénus aux forges de Lemnos demandant à Vulcain des armes pour son fils*, un *Enlèvement de Céphale par l'Aurore*, un *Jugement de Pâris*, un *Satyre qui s'amuse du sifflet de Pan*, et quelques petits tableaux; car les précédens sont

grands... Si j'avais eu à peindre la descente de Vénus dans les forges de Lemnos, on aurait vu les forges en feu sous des masses de roches; Vulcain debout devant son enclume, les mains appuyées sur son marteau, la déesse toute nue lui passant la main sous le menton; ici le travail des Cyclopes suspendu; quelques-uns regardant leur maître que sa femme séduit, et souriant ironiquement : d'autres cependant auraient fait étinceler le fer embrasé; les étincelles dispersées sous leurs coups auraient écarté les Amours : dans un coin ces enfans turbulens auraient mis en désordre l'atelier du forgeron; et qui aurait empêché qu'un des Cyclopes n'en eût saisi un par les ailes pour le baiser? Le sujet était de poésie et d'imagination, et j'aurais tâché d'en montrer. Au lieu de cela, c'est une grande toile nue où quelques figures oisives et muettes se perdent. On ne regarde ni Vulcain ni la déesse. Je ne sais s'il y a des Cyclopes. La seule figure qu'on remarque, c'est un homme placé sur le devant qui soulève une poutre ferrée par le bout... Et ce *Jugement de Pâris*, que vous en dirai-je? Il semble que le lieu de la scène devait être un paysage écarté, silencieux, désert, mais riche; que la beauté des déesses devait tenir le spectateur et le juge incertains; qu'on ne pouvait rencontrer le vrai caractère de Pâris que par un coup de génie. M. de La Grenée n'y a pas vu tant de difficultés. Il était bien loin de soupçonner l'effet sublime du lieu de la scène.... Son jeune *Satyre qui s'amuse du sifflet de Pan* a plus de gorge qu'une jeune fille. Le reste, c'est de la couleur, de la toile et du temps perdu.

« Je n'ai pas mémoire d'avoir vu ni un *Saint Hippolyte dans la prison*, ni un *Domine, non sum dignus*, ni une *Lucrèce présentant le poignard à Brutus*, ni les autres

tableaux de Challe. Vous savez avec quelle dédaigneuse inadvertance on passe sur les compositions médiocres.

Il y a de Chardin un *Retour de chasse*, des *Pièces de gibier*; un *Jeune élève qui dessine, vu par le dos*; une *Fille qui fait de la tapisserie*; deux petits tableaux de *Fruits*. C'est toujours la nature et la vérité; vous prendriez les bouteilles par le goulot, si vous aviez soif: les pêches et les raisins éveillent l'appétit et appellent la main. M. Chardin est homme d'esprit, il entend la théorie de son art, il peint d'une manière qui lui est propre, et ses tableaux seront un jour recherchés. Il a le faire aussi large dans ses petites figures que si elles avaient des coudées. La largeur du faire est indépendante de l'étendue de la toile et de la grandeur des objets. Réduisez tant qu'il vous plaira une *Sainte Famille* de Raphaël, et vous n'en détruirez point la largeur du faire.

Une belle chose, c'est le *portrait du maréchal de Clermont-Tonnerre*, peint par Aved. Il est debout à côté de sa tente, en bottines, avec la veste de buffle à petits paremens retroussés, et le ceinturon de cuir. Je voudrais que vous vissiez avec quelle vérité de couleur et quelle simplicité cela est fait! De près, la figure paraît un peu longue; mais c'est un portrait, l'homme est peut-être ainsi. D'ailleurs éloignez-vous encore de quelques pas, et ce défaut, si c'en est un, n'y sera plus. Il me fâche seulement qu'on soit si bien peigné dans un camp. Il y a là une perruque que Van-Dyck aurait, je crois, un peu ébouriffée. Mais je suis trop difficile.

La Tour avait peint plusieurs pastels qui sont restés chez lui, parce qu'on lui refusait les places qu'il demandait.

Bachelier a fait une grande et mauvaise *Résurrection*,

à la manière de peindre du comte de Caylus. M. Bachelier, croyez-moi, revenez à vos tulipes; il n'y a ni couleur, ni composition, ni expression, ni dessein dans votre tableau. Ce Christ est tout disloqué; c'est un patient dont les membres ont été mal reboutés. De la manière dont vous avez ouvert ce tombeau, c'est vraiment un miracle qu'il en soit sorti; et si on le faisait parler d'après son geste, il dirait aux spectateurs: « Adieu, Messieurs, je suis votre serviteur; il ne fait pas bon parmi vous, et je m'en vais. » Tous ces chercheurs de méthodes nouvelles n'ont point de génie.

« Nous avons eu une foule de *Marines* de Vernet; les unes locales, les autres idéales; et dans toutes, c'est la même imagination, le même feu, la même sagesse, le même coloris, les mêmes détails, la même variété. Il faut que cet homme travaille avec une facilité prodigieuse. Vous connaissez son mérite. Il est tout entier dans quatorze ou quinze tableaux. Les mers se soulèvent et se tranquillisent à son gré, le ciel s'obscurcit, l'éclair s'allume, le tonnerre gronde, la tempête s'élève, les vaisseaux s'embrasent; on entend le bruit des flots, les cris de ceux qui périssent; on voit... on voit tout ce qui lui plaît.

« Les morceaux d'histoire naturelle de madame Vien ont le mérite qu'il faut désirer, la patience et l'exactitude. Un porte-feuille de sa façon instruirait autant qu'un cabinet, plairait davantage, et ne durerait pas moins.

« Si vous êtes curieux de visages de plâtre, il faut regarder les portraits de Drouais. Mais à quoi tient cette fausseté? cela n'est pas dans la nature. Ces gens voient donc d'une façon et font d'une autre.

« On loue un *Martyre de saint André*, par Deshayes. Je ne saurais qu'en dire; il est placé trop haut pour mes

yeux.... Quant à son *Hector exposé sur les rives du Scamandre*, il est vilain, dégoûtant et hideux. C'est un malfaiteur ignoble qu'on a décroché du gibet... Il y a du même une *Marche de Voyageurs dans les montagnes.* Je n'ose juger des figures; mais je crois le paysage beau : il m'a rappelé plusieurs fois. Les arbres, les roches, les eaux font un bel effet. Il y a de la poésie dans la composition et de la force dans la couleur. Quand on compare ce morceau avec les autres du même, on dirait qu'il n'est pas de lui. O la belle solitude! je l'imagine avec plaisir. M. *** dit que c'est une imagination. Je le croirais bien.

« *Agar chassé par Abraham*, errante dans le désert, manquant d'eau et de pain, et s'éloignant de son fils qui expire : quel sujet! La misère, le désespoir, la mort! De par Apollon, dieu de la peinture, nous condamnons le sieur Parocel, auteur de cette maussade composition, à lécher sa toile jusqu'à ce qu'il n'y reste rien, et lui défendons de choisir à l'avenir des sujets qui demandent du génie.

« Les Greuze ne sont pas merveilleux cette année. Le faire en est raide et la couleur fade et blanchâtre. J'en étais tenté autrefois; je ne m'en soucie plus.

« *La mort de Virginie*, par Doyen, est une composition immense où il y a de très-belles choses. Le défaut, c'est que les figures principales sont petites, et les accessoires grandes. Virginie est manquée. Ce n'est ni Appius ni Claudius, ni le père ni la fille qui attachent, mais des gens du peuple, des soldats et d'autres personnages qui sont aussi du plus beau choix, et des draperies d'un moelleux, d'une richesse et d'un ton de couleur surprenans. Il y a de lui d'autres morceaux qui sont fort inférieurs à celui-ci. Sa *Fête au Dieu des Jardins* est coloriée

vigoureusement; mais elle dégoûte. De grosses femmes endormies et enivrées, des masses de chair monstrueuses et mal arrangées; cependant de la chaleur, de la poésie et de l'enthousiasme. Cet homme deviendra un grand artiste ou rien; il faut attendre. Les amateurs disent que sa vanité le perdra; c'est-à-dire qu'il sent leur médiocrité et qu'il méprise leurs conseils. Vous n'en prendrez pas, vous, plus mauvaise opinion.

« Avant de passer à la sculpture, il ne faut pas que j'oublie une petite *Nativité* de Boucher. J'avoue que le coloris en est faux, qu'elle a trop d'éclat, que l'enfant est de couleur de rose, qu'il n'y a rien de si ridicule qu'un lit galant en baldaquin dans un sujet pareil; mais la Vierge est si belle, si amoureuse et si touchante! Il est impossible d'imaginer rien de plus fin ni de plus espiègle que ce petit saint Jean couché sur le dos qui tient un épi. Il me prend toujours envie d'imaginer une flèche à la place de cet épi... Et puis des têtes d'ange plus animées, plus gaies, plus vivantes! le nouveau né le plus joli! Je ne serais pas fâché d'avoir ce tableau. Toutes les fois que vous viendriez chez moi vous en diriez du mal, mais vous le regarderiez.

« Je n'ai vu parmi un grand nombre de morceaux de sculpture qu'une *Nymphe* de grandeur naturelle, par Vassé; un buste de *Le Moyne*, par un de ses élèves, M. Pajou; et une *Diane*, à ce que je crois, par Mignot... La *Nymphe* ne me paraît pas inférieure à la *Dormeuse* qui rassemblait tout le monde autour d'elle au dernier salon. Elle est couchée nonchalamment, elle tient une coquille d'une main, elle est accoudée sur son autre bras. La tête a de la jeunesse, des graces, de la vérité, de la noblesse. Il y a partout une grande mollesse de chair; et

par-ci par-là des vérités de détail qui font croire que cet artiste ne s'épargne pas les modèles. Mais comment fait-il pour en trouver de beaux?... O le beau buste que celui de *Le Moyne!* il vit, il pense, il regarde, il voit, il entend, il va parler... C'est encore une belle chose que ce buste de D*iane*; on croirait que c'est un morceau réchappé des ruines d'Athènes ou de Rome. Quel visage! comme cela est coiffé! comme cette draperie de tête est jetée! Et ces cheveux, et cette plante qui court autour!...

« Nous avons beaucoup d'artistes, peu de bons, pas un excellent. Ils choisissent de beaux sujets; mais la force leur manque. Ils n'ont ni esprit, ni élévation, ni chaleur, ni imagination. Presque tous pèchent par le coloris. Beaucoup de dessin, point d'idée. »

L'auteur de *la Capitale des Gaules ou la Nouvelle Babylone*, vient d'en publier une seconde partie dans laquelle il se défend, quelquefois assez plaisamment contre ses censeurs et principalement contre son antagoniste, M. l'abbé de La Porte, auteur de *la Feuille necessaire* (1) et d'autres ouvrages inutiles. Celui de *la Nouvelle Babylone* s'appelle M. de Monbron (2). Il est connu par *la Henriade travestie* et autres mauvaises productions.

On a imprimé ici sans la participation de l'auteur, le *Précis de l'Ecclésiaste, et du Cantique des Cantiques* en vers, par M. de Voltaire. Le parlement a fait brûler

(1) C'est à tort que Grimm attribue *la Feuille nécessaire* à l'abbé de La Porte. Ce journal, dont il parut un volume en 1759 (in-8°), était rédigé par Boudier de Villemert et Soret. Il fut continué depuis 1760 jusqu'en 1773 sous le titre de *l'Avant-Coureur.*

(2) La Haie, 1759, 2 part. in-12. Fougeret de Monbron mourut en 1761.

cette brochure, on ne sait pourquoi. J'ai eu occasion de voir de cet ouvrage un manuscrit plus correct. Le *Cantique* contient des notes en prose qui sont très-curieuses, et qui n'ont pas été imprimées. Au reste, on trouve dans ces vers les graces et le coloris de M. de Voltaire; mais je ne crois pas qu'il ait atteint la simplicité et la sublimité des originaux qu'il a paraphrasés.

Paris, 15 novembre 1759.

Les ouvrages de M. Hume acquièrent de la célébrité en France, à mesure qu'on les traduit. Avant qu'il soit un an d'ici, nous en aurons sans doute une édition complète. On vient de nous donner en Hollande la traduction de l'*Histoire naturelle de la Religion*, et de trois *Dissertations*, l'une sur les passions, l'autre sur la tragédie, la troisième sur le goût. Je ne sais si cette traduction nous vient de la personne qui nous a traduit, il y a un an, les *Essais philosophiques* de M. Hume; mais il me semble que ces *Essais* étaient rendus avec plus de soin et d'élégance que l'ouvrage qui vient de paraître (1). M. l'abbé Prévost nous promet la traduction de l'Histoire du règne des quatre derniers Stuart, par M. Hume (2). Ce morceau, qui a une grande réputation en Angleterre, ne manquera pas d'en avoir en France, si le traducteur y met autant d'exactitude et de soin, qu'il est capable de mettre de noblesse et d'agrément dans son style. Avant de vous parler du nouveau recueil qui vient de paraître,

(1) La traduction de l'*Histoire naturelle de la Religion*, de Hume, est attribuée au même M. de Mérian qui a donné, en 1758, la traduction des *Essais philosophiques*. (B.)

(2) *Histoire de la Maison de Stuart sur le trône d'Angleterre, jusqu'au détrônement de Jacques II;* Londres (Paris) 1760, 3 vol. in-4° et 6 volumes in-12.

je m'arrêterai à une idée de M. Hume, que j'ai depuis long-temps, et que j'ai été charmé de trouver dans un écrivain aussi éclairé et aussi lumineux que notre philosophe anglais. « C'est une chose remarquable, dit-il, que la différence de sentimens que l'on peut observer entre les anciens et les modernes par rapport à l'étude des lettres. Des douze premiers empereurs romains, en comptant depuis César jusqu'à Sévère, plus de la moitié furent auteurs; sans parler de Germanicus et d'Agrippine sa fille, qui tenaient de si près au trône, la plus grande partie des écrivains classiques, dont les ouvrages nous sont restés, étaient des hommes de la plus grande condition. Comme tous les avantages humains sont suivis de quelques inconvéniens, on pourrait attribuer la révolution qui s'est faite à cet égard dans les idées des hommes, à l'invention de l'imprimerie, qui a rendu les livres si communs, que les hommes de la fortune même la plus médiocre peuvent s'en procurer l'usage... » Je ne sais si la facilité d'avoir des livres, comme M. Hume paraît le croire, ou plutôt, comme je l'imagine, celle d'en publier, a avili le métier d'auteur; mais il est constant que, sous ce point de vue, l'invention de l'imprimerie a fait beaucoup de tort aux lettres. Les esprits les plus médiocres ayant trouvé le moyen de publier leurs impertinences et leurs platitudes, et de tirer profit de leur multiplication, ils ont dû bientôt faire profession d'écrivain, et leur trafic leur procurant la subsistance, ils n'ont pu que perpétuer l'abus de la permission d'écrire. Le génie et le goût ont dû également souffrir de la multiplicité des livres, et des mauvaises productions de toute espèce car, à côté de cinquante arbres qui dégénèrent et qui ne portent que de mauvais fruits, il ne faut pas s'attendre à

trouver un arbre généreux, dont le fruit ait conservé la beauté primitive de la nature; nous tenons toujours de ce qui nous entoure. Peut-être faudrait-il chercher dans l'invention de l'imprimerie la source de cette différence qui se trouve entre les anciens et les modernes; et que les gens d'un goût exquis et délicat remarqueront toujours. Chez les Grecs et les Romains, l'étude était le délassement des personnes les plus nobles et les plus élevées; un homme d'une condition obscure ne pouvait s'y faire un nom que par un talent supérieur; la médiocrité n'y briguait point les honneurs du génie. Chez nous, la carrière des lettres est devenue celle de tous les gens inutiles. L'écrivain le plus méprisable peut voir son nom plus souvent imprimé que celui de Montesquieu et de Voltaire. Il y a des coins dans le monde où le chevalier de Mouhy passe pour un auteur charmant, et où l'on n'oserait porter un jugement quand l'abbé de La Porte et Fréron en ont prononcé. La lecture est devenue chez nous une espèce d'occupation réglée; les personnes de la plus grande distinction et les mieux élevées, y consument une partie considérable de leur temps, et il n'y en a point qui n'aient à regretter plus ou moins le temps employé à la lecture des mauvais livres. Mais n'eût-on jamais lu que des ouvrages supérieurs, rien n'est plus contraire au génie que l'usage de lire par habitude. Le génie veut rester recueilli et concentré en lui-même; les idées des autres se dissipent, émoussent les siennes et en ôtent l'originalité, et pour ainsi dire la virginité. Il faut des alimens à un esprit supérieur, mais il lui en faut peu. Il doit lire, mais avec une extrême sobriété; et j'oserais poser en fait, que l'homme du plus grand génie ne pourrait lire habituellement pendant trois ans de suite, sans

devenir un écrivain commun et ordinaire. Voilà pourquoi nous avons si peu d'auteurs originaux; au lieu que les anciens ne lisant que peu, après avoir étudié pendant leur jeunesse dans les écoles, ne pouvaient manquer de produire des ouvrages de génie, quand par hasard ils se sentaient tourmentés par leur démon de créer et d'écrire. Le goût n'a pas été mieux ménagé par la multiplication des livres. Comme l'imprimerie en a fait une profession, on a cherché des méthodes, des patrons, des tours de métier, et la manière de faire un livre est devenue un art de manœuvre, comme celle de fabriquer du drap ou de la toile. C'est ce que nous appelons la méthode, et en quoi nous prétendons avoir une grande supériorité sur les anciens. Pauvres sots que nous sommes, de prendre ainsi l'art trivial d'échafauder, pour le pouvoir de produire un bel édifice! Il n'y a dans nos livres méthodiques ni chaleur, ni trait, ni vue, ni génie; en revanche, l'esprit de dissertation, de division, de discussion, y abonde avec l'ennui. Cependant, que par hasard une production de génie paraisse! vous entendez dire à tous les sots : C'est dommage qu'il n'y ait point de méthode dans cet ouvrage. Incapables de suivre un esprit supérieur dans son essor et dans la marche altière de ses idées, ils prennent pour désordre ce qui ne peut s'accorder avec leur allure lourde et pesante. La nécessité d'écrire pour le public, c'est-à-dire pour toutes sortes de lecteurs, rend nos ouvrages vagues et insipides, en nous jetant dans les généralités, dans les dissertations, dans les lieux communs. Les anciens écrivant pour peu de monde, adressant le plus ordinairement leurs ouvrages à un de leurs amis, à un seul homme, leur donnaient par ce moyen ce tour original et d'un si grand goût qui répand un

charme si puissant sur la lecture de ces écrivains admirables.

VERS *de M. de Voltaire pour madame la marquise de Chauvelin, pendant son séjour aux Délices* (1).

Avec tant de beauté, de grace naturelle,
Qu'a-t-elle à faire de talens?
Mais avec des sons si touchans,
Qu'a-t-elle à faire d'être belle?

VERS *qui courent depuis quelques jours.*

Le ciel à nos besoins pourvut dans tous les temps :
Cessez de murmurer, populace inquiète;
Ce que Beaumont refuse à tant de gens,
Nous l'obtenons de Silhouette :
Il vient de nous donner les derniers sacremens.

On a donné, il y a quelques jours, sur le théâtre de la Comédie Française, la première représentation de *Namir*, tragédie, par M. le marquis de Thibouville (2).

(1) Ce quatrain se trouve dans des éditions modernes des *Œuvres de Voltaire*, notamment dans celle de Lequien, t. XIV, p. 492.

(2) *Namir* fut représenté le 12 novembre. M. de Thibouville avait déjà fait représenter, le 6 juillet 1739, une tragédie de *Thélamire* qui n'obtint que quatre représentations. « Il était colonel du régimeut de la reine quand la guerre se déclara : il alla pour joindre son régiment qui servait en Italie; la peur le saisit à Lyon, et il ne put se déterminer à poursuivre sa route. On nomma à son régiment, et il revint déshonoré à Paris avec 70,000 livres de rente. Tout méprisé qu'il était, il fut reçu partout. Malgré un autre vice dont il ne se cachait pas, et qui est pour le moins autant haï des femmes que la poltronnerie, il a toujours vécu avec elles et dans la plus haute compagnie que par mépris on nomme souvent la bonne..... Il a fait, il y a quelques années, un roman que l'on n'a point lu, et qui ne valait pas la peine de l'être; *la Force de l'amitié*..... Ses écrits n'ont jamais peint la nature, et ses amours y ont toujours été opposés. » (*Journal historique* de Collé, t. II, p. 307.)

Cette insipide pièce ne fut point achevée. L'ennui qui régnait dans le drame s'empara, dès le commencement, du parterre, et dégénéra en une telle impatience, que l'infortuné Namir (1), au milieu du quatrième acte, fut obligé de s'avancer vers le parterre et de dire avec une profonde révérence : « Messieurs, si vous le trouvez bon, nous aurons l'honneur de vous donner la petite pièce. » Le parterre ne se fit point presser, et aima mieux ignorer à jamais le dénouement que supporter plus long-temps l'ennui d'une pièce où il n'y avait ni action, ni style, ni sens commun.

Le théâtre vient de faire une perte par la mort de M. La Thorillière. Cet acteur jouait les rôles de père, de financier et à manteau dans la comédie. Il n'était pas bon; mais il n'y en avait pas de meilleur, et le public s'était accoutumé à ses défauts. Rarement il savait son rôle; il barbouillait tout : mais il avait le masque plaisant et original. Il n'y a personne pour le remplacer (2).

On a publié ici, en un petit volume, les *Lettres de madame la marquise de Villars*, mère du maréchal de Villars, ambassadrice en Espagne, dans le temps du mariage de Charles II, roi d'Espagne, avec Marie-Louise d'Orléans, fille de *Monsieur*, frère unique de Louis XIV. Ces lettres avaient de la réputation avant de paraître; elles ont dû la perdre depuis qu'elles sont publiques. Ceux qui ont pu les mettre à côté des lettres de madame

(1) C'est Le Kain qui remplissait ce rôle.

(2) La Thorillière était petit-fils du camarade de Molière de ce nom. Il avait été reçu à la Comédie le 9 avril 1722, et sa mort, arrivée le 23 octobre, ne fit éprouver aucun tort au théâtre, car il avait pris sa retraite dès la clôture précédente.

de Sévigné, peuvent se flatter de n'avoir ni goût ni jugement. Tout s'embellit sous la plume de madame de Sévigné, tout acquiert de la grace, de la gentillesse et de la chaleur. Madame de Villars en revanche rend tout sèchement et maussadement (1).

(1) Madame de Villars, née vers 1624, mourut en 1706. Ses *Lettres* ont été publiées de nouveau en 1805 par M. Auger.

1760.

MARS.

Paris, 15 mars 1760.

M. Watelet, receveur général des finances, associé libre de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture, vient de publier son poëme sur *l'Art de peindre*. Ce poëme est depuis plusieurs années dans le porte-feuille de l'auteur; il a été lu dans beaucoup de sociétés particulières et aux assemblées de l'Académie de Peinture, à laquelle il est dédié. Il y a peu de gens aussi aimables et aussi chéris que M. Watelet; la douceur et les agrémens de son caractère le rendent précieux à tous ceux qui le connaissent. C'est donc à mon grand regret que j'exerce encore ici la justice que mon devoir m'impose; et, pour me dispenser d'une sévérité qui me ferait beaucoup de peine, je cède la plume à un homme dont le goût et le jugement sont aussi exquis que son génie est profond et brillant (1). Ce que je dois ajouter, c'est que le public a montré l'intérêt qu'il prend à l'auteur, en ne s'occupant point du tout de l'ouvrage. M. Watelet en a fait une édition superbe in-4°, dans laquelle on trouve cependant des fautes, surtout de ponctuation. Il se propose d'en faire une petite, format in-12, très-jolie aussi, et qu'on donnera à très-bas prix, pour la mettre entre les mains de tous les jeunes gens qui se destinent aux arts.

(1) Diderot.

L'ART DE PEINDRE.

« Si je laisse paraître mon ouvrage, ce n'est pas pour satisfaire un désir de réputation qui serait sans doute peu fondé; mais j'avoue que je ne suis pas indifférent sur son sort. Sans être insensible aux avantages d'avoir fait un bon ouvrage, je n'y mets aucune prétention indiscrète.

C'est dans le mouvement qui agit sans cesse dans tous les êtres, et qui est le caractère le plus noble des ouvrages de la nature, que l'artiste de génie va puiser les beautés de l'expression.

En composant mon poëme, j'ai consulté Boileau comme un maître; en le publiant, je le regarde comme un juge. »

Discours préliminaire pesant, sans idées, louche quelquefois.

PREMIER CHANT.

Le Dessin.

Une invocation est toujours un morceau d'enthousiasme. Le poète a médité; son esprit fécondé veut produire; ses pensées en tumulte, comme les enfans d'Éole sous le rocher qui les contient, font effort pour sortir. Il voit l'étendue de son sujet; il appelle à son secours quelque divinité qui le soutienne; il voit cette divinité; elle lui tend la main; il marche.

L'invocation de ce poëme n'a aucun de ces caractères. Il a bien pensé, comme Lucrèce, à inviter Vénus à assoupir à jamais le terrible dieu de la guerre, lorsqu'elle le tiendrait dans ses bras; mais quelle comparaison entre ces vers-ci, qui ne sont pourtant pas les plus mauvais de l'invocation!

Q'aux charmes de ta voix, qu'aux accords de ta lyre,
La paix, l'heureuse paix reprenne son empire,
Enchaîne la Discorde, et qu'au fond des enfers
Le démon des combats gémisse dans les fers.
Calme les dieux armés et la foudre qui gronde;
D'un seul de tes regards fais le bonheur du monde;
Et, s'il est un séjour digne de tes bienfaits,
Daigne sur ma patrie en verser les effets.

Point d'images; point de tableaux. Je ne vois ni le front serein de la Paix, ni la bouche écumante et les yeux effarés de la Discorde, ni les chaînes de fer qui tiennent les bras du Démon de la guerre retournés sur son dos. Rien ne vit là-dedans, rien ne se meut; ce sont des idées communes, froides et mortes.

Quelle comparaison, dis-je, entre ces vers et ceux de Lucrèce!

Nam tu sola potes tranquilla pace juvare
Mortales, quoniam belli fera munera mavors
Armipotens gerit, in gremium qui sæpe tuum se
Rejicit æterno devinctus vulnere amoris:
Atque ita suspiciens tereti cervice reposta
Pascit amore avidos inhians in te, dea, visus,
Eque tuo pendet resupini spiritus ore
Hunc tu, diva, tuo recubantem corpore sancto
Circumfusa super suaves ex ore loquelas
Funde.....

« O Vénus! ô mère des dieux et des hommes! toi qui présidas à la formation des êtres, et qui veilles à leur conservation et à leur bonheur, écoute-moi: lorsque le terrible dieu des combats, couvert de sang et de poussière, viendra déposer à tes pieds ses lauriers et ses armes, et perdre entre tes bras les restes de sa fureur,

lorsque ses yeux attachés sur les tiens, y puiseront les désirs et l'ivresse; lorsque la tête renversée sur tes genoux, il sera comme suspendu par la douceur de ton haleine; penche-toi : qu'il entende ta voix enchanteresse. Fais couler dans ses veines ce charme auquel rien ne résiste. Amollis son cœur; assoupis-le, et que l'univers te doive une paix éternelle. »

Au reste, jamais nos invocations n'auront à la tête de nos poëmes la grace qu'elles ont à la tête des poëmes anciens. On avait appris au poète, quand il était jeune, à adorer Jupiter, Pallas, ou Vénus; sa mère l'avait pris par la main et l'avait conduit au temple. Il avait entendu les hymnes et vu fumer l'encens, tandis que le sang des victimes égorgées teignait les mains du prêtre et les pieds du Dieu. Cette croyance était réelle pour lui, au lieu que nous n'avons qu'un culte simulé pour ces divinités passées.

Notre poète invite sa divinité à briser le joug de la Mode. Je demande s'il était possible d'avoir un peu de verve, et de rencontrer la Mode sans la peindre, et si cette image ne pouvait pas être aussi agréable que celle de la Renommée dans Virgile? Il ne fallait pas la nommer, mais employer vingt vers à me la montrer. Un des caractères auxquels on voit que la nature a signé un homme poète, c'est la nécessité qui l'attache à certaines idées, si par hasard il passe à côté d'elles. Moins notre auteur se proposait d'être poète dans le cours de son ouvrage, plus il devait l'être dans son exorde.

Il parle ensuite du trait, de l'imitation de l'antique, des proportions, du raccourci, de l'étude de l'anatomie, de la perspective et des lumières. Le champ, ce me semble, était vaste. Il y avait là de quoi montrer des

idées, quand on en a; mais point d'idées, point de préceptes frappans, point d'exemples; rien, rien du tout. Ce chant est détestable, soit qu'on le considère du côté de l'art de peindre, soit qu'on le considère comme morceau de poésie. L'auteur esquive son sujet, en se jetant dans une longue digression sur l'extinction et le renouvellement des beaux-arts. On y parle bien de l'imitation de la nature et de l'imitation de la belle nature; mais pas un mot sur la nature, pas un mot sur l'imitation, pas un mot sur ce que c'est que la belle nature. O le pauvre poète!

SECOND CHANT.

De la Couleur.

Si ce poëme m'appartenait, je couperais toutes les vignettes, je les mettrais sous des glaces, et je jetterais le reste au feu. Le premier chant commençait par : *Je chante l'art de peindre;* le second commence par ces mots ridicules : *J'ai chanté le dessin.* Ma foi, je ne sais pas où.

On dit que le poète a vaincu du moins la difficulté du sujet; mais la difficulté ne consistait pas à mettre en vers les préceptes de la peinture; c'est en vers clairs. Or, il y en a une quantité qui sont presque inintelligibles. Le poète est à côté de la pensée; son expression est vague. Exemple :

Des objets éloignés considérez la teinte;
L'ombre en est adoucie et la lumière éteinte.
Vous rassemblez en vain tous vos rayons épars,
Le but trop indécis échappe à vos regards.
Le terme qui les fixe a-t-il moins d'étendue?
Chaque nuance alors un peu moins confondue

Développe à vos yeux, qui percent le lointain,
D'un clair-obscur plus net l'effet moins incertain.
D'un point plus rapproché vous distinguez des masses,
Votre œil plus satisfait mesure des surfaces.
Déjà, près du foyer, les ombres et les jours
Se soumettent au trait, décident les contours;
Enfin, plus diaphane, en un court intervalle,
L'air n'altère plus rien de la couleur locale.

Si tout cela n'est pas du galimatias, il ne s'en manque guère, et il faut avoir bien de la pénétration pour y trouver quelque pensée nette et précise. Le poète s'entendait apparemment, mais il manque d'imagination et d'expression dans les endroits même d'où un homme ordinaire se serait tiré. Exemple:

C'est ainsi que formant l'ordre de ses ouvrages,
La nature a tout joint par les plus fins passages;
Toujours d'un genre à l'autre on la sent parvenir,
Sans jamais en voir un commencer ou finir;
Le terme est incertain, le progrès insensible :
Nous voyons le tissu, la trame est invisible.

En bonne foi, est-ce ainsi qu'il est permis de s'exprimer sur l'harmonie universelle des êtres? Et quand on ne sait pas répandre le charme de la poésie sur un aussi beau sujet, que sait-on?

La lumière, docile à la loi qui l'entraîne,
D'une distance à l'autre établit une chaîne.

Qu'est-ce que cela signifie?

S'il y a quelques comparaisons heureuses, il n'en sait tirer aucun parti; s'il touche une fleur du bout du doigt, elle meurt. Ah! si Voltaire avait eu à me montrer le saule éclairé de la lumière des eaux, et les eaux teintes de sa verdure; le pourpre se détachant des rideaux, et sa

nuance allant animer l'albâtre des membres d'une femme nue!

La matière de ce chant n'est pas moins féconde que celles du chant précédent. Il s'agit de la dégradation de la lumière, du choix des bonnes couleurs, de l'art des reflets, de l'ombre, des oppositions et des différens points du jour dans la nature.

Il y a quelque génie à avoir assigné à chacun de ces points une scène qui lui fût propre; mais le talent d'Homère n'aurait pas été de trop pour se tirer de là. Il fallait fondre ensemble et les beautés propres à l'action décrite, et les beautés propres à l'art. Il est vrai que si l'exécution eût répondu aux sujets, ce morceau serait devenu d'un charme inconcevable; au lieu qu'il est froid, sans force, sans couleur, et qu'on regrette partout une main habile.

TROISIÈME CHANT.

De l'Invention pittoresque.

Cet homme débute toujours d'une façon maussade: *Je chante l'art de peindre..... J'ai chanté le dessin.... Quelle divinité me rappelle au Parnasse?...*

Ce chant m'a paru un peu moins froid que les autres. Le poète y traite du choix du sujet, de l'ordonnance relative aux effets de l'art, de la disposition des figures, de leur équilibre, de leur repos, de leur mouvement, de l'art de draper, du costume et du contraste; tout cela est bien pauvre d'idées; on n'apprend rien; on ne retient rien; on n'en peut rien citer.

QUATRIÈME CHANT.

De l'Invention poétique.

Je ne sais pourquoi on trouve, sous ce titre, l'art de

peindre à fresque, la peinture à l'huile, la détrempe et la miniature, le pastel, l'émail, la mosaïque. De ces différens genres, le poète passe à l'histoire, aux ruines, au paysage; il ébauche tout cela, et pas un mot de génie qui caractérise. Il va traiter de l'expression : voyons comment il s'en tirera. Il esquisse l'entrevue d'Hector et d'Andromaque. Vous croyez peut-être qu'il vous montrera Andromaque désolée, abattue, ayant perdu l'espérance d'arrêter son époux; Hector touché, allant donner à son enfant le dernier embrassement qu'il recevra de lui; l'enfant ne reconnaissant pas son père, effrayé de son casque, et se renversant sur le sein de sa nourrice; la nourrice versant des larmes : cela est dans Homère, mais cela n'est pas ici. Les différens âges ne sont pas mieux caractérisés. Tout art d'imitation a un côté relatif aux mœurs, mais surtout la peinture : il n'en est pas question. On dit bien, en général, que les passions font varier les traits du visage; mais ne fallait-il pas me montrer ces visages des passions, me les peindre? Cela eût été difficile; mais un poëme sur la peinture est une chose très-difficile.

Je conclus de ce qui précède, qu'il n'y a dans celui-ci aucun des deux points qu'un poète doit atteindre s'il veut être loué.

Le poëme est suivi de quelques réflexions en prose sur les proportions, l'ensemble, l'équilibre ou le repos des figures, leur mouvement, la beauté, la grace, la couleur, la lumière, l'harmonie, le clair-obscur, l'effet, l'expression, les passions et le génie.

Des Proportions.

L'auteur prétend que l'imitation s'est portée d'abord

à faire les copies égales aux objets, comme à un travail plus facile. Je ne sais s'il est vrai que cela soit plus facile. Il n'y a qu'une façon, pour une copie, d'être égale à l'objet, et c'est ajouter une condition unique à la condition de ressembler. Il est vrai que l'on a le secours des mesures. On a pris une partie du corps humain pour mesure de toutes les autres; c'est, selon les uns, ou la face, ou la tête; mais chaque âge a ses proportions, chaque sexe, chaque état, etc. L'auteur aurait bien dû observer que la proportion n'est pas la même pour les figures nues que pour les figures habillées; elle est un peu plus grande pour celles-ci, parce que le vêtement les rend plus courtes.

De l'Ensemble, ou de la Proportion convenable à toutes les parties.

Tout détruit l'ensemble dans une figure supposée parfaite, l'exercice, la passion, le genre de vie, la maladie; il paraît qu'il n'y eut jamais qu'un homme, et dans un instant, en qui l'ensemble fût sans défaut, c'est Adam au sortir de la main de Dieu; mais ne peut-on pas dire, en prenant l'ensemble sous un point de vue plus pittoresque, qu'il n'est jamais détruit ni dans la nature, où tout est nécessaire, ni dans l'art, lorsqu'il sait introduire dans ses productions cette nécessité? Mais quelle suite d'observations, quel travail cette science ne demande-t-elle pas? En revanche, le succès de l'ouvrage est assuré. Cette nécessité introduite fait le sublime; elle se sent plus ou moins par celui qui regarde. Ce n'est pas, peut-être, qu'à parler à la rigueur, nous ne l'admirions où elle n'est pas. Je vais tâcher d'être plus clair (1). Supposons pour un moment

(1) Les précédens éditeurs n'avaient donné de cette pièce que jusqu'ici, et

la nature personnifiée, et plaçons-la devant l'*Antinoüs* ou la *Vénus de Médicis*. Je couvre la statue d'un voile qui ne laisse échapper que l'extrémité d'un de ses pieds, et je demande à la nature d'achever la figure sur cette extrémité donnée. Hélas! peut-être en travaillant d'après la nécessité de ses lois, au lieu de produire un chef-d'œuvre, un objet d'admiration, le modèle d'une belle femme, n'exécuterait-elle qu'une figure estropiée, contrefaite : une molécule insensible donnée, tout est donné pour elle; mais il n'en est pas ainsi de nous. La force d'une petite modification, qui, pour la nature, entraîne et détermine le reste, nous échappe et ne nous touche pas. Nous ignorons son effet sur l'ensemble et le tout. Il n'y aurait qu'un moyen d'obtenir de la nature, mise à l'ouvrage, une statue telle que l'artiste l'a faite. Ce serait, avec l'extrémité du pied de la statue, de lui montrer aussi le statuaire. Or, il y a une chaîne en conséquence de laquelle un tel artiste n'a pu produire qu'un tel ouvrage. Oh, combien notre admiration est imbécile! Elle ne peut jamais tomber que sur des masses isolées et grossières.

La connaissance de l'anatomie n'en est que plus nécessaire. Il faut s'attacher principalement à l'ostéologie et à la miologie.

L'impossibilité pour le modèle de garder une position constante dans un transport de passion, rend surtout la miologie nécessaire. Si l'artiste connaît bien les muscles, il saisit tout à coup les parties et les endroits qui s'enflent ou se dépriment, s'allongent ou se raccourcissent. Il ne

s'étaient contentés de mettre en note à cet endroit : *la suite manque*. Il était facile de compléter cet article en en empruntant la fin aux *Œuvres de Diderot*; c'est le parti que nous avons pris.

tâtonne point; il va sûrement et rapidement. Le seul inconvénient contre lequel l'artiste doit être en garde, c'est l'affectation de se montrer savant anatomiste, et d'être dur et sec.

L'on dit l'ensemble d'une figure, on dit aussi l'ensemble d'une composition. L'ensemble de la figure consiste dans la loi de nécessité de nature, étendue d'une de ses parties à l'autre; l'ensemble d'une composition, dans la même nécessité, dont on étend la loi à toutes les figures combinées.

Du Mouvement et du Repos des figures.

Il n'y a rien dans ce paragraphe qui ne soit de vérité éternelle. C'est une application des principes de la mécanique à l'art de représenter les corps ou isolés, ou groupés, ou mus, ou en repos.

De la Beauté.

L'auteur la regarde comme un reflet de l'utilité, et il a raison.

De la Grace.

Je n'aime pas sa définition; c'est, selon lui, l'accord des mouvemens du corps avec ceux de l'ame. J'aimerais mieux l'accord de la situation du corps en repos ou en mouvement, avec les circonstances d'une action. Tel homme a de la grace à danser qui n'en a point à marcher; tel autre n'en a ni à danser ni à marcher, qui en est tout plein sous les armes; et un troisième se présente de bonne grace avec un fleuret, qui se présente de très-mauvaise grace avec une épée.

Il est facile d'être maniéré en cherchant la grace. Il y a

un moyen sûr d'éviter cet inconvénient; c'est de remonter jusqu'à l'état de nature.

L'auteur fait ici une supposition très-bien choisie, et qu'il suit avec goût. C'est une jeune fille innocente et naïve vue par un indifférent, vue par son père, et vue par son amant. Il montre l'intérêt et la grace s'accroître dans cette figure, selon les spectateurs auxquels il la présente.

De l'Harmonie de la lumière et des couleurs.

Cette harmonie s'établit par les reflets entre les couleurs les plus antipathiques. Ainsi, à proprement parler, il n'y a point d'antipathie de couleur dans la nature; et il y en a d'autant moins dans l'art, que le peintre est plus habile. Jetez les yeux sur une campagne, voyez s'il y a rien qui choque votre œil. La nature établit entre tous les objets une sorte de tempérament qu'il faut imiter. Mais ce n'est pas tout. Jamais les couleurs de l'artiste ne pouvant égaler, soit en vivacité, soit en obscurité, celles de la nature, l'artiste est encore obligé de se faire une sorte d'échelle où ses couleurs soient entre elles comme celles de la nature. La peinture, pour ainsi dire, a son soleil, qui n'est pas celui de l'univers. Mais le soleil de la nature n'ayant pas toujours le même éclat, n'y aurait-il pas des circonstances où il serait celui du peintre; et les tableaux faits dans ces circonstances n'auraient ils pas un degré de vérité qui manquerait aux autres?

Chaque artiste ayant ses yeux, et par conséquent sa manière de voir, devrait avoir son coloris. Mais il y a, par malheur, un coloris d'école et d'atelier auquel le disciple se conforme, quoiqu'il ne fut point fait pour lui. Qu'est-ce qui lui arrive alors? De se départir de ses yeux,

et de peindre avec ceux de son maître. De là tant de cacophonie et tant de fausseté.

De l'Effet.

C'est, ce me semble, l'impression générale du tableau, considéré relativement à la magie de la peinture. Ainsi, le tableau que je prendrais pour une scène réelle, serait celui qui aurait le plus d'effet; mais entre les scènes réelles de la nature, il y en a qui frappent par elles-mêmes plus que d'autres. Ainsi, le choix du sujet, du moment, tout étant égal d'ailleurs, peut encore donner à un tableau plus d'effet qu'à un autre.

De l'Expression et des Passions.

L'expression naît du talent de saisir le caractère propre à chaque être; or, tout être animé ou inanimé a son caractère. L'expression s'étend donc à tous les objets. La passion ne se dit au contraire que des objets animés et vivans. L'auteur s'occupe ici à décrire ce que les diverses passions produisent dans les êtres animés. Je ne sais pourquoi il n'a pas fait entrer ce détail dans son poëme.

En général, s'il eût jeté dans les chants ce que j'y cherchais, il n'aurait point eu de notes à faire.

Je trouve que, dans son poëme, il n'y a rien pour les artistes ni pour les gens de goût, et que les gens du monde feront bien de lire ses notes. Pour les artistes, le plus mince d'entre eux sait bien au-delà.

CONVERSATIONS *avec M. de La Barre, et journée du Vendredi-Saint* 1760, *par M. du Doyer de Gastel.*

J'avais voulu m'introduire au mois d'août 1759 chez les sœurs Félicité et Madelon. Un médecin qui les con-

naissait m'avait donné pour l'une d'elles une boîte de pilules et une lettre où il exaltait ma piété et mon attachement à l'œuvre de Dieu. Sœur Madelon était absente lorsque je me présentai chez elle; M. de La Barre, son directeur, reçut la boîte, et nous ne parlâmes de rien. Je ne lui communiquai pas la lettre du médecin. J'allai chez sœur Félicité, à qui j'en fis la lecture; elle sourit, me parla avec bonté, me dit « que pour le présent, elle et ses compagnes ne recevaient point de secours, parce que Dieu avait changé leur état extérieur en un état intérieur; qu'elle me ferait avertir quand il y aurait quelque chose; qu'elles étaient trois; que l'une d'elles représentait l'Église, l'autre la synagogue, la dernière le peuple élu.... » Je me recommandai à ses prières, et je la perdis de vue jusqu'au mois de mars 1760, que l'envie me prit de renouer connaissance.

J'allai donc, un des premiers jours du mois de mars, rue Phelipeaux, chez M. de La Barre. Il sourit en me voyant; il se rappela qui j'étais et la visite que je lui avais faite l'an passé. Je lui témoignai le désir que j'avais de voir la portion de l'œuvre de Dieu dont il était chargé. Pour m'insinuer mieux dans son esprit, je glissai quelques mots contre la sœur Françoise et le P. Cottu. Cela fit le meilleur effet du monde; il m'avoua que Françoise disait beaucoup de choses qui étaient contre elle; qu'elle était dépourvue de sens; que le P. Cottu était étourdi, sans théologie, sans principes; qu'il avait un peu de vanité; qu'il aimait la bonne chère; qu'il avait laissé voir ces deux vices en mangeant trop souvent chez des seigneurs et des gens opulens qui avaient désiré de voir l'œuvre.... « Ce qui me choque le plus, dis-je à M. de La Barre, c'est que le P. Cottu s'imagine avoir un droit exclusif aux bontés

de Dieu; il veut absolument qu'on voie Françoise et qu'on ne voie qu'elle : cette partialité m'a toujours révolté.... — C'est une marque de votre bon esprit, me répondit-il; en effet, Dieu varie ses dons; l'œuvre des convulsions est faite pour représenter l'état actuel de l'Église et la future conversion des Juifs; les différens états des convulsionnaires sont autant de symboles; l'une est exposée à des brasiers ardens, l'autre reçoit des coups énormes; l'une parle avec éloquence, l'autre s'exprime avec toute la naïveté de l'enfance; tous ces différens états sont divins, et on ne doit pas élever l'un aux dépens des autres.... — Monsieur, il m'est venu plusieurs fois une idée que je soumets à vos lumières. Les convulsions ne peignent-elles pas au naturel l'état de la primitive Église? J'imagine que les premiers chrétiens étaient bien semblables aux convulsionnaires.... — Vous avez raison, s'écria M. de La Barre; on ne peut pas mieux rencontrer. Quelques disciples avaient le don des langues, d'autres celui de prophétie; ceux-ci discernaient les esprits, ceux-là chassaient les démons; les dons étaient variés, et se réunissaient tous pour ne faire qu'une seule œuvre...— Mais de plus, monsieur, leurs miracles n'avaient-ils pas bien du rapport avec ceux des convulsions? — Sans doute. Jésus-Christ ne dit-il pas que ses apôtres avaleront du poison, et qu'il ne leur fera pas de mal? Hé bien! nous avons une sœur qui avale de la cendre, du tabac et des excrémens délayés dans du vinaigre, et elle rend du lait.... — Je le sais, lui dis-je, et on voit plusieurs fioles de ce lait chez M. Le Paige, avocat, un de ceux que le parlement a choisis pour examiner l'*Encyclopédie*. Et la vie des premiers chrétiens n'a-t-elle pas des rapports marqués avec celle des convulsionnaires? L'obs-

curité et l'état abject des premiers chrétiens n'est-il pas assez prouvé par le silence des auteurs païens sur leur compte? Pour moi, ce qui m'enchante quand je vais aux convulsions, c'est que je m'imagine toujours aller aux assemblées de la primitive Église.... — Ah! monsieur, que Dieu vous a fait de grace de vous développer ainsi le plan et l'économie de son œuvre! Je n'ai rencontré encore personne qui en eût des idées aussi grandes et aussi exactes. Que je serai charmé de vous avoir pour coopérateur dans la portion que Dieu m'a confiée!.... — J'en suis indigne; je vous prie seulement de m'admettre comme témoin, et de vouloir bien me faire part de vos lumières.... » M. de La Barre se recueillit un instant, puis il me dit d'un ton affectueux : « Ah! monsieur, que les dons de Françoise sont au-dessous de ceux que vous verrez parmi nous! D'abord Françoise a un jargon inintelligible; sœur Sion, au contraire, a des discours d'une beauté et d'un sublime admirables. Je fais des opérations qui coûtent à la nature; mais il faut sacrifier sa répugnance; quelquefois je fais des incisions cruciales à la langue; d'autres fois, par le moyen d'un tourniquet, je mets la sœur Marie en presse : c'est moi qui ai inventé cette machine; les frères étaient trop fatigués de presser cette sœur, et ne la pressaient pas assez fort; enfin, rebuté de voir que ce secours n'était pas donné comme il faut, il me vint en pensée de faire un tourniquet : je vous le montrerais bien, mais je l'ai déjà fait porter dans un autre logement où je serai dans quelques jours. Outre ces secours, nous avons les crucifiemens. Dieu ordonne quelquefois d'en crucifier trois à la fois. Il y en a une qui est aux pieds de l'autre. On ne peut pas s'empêcher d'être touché; cela fait un spectacle réellement bien joli.

Souvent Dieu les rend petites; elles sont comme des enfans; elles se traînent sur les genoux; elles se jettent sur un lit; on leur donne des joujous; on leur fait manger de la bouillie. Il y a des personnes qui jettent sur ces actions un regard de mépris; ils condamnent avec encore plus de hauteur tout ce qui a l'air de l'indécence; mais ces gens-là n'ont pas lu l'Écriture-Sainte; s'ils la lisaient, ils verraient que Dieu ordonne à un prophète de manger des excrémens, à l'autre de lui faire des enfans de fornication. Isaïe, par l'ordre de Dieu, court tout nu dans les rues de Jérusalem.... — Et Judith, ajoutai-je, ne se pare-t-elle pas pour exciter des mouvemens lascifs dans un homme qu'elle a dessein d'assassiner? — Nous ne finirions pas, me dit-il, si nous rapportions toutes les actions irrégulières des prophètes. Ces prétendus critiques les approuvent dans l'Écriture, et condamnent, dans les convulsions, des choses beaucoup moins indécentes. »

Je témoignai à M. de La Barre combien j'étais éloigné d'être de ces gens-là. Je lui témoignai l'empressement le plus vif et le plus ardent pour l'œuvre. Il me dit qu'il ne se passerait rien d'ici à quelques jours; qu'il me ferait avertir dès qu'il y aurait quelque chose, et que, selon toute apparence, ce serait dans une quinzaine. Je le quittai. M. de La Barre est avocat au parlement de Rouen, fils unique d'un greffier en chef du même parlement. C'est un homme de cinq pieds trois ou quatre pouces, maigre, brun, qui porte ses cheveux. Il a le coup d'œil et le sourire gracieux; sa physionomie respire la douceur, la bonté et la sagesse; il paraît avoir quarante à quarante-cinq ans.

Le dimanche des Rameaux, j'allai rue de Touraine,

au Marais, chez M. de Vauville (1) : c'est le nom actuel de M. de La Barre; je le rencontrai dans la rue; je montai avec lui; nous entrâmes au premier, dans un appartement composé de trois pièces, deux chambres et un cabinet; le tout décent et meublé proprement. Je fis, par habitude, un compliment banal : « Monsieur, vous êtes fort bien logé. — Assez bien, répondit M. de Vauville; mais ce que j'en aime le plus, c'est que je suis fort bien pour ma besogne. Je suis au large, et je n'ai personne sous moi ni à côté. » Nous nous assîmes, et bientôt entrèrent deux femmes, l'une habillée en domestique et l'autre en demoiselle. Celle-ci paraît avoir trente-cinq à quarante ans. Elle est d'une taille médiocre, ni grasse ni maigre, brune, l'œil grand et bien fendu, la bouche laide et les dents mal; sa coiffure, sa robe, ses manchettes, tout était simple, mais propre. Elle est connue, dans le troisième volume de M. de Montgeron (2), sous le nom de sœur Madelon; elle se nomme aujourd'hui sœur Sion; elle représente l'Église. Nous parlâmes de l'œuvre de Dieu; la

(1) Cette maison était un des théâtres des convulsionnaires. Voir *Histoire de Paris*, par M. Dulaure, Ire édit., tom. V, p. 131.

(2) « Le sieur Carré de Montgeron, conseiller au parlement de Paris, d'abord incrédule, puis zélé partisan des convulsionnaires, recueillit avec un soin extrême les relations de toutes les guérisons prétendues miraculeuses opérées sur le tombeau du diacre Pâris, toutes les attestations des nombreux témoins, et en composa un gros volume in-4°, orné de gravures, intitulé : *la Vérité des Miracles opérés par l'intercession du bienheureux Pâris, démontrée contre M. l'archevêque de Sens.* Le 29 juillet 1737 il vint à Versailles, et y offrit avec assurance ce volume à Louis XV. Le roi reçut son hommage, et peu de jours après fit arrêter le sieur de Montgeron, qui fut renfermé à la Bastille. Il passa le reste de sa vie dans diverses prisons, et mourut en 1754, dans la citadelle de Valence. Cet ouvrage, où la raison et la vérité sont continuellement outragées, n'aurait eu qu'un succès éphémère si la persécution n'avait fait sa fortune. Il eut plusieurs éditions. L'auteur y ajouta deux volumes qu'il composa dans sa prison. » (M. DULAURE, *Hist. de Paris*, 1re édit., tom. V, p. 132.)

domestique se tut; M. de La Barre dit quelques mots, et la sœur Sion parla beaucoup. Je faisais des questions avec modestie. Elle avait la bonté de me répondre. Tout ce qu'elle me disait était accompagné d'un regard et d'un souris qui sont le raffinement de la coquetterie mystique; la tendresse et la dignité réglaient ses gestes et ses paroles. Après une explication détaillée des dons des convulsionnaires, elle finit ainsi: « Et ne croyez pas que nous soyons pour cela des saintes; les convulsions sont des graces gratuites et non pas des graces sanctifiantes; et il est arrivé plus d'une fois qu'une convulsionnaire est tombée dans des fautes, a eu des faiblesses qui doivent nous humilier. » Lorsque je pris congé d'elle, elle se recommanda à mes prières; la domestique, qui n'est autre que la sœur Félicité, m'éclaira, et voulut absolument m'accompagner jusqu'à la porte de la rue, quelques instances que je lui fisse pour l'en empêcher.

Enfin, le vendredi-saint, je recueillis le fruit de mes deux visites. J'arrivai à deux heures un quart chez M. de Vauville, où je vis une nombreuse assemblée. Je ne reconnus que mademoiselle Bihéron et M. Dubourg. Voici les noms des autres personnes, tels que M. Dubourg me les dit à la fin de la séance : la princesse de Kinski, le prince de Monaco, le comte de Stahremberg, le marquis de Bousoles, le chevalier de Sarsfield, le chevalier de Forbin, M. d'Albaret, officier de marine, M. de Vars, officier dans les troupes détachées de la marine. Outre ces profanes, il y avait quatre ou cinq sœurs qui paraissaient de bas-âge; quatre frères, un arpenteur nommé Descoutures; M. Batissier, conseiller au Châtelet; M. de Laurès, ex-oratorien; M. Pinault, ex-oratorien et ex-

convulsionnaire (son nom de convulsionnaire était *frère Pierre.*)

La sœur Rachel et la sœur Félicité étaient en croix depuis un quart d'heure. La croix de sœur Félicité était étendue à plate terre; celle de sœur Rachel était droite, assez inclinée pourtant pour être appuyée contre la muraille. Elle avait les mains clouées presque horizontalement, et les bras assez peu étendus pour que les muscles n'eussent pas une tension fatigante; elle était coiffée d'un toquet de soie bleue à fleurs blanches, et d'un bourrelet. Elle est laide, petite, brune, et âgée de trente-trois ans; ses pieds et ses mains rendaient un peu de sang; sa tête était penchée, ses yeux fermés; la pâleur de la mort peinte sur son visage. Les spectateurs voyaient couler une sueur froide qui les effrayait; M. de Vauville s'avance, tire un mouchoir de sa poche, essuie à plusieurs reprises le visage de Rachel, et nous dit, pour nous rassurer, qu'elle représente l'agonie de Jésus-Christ. Je m'approchai de Rachel, et je lui demandai pourquoi elle fermait les yeux; elle me répondit qu'elle faisait *dodo*. Cet état de crise dura un quart d'heure; peu à peu la sueur se dissipa, ainsi que la pâleur. Les yeux de Rachel s'ouvrirent; elle nous regarda d'un air riant, bégaya quelques paroles enfantines, tutoya la princesse de Kinski, appela son papa. Elle adressa souvent la parole à M. Dubourg, lui disant que la Faculté voulait expliquer ces miracles, mais qu'elle n'y entendait rien; que Dieu la mettait sous ses *petons*. M. Dubourg lui montra des bonbons, et lui dit qu'elle n'en aurait point, puisqu'elle le grondait. Elle répondit que lorsque ses *meniches* seraient libres, elle les lui prendrait. Après toutes ces misères, il parut que Rachel retombait en faiblesse;

elle se taisait, pâlissait. Sion dit d'un air empressé et inquiet : «Mon cher père, il est temps de l'ôter.» M. de Vauville s'approche, la tenaille à la main, et tire les clous. A chaque clou qu'on arrachait, Rachel souffrait une vive douleur; les mouvemens convulsifs de son visage et surtout de ses lèvres faisaient frissonner. La princesse de Kinski se cachait les yeux de ses mains. Il sortit des plaies beaucoup de sang; on lava, à plusieurs reprises, les pieds et les mains avec de l'eau tirée à la fontaine de la cuisine par mademoiselle Bihéron; enfin le sang parut étanché; elle enveloppa chaque pied d'un linge et se chaussa. On ne mit point de linge à ses mains. Elle a resté une heure en croix. Cependant la croix de sœur Félicité était étendue sur le carreau, au bas de la croix de Rachel; malgré les avertissemens et les précautions de la sœur Sion, Rachel, en marchant, effleura de sa robe les doigts de Félicité qui jeta un cri. Le visage de celle-ci était ardent et enflammé; ses yeux étincelaient; elle gardait le silence. Elle fut sur la croix un quart d'heure de plus que sa compagne, donna les mêmes signes de douleur quand on arracha les clous, et rendit comme elle beaucoup de sang. A peine Rachel était-elle descendue de la croix qu'elle était allée vers M. Dubourg, marchant sur les genoux, et lui avait pris les bonbons; de là, se traînant vers madame de Kinski, elle avait appuyé sa tête sur les genoux de cette princesse, et elle lui faisait des caresses enfantines. M. de Vauville nous dit qu'elle allait dîner; qu'elle avait été le matin à pied au mont Valérien, et en était revenue sans manger. Il était trois heures. Alors Rachel fit trois grands bâillemens, qu'on me dit être la fin de sa convulsion. En effet, après ces bâillemens, elle fut une grande fille; on lui ôta son

bourrelet, on lui mit une coiffure ordinaire; elle mangea du riz au lait et des huîtres marinées. Je ne sais si elle but du vin.

Secours de Marie.

Pendant ce temps était entrée sœur Marie; c'est une grande fille vigoureuse, âgée de trente à trente-cinq ans, qui est en condition. M. de Vauville étendit à terre un matelas, dans un coin de la chambre; sœur Marie s'y coucha sur le ventre. M. de Vauville lui piétina le dos légèrement et avec vigueur; elle se retourna et se coucha sur le dos; on lui piétina le ventre; on lui administra sur la poitrine et sur le sein un nombre de coups d'une bûche d'un pied et demi de hauteur sur cinq pouces de largeur. « Les coups, disait M. de Vauville, ne blessent pas son sein, pour marquer que le sein de l'Église est toujours intact, quelques persécutions et quelques traverses qu'elle éprouve.... » — « Soyez sûrs, criait la sœur Sion, qu'elle ne souffre pas, quoiqu'elle paraisse souffrir; personne ne peut mieux vous en répondre que moi. On me donne souvent de pareils coups, et je ne sens aucune douleur. » Plusieurs personnes engagèrent la princesse de Kinski à examiner le sein de la sœur; elle le fit, et nous dit d'une voix basse qu'elle n'avait point de gorge. Je ne fais point mention de quelques légers secours, comme de lui marcher sur les mains, les bras, etc. M. de Vauville lui donna, avec une bûchette de neuf pouces de longueur sur deux et demi de largeur, un nombre de coups faibles et ménagés sur le crâne, et il disait : « Nos têtes sont bien dures.... — Pas si dures que vous pensez, dit un chevalier de Saint-Louis, et je ne voudrais pas recevoir ces coups-là.... — Ce n'est pas des têtes matérielles que je

parle; je parle de nos ames, dont la dureté est représentée par la dureté de la tête de cette convulsionnaire. » Venons au secours qui caractérise sœur Marie : c'est d'être souffletée.

La sœur Marie était assise sur le matelas. M. de Vauville avait à peine donné deux coups de poing sur chaque joue, qu'il entre sept à huit personnes; j'entends dire : « De la part du roi, » et je vois un grand et gros homme, avec une redingote grise, se placer près de moi. Je ne devinai point ce que cela signifiait; mais bientôt le manteau gris tombe, et on voit une robe et un rabat : c'était le commissaire Rochebrune, accompagné de l'exempt d'Émery et de son escorte. Tout alors parut dans l'agitation; sœur Félicité et sœur Rachel étaient dans le trouble et dans les larmes; la sœur Sion, tremblante et consternée, se désolait, pleurait, joignait les mains, frappait du pied; sœur Marie était toujours dans la même attitude, assise sur son matelas, et M. de Vauville, calme au milieu du trouble général, lui donnait de très-bons soufflets en récitant le *Miserere*. Le commissaire, droit comme un terme, le considérait. Je faisais de même, et, sans prendre garde à ce qui se passait dans la première chambre, j'examinais M. de Vauville et sœur Marie, dont les joues étaient enflées, fort rouges, et bleues en quelques endroits. A la fin, je m'aperçus que j'étais presque seul; l'exempt s'avança, et dit à M. de Vauville : « En voilà assez, M. de La Barre; vous auriez dû finir dès que nous sommes entrés. — Je ne fais aucun mal, a répondu M. de La Barre; au contraire, je fais mon devoir. » Il conserva toujours le même sang-froid, reprit la sœur Sion de son découragement, lui dit qu'on était trop heureux de souffrir pour Jésus-Christ. L'exempt reprocha à M. de La

Barre d'avoir tenu assemblée, quoiqu'il lui eût fait dire de n'en pas tenir. M. de La Barre répondit que c'était à son corps défendant qu'il recevait du monde, et qu'il voudrait bien n'en pas recevoir. L'exempt s'approcha de moi, me demanda si je voulais sortir, et ajouta qu'il ne fallait pour cela que donner son nom et son adresse; je les donnai, comme avaient fait les autres, et je sortis. J'ai su aujourd'hui, samedi, que le troupeau et le pasteur avaient été emmenés à la Bastille, hier à dix heures du soir; que les sœurs étaient dans la désolation; que la sœur Sion ne voulait pas monter dans la voiture, et qu'elle y était entrée moitié de gré, moitié de force; mais que M. de La Barre avait toujours conservé une constance et une fermeté héroïques. Ce rapport m'a été fait par une dévote des convulsions, à qui un officier de police l'a dit, en lui apportant les clefs de M. de La Barre.

P. S. Je vous dirai encore, monsieur, qu'hier, sur les deux heures et demie du soir, M. Antoine Bonnaire, huissier à verge au Châtelet de Paris, m'a donné fort poliment un petit exploit, en conséquence duquel j'ai été récolé et reconfronté avec les quatre sœurs et leur père. Sœur Félicité a signé que ma déposition était entièrement vraie; elle a avoué en pleurant qu'elle avait été séduite; que M. de La Barre lui avait réglé ses convulsions à trois par semaine; mais qu'à chaque fois qu'elle recevait les mêmes coups, ils lui faisaient beaucoup de mal. Elle a accusé (tout cela devant moi) M. de La Barre, sœur Madelon, sœur Rachel de l'avoir entraînée et trompée. Madelon, Rachel, Marie et La Barre ont parlé de divin et de miraculeux. Les trois filles ont dit que les circonstances de douleur, de visage allumé, de pâleur

leur étaient inconnues, qu'elles n'y avaient pas pris garde; mais elles ne les ont pas niées, et moi j'ai persisté; j'ai presque fait la fonction de lieutenant criminel. J'ai interrogé les sœurs et La Barre; je leur ai prouvé qu'elles étaient ou trompeuses ou trompées; mais je n'en ai rien tiré que ce que je vous ai dit. Le lieutenant criminel est jeune, aimable, poli, mais fort embarrassé, je crois, de la tournure qu'il faut donner au procès. Le médecin Dubourg sera assigné ce soir (1).

MAI.

Paris, 15 mai 1760.

M. de Voltaire a dit quelque part, qu'un discours de réception et d'entrée à l'Académie Française était composé de quatre ou cinq propositions essentielles. La première, que le cardinal de Richelieu était un grand homme, ce qui n'empêchait pas en second lieu le chancelier Séguier d'être de son côté un grand homme, sans compter troisièmement que Louis XIV avait été aussi un grand homme; mais que quatrièmement l'académicien auquel on succède, avait été surtout un très-grand homme, ainsi que le directeur, le secrétaire, et même tous les membres de l'Académie; et que cinquièmement, lui, récipiendaire, pourrait bien être aussi une espèce de

(1) On trouve dans l'*Histoire de Paris* par M. Dulaure (tom. V, p. 112 et suiv., 1re édit.) un récit historique assez complet et fort curieux des diverses cruautés folles des convulsionnaires envers eux-mêmes, et du commencement, des progrès et de la fin de cette jonglerie mystique.

grand homme (1) ; ce qui fait que de tous ces ingrédiens de grands hommes, on compose ordinairement le discours le plus plat et le plus insipide qui se débite dans le royaume des Gaules, où cependant il s'en débite tant de cette espèce. M. Le Franc de Pompignan, en prenant séance à l'Académie Française (2), a cru devoir s'écarter, du moins à quelques égards, de la route ordinaire. D'abord il s'est attaché principalement à nous laisser soupçonner que lui, récipiendaire, était un très-grand homme ; ensuite il convient bien que M. de Maupertuis, auquel il succède, était aussi une espèce de grand homme, ainsi que Richelieu, Séguier et Louis XIV ; mais il s'arrête là, et le reste de son discours est une invective très-forte contre les philosophes et les gens de lettres de nos jours ; ce qui fait que, Richelieu, Séguier, Louis XIV et Maupertuis morts, il ne reste, compte fait, de grands hommes à la France, que M. Le Franc de Pompignan, et que Voltaire, Diderot, Buffon, d'Alembert, ne sont pas bons à jeter aux chiens. Ce discours n'a pas été reçu du public avec indifférence. On a trouvé singulier que le seul grand homme qu'il y eût en France arrivât du fond de la Gascogne dans la capitale, pour nous apprendre qu'on ne pouvait être grand homme qu'autant qu'on allait à la messe et qu'on disait son chapelet, et que Maupertuis n'avait été grand homme que parce qu'il était mort entre les mains des capucins. On a trouvé à redire que M. Le Franc débutât à l'Académie Française par une satire contre les gens de lettres, et qu'il nous

(1) C'est dans la vingt-quatrième de ses LETTRES PHILOSOPHIQUES (*sur les Académies*) que Voltaire prononce à peu près dans les mêmes termes un juste et piquant arrêt contre les discours de réception.

(2) Le 10 mars 1760.

imputât de n'avoir qu'une fausse littérature et une fausse philosophie, ce qui, pour parler avec plus d'exactitude, voudrait dire que notre philosophie est devenue fausse et dangereuse depuis qu'elle ressemble à celle des Grecs du temps des Socrate et des Platon; à celle des Romains du temps des Lélius et des Cicéron, et à celle des Anglais du temps des Newton, des Locke et des Pope. Je ne sais si ce début de M. Le Franc est d'un très-grand homme, mais à coup sûr il n'était pas d'un homme sage. Il était aisé de prévoir que, quand même les philosophes n'iraient pas à la messe ni à confesse, cela ne les empêchait pas d'avoir une plume à la main, et qu'ils pourraient bien être tentés de s'en servir contre un grand homme qui les insultait gratuitement; il fallait considérer encore qu'en mettant les philosophes, par un excès de générosité, dans le cas de ne pouvoir répondre aux imputations sans se rendre odieux aux sots et à la populace, on les invitait, pour ainsi dire, à se servir du ridicule, et, si par hasard l'agresseur avait fait sa sortie contre eux dans le dessein de devenir sous-gouverneur des Enfans de France, rien n'éloignait plus de cette place que d'être le plastron de cinquante plaisanteries amères. Ces réflexions ne se sont pas offertes à M. Le Franc de Pompignan, ou sont venues trop tard. Un certain M. Clodoré, dont la plume ressemble infiniment à celle de M. de Voltaire, a fait des *Quand*, notes utiles sur le discours du nouvel académicien (1). Un anonyme, dont la plume vaut bien celle de M. d'Alem-

(1) *Les Quand* sont effectivement de Voltaire. Nous n'en connaissons pas d'édition portant le nom de *Clodoré*; mais alors on faisait quelquefois avant l'impression courir ces petits pamphlets manuscrits, et signés de noms imaginaires; Grimm en aura peut-être vu une copie portant cette signature pseudonyme.

bert, a ajouté à ces *Quand* des *Si* et des *Pourquoi* (1). On a recherché les droits de M. Le Franc au titre de grand homme, et l'on a trouvé que sa tragédie de *Didon* était une assez mauvaise pièce, qu'il avait mis à contribution Métastase et Virgile, et qu'il les avait travestis en vers froids et maussades. On a jugé encore que tous les autres ouvrages de M. Le Franc ne pouvaient guère se lire, et lui assuraient une place assez mince parmi les gens de lettres : personne ne lui a fait l'injustice de le compter au nombre des philosophes. Enfin, par une révolution assez étrange, il est arrivé que M. Le Franc, après avoir été regardé pendant quarante ans, sur sa parole, comme un homme fait pour être de l'Académie Française, n'y est pas sitôt entré qu'on lui a disputé ses titres d'éligibilité, tant il est vrai que les gens trop pénétrés de leur mérite n'invitent pas les autres à leur rendre justice! Vous jugez bien que cette querelle a déjà fait éclore des brochures et des feuilles de toute espèce. M. Le Franc a cru devoir répondre aux *Quand*, par un *Mémoire présenté au Roi.* M. Clodoré et tous les auteurs des *Quand* et des *Si* ne pouvaient assurément rien faire de plus sanglant contre lui que cette absurde et ridicule apologie qui n'a pas mis les rieurs de son côté. Je joins à cette feuille la *Prière universelle* de Pope, traduite par M. Le Franc (2). L'auteur des *Quand* lui reproche, ce

(1) *Les Si, les Pourquoi* (1760, in-12) sont de l'abbé Morellet. Ce pamphlet de Morellet, celui de Voltaire, et quelques autres de ces auteurs et d'autres écrivains philosophes, composés vers cette même époque, ont été réunis et publiés par Voltaire sous le titre de *Recueil des Facéties parisiennes pour les six premiers mois de l'année* 1760 (Genève) in-8°. Ce Recueil a été imprimé presque en entier dans le *Voltaire* de Beaumarchais, dans celui de Lequien, etc., et l'on trouve la liste des vingt-quatre écrits qu'il renferme, n° 15589 du *Dictionnaire des Anonymes*, 2e édition.

(2) On pouvait ajouter que Morellet a joint des notes critiques à cette tra-

me semble, mal-à-propos, de l'avoir *envenimée ;* il eût dit avec plus de raison que M. Le Franc a *défiguré* un très-beau morceau par une traduction plate et froide.

JUIN.

Paris, 1er juin 1760

Vous voulez sans doute que je vous parle de la fameuse comédie des *Philosophes*, qui a tant occupé le public depuis six semaines (1). Rien ne peint mieux le caractère de cette nation que ce qui vient de se passer sous nos yeux. On sait que nous avons quelques mauvaises affaires en Europe. Quel serait l'étonnement d'un étranger qui, arrivant à Paris dans ces circonstances, n'y entendrait parler que de Ramponeau (2), Pompignan et Pa-

duction de la *Prière universelle* de Pope. (B.) Elle se trouve avec les notes dans le *Recueil des Facéties parisiennes*, et dans les *Voltaire* de Beaumarchais et de Lequien.

(1) *Les Philosophes* furent représentés pour la première fois le 2 mai 1760.

(2) Ramponeau, cabaretier de la Courtille, vendait, en 1760, de très-mauvais vin, à très-bon marché. Le peuple y courait en foule; cette affluence extraordinaire excita la curiosité des oisifs de la bonne compagnie. Ramponeau devint célèbre. Il avait la complaisance de se laisser voir chez lui aux grandes dames et aux seigneurs que la curiosité y attirait. Gaudon, entrepreneur de spectacles, s'imagina qu'il ferait fortune s'il pouvait montrer Ramponeau sur son théâtre. Le marché se conclut : mais Ramponeau, s'apercevant qu'il lui était désavantageux, refusa de tenir ses engagemens. Le procès produisit quelques facéties, ne fut point jugé, et Ramponeau fut oublié pour jamais avant la fin de l'année. On trouve dans le *Recueil des Facéties parisiennes* dont nous venons de parler dans la note 1 de la page précédente : I. *Mémoire pour Gaudon, entrepreneur de spectacles, contre Ramponeau* (par Élie de Beaumont,

lissot? Voilà cependant où nous en sommes, et si la nouvelle d'une bataille gagnée était arrivée le jour de la première représentation des *Philosophes*, c'était une bataille perdue pour la gloire de M. de Broglie, car personne n'en aurait parlé. Les triumvirs de la nation, heureusement, nous ont fait oublier que nous étions impliqués dans d'assez mauvaises affaires. Ramponeau, de simple cabaretier de la Courtille, est devenu un des plus célèbres personnages de la France. Pour avoir vendu son vin un peu meilleur marché que ses confrères, pour avoir donné à boire à tous les laquais de Paris, Ramponeau est devenu l'unique objet d'attention et d'entretien et de la cour et de la ville. Maître Le Franc de Pompignan, pour avoir prononcé un plat et impertinent discours à l'Académie Française, et pour en avoir été châtié par toutes sortes de particules, a bientôt partagé la célébrité de Ramponeau, et Palissot, jusqu'alors faiseur de petits libelles obscurs, s'est associé à ce couple fameux par son immortelle comédie des *Philosophes*. Lorsqu'on juge cette pièce à cinquante lieues de Paris, on doit être bien étonné du bruit qu'elle a fait! On n'y trouve ni plan, ni intrigue, ni conduite, ni caractère, ni plaisanterie, ni force, ni légèreté, ni rien de ce qu'on est en droit d'exiger d'une pièce de théâtre. On n'y voit qu'une copie misérable des situations de la comédie du *Méchant* et des *Femmes savantes*. Pas une scène; rien qui montre d'autre talent que celui de la méchanceté et de la fureur de nuire. Le seul trait théâtral, le moment où le valet vole son maître en conséquence de sa morale, ce trait est tiré de *Timon le misanthrope*. Toute la finesse et tout

avocat); II. *Plaidoyer de Ramponeau, prononcé par lui-même, devant ses juges* (par Voltaire).

le sel de la comédie des *Philosophes* consistent à dire que philosophe et fripon sont synonymes; à attaquer les mœurs de M. Diderot, de M. Helvétius et d'autres personnes, à les traduire sur la scène comme des scélérats et de mauvais citoyens, et à faire marcher Jean-Jacques Rousseau sur quatre pattes. Quelque pitoyable que soit cette pièce en elle-même, elle fera époque dans l'histoire de France, et prouvera la justesse de l'observation que les événemens les plus extraordinaires tiennent souvent aux causes les plus méprisables. C'est en effet une chose assez indifférente que Palissot ait fait une mauvaise comédie contre des gens respectables par leurs mœurs et par leurs talens; mais que cette farce ait été jouée sur le théâtre des Corneille sous l'autorité du gouvernement; que la police, qui poursuit en ce pays-ci avec tant de sévérité tous les ouvrages satiriques, se soit écartée de ses principes, et ait permis que plusieurs citoyens fussent insultés publiquement par une satire atroce! voilà ce qui n'est point indifférent et ce qui marque, outre un renversement de tout ordre et toute justice, la faveur et la protection que les lettres et la philosophie ont à attendre désormais de la part du gouvernement. Il est aisé de prévoir ce qui en résultera. La philosophie n'a pas sitôt montré sa lumière parmi nous, que la sottise et la superstition se sont élevées de toutes parts pour conspirer à sa perte. Elles ont employé tous les artifices de la méchanceté, si connus, si décriés, et cependant si sûrs de leur effet. Le mensonge le plus grossier, la calomnie la plus atroce, la persécution la plus injuste, tout a été mis en usage pour arrêter les progrès de la raison et de la vérité. Les choses ont été poussées au point qu'il n'y a point d'homme en place aujourd'hui qui ne regarde les

progrès de la philosophie parmi nous comme la source de tous nos maux et comme la cause de la plus grande partie des malheurs qui ont accablé la France depuis quelques années. On croirait que les causes qui nous ont fait perdre les batailles de Rosbach et de Minden, qui ont opéré la destruction et la perte de nos flottes, sont assez immédiates et assez manifestes. Mais si vous consultez l'esprit de la cour, on vous dira que c'est à la nouvelle philosophie qu'il faut attribuer ces malheurs; que c'est elle qui a éteint l'esprit militaire, la soumission aveugle, et tout ce qui produisait jadis de grands hommes et des actions glorieuses à la France. En vain dirait-on que lorsque la loi est en vigueur, que la justice préside au choix des ministres de l'État, que le mérite est récompensé, que la médiocrité et l'intrigue n'obtiennent pas les honneurs de la vertu et des talens, l'esprit de la nation, le goût de la gloire et des grandes choses se conservent et se perpétuent de siècle en siècle. En vain observerait-on qu'il y a plus de cent ans que le peuple anglais est plus éclairé que nous ne le serons jamais; que, quoi qu'il ait eu des Hobbe, des Collins, des Locke, et qu'il ait encore aujourd'hui des Hume et des Johnson, cela n'a pourtant pas empêché l'infanterie anglaise de tenir, à la journée de Minden, contre les efforts de la meilleure cavalerie de France, et de remporter une victoire mémorable. Le préjugé contre la philosophie est trop bien établi pour céder à des remarques si sensées, et ne peut manquer de produire ses effets ordinaires. La lumière qui commençait à se répandre sera bientôt éteinte, la barbarie et la superstition auront bientôt recouvré leurs droits; deux ou trois hommes de génie qui nous restent seront bientôt ou étouffés ou dispersés, et le temps

ne paraît pas éloigné où l'on regardera comme un bonheur pour la France de les avoir perdus.

VERS *sur la comédie des* PHILOSOPHES.

Lorsque Fréron et Palissot
Mordent d'Alembert, Diderot,
Dans le chagrin qui les anime,
Je vois l'histoire de la lime
Sur laquelle un méchant serpent
Un beau jour se cassa la dent.

AUTRES *vers sur le même sujet.*

Un petit Grec, singe d'Aristophane,
Veut l'imiter dans ses emportemens;
Le roquet mord, et de sa dent profane
Va déchirant et sages et savans.
Enfin, le nain compose et fait un drame,
Fruit avorté du cerveau de Calot.
De zélateurs tout un peuple fallot
Crie au miracle, et pour l'auteur s'enflamme.
La cour, dit-on, protège le marmot;
D'où vient cela? Je démêle la trame:
C'est que l'auteur à coup sûr est un sot.

On a imprimé ici depuis peu le *Panégyrique de Mathieu Reinhart maître cordonnier* (1). C'est une plaisanterie du roi de Prusse faite l'année dernière dans le camp de Landshut. Vous y trouverez des longueurs et

(1) *Panégyrique de Jacques Mathieu Reinhart, maître cordonnier, prononcé dans la ville de l'Imagination par P. Mortier, diacre de la cathédrale;* Avignon (Paris), 1760, in-12. Réimprimé dans les *Œuvres posthumes* de Frédéric II, Berlin, 1788, tom. XII, p. 324.

des choses plaisantes. En général, ce genre n'est pas celui où le philosophe de Sans-Souci excelle le plus. Ce monarque a adressé cet hiver, au milieu de ses travaux militaires, une Épître en vers à M. d'Alembert, sur la suppression de l'*Encyclopédie*. Ce morceau m'a paru rempli de chaleur et de force. Maître Joly de Fleury, avec son réquisitoire de l'année dernière; les Jésuites, avec leur hypocrisie et leurs sales affaires en Portugal; les sots, avec leurs prétentions et leurs absurdités, n'y sont point ménagés. J'aurais voulu pouvoir ajouter ce morceau à ces feuilles; mais M. d'Alembert n'a pas jugé à propos d'en donner copie jusqu'à présent (1).

Paris, 15 juin 1760.

Vous lirez avec plaisir *le Café*, ou *l'Ecossaise*, comédie en cinq actes et en prose, traduite de l'anglais de M. Hume, qui ne l'a jamais faite, par M. de Voltaire, qui en est le véritable auteur. Le sujet de cette pièce est très-beau. Il était susceptible des plus grands mouvemens et de la plus forte exécution, et l'on a peine à concevoir comment l'auteur en a pu sentir toute la richesse, et n'en faire qu'un ouvrage léger et croqué. Elle est écrite d'un style simple, élégant et facile; nul apprêt, nulle prétention, point de tirades; mais le vice de quelques-uns des caractères a empêché que le dialogue ne fût toujours naturel et vrai. Le caractère de Fabrice est celui d'un bon homme, et il est bien; celui de Lindane, d'une femme tendre, honnête et fière, et il est très-bien; Monrose est un vieillard brusque et franc; Murray un jeune homme vrai, officieux et ardent; mais je ne saurais supporter Polly. Il n'y a rien dans les mœurs qui lui res-

(1) Cette épître se trouve également dans les *Œuvres* de son auteur.

semble, et Friport n'en serait pas moins original, et n'en serait que plus vrai, si l'on eût tempéré sa rusticité. Pour Frélon et lady Alton, ils gâtent tout; Frélon n'est qu'un fripon subalterne qui ne fait et ne dit rien qui vaille, et lady Alton une extravagante moulée d'après madame de Croupillac et autres personnages moitié burlesques, moitié fantastiques, toujours faux et de mauvais goût. Si l'on voulait introduire un fripon dans cette pièce, il fallait lui donner une autre physionomie, en faire un fourbe profond, simulant la franchise et l'honnêteté, s'insinuant adroitement auprès de Lindane, surprenant son secret, la trahissant auprès de lady Alton et auprès de Murray, faux à tous les trois à la fois; mais M. de Voltaire a voulu calquer son Frélon sur M. Fréron, faiseur de feuilles et diseur d'injures, et cela lui a fait gâter son tableau. On voit dans cette comédie, et en général dans tous les ouvrages plaisans de M. de Voltaire, qu'il n'a jamais connu la différence du ridicule qu'on se donne à soi-même, et du ridicule qu'on reçoit des autres. Voici comment il fait parler Frélon, lisant la gazette: « Que de nouvelles affligeantes!... Des graces répandues sur plus de vingt personnes!... aucune sur moi! Cent guinées de gratification à un bas-officier, parce qu'il a fait son devoir? le beau mérite!... Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers!... une à un pilote!... des places à des gens de lettres!... et à moi, rien!... Encore? encore?... et à moi, rien!... Cependant je rends service à l'État; j'écris plus de feuilles que personne; je fais enchérir le papier..... et à moi, rien!..... Je voudrais me venger de tous ceux à qui l'on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal; si je peux parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué

des sots, j'ai dénigré les talens, à peine y a-t-il là de quoi vivre; ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune.» De bonne foi, jamais personne s'est-il parlé à soi-même aussi bêtement? Y a-t-il là une seule de ces finesses avec lesquelles la méchanceté et l'envie savent si bien se défigurer le mérite des choses et des personnes? Pour faire sortir toute la fausseté de ce discours, il n'y a qu'à le mettre en dialogue. C'est en faisant tenir à un autre, à Fabrice, par exemple, la plupart des propos que Frélon se tient à lui-même, qu'on sentira combien ils sont déplacés et faux dans la bouche de celui-ci. Faisons-en l'essai.

Frélon lisant la gazette et Fabrice balayant sa boutique:

Frélon. Que de nouvelles affligeantes!.... Des graces répandues sur plus de vingt personnes!... aucune sur moi!... Cent guinées de gratification à un bas-officier!

Fabrice. Parce qu'il a fait son devoir: le beau mérite!

Frélon. Une pension à l'inventeur d'une machine!

Fabrice. Qui ne sert qu'à soulager des ouvriers.

Frélon. Une à un pilote! Des places à des gens de lettres!

Fabrice. Voilà, en effet, des hommes bien utiles!

Frélon. Et à moi, rien!

Fabrice. Cependant vous servez l'État; vous écrivez plus de feuilles que personne; vous faites enchérir le papier....

Frélon. Et à moi, rien!.... Encore?... encore?.... et à moi, rien! Oh! je me vengerai....

Fabrice. De tous ceux à qui l'on croit du mérite? ce sera fort bien fait, monsieur Frélon; mais écoutez-moi. Vous gagnez déjà quelque chose à dire du mal; si vous

pouvez parvenir à en faire, votre fortune est faite. Vous avez loué des sots, dénigré les talens, mais à peine y a-t-il là de quoi vivre : ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune. »

Si cette ironie est si forte dans la bouche de Fabrice, qu'on conçoive à peine qu'elle puisse être supportée par Frélon, comment Frélon peut-il s'en faire à lui-même un propos sérieux? Un tel persiflage n'est supportable que dans ces feuilles satiriques dont tout le mérite consiste dans la gaieté et dans la saillie. Fréron, en produisant ses titres pour succéder au P. Berthier au *Journal de Trévoux*, peut dire : « Messieurs, je suis plus ignorant, plus impudent, plus menteur que jamais ; » le P. Croust peut donner la bénédiction avec le mot : *Pax Christi, coquins ;* c'est le ton de l'ouvrage (1); la fausseté qui règne dans ces discours ajoute à la plaisanterie ; mais la comédie veut d'autres propos ; elle exige surtout une vérité sans laquelle il n'est pas possible de plaire aux gens de goût. M. de Voltaire a très-bien choisi le lieu de la scène ; un café offre une multitude de tableaux vrais. C'est dommage que la plupart des scènes ne soient qu'ébauchées, et que la bouffonnerie y soit souvent mêlée aux discours sérieux. Quoi qu'il en soit, cette pièce a eu un très-grand succès ici. C'est que le sujet est fait pour toucher tout le

(1) Les deux plaisanteries que Grimm cite ici sont (p. 50 et 51) dans la *Relation du voyage de frère Garassise, successeur de frère Bertier, et ce qui s'ensuit, en attendant ce qui s'ensuivra*, imprimée à la suite de la *Relation de la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Bertier* (par Voltaire, Genève, 1760, in-12). La *Relation du voyage*, qui n'a pas été accueillie par tous les éditeurs de Voltaire comme de lui, nous semble bien sortie de sa plume : elle se trouve dans l'édition de Lequien (tom. XLV). L'auteur fait dire au P. Croust : « *Pax Christi, schelm.* » Grimm a traduit le mot allemand.

monde, et qu'il y a peu de gens qui sentent les défauts et la faiblesse de l'exécution. On dit que les Comédiens Français se proposent de la jouer sur leur théâtre (1).

On a traduit aussi cet hiver le poëme des *Saisons*, par Thomson; l'édition qu'on en a faite est ornée d'estampes et de vignettes, et en général assez jolie. Le traducteur se nomme madame Bontemps; mais la traduction n'a point réussi. Le défaut de ce poëme consiste dans une trop grande richesse d'images et de poésie. A force d'être riche et fleuri, il devient monotone et fatigant; c'est le reproche qu'on a fait au poëme des *Plaisirs de l'Imagination* (2). On ne s'est pas donné la peine de juger la traduction du poëme des *Saisons*.

JUILLET.

Paris, 1er juillet 1760.

Il est une connaissance entièrement négligée par ceux qui sont à la tête de l'administration : c'est celle de l'architecture. Cependant ce sont eux qui ordonnent les monumens publics, qui font le choix des artistes, à qui l'on présente les plans, et qui décident de ce qu'il convient d'exécuter. Comment s'acquitteront-ils de cette partie de leurs fonctions qui touche de si près à l'honneur de la nation, dans le moment et dans l'avenir, s'ils sont sans principes, sans lumières et sans goût? Il en

(1) *L'Écossaise*, qui ne fut jouée que le 27 juillet 1760, avait été imprimée dès le commencement de l'année.

(2) *Les Plaisirs de l'Imagination*, poëme anglais, d'Akenside, traduit en français par le baron d'Holbach, 1759, in-8°. (B.)

coûtera des sommes immenses, et nous n'aurons que des édifices petits et mesquins. Il n'y a point de sottises qui durent plus long-temps et qui se remarquent davantage que celles qui se font en pierre et en marbre. Un mauvais ouvrage de littérature passe et s'oublie; mais un monument ridicule subsiste pendant des siècles, avec la date du règne sous lequel il a été construit. Il faut avoir la vue bien courte ou bien longue pour négliger cette considération..... On multiplie en France les grands édifices de tous côtés. Il n'y a presque pas une ville considérable où l'on ne veuille avoir une place, une statue en bronze du souverain, un hôtel-de-ville, une fontaine, et l'on ne pense pas qu'une seule grande et belle chose honorerait plus la nation qu'une multitude de monumens ordinaires et communs. Actuellement on est occupé à construire une place à Reims. Il n'a pas dépendu de M. Soufflot, qui est à la tête de nos architectes, qu'on ne vît là Louis XV enfermé dans une niche, à l'extrémité d'une colonnade qui eût masqué les maisons. Heureusement ce projet a été rejeté; on a préféré les idées de l'ingénieur de la province. Celui-ci a pensé que dans une ville de commerce il fallait une place marchande. En conséquence, le rez-de-chaussée est destiné à de spacieuses boutiques cintrées; au-dessus du cintre on a élevé un ordre dorique simple et solide, et cet ordre sera surmonté d'une balustrade qui règnera autour de la place, qui dérobera à la vue une partie des combles dont l'aspect est toujours désagréable, et d'où les habitans de la ville qui ne sont pas faits pour occuper les croisées et les autres jours inférieurs, pourront regarder les cérémonies publiques, telles, par exemple, que le sacre de nos rois, et d'autres qui reviennent plus fréquemment.... Je ferai

ici deux observations : la première, c'est que la plupart de nos artistes n'ont que des vues générales et vagues des frontons, des chapiteaux, des colonnes, des corniches, des croisées, des niches ; jamais d'idées particulières. Ils ne songent point à se demander : Quel est l'objet principal de mon édifice ? Qu'est-ce qui s'y passera ? Quelles sont les circonstances du concours qui s'y fera ? qu'arrive-t-il dans ces circonstances ? D'où il s'ensuit que l'édifice qu'ils construisent est beau, mais qu'il ne convient pas plus à l'endroit où il a été élevé qu'à un autre ; bien différens en cela du célèbre architecte qui bâtit le temple de Minerve dans la citadelle d'Athènes. De quelque endroit qu'on regardât son édifice, on voyait que c'était un temple, et l'on voyait encore que c'était celui de Minerve, et que c'était le temple d'une citadelle. L'architecture est un art borné, dit-on ; oui, dans l'esprit des architectes ; mais en lui-même, je n'en connais point de plus étendu. Qu'on fasse entrer dans son projet la considération du temps, du lieu, des peuples, de la destination, et l'on verra varier à l'infini la proportion des pleins, des vides, des formes, des ornemens, et de tout ce qui tient à l'art. Il est évident que les intervalles vides ne doivent presque point avoir de rapport avec les intervalles pleins dans un édifice destiné à la conservation des grains. Il en est de même d'un magasin, d'un hôpital, d'un arsenal et de tout autre édifice. Que deviennent donc alors ces proportions rigoureuses dont l'imbécile pusillanimité de nos artistes tremble de s'écarter ? Pour les détruire à jamais, j'exigerais seulement (et c'est certainement exiger une chose sensée), de celui qui doit construire un édifice, qu'on en devinât la destination d'aussi loin qu'on l'apercevra. Il n'en est pas de l'architecture comme des autres

arts d'imitation; elle n'a point de modèles subsistans dans la nature d'après lesquels on puisse juger ses productions. Ce que je dois apercevoir dans un édifice, quand je le regarde, ce n'est point la caverne qui servit de retraite à l'homme sauvage, ni la cabane qu'il se fit à lui-même et à sa famille, quand il commença à se policer; mais la solidité et l'usage présent. Si l'usage est nouveau, l'édifice est mal fait, ou il se distinguera de tout autre par quelque chose qu'on n'a point encore vu ailleurs.... Ma seconde observation est sur les balustrades pratiquées au haut des édifices. La bonne police devrait les ordonner à toutes les maisons, sans aucune exception. C'est une vue qui n'avait pas échappé au législateur des Juifs. Il dit quelque part, *et cùm ædificaveris domum, facies murum in circuitu, ne fortè effundatur sanguis proximi tui in domo tuâ* (1). « Et lorsque vous aurez bâti votre maison, vous la terminerez par un petit mur qui empêche que le sang de votre prochain n'y soit répandu. » A cette raison on en peut ajouter cent autres tirées de la beauté, de la commodité et de la sécurité... Le milieu de la place de Reims sera décoré d'une statue du roi; c'est M. Pigal qui est chargé de ce travail; il y a trois ans qu'il en est occupé. Son modèle sera incessamment exposé au jugement du public.... M. Pigal a placé sur un piédestal circulaire la statue pédestre de Louis XV. Le monarque a la main gauche posée sur son cimeterre, et la main droite étendue. Ce n'est point une main qui commande, c'est une main qui protège. Ainsi le bras est mol, les doigts de la main sont écartés et un peu tombans; la figure n'est pas fière, et elle ne doit pas l'être; mais elle est noble et douce; au-dessous et autour du piédestal on

(1) *Deutéronome* XXII, 8.

voit d'un côté un artisan nu, assis sur des ballots, la tête appuyée sur un de ses poings qui est fermé, et se reposant de sa fatigue. L'idée est simple et noble, et l'exécution y répond. Ce morceau est, à mon sens, de toute beauté.... De l'autre côté, on voit une figure symbolique de l'administration : c'est une femme vêtue qui conduit un lion par une touffe de sa crinière; le lion a l'air paisible et serein; la femme qui le conduit le regarde avec sollicitude et complaisance; l'animal est beau; la tête de la femme est très-belle; l'idée de ce groupe est délicate, quoiqu'un peu vague. Mais dans les grands monumens ne vaudrait-il pas mieux préférer la force et l'énergie à la délicatesse? Au lieu de voir cette femme tenir entre ses deux doigts un poil de la crinière du lion, j'aimerais mieux qu'elle en empoignât une grosse touffe, cela caractériserait davantage une administration vigoureuse, et la sérénité de l'animal avec la sollicitude et la complaisance de la femme tempérerait suffisamment cette expression qui ne doit pas être celle de la tyrannie ni du despotisme. Un sculpteur ancien a placé sur le dos d'un centaure féroce un Amour qui le conduit par un cheveu, et il a bien fait; mais je crois que notre sculpteur ferait bien s'il s'écartait de l'idée du sculpteur ancien, et que la femme se servît de toute sa main. D'ailleurs, ses deux figures ne marchant point, l'une ne doit pas avoir l'action d'une figure qui conduit, ni l'autre l'action d'une figure qui suit. Avec le léger changement que j'oserais exiger, la femme commanderait, et l'animal serait obéissant, ce qui ne suppose pas du mouvement..... Mais il y a dans ce monument un défaut plus considérable qui frappera fortement les hommes d'un vrai goût. Le mélange de la vérité et de la fiction leur déplaira. Cet artisan harassé qui

se repose d'un côté, c'est la chose même; cette femme qui conduit, et ce lion qui suit de l'autre, c'est l'emblême de la chose. Je n'aime point ces disparates où les genres d'expressions sont confondus. Séparez ces groupes, et vous les trouverez beaux chacun séparément. Réunissez-les, comme ils le sont ici, et ils vous offenseront. Pourquoi? C'est que vous sentez qu'ils ne peuvent faire un tout. C'est comme si l'on collait une image au milieu d'un bas-relief. J'aurais mieux aimé, à la place de la femme et du lion, un laboureur avec les instrumens de son travail, et séparer ces deux hommes par une femme qui aurait eu autour d'elle plusieurs petits enfans dont un aurait été attaché à sa mamelle; la figure placée sur le piédestal aurait eu par ce moyen, sous sa main bienfaisante et protectrice, le Commerce, l'Agriculture et la Population, trois objets qui auraient été liés dans le monument, comme ils le sont dans la nature... On a achevé d'enrichir et de gâter le monument de Reims par d'autres accessoires symboliques, comme un agneau qui dort entre les pattes d'un loup, etc. Il y a donc dans la composition de M. Pigal des pensées justes et grandes, mais l'expression n'en est pas une. Au reste, le tout est grand, et il m'a semblé qu'il régnait entre les figures la plus belle proportion. Cette sorte d'harmonie est très-difficile à saisir. Quand on s'éloigne du monument et qu'on en considère l'ensemble, on trouve que chaque partie a la juste grandeur qui lui convient. La place a été ordonnée pour la ville, et le monument pour la place. La misère publique n'a point suspendu ces travaux (1).

---

(1) Nous sommes porté à croire que cet article est de Diderot. Il y a d'abord, dans quelques passages, plus de technique que Grimm n'en mettait dans ses

La comédie des *Philosophes* a produit une quantité de brochures de toute espèce, que, pour l'honneur de la littérature française, il faut passer sous silence. On a retranché, à l'impression de cette pièce et à la seconde représentation, plusieurs endroits qui avaient trop choqué à la première. Le public n'est pas conséquent. C'est le mot et non pas la chose qui l'offense. On a hué le valet qui disait, en volant son maître : « Je deviens philosophe. » On a été offensé par ces deux beaux vers qui terminaient la pièce :

Enfin, tout philosophe est banni de céans,
Et nous ne vivrons plus qu'avec d'honnêtes gens.

Je ne sais pourquoi ; car, puisqu'on a pu supporter le fond de la pièce, ces vers en sont une conclusion nécessaire. Suivant l'auteur de la comédie, *philosophe français* et *fripon* sont synonymes. Il a fait un discours préliminaire à sa pièce, qui, quoique vendu en secret, est aussi très-digne du reste. Il y dit, entre autres, que l'*Encyclopédie* est devenue la honte de la nation, et, pour le prouver, il cite des passages de La Mettrie qui a fait de mauvais livres qui n'ont rien de commun avec l'*Encyclopédie*. Il cite un passage de l'*Interprétation de la Nature* (1) ; il en cite même la page, et ce passage ne se trouve pas dans tout le livre ; on y trouve même le contraire. Un autre passage du Discours préliminaire de

articles de beaux-arts. Puis dans son *Essai sur la Peinture*, chap. V, Diderot écrit : « Je vous ai déjà dit mon avis sur le *monument de Reims*, » et l'on n'en trouve aucune autre mention dans ses *Œuvres*. Nous croyons que cet article est celui dont il voulait parler.

(1) De Diderot. Cet écrit est annoncé dans la lettre du 15 décembre 1753 ; p. 93 du tome précédent.

l'*Encyclopédie* est rapporté avec la même infidélité. On croirait que cette impudence est trop grossière pour réussir. Cependant elle a toujours fait son effet, et c'est sur de pareilles pièces que le procès entre les philosophes et les ennemis de la raison a été jugé en tous les temps par les sots. On a voulu séparer M. de Voltaire d'avec les autres philosophes, distinguer leur cause de la sienne, et le séduire à force d'éloges. Cet artifice n'a pas réussi. M. de Voltaire s'est déclaré attaqué et insulté comme les autres. En effet, s'il est un philosophe digne de la haine et de la persécution des sots, c'est lui, lui qui a fait aimer la raison au peuple, qui a mis la philosophie à portée de tout le monde, et qui l'a rendue plus aimable et plus séduisante qu'aucun de nos philosophes modernes.

Il a paru une *Vision de Charles Palissot, pour servir de préface à la comédie des Philosophes* (1). Cette brochure a fait grand bruit et grande fortune. Comme elle est dans le ton et le style du *Petit Prophète de Boehmischbroda*, elle m'a été attribuée par le public; mais M. l'abbé Morellet, arrêté et conduit à la Bastille, a revendiqué son bien, que je n'avais garde de lui disputer (2). Cette

(1) Cette *Vision*, publiée en 1760, fut aussi réimprimée, la même année, dans le *Recueil des Facéties parisiennes* dont nous avons parlé précédemment p. 397 note 1.

(2) Morellet nous apprend dans ses *Mémoires*, chap. IV, qu'il dut d'être emprisonné à une allusion à la princesse de Robecq, maîtresse de M. de Choiseul, qui s'était montrée très-acharnée contre le parti philosophique. Il préparait, lorsqu'on vint l'arrêter, trois autres écrits du même genre pour les lancer successivement. C'est ce qui fit dire à Voltaire, apprenant sa détention : « C'est dommage qu'un aussi bon officier ait été fait prisonnier au commencement de la campagne. » Il fut élargi à la fin d'août.

feuille est d'un homme de beaucoup d'esprit. On voit que c'est l'indignation qui l'a fait faire, et c'est pour cela, peut-être, que j'y voudrais trouver un peu plus de force et d'éloquence.

AOUT.

Paris, 1er août 1760.

Il me reste à dire un mot de la *Dissertation* du philosophe David Hume, *sur la règle du goût*, qui se trouve comprise dans ses œuvres philosophiques. Vous trouverez ce morceau, en général, rempli d'excellentes réflexions, mais dont il ne résulte rien cependant pour établir une règle invariable du goût. M. Diderot a traité la même matière à la fin de son traité *De la Poésie dramatique*. Il se fait un modèle idéal composé du beau épars dans la nature, dont il réunit les parties et forme un ensemble auquel il rapporte ensuite ses jugemens sur les ouvrages de goût. C'est ainsi qu'on apprend aux jeunes gens qui se destinent aux arts, à remarquer la belle nature, non-seulement dans les modèles vivans, qui ne sont jamais sans quelque défaut, mais plus encore dans des modèles de l'art dont l'ensemble est composé de différentes parties réputées parfaites. Cette méthode n'est peut-être bonne que parce que nous n'avons pas les yeux assez fins pour en saisir l'absurdité. Si nous pouvions aiguiser nos organes à un certain point, nous verrions sans doute que les différentes belles parties dont le statuaire académique a composé sa figure, ne pouvaient former un ensemble sans blesser toutes les lois

de la nécessité, c'est-à-dire de la beauté, car la nécessité s'appelle tantôt beauté, tantôt laideur, tantôt vice et tantôt vertu. Ainsi, si les principes du philosophe anglais sont trop vagues, je craindrais que la méthode du philosophe français, de juger les ouvrages de goût d'après un modèle idéal, ne fût trop académique, si l'on peut parler ainsi, et ne mît dans nos jugemens je ne sais quoi de raide et de sec qui pourrait mener à la pédanterie. Comment donc, dans cette diversité d'opinions et de jugemens aussi différens chez les hommes que la modification de leurs organes, trouver une règle sûre pour juger des ouvrages de goût? Les chrétiens ont établi entre eux une communion qu'ils appellent l'Église invisible. Elle est composée de tous les fidèles répandus sur la terre, qui, sans se connaître, sans être liés entre eux, sont unis cependant par le même esprit, par les mêmes espérances, et forment le petit troupeau des élus. Il en est des gens de goût comme de ces élus. Ils forment une nation rare et éparse qui se perpétue de siècle en siècle, et qui conserve sans tache la pureté de son origine. C'est elle qui met le prix aux ouvrages; c'est pour elle que les grands hommes de tous les siècles ont travaillé. Il est peu de bons juges. Pour sentir et apprécier un ouvrage de génie, il faut un discernement profond, une finesse de tact, une délicatesse d'organes que la nature accorde à un très-petit nombre, et dont la multitude est entièrement privée. C'est ce petit nombre d'élus qui forment le jugement éternel, lequel, confirmé de siècle en siècle par cette église invisible, devient bientôt universel. On voit d'abord qu'il faut un certain temps pour apposer aux ouvrages de génie le sceau de l'immortalité. Le mal qu'on en dit dans leur nouveauté, ou

bien la vogue passagère qu'ils peuvent avoir, ne saurait décider de leur mérite. Ils sont jugés par la multitude, comment le seraient-ils irrévocablement? Mais lorsque les vains cris de la multitude se sont perdus, alors le jugement de l'Église invisible se fait entendre et se perfectionne insensiblement; alors on entend sortir un cri d'admiration d'un coin de la terre, et à mille lieues de là il est répété sans avoir été entendu, et l'homme de génie dit: Voilà ma récompense, c'est pour eux que j'ai travaillé. Insensiblement Homère est regardé comme divin par toutes les nations; le poëme de Milton, oublié dès son origine dans la poussière, reparaît et obtient les honneurs qui lui sont dus. Ce n'est point qu'il y ait aujourd'hui plus de gens capables de sentir le prix de l'*Iliade* ou du *Paradis perdu*. Il ne faut point s'y tromper: le grand nombre n'estime que sur parole. L'autorité des juges lui en impose; il respecte ce qu'il ne saurait connaître, et pour peu qu'il osât s'affranchir de ce sentiment, on verrait combien ses jugemens sont éloignés des arrêts de la raison universelle. On ne voit jamais mieux cette différence que dans ces disputes frivoles où l'on oppose un homme de génie à un autre, un ancien à un moderne, et qui ont engendré tant de dissertations froides et dépourvues de goût. Alors on remarque avec surprise que les mêmes gens qui se disent tous admirateurs de Racine, par exemple, ne sont d'accord sur aucun de leurs principes; qu'ils estiment tous ce poète par des raisons contradictoires, et que, parmi tous ces prétendus admirateurs de Racine, il ne s'en trouve souvent pas deux qui en sentent les véritables beautés autrement que par tradition et sur la foi des autres. On a donc eu raison de dire que le vrai goût est

aussi rare que le génie. Pour de l'esprit, on en trouve plus communément. La Motte-Houdart raisonne on ne peut pas mieux sur l'*Iliade* d'Homère; ses argumens sont dans toutes les règles de la plus exacte dialectique; c'est dommage qu'ils soient d'un homme de bois qui ne sent rien. Quel serait donc le *criterium* qui pût nous guider dans nos jugemens, nous tenir lieu du modèle idéal de M. Diderot, et nous certifier que nous avons réellement du goût? Quintilien dit que celui qui lit Cicéron avec grand plaisir est en droit de se regarder comme fort habile. Voilà une règle qu'il faut étendre sur tous les grands hommes dont les ouvrages ont obtenu les honneurs de l'immortalité. Si un sentiment intérieur vous en découvre les beautés, si vous en êtes vivement et sincèrement affecté, vous avez le droit de vous associer au petit nombre de ceux dont le suffrage doit fixer le jugement de la postérité.

VERS *sur la comédie des Philosophes, par M. Piron.*

Le *Méchant* plut, le *Méchant* plaît,
Gresset le fit, Palissot l'est.

L'Académie Française vient de perdre deux de ses Quarante, M. de Vauréal, ancien évêque de Rennes (1), et M. de Mirabaud, ancien secrétaire de l'Académie (2).

(1) Mort le 19 juin 1760, à l'âge de 73 ans. On serait assez porté à croire que Vauréal fut un de ces prélats d'alors qui faisaient leur chemin par les femmes, si l'on ajoutait foi à l'autorité de Collé et à l'épigramme de Piron,

Chez Vauréal, où dînait Boismorand, etc.

(2) Mort le 24 juin 1760, à l'âge de 85 ans. Watelet, auteur du poëme de *l'Art de Peindre* dont il vient d'être rendu compte (lettre du 15 mars précédent), le remplaça à l'Académie. La *Biographie universelle* lui donne pour

Le premier avait été pendant quelque temps ambassadeur du roi en Espagne. Il avait de l'esprit. Il écrivait avec chaleur, et il était d'un commerce très-agréable. M. de Mirabaud était homme de lettres médiocre, mais très-aimable d'ailleurs. Il était simple et parfaitement honnête homme, et, dans la société, droit, doux et récalcitrant; bon enfant, mais volontaire, ce qui ne contribuait pas peu à rendre son commerce piquant. Il avait une certaine mesure d'esprit : les choses au-delà étaient nulles pour lui; il ne fallait pas songer à les lui faire comprendre, c'eût été peine perdue, et il ne croyait pas à ce qu'il ne comprenait point. M. de Mirabaud était âgé de plus de quatre-vingts ans. Nous avons de lui une froide traduction de *la Jérusalem* du Tasse, qui passe pour être exacte; mais on ne saurait lui pardonner celle de l'Arioste. C'est un sacrilège au premier chef d'avoir travesti un auteur de tant de génie, de verve et de graces.

Les Comédiens Italiens ont donné la parodie des *Philosophes*, sous le titre du *Petit Philosophe*. Si cette pièce n'a pas réussi, ce n'est pas faute d'atrocité; mais c'est que le public se lasse des méchancetés répétées, et qu'alors les mêmes choses qui l'avaient amusé ou intéressé, lui paraissent plates et insipides. L'auteur du *Petit Philosophe* s'appelle M. Poinsinet (1). On dit que le divin Palissot et l'illustre M. Fréron ont beaucoup de part à cette pièce, que je n'ai point vue, mais qui a été généralement jugée détestable.

---

successeur Buffon. C'est une erreur : Buffon faisait déjà partie des Quarante. Ce qui a pu y donner lieu, c'est que ce fut Buffon qui reçut Watelet, et qu'il eut par conséquent à faire également l'éloge de Mirabaud.

(1) Les couplets sont de Davesne. La pièce fut représentée le 14 juillet 1760.

Paris, 15 août 1760.

M. Hume fait, dans sa *Dissertation sur la règle du Goût*, une espèce de parallèle entre Homère et M. de Fénelon, sur lequel il y a quelques observations à faire: « Quand Homère débite des préceptes généraux, dit-il, tout le monde tombe d'accord de leur vérité; il n'en est pas de même lorsqu'il peint des mœurs personnelles. Il y a dans le courage d'Achille une férocité, dans la prudence d'Ulysse une duplicité, qu'assurément Fénélon n'aurait jamais attribuées à ses héros. Le sage Ulysse du poète grec est un menteur de profession et d'inclination, qui souvent ne ment que pour mentir; au lieu que, dans le poëme français, son fils pousse le scrupule jusqu'à subir les plus grands périls, plutôt que de se départir de la plus exacte vérité. » Remarquons d'abord que, quant aux préceptes généraux, tous les poètes, tous les législateurs, tous les faiseurs de religion, ont la même morale; la vertu est toujours louée, le vice toujours blâmé, et c'est un mérite bien mince, comme dit M. Hume, que celui de débiter les lois générales de la science des mœurs. Aussi, lorsqu'on n'entend dire autre chose, d'une pièce de théâtre, par exemple, sinon que c'est l'ouvrage d'un bien honnête homme, on peut y ajouter sans risque, et d'un homme médiocre. Rien, en effet, n'est plus aisé que de mettre en vers des maximes, et de nous dire qu'il faut être humain, généreux, compatissant, et, de toutes les règles de poétique, la plus inutile me paraît celle qui ordonne au poète d'avoir toujours un but moral et honnête, comme si, la raison universelle étant telle qu'elle est, il était libre au poète de se proposer un but différent, et qu'il lui fût loisible de rendre, par exemple, la vertu haïssable! Il y a entre les héros de l'*Iliade*

et ceux du *Télémaque*, cette différence, que les uns sont dessinés d'après la nature humaine, et les autres d'après ces principes généraux de morale; ceux-ci ne peuvent être que froids, sans vigueur, sans coloris et sans vérité. Le poète prend une maxime morale, par exemple, qu'il ne faut jamais mentir, pas même lorsqu'il serait de notre intérêt momentané de déguiser la vérité. Au lieu de nous prêcher cette maxime simplement, il cherche à la mettre en action; il nous montre le jeune Télémaque dans le cas de se procurer un bonheur passager, par un mensonge, et de ne pouvoir dire la vérité sans danger : Télémaque préfère le péril de la vérité aux avantages du mensonge, afin que nous en concluions qu'il n'y a point d'occasion où il ne faille abhorrer le mensonge. Un pareil ouvrage est, à coup sûr, d'un honnête homme; il peut être rempli de vérités utiles; il peut être écrit avec noblesse et avec grace; mais il ne sera jamais une production de génie. Un seul coup de pinceau d'Homère sera plus séduisant pour un homme de goût, que tout le roman de M. de Fénelon. Télémaque peut servir à l'amusement et à l'instruction des enfans, et l'*Iliade* sera l'admiration des siècles. Il en est des poètes comme des peintres. Un homme médiocre me fera cent tableaux, dont le résultat sera une très-belle maxime; il ne faut point de génie pour cela; mais j'appellerai peintre celui qui, dans le sacrifice d'Iphigénie, m'aura montré Ulysse secourant en apparence par pitié l'infortuné Agamemnon, et lui dérobant officieusement, par son attitude, la vue de l'horrible spectacle, de peur que la nature, plus forte dans ce moment affreux que toutes les autres considérations, ne fasse manquer un sacrifice nécessaire au salut des Grecs. Il ne résultera point de maxime de cette duplicité d'Ulysse;

mais le peintre aura fait une grande et belle chose. En général, il faut des mœurs fortes pour la peinture et pour la poésie; il faut qu'elles soient simples et énergiques. On peut dire que plus un peuple est policé, moins il est poétique et pittoresque. M. Hume a tort de dire qu'une représentation nous plaît d'autant plus que les caractères ressemblent davantage à ceux que nous voyons de nos jours et dans notre pays, et qu'il faut des efforts pour se faire à la simplicité des anciennes mœurs. Au contraire, cette simplicité a un charme inconcevable pour un homme de goût, au lieu que nos mœurs, dépourvues de vérité et de force, ne sauraient qu'être insipides dans l'imitation. Comment traiter en poésie ou en peinture un peuple dont l'habillement est ridicule, dont les principes se ressentent presque tous de son origine gothique, chez lequel on ne remarque plus aucune distinction sensible d'âge et de mœurs, et dont les relations les plus tendres n'ont plus aucune apparence touchante? Ajoutons que ce serait une grande sottise et la perte des arts, que d'y porter cette fausse délicatesse qui règne dans nos principes et dans notre conduite. Celui qui, parmi nous, tirerait vengeance de son ennemi en l'assassinant, est déshonoré; il faut qu'il lui mette les armes à la main, et qu'il courre les risques d'un combat. Et le jeune Corse, que sa mère élève dans les sentimens de la vengeance en lui montrant tous les jours la tunique teinte du sang de son père, et en lui nommant le fatal ennemi de sa famille, ce fier insulaire, qui n'a pas sitôt atteint l'âge de puberté, qu'il se cache derrière un buisson pour assaillir et prendre au dépourvu le meurtrier de son père, le croyez-vous étranger aux principes du véritable honneur? Par une suite de ces réflexions, on voit aisément

que M. Hume ne parle pas en homme de goût, ni même en philosophe, lorsqu'il attaque la tragédie de *Polyeucte* et celle d'*Athalie*, et qu'il avance que la bigoterie que la religion romaine inspire à ses sectateurs, et qui est étalée dans ces deux pièces, les a défigurées. La tolérance est sans doute la plus belle des vertus humaines; mais si le grand-prêtre n'était pas intolérant dans la tragédie d'*Athalie*, et si Polyeucte n'était pas fanatique, ces deux pièces ne seraient certainement pas des chefs-d'œuvre. Il en est de même des qualités vicieuses que le philosophe anglais reprend dans les héros d'Homère.

LETTRE *de Jean-Jacques Rousseau à Palissot, en lui renvoyant sa pièce* (1).

En parcourant, Monsieur, la pièce que vous m'avez envoyée, j'ai frémi de m'y voir loué. Je n'accepte point cet horrible présent: je suis persuadé qu'en me l'envoyant vous n'avez pas voulu me faire une injure; mais vous ignorez sans doute, ou vous avez oublié que j'ai eu l'honneur d'être ami d'un homme respectable (2) que vous avez indignement noirci et calomnié dans ce libelle.

Montmorency, 21 mai 1760.

M. de Saint-Foix, accusé, par les auteurs du *Journal Chrétien*, d'avoir voulu, dans ses *Essais sur Paris*,

(1) Dans les meilleures éditions de Rousseau cette lettre est adressée *à M. Duchesne, libraire, en lui renvoyant la comédie des Philosophes.* Il est en effet peu probable que Palissot se soit avisé de lui envoyer cette comédie où il le fait marcher à quatre pattes; et Rousseau lui eût fait dans ce cas une tout autre séponse.

(2) Diderot, que Grimm avait brouillé avec Jean-Jacques.

tourner la religion en ridicule; item de plusieurs impiétés répandues dans son ouvrage, a pris un parti ferme. Il a présenté requête au lieutenant criminel, et a poursuivi criminellement les auteurs de cette calomnie (1). Ils se sont empressés d'offrir toutes les réparations possibles, et l'affaire a été accommodée. Il eût été intéressant de voir comment le Châtelet aurait prononcé sur une calomnie si fort à la mode de nos jours. M. de Saint-Foix est un des hommes les plus loués par nos journalistes, parce qu'il a déclaré plusieurs fois qu'il couperait les oreilles à celui d'entre eux qui oserait l'attaquer, et que ces messieurs sont convaincus qu'il ne s'en tiendrait pas à la promesse.

La pièce de *l'Écossaise* vient d'être jouée sur le théâtre de la Comédie Française (2) : elle a eu le plus grand succès, et cela est d'autant plus singulier que tout le monde sachant la pièce par cœur, il semblait qu'elle ne dût pas faire l'effet d'une pièce nouvelle. Voilà l'époque de l'établissement d'un nouveau genre plus simple et plus vrai que celui de notre comédie ordinaire. Le rôle de Friport a fait grande fortune; le dénouement a reçu les plus grands applaudissemens. On a changé le nom de M. Frélon en celui de M. Wasp. La police, par délicatesse pour M. Fréron, a exigé ce changement, et cela fait un honneur infini à son amour pour le bon ordre. Cependant le public ayant applaudi avec scandale le rôle de M. Wasp, et ayant fait une application continuelle au

(1) Saint-Foix publia à cette occasion un *Factum* qui fait partie du *Recueil des Facéties parisiennes pour les six premiers mois de l'année* 1760, dont nous avons déjà eu occasion de parler.

(2) *L'Écossaise* fut, nous l'avons déjà dit, représentée le 29 juillet.

faiseur de feuilles de Paris, a persuadé aux honnêtes gens que la police aurait pu sans danger pousser sa sévérité un peu plus loin. Pour les philosophes, il leur doit être douloureux d'avoir partagé avec le faiseur de feuilles Fréron le privilège d'être insulté sur le théâtre. Au reste, on ne peut mieux parler sur tout ceci, que l'auteur de la brochure sur la satire des philosophes n'en parle à la fin de son *Discours* (1). Ce morceau et la *Vision de Charles Palissot* sont les seuls qui resteront de cette triste et frivole querelle. La *Vision* prouvera que les philosophes ne sont pas plats quand ils font tant que de prendre la plume; le *Discours* restera comme un monument de sagesse et d'équité. Je n'ai pas été content de la façon dont *l'Écossaise* a été jouée; mais le public a été moins difficile. Nos acteurs me paraissent encore bien éloignés de la vérité et de la simplicité que demande le genre de cette comédie. Ils ont, dans leur jeu, je ne sais quoi de faux et de maniéré qui tue tout. Mademoiselle Gaussin a ôté au rôle de Lindane, à mon sens, tout ce qu'il a de touchant. Le rôle de Polly n'est pas bon, mais mademoiselle Dangeville l'a encore rendu plus mauvais. Celui de milady Alton, joué par madame Préville, n'a pas déplu au théâtre autant qu'il le mérite. Armand ne s'est point douté du rôle de Fabrice, qui, bien joué, doit plaire infiniment. Préville n'a ni la figure ni la voix de Friport; mais il est si agréable au parterre qu'il réussira toujours dans tous les rôles qu'il voudra entreprendre. Brizard n'a pas mal joué le rôle de Mon-

(1) *Discours sur la satire* (de Palissot) *contre les philosophes, représentée par une troupe qu'un poète philosophe* (Voltaire) *fait vivre, et approuvée par un académicien* (Crébillon le père) *qui a des philosophes pour collègues* (par l'abbé Coyer); Athènes, chez le libraire anti-philosophe, 1760, in-12.

rose; mais il n'a pas remplacé Sarrazin, le seul acteur que nous ayons vu au théâtre depuis dix ans, et qui ne sera pas remplacé si tôt. Cette pièce doit être retirée après sa seizième représentation, pour être reprise à l'entrée de l'hiver prochain.

SEPTEMBRE.

Paris, 1er septembre 1760.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE a tenu, le 25 août, selon l'usage, une séance publique pendant laquelle M. d'Alembert a lu des *Réflexions sur la Poésie*, qui ont été extrêmement applaudies. Je n'ai pu assister à cette séance; mais des personnes dont j'estime le jugement, m'ont assuré que ces Réflexions ne gagneraient pas à être publiées, et qu'on les trouverait attaquables de plus d'une manière (1). Quoique M. d'Alembert soit un excellent esprit, il faut convenir qu'on ne lui voit pas, dans les jugemens qui sont du ressort du goût et des arts, ce tact qu'on cherche en vain de remplacer à force de raisonnemens et de principes didactiques. Ce philosophe établit entre autres, dans ses Réflexions, que, pour juger du mérite d'un morceau de poésie, on n'a qu'à le traduire dans une autre langue, et, s'il ne se soutient pas dans la traduction comme dans l'original même, on en doit conclure que sa beauté est moins réelle que factice, et qu'il n'est point fait pour séduire les juges d'un goût

(1) Elles se trouvent dans ses *Œuvres*, tom. IV, pag. 291 de l'édition de Belin, 1822.

sévère. Rien n'est plus vrai en apparence et plus faux dans le fait que ce principe; j'en suis si éloigné, que je crois, tout au contraire, que le poète le plus médiocre ne peut être traduit dans une autre langue que la sienne, sans perdre infiniment de son mérite, et que, surtout, la traduction d'un grand poète est une chose absolument impossible. Le paradoxe contraire est encore plus déplacé dans la bouche d'un Français qu'il ne le serait dans la bouche d'un Anglais, d'un Allemand et surtout d'un Italien, et on doit le pardonner moins à M. d'Alembert qu'à tout autre. Vous trouverez, dans les Mélanges de ce philosophe, des *Réflexions sur l'élocution oratoire*, et, parmi ces Réflexions, vous en lirez de très-justes sur les défauts de la langue française. Il n'en est point qui soit plus anti-poétique. Rien n'est plus opposé au génie, plus contraire à l'ivresse et à l'enthousiasme (deux qualités sans lesquelles un poète ne mérite pas d'être regardé), que la marche uniforme de cette langue, son exactitude timide, didactique et compassée. Or, comme les traducteurs sont ordinairement des gens auxquels on ne saurait supposer du génie sans une injustice criante, jugez ce qu'on peut attendre d'un tel instrument, dans des mains aussi lourdes et aussi malhabiles. L'expérience confirme parfaitement ce que je viens de dire. Nous n'avons en français aucune traduction, soit de poètes anciens, soit de poètes modernes d'Italie, d'Angleterre ou d'Allemagne, qui soit supportable. Les écrivains, même en prose, pour peu qu'ils aient de génie et de caractère, ne sont plus lisibles dans les traductions françaises. Qu'on choisisse celle de Tacite faite par M. l'abbé de La Bletterie, ou celle de M. d'Alembert; je défie qu'on supporte la périphrase froide et maussade d'un auteur aussi admirable. Ceux qui

ne jugeraient d'un tel auteur que par ses traducteurs, en auraient avec raison une idée bien mince. J'ai vu autrefois la traduction du fameux morceau de la mort de Germanicus faite par J.-J. Rousseau; il était traduit avec tant de chaleur qu'on ne pouvait le lire sans la plus forte émotion; aussi si Tacite pouvait ne point perdre, c'était sans doute sous la plume mâle et énergique du citoyen de Genève : cependant, en comparant la traduction à l'original, vous auriez vu à chaque instant combien elle était éloignée de sa profondeur et de sa force. Chaque langue a son coloris, son harmonie, ses images et son charme. Chaque peuple arrange ses idées à sa manière, et cette manière fait le caractère de sa langue. Comment deux peuples auraient-ils conservé le même caractère de langage, tandis qu'il n'y a pas deux hommes sur la surface de la terre qui aient les mêmes idées sur rien? Et si le caractère de deux langues est infiniment différent, comment pourrait-on traduire de l'une à l'autre, sans altérer la force et la vérité des idées; l'harmonie, la douceur, le charme des expressions; la richesse, la beauté et l'illusion des images? Les traductions italiennes n'ont une si grande supériorité sur toutes les autres, que parce que cette langue, le plus bel instrument qu'on puisse manier, est susceptible de tous les caractères, et qu'on découvre partout dans ses accens et ses inflexions les traces du génie et du goût : malgré cela, je défie le dieu du Goût personnifié, qui choisirait sans doute cette langue, parmi les modernes, pour la sienne, d'y faire une traduction en tout point comparable à son original.

M. d'Alembert ne me paraît pas sentir assez vivement le mérite du coloris et de l'harmonie, et, sans ce sentiment, il ne faut jamais parler ni de poésie, ni de peinture, ni

de musique. Celui qui ne sent pas la raison pourquoi les anciens faisaient un cas infini de l'harmonie, doit, par-là même, se regarder condamné à ne jamais toucher aux arts et aux belles-lettres. Nous examinerons dans un autre temps ce que M. d'Alembert a écrit là-dessus dans son essai sur l'élocution oratoire. Celui qui a pétri l'espèce humaine l'a partagée en deux divisions bien inégales; l'une petite est distinguée par la finesse, par la délicatesse, par une mobilité d'organes qui la rend capable de saisir la beauté, l'accord, l'harmonie qui existe dans la nature: poètes, peintres, musiciens, c'est là que vous habitez et que vous trouvez ceux qui vous admirent avec transport; c'est encore là que se tiennent les cœurs sensibles et les mauvaises têtes. L'autre division, infiniment nombreuse, est celle des esprits raides, secs, méthodiques, dont les fibres n'ont point d'élasticité; c'est aussi où se tiennent les hommes de bois et de pierre, qui ne sentent rien, et qu'on ne peut cependant haïr s'ils observent d'ailleurs les lois de la justice et de l'équité naturelle. J'oublie une troisième classe, qui est celle des singes; ils ne savent que contrefaire, et dégradent tout; c'est en tout point une mauvaise engeance. Nous avons ici un conte d'un homme connu que je trouve fort bon: il était avec des hommes et des femmes dans une loge, à une représentation de *Zaïre;* tout le monde fondait en larmes autour de lui; cela l'étonna, et il dit sensément à ce sujet: « Premièrement, c'est que cela n'est pas vrai, et, quand cela serait, qu'est-ce que cela me fait? » Il serait à souhaiter que tous ceux qui pensent comme lui, eussent aussi sa sincérité.

M. Dorat a fait imprimer un petit poëme intitulé: *la*

vraie Philosophie, et depuis une *Epître à un ami dans sa retraite*, à l'occasion des *Philosophes* et de *l'Écossaise;* bavardage d'enfant. Nous sommes condamnés, au moins pour dix-huit mois, à n'entendre parler que de philosophes et de philosophie. Il faut convenir que cela fait un siècle très-philosophique.

Tant mieux pour elle, conte plaisant. Il y a commencement à tout; celui-ci n'a pas paru incognito; mais pour avoir été lu, il n'a pas été estimé davantage. Il est rempli de sottises; mais, l'intérêt des mœurs à part, il est certain que c'est outrager le goût et faire un cruel abus de son esprit que de l'employer à de pareils ouvrages. Ce genre est d'ailleurs si aisé. Le chevalier de la Morlière y a eu les mêmes succès que Crébillon le fils. Cette considération devrait humilier tous ceux que la considération des mœurs et du goût ne peut empêcher de s'exercer dans un genre méprisable. Au reste, ce conte est généralement attribué à M. l'abbé de Voisenon (1). En effet, on y reconnaît sa manière à chaque ligne. M. l'abbé de Voisenon est un des hommes les plus aimables de la société; mais il n'aurait jamais dû occuper les presses.

Paris, 15 septembre 1760.

On a donné, le 3 de ce mois, sur le théâtre de la Comédie Française, la première représentation de *Tancrède*, tragédie nouvelle de M. de Voltaire. Cette pièce est toute d'invention, et l'auteur a choisi son héros dans la famille de Hauteville, paladins de Normandie qui allèrent au

(1) D'autres assurent que cet opuscule (1760, in-12) est la première production de Calonne, depuis ministre si fameux.

onzième siècle s'établir dans la Sicile. La scène est à Syracuse, qu'on suppose être gouvernée par un certain nombre de chevaliers, en forme de république, tandis que le reste de la Sicile est sous le pouvoir des empereurs d'Orient et des Maures.

Madame Leprince de Beaumont, qui a donné à Londres un *Magasin des Enfans*, vient de donner le *Magasin des Adolescentes*, en quatre petits volumes : ce livre contient, ainsi que l'autre, de très-bons préceptes; mais ce n'est pas d'une manière aussi plate et aussi insipide que vous voudrez prêcher la morale à vos enfans. L'éducation doit être intimement liée au système de gouvernement de chaque pays, sans quoi elle restera toujours pédantesque et futile. Mais en ce sens, la morale qu'elle exige ne peut être que l'ouvrage des meilleurs esprits d'une nation.

COPIE *d'une lettre de la propre main du roi de Prusse au marquis d'Argens, datée de Hermannsdorff, près de Breslau, le* 27 *août* 1760 (1).

Autrefois, mon cher marquis, l'affaire du 15 aurait décidé de la campagne; à présent, cette affaire n'est qu'une égratignure; il faut une bataille pour fixer mon sort. Nous la donnerons, selon toutes les apparences, bientôt, et alors on pourra se réjouir, si l'événement nous est avantageux. Je vous remercie cependant de la part sincère que vous prenez à cet avantage. Il a fallu bien des ruses et bien de l'adresse pour amener les choses à ce

(1) Cette lettre est imprimée dans les *OEuvres* du roi de Prusse, et présente quelques différences insignifiantes.

point. Ne me parlez point de dangers; la dernière action ne me coûte qu'un habit et un cheval; c'est acheter à bon marché la victoire. Je n'ai point reçu l'autre lettre dont vous me parlez. Nous sommes comme bloqués, pour la correspondance, par les Russes du côté de l'Oder, et par les Autrichiens de l'autre. Il a fallu un petit combat pour faire passer Cocceji; j'espère qu'il vous rendra ma lettre.

Je n'ai jamais été de ma vie dans une situation plus fâcheuse que cette campagne-ci. Croyez qu'il faut encore du miraculeux pour nous faire supporter toutes les difficultés que je prévois. Je ferai sûrement mon devoir dans l'occasion; mais souvenez-vous toujours, mon cher marquis, que je ne dispose pas de la fortune, et que je suis obligé d'admettre trop de casuel dans mes projets, faute d'avoir le moyen d'en former de plus solides. Ce sont là les travaux d'Hercule, que je dois finir dans un âge où la force m'abandonne, et où mes infirmités augmentent, et, à vrai dire, quand l'espérance, seule consolation des malheureux, commence à me manquer. Vous n'êtes pas assez au fait des choses pour vous faire une idée nette de tous les dangers qui menacent l'État. Je les sais, je les cache, je garde toutes les appréhensions pour moi, et je ne communique au public que les espérances et le peu de bonnes nouvelles que je peux lui apprendre. Si le coup que je médite réussit, alors, mon cher marquis, il sera temps d'épancher sa joie; mais jusque-là ne nous flattons pas, de crainte qu'une mauvaise fortune inattendue ne nous abatte trop.

Je mène ici la vie d'un chartreux militaire. J'ai beaucoup à penser à mes affaires; le reste du temps je le donne aux lettres, qui font ma consolation, comme elles

la faisaient à ce consul orateur, père de la patrie et de l'éloquence. Je ne sais si je survivrai à cette guerre; mais je suis bien résolu, si cela arrive, de passer le reste de mes jours au sein de la philosophie et de l'amitié. Dès que la correspondance deviendra plus libre, vous me ferez plaisir de m'écrire plus souvent. Je ne sais où nous aurons nos quartiers d'hiver. Ma maison à Breslau a péri durant le bombardement. Nos ennemis nous envient jusqu'à la lumière du jour, ainsi que l'air que nous respirons; il faudra pourtant bien qu'ils nous laissent une place, et si elle est sûre je me fais une idée de vous y recevoir.

Eh bien, mon cher marquis, que devient la paix de la France? Vous voyez que votre nation est plus aveuglée que vous ne l'avez cru. Ces fous perdront le Canada et Pondichéri pour faire plaisir à la reine de Hongrie et à la czarine.

Veuille le ciel que le prince Ferdinand paie bien cher leur zèle! Ce seront des officiers innocens de ces maux et de pauvres soldats qui en seront les victimes, et les illustres coupables n'en souffriront pas. Je sais un trait du duc de (1).... que je vous conterai lorsque je vous verrai; jamais procédé plus fou et plus inconséquent n'a flétri un ministre de France depuis que cette monarchie en a. Voici des affaires qui me surviennent. J'étais en train d'écrire; mais je vois qu'il faut finir, et pour ne point vous ennuyer et pour ne point manquer à mon devoir. Adieu, cher marquis; je vous embrasse. FRÉDÉRIC.

(1) Sans doute le duc de Choiseul, alors ministre des affaires étrangères, le maréchal de Belle Isle était le seul autre ministre revêtu du titre de duc, mais on lui donnait plutôt celui de maréchal.

OCTOBRE.

Paris, 1er octobre 1760.

Je vous ai parlé de la tragédie de *Tancrède* après la première représentation; on a été obligé d'y faire plusieurs retranchemens et coupures pour supprimer des longueurs et pour accélérer l'effet de certaines choses. C'est un grand inconvénient que le poète soit à cent lieues du théâtre où il est joué. Je suis persuadé que si M. de Voltaire avait pu assister à la première représentation de sa pièce, il l'eût rendue admirable, pour l'effet, à la seconde. Telle qu'elle est, elle a eu le plus grand succès, et cela a d'autant plus surpris une partie du public que, sur la foi d'un manuscrit qui en avait couru avant la représentation, on en avait porté des jugemens peu favorables. Nous allons voir ce qu'on peut dire pour et contre la tragédie de *Tancrède*. A la place des rimes plates, l'auteur l'a écrite en vers croisés, et cette nouveauté a d'abord déconcerté le parterre; mais on s'y est bientôt accoutumé. Il est certain qu'il y a moins de monotonie dans les vers croisés que dans les autres; mais il me semble qu'on aurait pu prendre une licence plus grande, et écrire la pièce en vers libres, c'est-à-dire non seulement croisés, mais de différente longueur. Ce qui, dans un poëme dramatique, rapprochera le discours de la prose et l'éloignera le plus de la monotonie, sera toujours préférable au reste. On a trouvé les deux premiers actes froids; le troisième de la plus grande beauté; le

quatrième a été plus applaudi que les autres; l'on s'est prêté aux différens mouvemens du cinquième, en faveur du tableau touchant qui termine la pièce. Les rôles de Tancrède et d'Aménaïde ont été jugés admirables, celui d'Argire faible, celui d'Orbassan trop vague et trop indécis. La machine et l'intrigue de la pièce ont paru porter sur des fondemens très-faibles; mais les mœurs, les tableaux, les discours ont paru presque tous de la plus grande beauté. Voilà le jugement du public, que nous allons éclairer de plus près. Il faut convenir, en général, que l'invention et la conduite ne sont pas les parties brillantes des pièces de M. de Voltaire; il a peu de ressources dans le génie de ce côté-là. *Tancrède* est, à cet égard, plus faible qu'aucune autre de ses pièces. Tout le roman qui précède cette tragédie étant extrêmement compliqué, le poète est embarrassé, dès le commencement de la pièce, d'une foule de circonstances qu'il est obligé de porter à la connaissance du spectateur, et que celui-ci ne peut écouter qu'avec indifférence. Et voilà ce qui a rendu les premiers actes obscurs et froids; car ce n'est pas qu'ils soient composés de scènes inutiles. La première offre le grand tableau de l'assemblée du conseil d'une république dans une occasion importante; la suivante se passe entre un père et une fille qu'on veut marier, contre son penchant, à l'ennemi de sa maison et de son amant. Il y avait là assurément de quoi faire de très-belles scènes; mais comme il faut nous apprendre dans la première l'histoire de Tancrède et des troubles qui ont partagé Syracuse, et les dangers dont elle est menacée par les Maures, et que la seconde est employée à nous faire part des voyages d'Aménaïde, de son séjour à Byzance, de sa passion pour Tancrède, on n'y dit point ce qu'il faudrait

dire, et, toutes destinées à l'instruction du spectateur, elles ne peuvent faire aucun effet. Mais si, en passant par-dessus tous ces inconvéniens, on voulait examiner ensuite les moyens par lesquels le poète noue et intrigue sa pièce, on ne pourrait se dissimuler qu'ils sont puérils, absolument destitués d'invention, et même contraires au bon sens. D'abord il faut supposer que Solamir, chef des Maures, a connu Aménaïde, et en est tombé amoureux, ce qui devient déjà très-romanesque, ensuite il est bien vrai que Tancrède est de retour en Sicile, et qu'il doit reparaître secrètement à Syracuse; mais personne ne sait ce projet, excepté Aménaïde, et ce n'est point de Tancrède qu'elle le tient, on ignore même comment elle l'a pu apprendre; ce qu'il y a de sûr, c'est que Tancrède ne se doute point qu'Aménaïde soit instruite de son arrivée à Messine. Cette princesse, pour prévenir l'odieux mariage dont elle est menacée, imagine de dépêcher un messager à son amant, avec une lettre. Vous croyez que dans cette lettre elle lui expose les dangers qu'elle court s'il tarde à paraître dans Syracuse pour opérer une révolution favorable; vous croiriez encore qu'elle explique à son amant l'état de toutes choses, qu'elle lui parle des dispositions du peuple, des difficultés de l'entreprise, de l'espérance du succès, de la proscription renouvelée le même jour, etc. Pas un mot; tout le sens de la lettre se réduit à ceci :

Régnez dans Syracuse, et surtout dans mon cœur.

Mais Aménaïde n'ayant que cela à écrire à son amant, faisait bien plus sensément de lui dépêcher son messager sans lettre. Ce messager lui est entièrement dévoué; il aurait mis Tancrède au fait de tout. Quoi qu'il en soit,

ce messager est saisi; on lui trouve cette lettre sans adresse, ce qui a fait dire aux mauvais plaisans que la tragédie de *Tancrède* manquait d'adresse; le messager se laisse plutôt massacrer que de dire son secret, fidélité assurément rare, mais trop aisée à imaginer pour pouvoir être employée lorsqu'elle n'est pas consacrée dans l'histoire; mais puisqu'on ne peut lui arracher son secret, ce qu'on peut faire de plus absurde, c'est de le tuer; car sa mort en rend la découverte impossible. Cependant, quelques mots qu'il dit en mourant font croire que le billet d'Aménaïde s'adresse à Solamir, et sur ce fondement, Aménaïde, dont les vertus n'étaient pas moins célèbres que la beauté, fille du chef de la république, issue d'une des plus illustres familles, est soupçonnée, sans aucune ombre de vraisemblance, d'une passion criminelle; son père même la croit coupable, et le conseil, sans éclaircir des soupçons aussi mal fondés, la condamne au dernier supplice; et, quoique la république soit dans un grand danger, et que l'exécution de cette fatale sentence ne sauve point l'État, on cesse cependant toute autre affaire pour faire périr Aménaïde. Il est impossible à un homme de goût et de sens de se faire à toutes ces absurdités; mais il faut convenir aussi que, quand on peut les oublier, le troisième acte en devient admirable. Quel tableau qu'une jeune personne aussi distinguée par son rang que par sa beauté, prête à périr à la fleur de son âge dans l'ignominie, en présence de son père, et retrouvant, dans cet instant terrible, un amant qu'elle n'ose nommer, et qui se croit plus à plaindre qu'elle! Voilà ce qui a fait le succès de la pièce; il est impossible de résister à ce tableau : les pleurs ont coulé de tous les yeux, et le cri d'admiration a été arraché de tous les

spectateurs. Ajoutez que les mœurs de la pièce se montrent, dans cet acte, d'une manière plus intéressante que dans les autres. Cette suspension du casque et du bouclier de Tancrède, le gantelet jeté, tout cela me plaît infiniment. Si l'on avait osé pousser la vérité de la représentation plus loin, on aurait sans doute vu l'échafaud et les apprêts du supplice; Tancrède, ne voulant être reconnu, n'aurait paru dans Syracuse que la visière baissée; mais nous sommes encore trop enfans pour souffrir un spectacle aussi vrai. C'est quelque chose que de ne plus voir les héros du onzième siècle revenir des combats en habit français brodé sur toutes les tailles, avec des manchettes de dentelles et coiffés à l'oiseau royal. Graces à Le Kain et à mademoiselle Clairon, nos acteurs se sont beaucoup rapprochés, depuis quelques années, de la vérité du costume dans leurs habillemens. Le quatrième acte a été excessivement applaudi; mais ces applaudissemens sont uniquement dus à la chaleur avec laquelle mademoiselle Clairon a rendu son rôle. Un parterre d'un goût plus sûr et plus sévère ne se fût pas laissé tromper par les poumons de l'actrice. Aménaïde ne peut deviner la cause de cet air froid et indifférent avec lequel Tancrède la quitte, après avoir exposé sa vie pour elle. Sa confidente est obligée de mieux deviner qu'elle, et de lui dire que Tancrède, avec tout Syracuse, la croit coupable d'une passion criminelle pour Solamir. Le bon sens et la plus simple réflexion suffisaient pour faire sentir à Aménaïde que son amant ne peut manquer de tomber dans cette erreur. Il avait été séparé de son épouse pendant assez long-temps; il savait que Solamir avait brûlé pour elle; il arrive à Syracuse et la trouve condamnée au supplice pour cette trahison; son père même confirme à

Tancrède son malheur et la honte de sa fille. Comment Tancrède aurait-il pu ne pas croire une vérité qu'il devait supposer mieux établie que le poète n'a pu le faire auprès de ses spectateurs? Aménaïde, au lieu de faire des réflexions si sensées, apprend avec une surprise extrême que son amant a pu donner dans cette erreur générale, et au lieu de hâter les moyens de le désabuser, elle se livre à des déclamations contre les hommes et contre leurs injustices, qui, pour avoir été fort applaudies, n'en sont pas moins déplacées pour cela. Bien plus, lorsque son père survient, et qu'elle lui a appris le nom du héros à qui elle doit la vie, elle forme l'étrange projet d'aller combattre à côté de Tancrède, afin de lui montrer quel cœur il a pu soupçonner, et de sacrifier sa vie au moment qu'elle aura recouvré son estime. En vain Argire s'oppose-t-il à un projet si extravagant. Aménaïde entraîne le parterre par des déclamations sur l'injustice des hommes envers le sexe, sur les fausses idées de décence et de pudeur; elle court pour combattre, et l'acte finit au milieu des plus grands applaudissemens. Cette absurdité est d'autant moins excusable qu'elle ne produit rien, qu'elle est absolument inutile, et qu'il était aisé de la changer et de la rendre supportable. Qu'Aménaïde, dans l'excès de douleur de se voir soupçonnée par son amant, forme le projet de courir au combat, non pour combattre, mais pour plaider sa cause et désabuser son amant, cela peut être traité d'une manière vraie et naturelle, et ne changera rien à la conduite de la pièce; mais je ne verrai pas alors une fille assez peu respectueuse qui disserte avec son père sur les bienséances du sexe; je verrai une amante qui regarde le malheur d'être soupçonnée par celui qu'elle aime comme le plus grand de tous; dont la raison est

troublée par cette idée, et je verrai ce qui est vrai et conforme à la nature des choses.... Le cinquième acte est échafaudé à la manière de nos jeunes poètes; l'on sait leurs petits artifices par cœur. D'abord Tancrède est vainqueur, et puis on vient dire qu'il est en presse, et puis un autre messager qui vient nous dire qu'il va paraître triomphant, et puis un autre qui nous apprend qu'il a bien triomphé, mais qu'il est blessé à mort, et puis cette lettre qu'il écrit à Aménaïde sur le champ de bataille avec son sang; tout cela est trop puéril et trop pitoyable pour pouvoir être pardonné. Cet acte ne devait avoir que deux scènes, celle de l'allégresse publique, occasionée par la victoire, et celle de la catastrophe, lorsque le vainqueur paraît mourant et expire après avoir été détrompé sur l'infidélité de sa maîtresse. Le mot d'Aménaïde : *Eh bien, mon père?* lorsqu'elle a lu la lettre de Tancrède, est sublime. Je ne suis point du tout de l'avis de ceux qui prétendent que le poète n'aurait pas dû faire mourir Tancrède. Cette catastrophe est digne de la vraie tragédie, et la douleur qu'elle vous cause fait précisément l'éloge du poète. Ce que je viens de dire sur le peu de vérité que comportent nos spectacles, se montre dans cette dernière scène plus que dans aucune autre. Un poète qui aurait exposé Tancrède mourant aux yeux d'un peuple dont le goût serait grand et vrai, n'aurait pas manqué, pour peindre ce moment touchant et terrible dans toute sa vérité, d'y mettre les cérémonies de la religion chrétienne. Nous aurions vu le héros, expirant au milieu de la place publique, recevoir les sacremens de l'Église, et partager ainsi, en vrai chevalier, les derniers momens de sa vie entre sa dévotion et sa tendresse. Je sais que nous sommes bien éloignés d'oser de pareilles choses;

mais je sais aussi que la postérité n'aura pas pour nos productions cette forte admiration que nous sommes forcés d'avoir pour les ouvrages des anciens. Je sais encore qu'un grand peintre qui aurait à traiter la mort de Tancrède, tirerait de ce constraste de la religion et de l'amour le principal effet de son tableau. Or, *ut pictura poesis*; c'est une règle générale.

On a trouvé le rôle d'Aménaïde et celui de Tancrède très-beaux. Le premier me paraît cependant d'une beauté trop générale; il me faut des traits particuliers qui donnent de la physionomie aux personnages, et qui font que la même vertu, dans deux caractères différens, ne se ressemble point. Je donne la préference au rôle de Tancrède, le modèle d'un vrai chevalier. Il a une élévation et une délicatesse dans le caractère qui attachent tous vos vœux à sa destinée. Le Kain l'a joué avec une noblesse et une simplicité qui méritent de grands éloges. Nul art, nul apprêt, nulle forfanterie. C'est dommage que cet acteur n'ait pas reçu de la nature la plus belle figure et le plus bel organe. J'ai été moins content de mademoiselle Clairon dans le rôle d'Aménaïde. Il faut dire ce que j'en pense, en dépit de tous les applaudissemens dont cette actrice est accablée. Elle a beaucoup d'esprit, une finesse, un art infini; mais j'aperçois toujours l'art et jamais la nature. Elle chante beaucoup dans la tragédie, et, lorsqu'elle veut mettre du naturel dans ses rôles, elle tombe dans un ton familier qui ne peut se souffrir que dans la comédie, et qui jure prodigieusement avec l'autre. Cela lui est arrivé dans le rôle d'Aménaïde fréquemment; mais ce sont précisément les endroits que le parterre a le plus applaudis, tant notre goût est sûr et éclairé. On a reproché au rôle

d'Argire d'être faible; c'est, dit-on, un vieux radoteur qui n'a nulle force dans l'ame. Mais pourquoi ne peindrait-on pas la vieillesse avec ses infirmités et ses faiblesses? Si ce caractère n'est pas touchant au théâtre, c'est sûrement la faute du poète. Cependant la scène du troisième acte, entre le vieillard et Tancrède qui arrive, est une des plus belles de la pièce; son pathétique et sa simplicité rappellent le théâtre des Grecs. Pour le caractère d'Orbassan, le poète n'a su qu'en faire, et voilà pourquoi il est vague et mauvais. Il était beau cependant de peindre un chevalier d'un caractère rude et sombre, et de montrer ce que devient un caractère naturellement farouche, tempéré par la galanterie et la courtoisie des mœurs de la chevalerie; mais dans aucune supposition, le poète n'aurait dû faire accepter à Orbassan la dépouille de Tancrède; cette action est trop contraire aux mœurs dont nous parlons; le désintéressement était de l'essence d'un chevalier. Dans une république pure, Orbassan aurait pu accepter un pareil don sans honte; parmi des chevaliers, il se serait perdu et déshonoré sans ressource par une telle action. Ainsi, M. de Voltaire a péché ici contre la bienséance des mœurs.

En général, M. de Voltaire est un grand peintre de mœurs, et voilà le grand mérite de ses tragédies, c'est d'en présenter toujours un tableau fidèle. Les mœurs de la chevalerie sont singulièrement théâtrales; Quinault nous les a montrées dans *Roland*, le plus beau de ses opéras; il était réservé à M. de Voltaire de les mettre sur la scène française. *Tancrède* ne sera pas peut-être compté parmi ses meilleures tragédies; mais bien joué, il fera toujours un grand effet au théâtre. En général, on a condamné la fable et la machine de la pièce, et ce défaut

d'invention qui fait encore tout rouler comme dans *Zaïre*, et d'une manière plus choquante, sur le malentendu d'un billet; mais on a rendu justice aux mœurs, aux caractères et aux discours de la pièce. On a trouvé des vers faibles; mais il y en a de très-beaux en grand nombre, et la pièce est écrite avec beaucoup de naturel et beaucoup de chaleur. Elle a été faite l'année dernière, pendant que j'étais à Genève, en moins d'un mois de temps. Il est beau de travailler avec cette rapidité et ce succès à l'âge de soixante-six ans.

Depuis qu'on a autorisé la satire des *Philosophes* sur le théâtre de la Comédie Française, les libelles en tout genre se sont multipliés sensiblement, et la licence a été portée fort loin. Elle durera jusqu'à ce que quelque méchant étourdi attaque quelque homme en crédit; alors on criera au meurtre. Le gouvernement, bientôt honteux d'avoir permis *les Philosophes*, a voulu donner une marque d'impartialité en permettant la représentation du rôle de Frélon dans la comédie de *l'Écossaise;* mais ce n'était pas réparer une faute; c'était en commettre deux. Si le public, par des acclamations et des ris immodérés, a montré le mépris qu'il faisait du faiseur de feuilles, tout en achetant ses drogues, il n'a fait que son rôle; mais la police n'a pas fait le sien en permettant ce scandale. Depuis, le faiseur de feuilles a été traduit sur la scène italienne et sur le théâtre de l'Opéra-Comique d'une manière très-scandaleuse. On a joué sur ce dernier théâtre une pièce intitulée *les Nouveaux Calotins*, et remplie de personnalités de toute espèce(1). On a publié

(1) *Les Nouveaux Calotins* furent donnés le 19 septembre 1760. C'est, à quelques changemens près, faits par un auteur nommé Harny pour rajeunir

une *Histoire du Parlement de Besançon*, où le premier président et plusieurs personnes de cette ville, dont, à la vérité, le public fait peu de cas, sont grossièrement insultés. Dans une autre satire intitulée *Irus, ou le Savetier du coin* (1), plusieurs financiers et particuliers de Paris sont nommés tout au long, et il y a à la fin une grande tirade de vers contre M. du Pâris de Monmartel. Vous voyez que le goût de la satire s'étend avec beaucoup de rapidité : ce genre est malheureusement très-aisé. On a voulu faire passer la mauvaise drogue du *Savetier* pour être de M. de Voltaire; mais il est fort aisé d'y mettre son nom, et très-difficile de faire comme lui.

Paris, 15 octobre 1760.

Je ne puis quitter la tragédie de *Tancrède* sans essayer de remédier aux défauts les plus choquans. Cette pièce a je ne sais quoi d'attrayant et de touchant qui vous attache malgré vous et qui vous intéresse à son bonheur comme à celui de ses héros : or, le bonheur d'une production de génie consiste à avoir, avec des beautés sublimes, le moins de défauts qu'il est possible. On ne prend pas cet intérêt à une production médiocre; rien n'est plus aisé que de l'oublier. Il faut convenir d'abord que les mœurs de la chevalerie, mises en action, ont un charme inexprimable. Depuis les héros d'Homère et les familles tragiques de l'ancienne Grèce, on n'a rien trouvé d'aussi poétique que ces mœurs-là. Le courage et la galanterie, la dévotion et l'amour, la candeur, le désinté-

cette pièce épigrammatique, la même chose que *le Régiment de la Calotte*, opéra-comique en un acte par Le Sage, Fuzelier et d'Orneval, donné avec succès le 1er septembre 1721.

(1) Par Groubert de Groubenthall; Genève, 1760. (B.)

ressement, la loyauté, la vie errante, les travaux pénibles entrepris pour deux beaux yeux, dont la cause, si importante pour leur chevalier, faisait si peu de chose au genre humain; tout ce contraste de grand, de noble, de simple, de cérémonieux et de ridicule, offre à un poète la plus belle carrière pour tous les genres de son art. Ajoutez à ces grands traits la grace et les agrémens des manières, cette solennité observée dans les combats, ces devises, ces couleurs portées à l'honneur de sa maîtresse, ces cérémonies dont tous nos usages modernes tirent leur origine, et qui, à titre de celles de nos ancêtres, méritent de nous une affection particulière; et vous serez étonné que nos poètes dramatiques aient été si long-temps sans puiser dans une source aussi belle et aussi abondante... Il y a dans la tragédie de *Tancrède* un défaut dominant qui a entraîné tous les autres : il est bien étonnant que M. de Voltaire ne l'ait point senti; et, ce défaut, c'est que la pièce commence trop tôt. De là cette multiplicité de catastrophes et d'événemens qui n'auraient rien d'incroyable s'ils étaient passés, mais qui, se succédant sous nos yeux le même jour et dans le même quart d'heure, sont destitués de vraisemblance et deviennent absurdes. D'ailleurs, comme tous ces événemens sont très-importans, et qu'il y en a trop pour que le poète puisse les traiter avec l'étendue convenable, il est obligé de les étrangler, et ils deviennent tous puérils et mesquins par la faute de l'auteur. Tout ce qu'on peut reprocher à la tragédie de *Tancrède* tire sa source de cette faute. Si la pièce ne commençait qu'après la condamnation d'Aménaïde, toutes les absurdités disparaîtraient. En effet, il se peut très-bien que la fille du chef des chevaliers et de la république soit soupçonnée d'intel-

ligence avec le chef des Maures par une suite de passion; un concours fortuit de circonstances malheureuses peut donner les apparences du crime au cœur le plus pur et le plus innocent; la sûreté de l'État et la sévérité des lois peuvent exiger que la jeunesse et la beauté soient flétries par la main du bourreau, malgré le rang et ses droits, malgré le cri des vertus passées : tout est possible si vous prenez du temps; mais entasser tous ces événemens dans un même jour et sous nos yeux, c'est nous traiter en enfans, ou bien c'est arranger son plan comme un enfant. On voit cette loi renouvelée exprès au commencement de la pièce, pour qu'Aménaïde puisse se mettre dans le cas d'y manquer, et cela est puéril. De là, jusqu'à son supplice, le poète, toujours occupé d'événemens et des moyens de nous les rendre vraisemblables, ne peut traiter aucune situation, manque tous les effets, n'a de l'espace pour rien, et ne peut réussir à donner de la vérité aux circonstances les plus essentielles. Il se serait épargné tous ces efforts en commençant sa pièce après la condamnation d'Aménaïde. Il nous aurait dit alors que la princesse la plus vertueuse et la plus intéressante, par le jeu cruel du sort et d'une fatalité sans exemple, est tombée dans le malheur d'être soupçonnée du plus étrange des forfaits et d'être condamnée au supplice; il nous aurait dit encore que, ne pouvant prouver son innocence sans trahir le secret de son amant et le livrer à ses ennemis, elle aimait mieux se soumettre à la rigueur de son sort que de hasarder les jours du héros qu'elle adorait. Cette lettre, écrite à Tancrède, interceptée et crue destinée à Solamir, tout cela pouvait être historique; nous aurions pris tout cela pour des faits donnés; au lieu que le poète, voulant nous les faire passer sous les yeux, les rend in-

croyables et absurdes. Quelle foule de tableaux et de situations pathétiques n'auraient pas renfermés les deux premiers actes! La première scène nous aurait montré Aménaïde seule, résolue de subir plutôt le supplice que de découvrir la vérité qui pourrait compromettre la sûreté de Tancrède : cependant elle se serait livrée à toute l'amertume et à tous les regrets les plus touchans, par ce mélange de sentimens que Sophocle et Euripide ont su si bien traiter; ses compagnes seraient entrées pleurant sur sa destinée; personne n'aurait pu se résoudre à la croire coupable, et cependant tout le monde eût dû la trouver justement condamnée suivant les lois. De là, quel mélange d'horreur et de compassion! Quel rôle que celui du père, celui des juges, celui des amies d'Aménaïde, de ses parens, des amis de sa maison! Le poète eût été obligé de créer un rôle à Orbassan; doué du génie d'Euripide, il n'aurait pas manqué de nous montrer la nourrice d'Aménaïde, et, travaillant pour un peuple d'un goût vrai et grand, il aurait remis cette infortunée entre les mains des ministres de la religion, qui sont en possession de disposer de nos derniers instans. Quel tableau encore que celui du sénat, des chevaliers assemblés au milieu de la place et en présence du peuple pour prononcer la sentence de mort! Il est vrai que la tragédie de *Tancrède*, commencée de cette manière, aurait eu un autre ton et pris une autre couleur que celle de M. de Voltaire. Les deux actes bâtis sur ce modèle n'auraient rien changé au troisième; mais tout l'échafaudage du quatrième et du cinquième eût écroulé, et la pièce y aurait gagné; les discours seraient devenus plus simples et plus touchans, et le coloris d'une vigueur extrême. *Tancrède*, tel qu'il est, paraît l'ouvrage d'un jeune homme

dont le jugement n'est point encore mûr, et dont le goût n'est point encore formé, mais dont le début donne les plus belles espérances. Si M. de Voltaire ne veut point se contenter de cet éloge, il faut qu'il refonde son ouvrage, afin que l'exécution réponde à la beauté du sujet.

NOVEMBRE.

Paris, 1er novembre 1760.

L'HISTOIRE *de l'empire de Russie, sous Pierre-le Grand*, dont M. de Voltaire a publié le premier volume, n'a pas eu le succès que l'importance du sujet et la réputation de l'auteur semblaient promettre; on s'attendait à mieux. On a été fâché aussi de n'avoir que la moitié de l'Histoire; on désirerait un ouvrage complet. Ce qui a été le plus attaqué dans le monde, c'est la préface; on la trouve puérile et de mauvais goût. C'est, dit-on, le ton de la facétie, et ce morceau, faible en son genre, ne figurerait pas même avec distinction parmi les *Melanges de littérature* (1). J'avoue franchement que je ne suis pas autant choqué de cette préface que le public, et que même tout le morceau qui attaque le système que les Chinois sont une colonie égyptienne, me paraît d'une très-excellente critique. Ce n'est pas la faute de nos journalistes si nous n'avons pas regardé l'année dernière les rêveries de M. de Guignes et de M. l'abbé Barthélemi comme la plus importante découverte qui se soit faite dans ce siècle (2). Ces messieurs décidaient de l'origine

(1) Une des subdivisions de l'édition de *Voltaire* de Cramer, 1756.

(2) Voir précédemment, p. 342 et suiv.

d'un peuple dont nous avons à peine quelques notions imparfaites, avec une certitude qu'ils n'oseraient donner sur les événemens les plus récens de notre propre histoire. Tous les sots criaient au miracle, et l'on sait que ce cri a une force prodigieuse en ce monde. Cependant ce redoutable ennemi de la sottise, qui habite les bords du lac de Genève, avec quelques pages de plaisanteries, renverse tout ce ridicule et laborieux édifice de conjectures, et en montre l'absurdité aux moins clairvoyans. Les sots n'aiment point ces ravages, et voilà pourquoi ils ont crié si fort contre M. de Voltaire. Ils lui ont reproché de n'avoir fait que des plaisanteries de mauvais ton; mais malheureusement ces plaisanteries sont à bout portant, et tous les bons esprits sont forcés d'avouer que M. de Guignes nous prouve que les Chinois descendent des Égyptiens, par des argumens absolument semblables à ceux que M. de Voltaire emploie pour nous démontrer que les Français viennent originairement des Grecs, ou bien, si l'on aime mieux, des Troyens... Je ne défendrai pas également le reste de cette préface, quoique moins attaqué. On a reproché à M. de Voltaire, depuis longtemps, que ses discours préliminaires n'étaient faits que pour la justification et la commodité de l'ouvrage qu'ils précèdent, et qu'il n'établit que des principes relatifs au système qu'il a adopté et qu'il a intérêt de défendre. Aussi, si l'on mettait ses discours préliminaires l'un à la suite de l'autre, on aurait le plus beau recueil de contradictions en toute sorte de principes et de règles. Cette fois-ci, M. de Voltaire établit pour règle qu'il ne faut point écrire la vie privée des grands hommes; c'est-à-dire que l'auteur n'écrira point la vie privée du czar. « Ce n'est point, dit-il, à un étranger à dévoiler les secrets

de son cabinet, de son lit et de sa table.» Si les idées de M. de Voltaire sur ce point sont vraies, il faut que mon vieux *Plutarque* ne soit bon qu'à jeter au feu. C'est la vie publique qui m'apprend à connaître l'homme public; c'est la vie domestique qui m'apprend à connaître l'homme. Un jour d'été, le maréchal de Turenne, en petite veste, était appuyé sur une fenêtre; un domestique qui passait le prit pour un de ses camarades, et lui donna une vigoureuse claque sur les fesses; le maréchal se retourne; le domestique se jette à ses pieds en lui disant: « Monseigneur, j'ai cru que c'était Jacques.— Et quand c'eût été Jacques, lui répond le maréchal, fallait-il frapper si fort? » Qu'est-ce que cela m'apprend? que cet homme était dans sa maison aussi tranquille qu'à la tête d'une armée. Tout le monde sait l'histoire de son chapeau jeté dans le parterre par un homme qui, à voir l'habit simple et le maintien modeste de son voisin, était bien éloigné de se croire à côté du grand Turenne. Ces détails, je le sais, ne doivent point faire oublier les faits importans ni les actions brillantes du héros, mais aux yeux d'un philosophe, ils ne sont pas moins intéressans. Les dérober, c'est non-seulement faire un larcin à la vérité, mais c'est appauvrir son tableau, c'est ôter le génie au héros et à son historien en même temps, et c'est en quoi M. de Voltaire a parfaitement réussi. En conséquence des principes de sa préface, il ne dit pas un mot du fameux procès du fils de Pierre; aucun trait ne rappelle le caractère et les qualités personnelles du législateur de Russie. Je ne sais si, avec cette discrétion, l'auteur est parvenu à plaire à la cour de Pétersbourg; mais ce que je sais, c'est qu'elle a déplu à tous les honnêtes gens, et qu'elle a rendu

son tableau froid et mesquin. Celui qui signe toutes ses lettres, *le vieux Suisse libre*, doit conserver dans ses écrits le caractère de cette noble fierté; et écrire la vie d'un grand homme dans le dessein de faire sa cour à sa fille en supprimant une partie des faits, en rabaissant le mérite des rivaux du czar dont on a été l'historien, c'est un projet indigne d'un homme de génie, et qui mérite d'être puni par la chute de l'ouvrage. Voilà ce que j'avais à dire sur la préface. Il me reste un mot à dire sur l'ouvrage même, et ce sera dans une des feuilles suivantes. Il y a une remarque dans la préface qui m'a plu : c'est que, s'il n'y avait eu qu'une bataille, on saurait les noms de tous les soldats, et leur généalogie passerait à la postérité la plus reculée. C'est donc une chose bien étrange qu'une bataille? car la réflexion de M. de Voltaire est juste.

Paris, 15 novembre 1760.

Je suis toujours d'avis que M. de Voltaire n'a point de vocation pour écrire l'histoire. Celle de Pierre-le-Grand vient de me confirmer dans cette idée. L'*Histoire de Charles XII* a la chaleur et les graces d'un roman, et cela convient assez aux actions brillantes d'un héros qui avait beaucoup de romanesque dans le caractère; mais ce cas est unique, et M. de Voltaire n'a pas fait un second morceau comme celui du roi de Suède. J'observe ici en passant que l'acte authentique donné sur la vérité de cette Histoire par le roi Stanislas de Pologne, ne doit pas avoir un poids illimité. On prétend que ce monarque n'a pas compté donner un témoignage sans restriction; du moins, je tiens d'une femme qui était présente aux lectures qu'on faisait à Sa Majesté de l'*Histoire de Charles XII*, qu'en

effet Stanislas s'était écrié sur la vérité de plusieurs endroits, mais qu'il avait aussi souvent frappé du pied sur la fausseté de beaucoup d'autres. Les hommes sont dévoués à l'erreur. L'approbation du roi de Pologne, insérée dans la préface de l'Histoire du czar, sera pour la postérité une preuve invincible de la véracité de M. de Voltaire. Si ce grand homme avait de véritables talens pour l'histoire, nous l'aurions vu dans son *Essai sur l'Histoire générale.* Cet Essai est un excellent livre à mettre entre les mains de la jeunesse pour lui apprendre à aimer la justice, l'humanité et la bienfaisance; mais on ne peut pas dire que ce soit l'ouvrage d'un historien. En général, il faut un génie profond et grave pour l'histoire. La légèreté, la facilité, les graces, tout ce qui fait de M. de Voltaire un philosophe si séduisant et le premier bel esprit du siècle, tout cela convient peu à la dignité de l'histoire. La rapidité même du style, qui peut être précieuse dans la description d'un combat, dans l'esquisse d'un tableau, ne saurait durer long-temps sans déplaire; elle sied mal à la narration ordinaire. La marche de l'histoire est grave et posée; celle du czar Pierre court toujours. Elle plaît jusqu'à la fin; mais quand on y est arrivé, si l'on se demandait quel grand tableau on a vu, quelle réflexion profonde on a retenue, de quel endroit sublime on a été frappé, quel est le morceau qu'on voudrait relire, où est la ligne de génie, on ne saurait que se répondre; et un homme d'esprit en a dit, avec beaucoup de justesse, que si les gazettes étaient faites comme cela, il n'en voudrait perdre aucune. Abstraction faite de ce qu'une critique difficile peut exiger d'un historien, il faut convenir que M. de Voltaire n'a pas même rempli ce qu'on était en droit d'attendre de lui. L'histoire du

czar tiendra, parmi ses productions, un rang très-médiocre. On a vu des hommes de rien s'élever à la dignité de prince ; mais on n'a jamais vu de souverain descendre de son trône et se faire appeler dans un atelier maître Pierre. Il faut que l'historien se distingue autant entre les écrivains que son héros s'est distingué entre ses semblables. Or, il s'en faut bien que cela soit ainsi. L'ouvrage de M. de Voltaire manque de caractère, et il semble que le crime dont il s'est rendu coupable en déguisant la vérité par des réticences ait influé sur son propre esprit et lui ait rendu son travail insipide. On y sent du moins de temps en temps une certaine langueur dont on ne trouve guère de traces dans ses productions. Lisez, par exemple, ce qui suit :

« Après cette campagne de 1702, il voulut que Shéréméto et tous les officiers qui s'étaient distingués entrassent en triomphe dans Moscou. Tous les prisonniers faits dans cette campagne marchèrent à la suite des vainqueurs. On portait devant eux les drapeaux et les étendards des Suédois, avec le pavillon de la frégate prise sur le lac Peipus. Pierre travailla lui-même aux préparatifs de la pompe, comme il avait travaillé aux entreprises qu'elle célébrait, etc. »

Je dis que voilà qui est écrit très-lâchement, et vous trouverez dans le cours de votre lecture plusieurs endroits qui ressemblent à celui-là.

« Pierre va lui-même sonder la profondeur de la mer, assigne l'endroit où il doit élever le fort de Cronstadt, en fait un modèle en bois, et laisse à Menzikof le soin de faire exécuter l'ouvrage sur son modèle. De là il va passer l'hiver à Moscou pour y établir insensiblement tous les changemens qu'il fait dans les lois, dans les

mœurs, dans les usages. Il règle ses finances et y met un nouvel ordre. Il presse les ouvrages entrepris sur la Véronise, dans Azof, dans un port qu'il établissait sur le Palus-Méotides, sous le fort de Taganrock, etc. »

Voilà encore un morceau bien faiblement écrit, et qui n'a que les apparences de chaleur et de rapidité. D'ailleurs c'était le lieu d'être prolixe. « Il établit insensiblement tous les changemens qu'il fait dans les lois, dans les mœurs, dans les usages, » est bientôt dit. Il fallait passer rapidement sur tous les faits de guerre que nous avions lus beaucoup mieux dans l'*Histoire de Charles XII*, et il fallait, au contraire, s'étendre sur tout ce qui pouvait servir au développement du génie de Pierre; car c'est ce que nous cherchions dans son histoire. La description du pays est commune : on y trouve quelques remarques d'histoire naturelle qui ne sont pas d'un philosophe bien profond. Tout ce qui regarde l'histoire de la princesse Sophie aurait dû être plus étendu. La peinture de ses cruautés est bien. On n'entend point sans émotion des soldats furieux qui viennent de couper la tête, les pieds et les mains à leur souverain, demander à grands cris le jeune Pierre, et l'on ne voit point arriver cet enfant, conduit par des femmes et tenant une image de la Vierge entre ses bras, sans être fortement troublé. Mais il ne faut pas vouloir comparer ces tableaux avec quelques endroits de Tacite, comme la peinture de la nuit qui suivit la mort de Germanicus; l'arrivée de ses cendres à Rome, etc... La description des mœurs des Samoyèdes est encore un endroit qui attache. En général, les réflexions sont petites, communes et antithétiques; et puis je ne saurais souffrir ces fréquentes sorties contre des adversaires obscurs et méprisables. Quelle figure peuvent faire

le chapelain Norberg (1) et ce polisson de La Beaumelle, et la truie de Crommyon (2), dans l'histoire du législateur des Russes ?

LUCRÈCE, *romance par M.*** avocat-général du roi, au Parlement de Paris* (3).

SUR l'air de *la Romance de Daphné*.

Dans cette belle contrée
Où le Tibre en ses replis
Roule son onde dorée,
Ma vue au loin égarée,
Errait parmi des débris.

Le dieu des ombres légères
M'invitait au doux repos
Quand d'antiques caractères
Suspendirent mes paupières
Qu'allaient fermer ses pavots.

C'était la triste aventure
De Lucrèce et de Tarquin.
J'en ai tracé la peinture :
Puisse la race future
Me savoir gré du larcin.

Lucrèce eut une ame tendre,
Avec un cœur vertueux ;
Tarquin ne put s'en défendre,
Et le défaut de s'entendre
Fit le malheur de tous deux.

(1) Auteur d'une *Vie de Charles XII* publiée à Stockholm en 1740, 2 vol. in-fol., traduite en français par Warmholtz; La Haie, 1740, 3 vol. in-4°.

(2) La défaite de la truie de Crommyon est un des hauts faits prêtés à Thésée. Voltaire se rit dans sa préface du ridicule des auteurs qui préfèrent ces récits fabuleux à l'histoire.

(3) Cette romance est de Saint-Péravi. Nous en avons, d'après l'observation de M. Beuchot dans son article au *Mercure* de mars 1814, rétabli les trois premiers couplets, que Grimm ne donnait pas.

Un jour, tout parfumé d'ambre,
Méditant d'heureux efforts,
Il la surprit dans sa chambre :
On n'avait point d'antichambre,
On n'annonçait point alors.

A ses pieds il tombe, il jure
Qu'il sera respectueux,
Que sa flamme est vive et pure :
On dit qu'en cette posture
Un homme est bien dangereux.

Lucrèce reste muette;
Mais bientôt, prenant un ton,
Elle veut fuir sa défaite;
Mais n'ayant point de sonnette,
Comment tirer le cordon?

Tarquin devint téméraire,
Lucrèce eut recours aux cris;
Elle tombe en sa bergère :
Le pied glisse d'ordinaire
Sur un parquet sans tapis.

Le remords trouble son ame,
Jusqu'au plaisir tout l'aigrit;
Un poignard éteint sa flamme :
Dans notre siècle une femme
A plus de force d'esprit.

M. Godin, l'un des académiciens qui ont fait le brillant et inutile voyage du Sud pour mesurer la terre, vient de mourir en Espagne (1). Il avait passé au service de cette couronne, sous le ministère de M. de La Ensenada.

Voici un ouvrage intéressant, sorti de l'Imprimerie

(1) Godin, de l'Académie des Sciences, mourut le 11 septembre 1760. Il était né en 1704.

royale : *Mémoire concernant le détail et le résultat d'un grand nombre d'expériences faites l'année dernière par un laboureur du Vexin, pour parvenir à connaître ce qui produit le blé noir, et les remèdes propres à détruire cette corruption.* Il est cependant à remarquer que tant d'ouvrages sur les beaux-arts et sur les arts utiles, n'ont encore rien ajouté à leur perfection réelle. Il est même d'une expérience assez constante que, plus on disserte sur les arts, moins on les cultive avec succès; et l'on peut parier que la nation qui a le plus de livres et de méthodes sur la peinture, la musique, l'agriculture, a aussi les plus mauvais peintres, les plus mauvais musiciens et les plus mauvais cultivateurs. C'est que dans un pays où l'on fait les choses, il ne reste point de temps pour en bavarder. Les Raphaël et les Carrache font des tableaux, et ne dissertent point sur la manière d'en faire. Les Hasse et les Pergolèse font de la musique, et n'écrivent point sur la base fondamentale; et l'Angleterre, qui a poussé si loin tous les arts de l'agriculture, s'est contentée d'avoir de bonnes lois pour leur police et pour l'encouragement de l'industrie, et n'a eu aucun besoin de dissertations sur l'art de semer, de labourer, de cultiver. Vous jugez que je fais on ne peut pas moins de cas des Académies qui se forment pour l'encouragement de l'agriculture, comme M. le marquis de Turbilly (1) vient d'en ériger une sous les auspices de M. l'intendant de Paris. Ayez de bonnes lois; que le cultivateur ne soit point opprimé;

(1) Né en 1717, mort en 1776. Turbilly rendit de grands services à la province d'Anjou par les nombreux défrichemens qu'il y opéra. C'est lui qui fonda les premières sociétés d'agriculture; il forma aussi le projet d'éteindre la mendicité, et il y parvint dans ses terres. C'est le premier essai de ce genre fait en France.

que l'industrie ne soit point punie, et la culture sera florissante sans traités, sans méthodes, sans dissertations, et vos académiciens, au lieu de bavarder dans leurs assemblées, s'occuperont à cultiver leur champ. Le seul ouvrage de ce genre qui intéresse véritablement le public et la postérité, c'est une description exacte des arts et métiers, et de leurs divers instrumens, telle qu'elle a été exécutée dans le dictionnaire de l'*Encyclopédie*. C'est par-là que les différentes nations peuvent connaître leurs ressources réciproques et les progrès de l'esprit humain à travers la durée des siècles. On sent aisément quels seraient nos avantages si nous avions un ouvrage de cette espèce sur les arts et métiers des Égyptiens, des Grecs et des Romains; qu'on juge de quelle importance l'*Encyclopédie* sera pour la postérité.

DÉCEMBRE.

Paris, 1er décembre 1760.

Le sujet de *la Belle Pénitente*, célèbre par la tragédie anglaise de ce nom, fut traité il y a environ dix ans, sans succès, sur le théâtre de Paris (1). M. Colardeau vient de l'essayer une seconde fois, et quoiqu'on ait dit beaucoup de mal de sa tragédie, elle n'a pas laissé d'avoir un certain nombre de représentations. Ce jeune poète

(1) La tragédie anglaise est de Rowe. L'imitation dont parle Grimm était de l'abbé Seran de La Tour selon Léris (*Dict. des Théâtres*) et les Almanachs des spectacles, du marquis de Thibouville selon Favart (*Mémoires*, I, 115), de De la Place, selon le Catalogue de la Bibliothèque de Pont-de-Vesle, et du marquis de Mauprié selon Collé et les *Anecdotes dramatiques*. Cette *Caliste* fut représentée pour la première fois au Théâtre Français le 27 avril 1750, et n'eut que cinq représentations. Elle a été imprimée; Paris, 1750, in-12.

avait débuté, il y a quelques années, dans la carrière du théâtre, par la tragédie d'*Astarbé*, et j'avoue que je ne conçus alors aucune espérance de son talent (1); son nouvel essai me fait rétracter avec plaisir un jugement trop sévère. Ce n'est pas que le plan de sa tragédie soit bien arrangé, ni que les caractères de ses personnages soient également bien dessinés, ni qu'il y ait même aucune scène bien faite. Sur tous ces points, on pourra dire sans injustice beaucoup de mal de la tragédie de *Caliste;* mais en revanche on y trouve quelques beautés du premier ordre, et c'est sur quoi je fonde mes espérances. Il est vrai que M. Colardeau est le premier homme du monde pour gâter lui-même ce qu'il a trouvé de très-beau; mais le difficile est de trouver, c'est la partie du génie; le reste est une affaire de jugement et de goût, et ce sont des qualités qu'on acquiert et qu'on perfectionne. J'aimerais, je crois, mieux avoir fait la tragédie de *Caliste* que celle des *Frères ennemis*. On peut concevoir quelque espérance d'un homme qui débute mieux que le grand Racine, et si, par la suite, le troisième essai de M. Colardeau est aussi supérieur au second que celui-ci l'est au premier, il n'y aura plus qu'une voix sur l'idée qu'on doit avoir de ses talens.

Le sujet de *la Belle Pénitente* est si connu qu'il serait inutile de vous faire l'analyse de la pièce de M. Colardeau, qui doit d'ailleurs paraître imprimée au premier jour; ce sujet est originairement espagnol. Caliste a été violée par un homme que son caractère rend odieux, mais que ses talens, son esprit, les graces de sa figure, tout concourt à rendre séduisant. Lothario, c'est son

(1) Voir la lettre du 15 mars 1758. *Caliste* de Colardeau fut représentée le 12 novembre 1760; et jouée dix fois.

nom, eût été trop aimable s'il avait su modérer de coupables transports. La faible Caliste succombe sous les tourmens de sa honte et de sa passion. Son père, Sciolto, qui ignore l'outrage fait à sa fille par un homme de tout temps ennemi de sa maison, veut la marier à un jeune homme d'une grande espérance. L'honneur et l'amour obligent également Caliste de s'opposer à ce mariage. Lothario, se livrant à ses fureurs ordinaires, est tué par Altamont, c'est le nom de son rival. Sciolto apprend le funeste secret de sa fille; il n'en peut supporter la honte, et, après avoir fait ériger dans son propre palais un catafalque au cadavre de Lothario, il enferme sa fille dans ce lieu funèbre, où elle expie par sa mort un crime involontaire. M. Colardeau a transporté le lieu de la scène à Gènes. Pour donner de l'importance à son sujet, il a imaginé des rapports politiques entre les personnages de sa pièce. Sciolto veut rétablir la liberté du peuple génois; Lothario est du parti de Frégose qui domine en maître; et il n'est point douteux que si M. Colardeau eût pu développer la partie politique de sa tragédie et la bien lier avec le reste, il en aurait fait un chef-d'œuvre; mais elle est embrouillée et confuse. La conduite de Sciolto n'est pas celle d'un homme d'État, et je crois que l'auteur n'a pas trop su lui-même de quoi il était question dans les projets de son invention, et dont il a fait Sciolto et Lothario les chefs contraires. Il est vrai que de telles entreprises réussissent rarement à un jeune homme, et qu'il faut une tête plus mûre que celle de M. Colardeau pour bien arranger et déployer un projet de révolution. Les autres défauts de la tragédie de *Caliste* se font aisément remarquer, et n'ont pas besoin d'être relevés. J'observe seulement que l'auteur aurait dû des-

siner le caractère de Lothario avec autant de supériorité que l'auteur de *Clarisse* en a donné à celui de Lovelace. Il faut qu'on voie un cœur capable de grands crimes, à travers la créature la plus aimable et la plus séduisante du monde; cela seul peut rendre la situation de Caliste tragique et touchante. Si le poète ne réussit point à rendre le parterre complice de la passion de Caliste pour Lothario, il ne peut se flatter d'avoir rempli son sujet. Je conviendrai donc, si l'on veut, que la tragédie de M. Colardeau n'est pas une bonne pièce; mais en condamnant la pièce, je ne pourrai me dispenser de faire grand cas de l'auteur. Tout le monde lui accorde le talent des vers. On en trouve de très-beaux dans sa pièce, et aucun de nos jeunes poètes ne les fait avec autant de facilité, de noblesse, de pureté et de chaleur. Son style n'est pas encore assez simple; mais c'est une qualité qu'on lui donne à mesure qu'on se forme le goût. Il faut que M. Colardeau lise les anciens, qu'il les étudie jour et nuit; alors il apprendra à dédaigner *ampullas et sesquipedalia verba.* Alors il ne dira plus : « C'est un mortel né farouche, c'est un mortel qui vous aime. Quel mortel ici fond et se précipite! etc. » Tout cela sent l'écolier; mais tout cela se corrige, et un grand nombre de vers montre le génie de l'auteur. Tout le monde a retenu ces beaux vers du cinquième acte, que Caliste dit en prenant la coupe empoisonnée :

En préparant ces poisons destructeurs,
Peut-être que mon père y mêla quelques pleurs;
Ah! cette douce idée affermit mon courage.

Je ne fais pas grand cas des rêves. Nos poètes dramatiques en ont terriblement abusé. C'est d'ailleurs une res-

source si puérile de faire rêver à ses personnages ce qui doit leur arriver le jour de la pièce, et de nous faire le tableau du rêve au premier acte! Caliste en use ainsi avec celui qui lui est destiné par son père; mais son rêve est en beaux vers. J'ai vu sortir, dit-elle à Altamont,

L'ombre de votre père.
Suis-moi, m'a-t-elle dit.... J'hésite, mais son bras
Vers le temple aussitôt précipite mes pas.
J'y monte avec effroi, j'entre.... O trouble! ô surprise!
Sur l'autel renversé la Mort était assise.
Je n'ai point de l'hymen vu briller les flambeaux :
C'étaient des feux obscurs destinés aux tombeaux;
Une lampe lugubre et des torches funèbres
Mêlaient un jour horrible à d'horribles ténèbres, etc.

Un autre morceau plus beau encore est celui du délire de Caliste. Il n'a qu'un défaut; c'est de rappeler le délire de Phèdre, ce chef-d'œuvre de l'immortel Racine.

Que ne puis-je, au bout de l'univers,
Habiter des rochers, des antres, des déserts;
Là, de mon lâche amant expier les outrages,
N'entendre autour de moi que le bruit des orages,
Ne voir, à la clarté d'un ciel chargé de feux,
Que des monstres sanglans, que des spectres hideux;
Des mânes, des tombeaux, ou quelque infortunée
Aux larmes, comme moi, par l'amour condamnée!

Un vers sublime par sa situation est celui-ci :

Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux.

Aussi, comme nos journalistes ont la main heureuse, il y en a un d'entre eux qui a choisi ce vers pour l'objet de sa critique. Et puis fiez-vous à ces oracles hebdoma-

daires! Caliste implore la bonté de son père pour éloigner un hymen qu'elle abhorre. Sciolto, de son côté, la presse de sortir de sa douleur dont il ignore la cause, et de donner la main à Altamont. Bientôt il est question des fureurs de Lothario et de sa trame secrète contre l'État. Sciolto apprend à sa fille que ce cruel ennemi de sa maison est tombé dans le piège qu'il lui a tendu; qu'il croit aller combattre les Corses révoltés; mais qu'au lieu d'aller dompter ces rebelles, il sera entraîné au bout de l'univers, dans un exil éternel. A cette nouvelle imprévue, la passion de Caliste s'échappe :

Tombe sur moi la foudre!
Il part!.... Vous l'ordonnez!.... Il a pu s'y résoudre!

Jugez du danger de cette situation. Un mot de plus, et Sciolto va être éclairci sur la passion de sa fille pour Lothario. Ce père, confondu, dit :

Qu'entends-je? Me trompai-je? où s'égarent tes vœux?

Et c'est à cela que Caliste, revenue à elle-même, répond :

Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux.
Qu'il périsse!

Par ces mots, Caliste étouffe tous les soupçons naissans de son père, et c'est cependant sans artifice; car le sentiment qu'elle a est vrai. L'existence d'un homme qu'elle aime et qui a pu l'outrager doit l'importuner, fût-il au bout du monde. Sa mort seule pourrait lui rendre le repos, s'il en était pour les amans infortunés. Le journaliste dont je viens de parler n'entend pas cela. Malgré ses observations profondes, je regarderai toujours cet endroit

comme un de ceux que Corneille et Racine n'auraient pas dédaignés.

Il faut s'accoutumer à entendre tout dire. Plusieurs personnes d'esprit et de jugement, en rendant justice au talent de M. Colardeau, l'ont blâmé d'avoir choisi un mauvais sujet. Je n'en connais pas de plus beau que celui de *la Belle Pénitente*. « Voilà bien des pleurs et bien des cris pour peu de chose! ont dit de prétendus philosophes. Un homme hardi et violent abuse de la faiblesse qu'une femme a pour lui; il n'y a pas là de quoi se désoler, ou du moins il n'y a pas de quoi nous intéresser aux chagrins de Caliste. Elle n'a qu'à se consoler d'avoir couché avec son amant, et il n'y a plus de tragédie; et ce ne sera pas la première femme de mérite qui ait pris son parti sur ce malheur-là. » Je dis qu'avec de tels raisonnemens on parviendrait bientôt à saper tous les fondemens de la poésie, et que les arts seraient perdus. Nos philosophes, et à leur imitation nos critiques, nous parlent toujours raison, et n'ont pas assez médité sur le préjugé aussi universel qu'elle. Aristote a très-mal défini l'homme, en disant que c'était un animal raisonnable; il fallait dire que c'était un animal opinant. De cette fureur d'opiner, qui fait notre essence, ne résulta jamais la raison pure, qui n'existe que dans l'idée, et qui ne se trouve réellement dans aucune tête; car où est celle qui ne soit atteinte de quelque préjugé? Je dis plus; c'est le préjugé qui donne de la couleur et de l'intérêt à la raison; sans lui elle est froide, et un caractère sans aucun préjugé serait une chose très-insipide. C'est le préjugé qui cause les grands malheurs; c'est lui qui fait faire les grandes choses. La raison est contemplative et sans action. Le préjugé seul sait s'attirer l'estime et l'admiration des hommes. Il n'est point dou-

teux que le roi de Prusse n'eût prévenu cette guerre avant qu'elle n'éclatât, en cédant la Silésie. En cela il eût fait une action très-sage. Combien de maux il aurait prévenus! Que peut avoir de commun la possession d'une province avec le bonheur d'un roi? et le grand électeur n'était-il pas un prince très-heureux et très-respecté sans avoir possédé la Silésie? Voilà comment un roi aurait pu se conduire en suivant les préceptes de la plus saine raison, et je ne sais comment il serait arrivé que ce roi eût été méprisé de toute la terre, tandis que Frédéric, en sacrifiant tout au préjugé de conserver la Silésie, s'est couvert d'une gloire immortelle. Le fils de Cromwell a sans doute fait l'action la plus sage qu'un homme puisse faire. Il a préféré l'obscurité et le repos à l'embarras et au danger de gouverner un peuple fier et fougueux. Ce sage a été méprisé de son vivant et par la postérité, et son père est resté un grand homme au jugement des nations. Dans les ouvrages de l'art, qui sont tous fondés sur l'imitation de la nature, il en est tout de même. L'admiration, la terreur, la compassion, tout l'intérêt finit avec le préjugé. Si celui de Caliste ne vous touche pas, pourquoi celui de Phèdre me toucherait-il? pourquoi m'attendrirais-je sur celui de Zaïre? Il y aurait dans ces idées de quoi faire un beau traité. Nos philosophes n'ont pas assez réfléchi sur tout cela. La raison a de grands droits sur l'homme, et les préjugés en ont de très-grands aussi. La vérité a sa force, et l'erreur a la sienne. La vertu est très-belle, très-touchante, mais le crime est aussi quelque chose, et il était écrit qu'il y aurait de tout cela parmi les hommes.

Épître à M. Laurent, à l'occasion du bras artificiel

qu'il a inventé, par M. l'abbé Delille. On a dit du bien de cette Épître ; on en doit dire davantage du héros qu'elle chante. Le bras artificiel de M. Laurent supplée presque à toutes les fonctions du bras naturel. Non-seulement on peut s'en servir pour manger et boire, et pour les autres besoins de la vie, mais encore on écrit avec ce bras. Il suffit que celui qui a eu le malheur de perdre un des siens ait conservé un moignon ; M. Laurent y attache sa machine, qui opère ses différens mouvemens au moyen de plusieurs cordes de boyaux. On en a fait des expériences devant le roi, et tous ceux qui en ont été témoins sont émerveillés de l'invention de M. Laurent. Cet habile ingénieur a donné des preuves de son génie dans plusieurs autres machines.

M. le comte de Caylus vient de fonder, à l'Académie de Peinture, un prix d'expression d'une tête pour les élèves. Celui d'entre eux qui aura le mieux exprimé dans une tête la passion qu'il aura voulu lui donner sera couronné. Cette institution n'est pas aussi belle et aussi avantageuse qu'on le croirait d'abord. Nous admirons les dessins antiques, et l'on convient généralement que les modernes n'ont mérité des éloges qu'autant qu'ils ont approché des sublimes chefs-d'œuvre de la Grèce ; mais en étudiant ces modèles, vous leur remarquerez un caractère général, qui est celui de la tranquillité, caractère imité par les Raphaël, les Guide, et les autres génies sublimes de l'Italie moderne, mais bien opposé aux productions de nos artistes français. Les anciens étudiaient les belles formes en dessinant la figure humaine toujours tranquille, et voilà ce qu'il faudrait recommander à nos jeunes gens : on ne doit songer à l'expression et à la

passion que lorsqu'on est devenu profond dans le dessin de la figure tranquille. La passion décompose et change les traits; elle sort toutes les figures de leur position naturelle; mais avant d'étudier l'effet de telle passion sur la figure humaine, il faut la bien connaître quand elle est tranquille, sans quoi il n'est pas possible de donner à la passion son caractère, et, au lieu de la sublimité qu'elle exige, on tombe dans le maniéré, dans le compassé et dans tous les écueils de la médiocrité. Voilà l'histoire de l'école française, dont les ouvrages de peinture sont en aussi peu de recommandation en Europe que sa musique. Nos peintres croient avoir mis beaucoup de chaleur dans leurs tableaux quand ils en ont bien contourné toutes les figures, bien forcé et contrasté toutes les attitudes; mais ce n'est pas ainsi qu'exprime la nature, ni ceux qui suivent ses traces; ce n'est pas ainsi qu'ont fait Le Poussin et Le Sueur, les seuls Français dont l'Italie ait admiré le génie. Nos peintres sont un peu loin de l'imitation de ces grands maîtres, et ceux d'entre eux qui se piquent de bonne foi vous avoueront sans détour que Raphaël leur paraît froid. Ainsi, s'ils avaient eu à vous montrer saint Paul dans l'aréopage, ils n'auraient pas fait comme ce grand homme, dont le tableau vous saisit d'admiration par sa sublimité; mais ils auraient mis toutes leurs figures dans une attitude forcée, et ils auraient prétendu avoir exprimé supérieurement en vous montrant partout l'imagination d'un pauvre peintre à la place de la nature et du génie. Concluons que M. le comte de Caylus a rendu un fort mauvais service à nos jeunes gens en fondant un prix d'expression, et que, bien loin de contribuer aux progrès de l'art, il aura hâté la corruption du goût en invitant les élèves à songer à exprimer

la passion avant que d'avoir étudié les belles formes de la nature tranquille.

L'Académie royale de Musique a donné deux opéra de suite sans succès. *Le Prince de Noisy*, qui avait été joué autrefois avec un grand succès dans les Petits-Appartemens, devant le roi, est tombé à Paris tout à plat (1). Les paroles de cet opéra sont de M. de La Bruere, qui est mort, il y a quelques années, chargé des affaires du roi à la cour de Rome; et les auteurs de la musique, MM. Rebel et Francœur, étant directeurs de l'Opéra, n'avaient rien oublié pour faire paraître celui-ci avec éclat. Le public est quelquefois bizarre dans ses jugemens. Que ceux qui ne font aucun cas de ce triste genre aient rejeté *le Prince de Noisy*, cela est dans la règle; mais que ceux que *Proserpine* ou *Dardanus* ravit en extase aient bâillé au *Prince de Noisy*, cela est d'une inconséquence insigne. Les paroles du poëme sont plus jolies que beaucoup d'autres; la musique n'en est pas plus mauvaise que deux cents psalmodies de ma connaissance, applaudies avec transport par nos amateurs. Le spectacle et les ballets avaient toute la beauté que l'Opéra est en état de donner, et qu'on y voit rarement dans ce point de réunion. L'opéra de *Canente*, poëme de feu M. de La Motte, remis en musique par M. d'Auvergne, a eu aussi un succès fort médiocre, et c'est un ouvrage bien faible (2).

(1) *Le Prince de Noisy* avait été représenté dans les Petits-Appartemens les 13 mars 1749, 10 mars 1750 et 17 mai 1752; il parut pour la première fois à l'Opéra le 16 septembre 1760. Les paroles en sont imprimées dans le *Mercure* de septembre 1749, et dans le tome IV du *Théâtre des Petits-Appartemens*.

(2) *Canente*, mis d'abord en musique par Colasse, avait vu le jour le 4 novembre 1700. Il reparut le 11 novembre 1760.

L'histoire de mademoiselle Corneille a fait beaucoup de bruit depuis quelque temps. Le père de cette jeune personne est un ouvrier qui descend du grand Corneille, dans un degré fort éloigné, et qui n'a de commun avec ce grand homme que le nom (1). M. de Fontenelle, proche parent des Corneille, ne connaissait pas celui-ci, qui ne se montra que lorsque le vieillard centenaire fut près de finir sa carrière. Aussi Corneille fut oublié dans son testament, et plaida ensuite fort inutilement en cassation (2). L'année dernière, les Comédiens eurent la générosité de donner une représentation de *Rodogune* au profit de ce Corneille, et cette journée lui valut au moins six mille francs (3); mais le sort de mademoiselle Corneille n'en était pas plus assuré. Depuis peu, un secrétaire de M. le prince de Conti, M. Le Brun, a ima-

(1) Il se nommait Jean-François Corneille. Il était petit-fils de Pierre Corneille, oncle du tragique, par conséquent neveu à la mode Bretagne de celui-ci. Ce n'est là ni *descendre de lui*, ni être son parent *à un degré fort éloigné*, comme le dit Grimm.

(2) Par son testament du 15 novembre 1752, Fontenelle institua ses légataires universelles, chacune pour un quart, madame de Montigny, mesdemoiselles de Marsilly et de Martainville, arrière-petites-filles de Thomas Corneille, et madame de Forgeville. Le Corneille dont Grimm parle ici attaqua ce testament. Dreux du Radier fit un mémoire pour lui; mais ses moyens furent rejetés par arrêt du parlement du 4 avril 1758. Les héritières de Fontenelle lui accordèrent volontairement un secours.

(3) Cette représentation eut lieu le 10 mars 1760. Voici la teneur de l'affiche « Les Comédiens ordinaires du roi, pénétrés de respect pour la mémoire du GRAND CORNEILLE, ont cru ne pouvoir en donner une preuve plus sensible qu'en accordant à son neveu, seul rejeton de ce grand homme *, une représentation. Ils donneront lundi prochain 10 mars 1760, à son profit, *Rodogune*, tragédie de PIERRE CORNEILLE, et *les Bourgeoises de qualité*. » Ils firent de plus l'abandon de leurs feux.

* Ceci renferme une erreur qui fut bientôt reconnue. Ce Corneille n'était pas rejeton du tragique, et loin d'être le seul de ce nom, se vit bientôt confondu dans ses prétentions par un de ses cousins vraiment descendant de Corneille.

giné de chanter ce triste sort du sang du grand Corneille dans une ode assez mauvaise, et d'en faire l'hommage à M. de Voltaire. Celui-ci, échauffé par le nom du père du théâtre français, s'est offert de prendre mademoiselle Corneille chez lui, et de la faire élever sous ses yeux par sa nièce, madame Denis. Cela a occasioné des lettres entre M. de Voltaire et M. Le Brun, et tout a été imprimé (1). Des parens riches et dévots ont d'abord voulu s'opposer à cet arrangement, de peur que mademoiselle Corneille ne courût risque de son salut sous les yeux du premier homme du siècle; mais comme il aurait fallu remplacer ses offres généreuses, ils ont enfin consenti que la jeune personne prît la route des Délices et de la perdition. L'envie a voulu diminuer le mérite de la bonne action de M. de Voltaire, et cela est bien odieux. D'autres ont élevé l'action du philosophe des Délices jusqu'aux nues, et c'est exagérer. Il aurait pu faire, sans doute, du bien à mademoiselle Corneille avec moins d'ostentation, et si, par hasard, il s'en dégoûtait par la suite, et qu'il ne lui fît pas un sort pour sa vie, il l'aurait rendue plus malheureuse que s'il l'avait laissée dans la misère; mais il n'y a que des ames viles qui puissent prévoir de si loin des maux qui ne sont pas arrivés, et qui, malgré leur beau zèle, leur seraient de la dernière indifférence s'ils n'en tiraient l'avantage de noircir un homme célèbre.

(1) *Ode et Lettres à M. de Voltaire en faveur de la famille du grand Corneille, par M. Le Brun, avec la réponse de M. de Voltaire;* Genève (Paris), 1760, in-8°.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES.

1756.

1757.

(1) C'est par erreur (et nous avons oublié de la relever) que Grimm attribue cet ordre à Louis XIV; *le Cid* fut représenté en 1636.

1758.

1759.

1760.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.





